

HISTOIRE DU MOYEN ÂGE

TOME DEUXIÈME

PAR CASIMIR GAILLARDIN

**DOCTEUR ÈS LETTRES, PROFESSEUR D'HISTOIRE AU COLLÈGE
ROYAL LOUIS-LE-GRAND.**

PARIS - CHAMEROT - 1838

TROISIÈME PÉRIODE.

CHAPITRE XVI. — Grégoire VII.

CHAPITRE XVII. — État du monde au moment des croisades (1073-1096).

CHAPITRE XVIII. — Des trois premières croisades, de l'empire grec et des États musulmans. - Pierre l'Ermite, Godefroy de Bouillon, Bohémond ; fondation du royaume de Jérusalem ; la chevalerie, les ordres militaires. - Zenghi et Nour-Eddin, saint Bernard, Conrad III et Louis le Jeune. - Saladin, Richard Cœur de Lion, Philippe-Auguste.

CHAPITRE XIX. — Des cinq dernières croisades. - Empire français à C. P. Jean de Brienne, Frédéric II, saint Louis, les Mongols. - Résultats des croisades.

CHAPITRE XX. — Des papes, de l'Allemagne et de l'Italie pendant les croisades (1096-1294). - Fin de la querelle des investitures ; formation de la monarchie sicilienne. - Guelfes et Gibelins ; puissance des villes en Allemagne et en Italie ; Adrien IV, Alexandre III, Grégoire IX, Innocent IV, Frédéric Barberousse, Frédéric II. - Grand interrègne ; maison d'Anjou à Naples, Rodolphe de Habsbourg.

CHAPITRE XXI. — Rivalité de la France et de l'Angleterre. - Louis le Gros, les Plantagenets ; Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe le Bel, Henri II d'Angleterre, Richard Cœur de Lion, Jean sans Terre, Édouard I^{er}.

CHAPITRE XXII. — Espagne pendant les croisades ; croisade intérieure contre les Almoravides, les Almohades et les Mérinides ; ordres militaires. - Mort du Cid ; Alfonse le Batailleur et Urrique. - Avènement des maisons de Bourgogne en Castille, et de Barcelone en Aragon ; établissement de la monarchie portugaise. - Saint Ferdinand et Jayme le Conquérant. - Puissance de l'Aragon et de la Castille.

CHAPITRE XXIII. — Des croisades dans le nord et à l'orient de l'Europe. - Les Mongols arrêtés par la Russie, la Pologne et la Hongrie. - Croisade en Livonie, en Prusse. - Poméranie, Danemark Norvège, Suède.

CHAPITRE SEIZIÈME

Grégoire VII.

La postérité comprend sans peine aujourd'hui quels furent les résultats utiles du démembrement de l'empire carlovingien et de la seconde invasion, comment les États modernes se formèrent alors, comment surtout la prédication du christianisme étendit les principes de la civilisation. à tous les peuples barbares. Mais les contemporains ne pouvaient avoir cette certitude consolante ; et au milieu des misères qui ont fait la triste immortalité du Xe siècle, entre les querelles des rois, les invasions des races étrangères, les violences féodales, que pouvaient espérer Les opprimés que pouvaient-ils désirer même sinon la mort ? Le faible avait recherché la protection du puissant, il avait cru trouver le repos dans l'obéissance ; échangé la liberté pour la vie ; et la société féodale incessamment agitée et ensanglantée, ne donnait aucun repos dans le présent, ne laissait entrevoir aucun avenir meilleur.

La féodalité avait démembré le pouvoir royal, et multiplié les rois. Tout seigneur féodal avait le droit de justice, le droit de guerre en France le droit de battre monnaie ; enfin le droit de propriété sur les terres de ses vassaux. Le suzerain ou seigneur recevait l'hommage et le serment de fidélité de son vassal. Le seigneur étant assis, le vassal, tête nue, sans ceinture, sans épée, sans bâton, se mettait à genoux, et disait ces paroles : *Je deviens votre homme, de ce jour en avance pour ma vie et mes membres*. Il prêtait ensuite serment de fidélité, tenant la main droite sur un livre, et disant : *Écoutez-moi, mon seigneur, je vous serai fidèle et loyal, je vous garderai ma foi pour les terres que je déclare tenir de vous ; ainsi que Dieu et les saints me soient en aide*. Le vassal baisait le livre, et le seigneur lui donnait *l'investiture de son fief*, c'est-à-dire l'envoyait en possession, en lui remettant une motte de gazon, ou une poignée de terre, ou le sceptre. Le seigneur pouvait requérir plusieurs devoirs de son vassal : d'abord le service militaire, la présence à la cour de justice toutes les fois qu'il y était mandé, des *aides*, c'est-à-dire des secours en argent dans certaines circonstances, l'obligation de se soumettre aux décisions judiciaires du suzerain. Le suzerain convoquait, pour rendre la justice, tous ses vassaux, qui étaient entre eux des *pairs*, des égaux ; chacun était ainsi jugé, sur l'avis de ses pairs, par la sentence du suzerain. S'il arrivait que le vassal prévariquât, qu'il n'accomplît pas tous ses devoirs, il tombait dans le cas de *forfaiture* (déchéance), et pouvait perdre son fief par la volonté du seigneur.

Nous avons dit plus haut quels. féodalité enchaînait les uns aux autres les habitants du sol, de telle sorte que chacun pût avoir un seigneur et des vassaux, se faire rendre par ceux-ci les devoirs qu'il rendait lui-même à celui-là et qu'un seigneur, après avoir exercé son autorité sur ses vassaux, fût appelé aussitôt à la cour ou à la guerre de son propre seigneur ; le vassal maltraité pouvait recourir au seigneur de son seigneur. Aussi le roi, en commandant à ses vassaux immédiats, pouvait protéger contre eux-mêmes leurs vassaux, et cette protection, descendant ainsi de degré en degré jusqu'au plus humble feudataire, l'ordre n'eût pas été impossible dans la société féodale. Mais cette société, formée par la violence, ne vivait que de violences : la force en était la seule loi agissante. La propriété n'était défendue contre les spoliations qu'autant qu'elle avait la force de se défendre ; la sentence du suzerain n'était exécutée qu'autant qu'elle avait la force de se faire exécuter. Le droit de guerre appartenant à tous, le succès était la seule sentence respectée, et le vaincu était le seul condamné. Ainsi rien ne protégeait la propriété du faible contre la cupidité du puissant, la liberté individuelle contre l'ambition de dominer.

Nous citerons, pour exemple des misères que souffrit l'Europe féodale, la lutte d'Otton de Nordheim contre l'empereur Henri IV. Otton de Nordheim, accusé par

un misérable, de conspirer contre la vie du roi, refusa le combat judiciaire avec cet homme. Les grands de Saxe, qui avaient contre lui un ressentiment personnel, consultés par le roi, le déclarèrent coupable de lèse-majesté, et digne, si on le prenait, d'une sentence capitale. Aussitôt les amis du roi, chacun selon ses forces, se mettent à poursuivre Otton par le fer et le feu ; le plus grand nombre sans dévouement au roi, sans intérêt pour le bien public, sans injure personnelle à venger, mais par une insatiable avidité de rapines. La bride fichée ou plutôt rompue, tous font invasion sur lui, ravagent, pillent, brûlent ses métairies et ses champs, mutilent, déchirent, égorgent ses vassaux, ses colons que le sort leur présente, n'épargnant pas même, dans l'impétuosité de leur rage, les églises ou les temples qu'il avait construits à Dieu. Le roi, avec une armée nombreuse, vient mettre la dernière main à l'œuvre, prend deux châteaux où il laisse des garnisons, et mène son armée sur les possessions de la duchesse de Bavière ; il pille de nombreuses villes, ornées d'édifices, disperse les biens, traite en ennemis les femmes et les enfants, car les hommes s'étaient cachés dans les montagnes ou les bois..... A la fin, le duc Otton s'affligea, le poids de ses malheurs l'emporta sur la constance de sa résignation. Alors, réunissant trois mille hommes exercés à la discipline militaire, il se jette en Thuringe, brûle les florissantes *villæ* du fisc royal ; et rassemblant son butin, le distribue en pâture à ses soldats que la cupidité aussi avait entraînés. Bientôt arrivèrent à lui les colons de ses champs à qui les soldats du roi n'avaient laissé que la vie et la misère ; il leur donne leur part dans le butin, les avertit de recevoir avec un cœur généreux les coups de la justice divine, et comme ils ne pouvaient porter les armes pour lui, de prier Dieu pour lui. Cependant les Thuringiens qui avaient fait serment de ne pas laisser sans vengeance le pillage de leur territoire, se rassemblent et attaquent le vainqueur. Mais la bataille ne fut pas longue ; renversés au premier choc ils s'enfuient dans les montagnes et les forêts. Le plus ardent, celui qui les avait animés au combat — le comte Rutger —, plus rapide que le vent, laissait derrière lui les montagnes et les collines. Près de trois cents Thuringiens avaient péri ; tien. avait perdu un ou deux hommes. Il donna le signal de la retraite, rassembla ses vassaux, et renvoya chez eux le plus grand nombre. Lui-même se retira dans la Saxe ultérieure, où il vécut tantôt de rapines, tantôt des biens du comte Magnus, le compagnon de ses dangers, et le plus dévoué défenseur de son innocence¹.

Les calamités naturelles qui distinguent la fin du Xe siècle et le commencement du XIe, parurent un avertissement de la colère divine, et suspendirent des violences pendant quelques instants. En 994, une contagion erg Limousin et en Aquitaine, frappa les nobles de terreur et ils s'engagèrent à la paix pour obtenir leur gr ce du ciel. L'épouvantable famine de 1033 fit croire que la fin du monde, dont l'époque semblait passée, n'avait été que retardée cl plusieurs conciles à Limoges, à Lyon, en Provence, en Aquitaine (1031-1034) prescrivirent l'observation de la justice et de la paix sous peine d'excommunication. En 1038, un évêque annonça qu'il avait mission de prêcher la paix à la terre. Des conciles plus nombreux s'assemblèrent, le peuple y courut comme au salut. On fit par chapitres l'énumération de ce qui était défendu, et des engagements à prendre ; ainsi fut constituée la *paix de Dieu* ; un diacre en donnait lecture suivie de malédictions contre les infracteurs. La *paix de Dieu* était encore prématurée elle imposait trop de devoirs pour être exécutée. On la changea en *trêve de Dieu*. Déjà en 1040, un concile de Saint-Elne, en Roussillon, avait ordonné que dans

¹ Lambert d'Aschaff.

toute l'étendue de ce comté, personne n'attaquerait sein ennemi depuis l'heure de none du samedi jusqu'à l'heure de prime du lundi, afin que le dimanche lit exactement observé. En 1042, la durée de la trêve s'étendit. Toute hostilité devait être suspendue depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin, et pendant les grandes fêtes, l'avent, le carême. Il fut défendu de tuer, de blesser les paysans, de détruire les plantations, les animaux, les instruments de culture ; de fréquentes assemblées d'évêques durent veiller à l'exécution de ces règlements : on institua des officiers de paix et une milice permanente, entretenue, par une contribution qu'on nomma *paçata* ou *pezade*. L'année suivante (1043) le roi d'Allemagne, Henri III, de retour de la Hongrie, assista au synode de Constance, remit à ses débiteurs toutes les dettes, força à la paix et à l'oubli des inimitiés tous les princes de la Souabe, et tous ceux qui avaient souvenir de quelque injure, et par un édit établi dans cette partie de son empire, et dans toutes les autres, une paix inconnue jusque-là. Mais la tranquillité ne dura pas. En 1056, dit un contemporain, devenu pèlerin pour le royaume des cieux, j'ai quitté ma patrie, et je me suis fait moine à Cologne. En ce même temps, beaucoup de princes de divers pays sont morts. La famine a affligé de nombreuses provinces. La pauvreté et la misère ont prévalu. L'empereur Henri, percé jusqu'au fond du cœur de ces maux, a langué de faiblesse et a succombé à la mort.

L'Église, la seule puissance qui sur la terre pût faire intervenir dans ses décisions la volonté divine, échouait donc contre le désordre. Il en faut chercher la cause dans les maux intérieurs dont elle était elle-même travaillée. L'Église possédait au moyen âge, mais elle ne pouvait posséder qu'à la manière *féodale*. Les terres des évêchés ou des abbayes étaient des *fiefs* qui suivaient la loi des *fiefs* ; l'évêque ou l'abbé avait donc au-dessus de lui un seigneur, le roi au moins, qui exigeait le service envers sa personne ; il avait à son tour, comme tout seigneur possesseur de terres, les droits de la souveraineté, des arrière-vassaux, des hommes de guerre (*milites*). Ainsi les évêques avaient deux pouvoirs, le spirituel et le temporel ; le dernier, ils le tenaient d'un seigneur laïque qui leur donnait l'investiture, comme à tout autre feudataire ; le pouvoir spirituel échappait au seigneur qui n'avait pas d'abord le droit d'élection. Car l'Église se perpétuant par l'élection, le choix appartenait aux chapitres des cathédrales, ou aux congrégations de frères dans les abbayes.

L'Église fut troublée dans sa possession par l'anarchie féodale. Les évêques et les abbés attaqués et tués par des laïques ambitieux, leurs terres occupées par les soldats du vainqueur ; des abbés remplacés par des guerriers qui se faisaient *abbés laïques*, et gouvernaient les monastères ; ce fut là le premier mal : mais au moins les hommes de l'Église protestaient contre ces désordres et en pouvaient espérer la réparation. Le spectacle fut bien plus affligeant lorsque la cupidité, entrant dans l'Église, ramena à sa suite la plus ancienne hérésie, celle de Simon le Magicien, qui avait voulu acheter pour de l'argent le pouvoir de conférer le Saint-Esprit. Les princes aidant, la simonie régna un moment sur le temporel des églises ; les évêchés, les abbayes, etc., en Allemagne surtout, devinrent la proie de ceux qui pouvaient les payer. Les princes, ravissant le choix des évêques et des abbés, donnèrent ces fiefs à leur gré ; le scandale était au comble, en Allemagne, dans la seconde moitié du XI^e siècle. Nous en citerons quelques faits.

Lorsque Adalbert et Warner se furent emparés du roi Henri IV, le pillage des églises ou des abbayes devint un scandale de chaque jour. Ils épargnèrent encore un peu les évêques, par crainte plus que par religion ; mais ils attaquèrent les abbés avec audace : le roi, disaient-ils, n'avait pas moins de

pouvoir sur les abbés que sur ses *fermiers* (*villici*) ou les hommes de son fisc royal. L'archevêque de Brême commença par occuper deux abbayes, celles de Laur et de Corbie ; c'était la récompense de sa fidélité et de son dévouement au roi. Mais, afin de prévenir la jalousie des autres grands, il livra deux abbayes à l'archevêque de Cologne, une à l'archevêque de Mayence, une à Otton, duc de Bavière, une à Rodolphe, duc de Souabe. Pour établir à son gré sa tyrannie dans le monastère de Corbie, il répandit la nouvelle que l'évêque d'une ville au delà des Alpes était mort et nomma l'abbé de Corbie à ce siège. Mais, tandis que l'abbé faisait ses préparatifs, des hommes venus d'Italie annoncèrent que le prétendu mort était en bonne santé. On se mit à rire de la perfidie de l'archevêque, et l'autorité d'Otton de Bavière conserva à l'abbaye de Corbie son honneur et sa dignité. Au moins Adalbert voulait se mettre en possession du monastère de Laur. Ses satellites y vinrent déclarer que, par la donation du roi, ce lieu appartenait à l'archevêque. On les reçut mal, on les congédia plus mal encore. De nouveaux envoyés vinrent, de la part du roi, dire à l'abbé qu'il fallait abdiquer, et sortir du monastère. L'abbé, prévenu avant leur arrivée, les reçut honorablement, et remit au lendemain le moment d'entendre leurs ordres. Pendant la nuit, aidé de quelques amis fidèles, il sortit emportant tous les trésors du monastère. Les envoyés ne trouvant plus à qui parler, s'en retournèrent vers le roi. Cependant les soldats de l'abbé se postèrent sur une montagne, construisirent un fort, et attendirent l'archevêque pour le repousser par les armes. Varner, non moins avide, obtint du roi le monastère de Kirchberg. Les moines luttèrent contre lui, par les armes, mais surtout par des jeûnes et des prières fréquentes. Le simoniaque s'en faisait un amusement. Ces moines, disait-il, étaient languissants et tièdes dans le service de Dieu, je les ai réveillés ; malgré eux, je les ai fait jeûner et marcher pieds nus¹.

L'abbé Meginward de Richenau (*abbas augiensis*), s'étant démis de sa dignité, l'abbé de Bamberg, Robert, surnommé le Numulaire, envahit sa place, non par la porte de l'élection, mais par les voies souterraines de l'hérésie simoniaque, après avoir compté au trésor du roi mille livres de l'argent le plus pur. Cet homme, simple moine encore, avait acquis, par l'usure et par des bénéfices honteux, une fortune infinie, et depuis longtemps, dans une inquiète impatience, il soupirait après la mort des évêques et des abbés ; mais ceux-ci vivant trop à son gré, fatigué d'ajourner toujours l'objet de ses vœux, il en vint à ce point de démente que, en outre des présents secrets dont il achetait les conseillers du roi et leur faveur, il promit au roi lui-même cent livres d'or, s'il voulait chasser de Fulde l'abbé Widerad, illustre par sa vie sainte, et lui donnait cette abbaye. Et point de doute qu'il ne l'eût obtenue, si les lois de l'Église n'eussent été plus chères à quelques hommes que l'argent : ceux-là résistèrent en face au roi. Ce faux moine, je dirai plus dans la violence de ma douleur, cet ange de Satan, transformé en ange de lumière, changea et corrompit d'une manière si infâme la vie monastique, que les moines dans notre temps et dans ces régions ne sont plus estimés par l'innocence et la pureté de leur vie, mais par la quantité de leurs richesses, et que, pour élire un abbé, on ne cherche pas qui est le plus digne, mais qui peut payer le plus cher. Par lui s'est introduite dans l'église cette coutume, que les abbayes soient mises publiquement en vente dans le palais ; et, si haut qu'on en fixe le prix il se trouve un acheteur ; car les moines, au cœur avare, ne disputent plus entre eux de zèle pour l'observance de la règle, mais de profits et d'usures. L'avoué du monastère de Richenau, apprenant que ce loup

¹ Lambert d'Aschaff.

rapace s'approchait du troupeau de Dieu, envoya des hommes qui lui défendirent, au nom de son salut, de mettre les pieds sur les possessions du monastère ; autrement il viendrait lui-même pour délivrer par les armes ceux dont le simoniaque avait acheté si cher la servitude. Le nouvel abbé fut consterné d'avoir perdu tant d'argent pour acheter un honneur longtemps désiré, et qui maintenant lui échappait. Cependant il voulait tenter le sort des armes et comme on dit, remuer le feu avec le glaive, c'est-à-dire couronner par l'homicide l'hérésie simoniaque ; mais ceux qui étaient à sa suite lui ayant fait voir que le projet était au-dessus de ses forces, il se retira confus dans les possessions de son frère, pour y attendre la fin de ces événements, car déjà l'abbaye de Bamberg était occupée par un autre abbé. A l'arrivée de ce dernier les moines de Bamberg, que Robert avait façonnés à ses mœurs de marchand et d'usurier, s'enfuirent comme les feuilles dispersées par le vent¹.

La querelle des dilues de la Thuringe ne fut pas moins honteuse. L'archevêque de Mayence les réclama pendant dix ans, malgré les privilèges des Thuringiens et les menaces du pape. Il s'en gagea à procurer le divorce du roi (1069), si le roi forçait les Thuringiens à payer, et souleva contre eux une première guerre où les Thuringiens, unis par un serment solennel, résistèrent au roi, et pillèrent les possessions de l'archevêque. Enfin, en 1073, tandis que les châteaux forts, élevés en Saxe et en Thuringe, se garnissaient des brigands royaux², Henri excita l'archevêque à réclamer les dîmes, lui promettant main-forte. Un synode fut indiqué à Erfurth, l'archevêque y amena un troupeau de *philosophes* et de *sophistes*, ramassés de tous côtés pour interpréter les canons, non pas selon la vérité, mais selon la volonté de l'évêque.... Le roi avait autour de lui des troupes nombreuses, pour réprimer par la force ceux qui voudraient troubler l'affaire. Les défenseurs des Thuringiens étaient les abbés de Fulde et d'Hersfeld. Interpellés par la discussion publique sur le paiement des dîmes, ils priaient l'archevêque, au nom de Dieu, de respecter les droits légitimes conférés aux monastères, confirmés de tout temps par les décrets des papes et par des lettres récentes, et que tous ses prédécesseurs avaient respectés. L'archevêque répondit que ses prédécesseurs avaient gouverné l'Église comme ils l'avaient voulu, qu'à des chrétiens ignorants encore et néophytes, ils avaient pu donner du lait à boire ; mais que ces chrétiens avaient grandi maintenant, que son Église était vieille déjà ; que lui il donnait à ses fidèles une nourriture solide, et qu'il avait le droit d'exiger des fils de l'Église les choses ecclésiastiques. Les abbés, l'invoquant encore au nom de Dieu, lui disaient : Si l'autorité du pontife romain, si les privilèges de Charles et des autres empereurs, si les concessions des anciens archevêques de Mayence ne sont plus un secours et un espoir pour nous, permettez du moins que le partage de la dîme se fasse selon les canons et l'usage de toutes les églises de la terre. Prenez le quart pour vous et vos envoyés, et laissez les trois autres parties aux églises à qui elles sont assignées. Mais l'archevêque répondit que ce n'était pas là sa pensée, et qu'il n'avait pas roulé depuis dix ans cette roche accablante, pour abandonner volontiers ses droits, lorsqu'il arrivait enfin à l'accomplissement de ses vœux. Le premier et le second jour s'étaient passés en discussions, et les Thuringiens se disposaient à rejeter l'autorité du synode pour en appeler à Rome, lorsque le roi, attestant le nom de Dieu, promit à quiconque oserait le faire une sentence capitale, la dispersion de tous ses biens, et une ruine que des siècles ne répareraient pas.

¹ Lambert d'Aschaff.

² Voyez le chapitre X.

Alors l'abbé d'Hersfeld céda, et de concert avec le roi et l'archevêque, convint que dans ses dix églises qui avaient droit à la dîme, l'abbé prendrait deux parts, l'archevêque une troisième et que dans les autres églises le partage se ferait par moitié entre l'archevêque et l'abbé. Celui-ci dompté enfin, les Thuringiens désespérèrent, et promirent de payer. L'abbé de Fulde voulut résister ; mais le roi, le menaçant et lui interdisant le retour à son abbaye, il consentit. Le roi, sachant bien que tout cela ne plairait pas au pontife romain, finit en menaçant chaque abbé de se colère, si, par eux-mêmes, par envoyés, ou par quelque autre moyen, ils accusaient le synode auprès du siége apostolique¹.

C'est ainsi que l'Église subissait l'autorité des princes, et pour mieux la tenir dans leur dépendance, les princes n'avaient pas assez de cette première usurpation. Suzerains des terres ecclésiastiques, ils aspiraient ouvertement à la suprématie spirituelle : non contents de nommer l'évêque ou l'abbé, et de l'investir comme feudataire en lui remettant le sceptre, symbole de l'autorité temporelle ils prétendaient encore l'investir comme évêque ou comme abbé en lui remettant l'anneau et la crosse les symboles de la puissance spirituelle. Par là l'Église devenait toute féodale ; en même temps l'oubli des lois ecclésiastiques s'étant glissé à la fin du débordement général, le célibat des prêtres avait cessé d'être en usage, Encore un peu de temps, et ces évêques, ces prêtres mariés n'auraient différencié des seigneurs laïques que par des insignes extérieurs et des fonctions vaines L'Église devenait héréditaire, comme toute autre seigneurie ; désormais plus d'élection libre, plus de force, ni de gloire, et surtout plus de charité ; le bien des églises, jusque-là le bien des pauvres, n'était plus que la propriété d'un homme, le dévouement au genre humain cédait la place à l'égoïsme de la famille. Il en devait arriver partout, comme en Angleterre, au temps de la réforme, s'il eût été possible que la véritable Église périt partout.

II

La réparation des maux de l'Église ne pouvait venir que de l'Église elle-même ; la répression du désordre féodal fut ensuite l'œuvre de l'Église régénérée. Grégoire VII purifia le clergé et lui rendit la puissance qui s'attache à la vertu ; il annonça les croisades, et les croisades dirigées par ses successeurs ont ruiné la féodalité. Rome, soumise à l'Empire depuis Otton, punie de ses désordres par une main plus lourde encore, celle de Henri III, en perdant pour quelques années l'élection des papes, avait, dans son humiliation même retrouvé sa vertu. Les *papes, demandés* à l'Empereur et *envoyés*² d'Allemagne, avaient rétabli la dignité du sacerdoce, et commencé la recherche du mal, sans épargner même les empereurs qui les avaient choisis. Avec Léon IX était arrivé à Rome Hildebrand, un moine de Cluny, formé par le cloître à la vie dure, et revêtu de toute la fermeté du génie. *Ardent du zèle de Dieu, commença à troubler les consciences des évêques des Gaules.* Sous son irrésistible influence, Léon IX, dans un concile de Rome, déposa quelques évêques convaincus de simonie, et quatre autres dans un concile de Reims en 1049. Sous Victor II, Hildebrand, légat en France, présida les synodes de Lyon et de Tours (1066) et renversa six évêques simoniaques. Sous Alexandre II (1070), les évêques de Mayence de Cologne, de Bamberg, mandés à Rome, eurent à rendre compte de leur élection, et furent

¹ Lambert d'Aschaff.

² Lambert d'Aschaff. — Hermann Contract.

tous trois ensemble réprimandés pour avoir vendu les ordres sacrés, communiqué avec les acheteurs, et leur avoir imposé les mains¹. Déjà l'autorité royale s'inclinait elle-même. Un évêque de Constance, nommé par Henri IV, ne put être consacré, et fut déposé malgré le roi. Henri IV dans sa propre cause n'avait pas été plus heureux : quand il assembla un concile pour obtenir son divorce, on y vit paraître le légat du Saint-Siège, Pierre Damien, à l'âge vénérable, à la vie sainte, et qui fut plus tard l'intrépide promoteur des volontés de Grégoire VII. Il déclara au nom du pape que c'était là un crime infâme, digne du nom de roi, et plus encore du nom chrétien ; et si le roi ne fléchissait pas devant les conseils, le pape emploierait la vigueur apostolique, préviendrait le crime par la loi des canons, et jamais ses mains ne consacrerait empereur un homme dont l'exemple empesté aurait trahi la foi chrétienne, autant qu'il était en lui². Le divorce ne fut pas accordé.

Cependant, une autre pensée travaillait l'âme d'Hildebrand. Il lui semblait que si l'Église n'était pas exempte de péchés, c'est qu'elle n'était pas libre ; la plus misérable des femmes pouvait suivant les lois de son pays, choisir son époux, et l'épouse de Dieu, traitée comme une vile esclave, ne pouvait à son gré se réunir à son fiancé. Il fallait que l'Église redevînt libre par son chef, par le prince de la chrétienté, par le soleil de la foi, par le pape³. Il s'en prit donc aussi à cette autorité que des empereurs s'étaient arrogée sur l'Église. Il avait lui-même couronné le pape Nicolas II d'une couronne royale où étaient écrits ces mots : *Corona de manu Dei, diadema imperii de manu Petri* ; bientôt il fit rendre un décret par l'élection du pape redevint le droit des cardinaux et du clergé de Rome, sauf la confirmation impériale ; et, à la mort de Nicolas II, repoussant le misérable évêque de Parme, que l'impératrice Agnès voulait élever au pontificat, il fit nommer à Rome et couronner l'évêque de Lucques, qui s'appela Alexandrite II, le soutint avec l'aide des Normands, et força l'empereur à le reconnaître. Ainsi avait-il mérité le Saint-Siège, et la gloire d'exalter l'Église romaine au-dessus de toutes les puissances de la terre. A la mort d'Alexandre II (1073), le consentement unanime du clergé et du peuple de Rome le déclara pape malgré sa résistance. Le fils d'un charpentier fut opposé aux rois prévaricateurs, sous le nom de Grégoire VII.

Ce fut une terreur générale parmi les évêques allemands. Le génie du nouveau pontife et sa foi inébranlable étaient un reproche et un remords. Ils entourèrent le roi Henri, disant que l'élection avait été faite sans son ordre, le suppliant de l'annuler, lui faisant entrevoir, que s'il ne prévenait la violence hostile d'Hildebrand, il serait frappé le premier, et plus sévèrement qu'aucun autre⁴, Grégoire VII lui-même ne le dissimulait pas. Un envoyé impérial vint demander compte aux Romains d'une élection faite sans consulter le roi ; Grégoire répondit qu'il avait voulu attendre la confirmation du roi pour se faire consacrer ; mais qu'il priait le roi de ne pas le confirmer, autrement ses désordres ne demeureraient pas impunis. Henri, cependant, après avoir examiné, approuva, et Grégoire VII fut consacré.

Le premier regard de Grégoire VII sur le monde, fut de tristesse et d'horreur. Je voudrais, écrivait-il à l'abbé de Cluny, qu'il te fut possible de connaître les

¹ Lambert d'Aschaff.

² Lambert d'Aschaff.

³ Voyez les Lettres de Grégoire VII, passim, apud Harduin.

⁴ Lambert d'Aschaff.

tribulations que je souffre, et l'étendue des peines qui journallement s'accroissent pour m'accabler. La compassion te tournerait vers moi, ton cœur s'épancherait en un torrent de larmes, tu tendrais la main au pauvre de Jésus-Christ..... L'Église d'orient est poussée par le diable vers le schisme.... d'un autre côté, quand mon œil tombe ou sur l'occident, ou sur le midi, ou sur le septentrion, je trouve à peine un évêque légitime et qui gouverne le peuple chrétien par l'amour de J.-C., et non par une ambition mondaine, et parmi les princes séculiers, je n'en connais pas un seul qui préfère la gloire de Dieu à son propre honneur, ou la justice à l'argent. Quant à ces Romains, à ces Lombards, à ces Normands, au milieu desquels j'habite, je leur ai dit souvent que je les estime pires que les juifs et les païens. Retournant sur moi-même, je me sens tellement affaissé sous le poids de ma propre action, que la seule miséricorde du Christ peut me sauver. Car si l'espoir d'une vie meilleure et celui d'être utile à l'Église ne me soutenait, rien ne pourrait me retenir dans Rome où — Dieu m'en est témoin — la force seule m'a fait habiter depuis vingt ans.

Quelle que fût toutefois cette incertitude apparente, le saint avait pris depuis longtemps une inébranlable résolution d'affronter la haine de ses ennemis, et les jugements que l'iniquité du monde voudrait porter de ses œuvres : Car, écrivait-il au roi de Castille, j'aurais pu me faire de ces hommes des serviteurs dévoués, en obtenir plus de trésors qu'aucun pape avant moi ; mais, outre la brièveté de la vie et le mépris qui est dû aux choses humaines, j'ai considéré que nul n'a jamais mérité le nom d'évêque qu'en souffrant persécution pour la justice, et j'ai mieux aimé encourir la haine des méchants pour obéir aux commandements de Dieu, que de m'exposer à la colère de Dieu en plaisant aux méchants par l'injustice.

Par quelle plaie de l'Église fallait-il commencer ? Le schisme grec sembla s'offrir le premier, et derrière ce schisme, les ennemis du nom chrétien, les Turks, menaçant, après avoir conquis la Syrie et l'Asie Mineure, d'envahir l'Europe. L'empereur Michel Parapinace fit alors la première de ces propositions traîtreuses, au moyen desquelles les Grecs, jusqu'à leur ruine, espèrent attirer contre leurs ennemis le secours des Européens ; il promit la réunion de l'Église grecque à l'Église romaine. Aussitôt Grégoire VII envoya le patriarche de Venise à Constantinople et écrivit à toute l'Europe cette lettre célèbre où, appelant les chrétiens aux armes contre les Turks, il s'offrait pour chef de l'expédition, et ne demandait que 50.000 chevaliers pour délivrer la terre sainte. Telle fut la première prédication des croisades et, selon l'expression d'un moderne premier coup, de trompette qui réveilla l'Occident ; mais il était dans la destinée de Grégoire VII d'annoncer les croisades, d'en préparer les moyens en régénérant l'Europe, et d'en transmettre à ses successeurs. La négociation ne réussit pas auprès de Parapinace, et la nécessité de délivrer l'Église des scandales intérieurs retint en Europe le pape et les chevaliers.

Dès les premiers jours de son pontificat, Grégoire VII avait écrit au roi de France, Philippe Ier, et au roi d'Allemagne, Henri IV, les deux plus coupables entre les rois, qui avaient surtout à rendre compte de leurs mœurs dépravées et de la simonie. Tous deux, ils répondirent d'un ton soumis. Henri IV demanda même les conseils du saint père pour s'y conformer absolument. Alors (1074) un concile se tint à Rome, qui proscrivit la simonie¹ et ordonna selon *la règle des anciens canons*, que les prêtres n'eussent pas de femmes. Le prêtre marié devait

¹ Marianus Scot, ann. 1074.

renvoyer sa femme ou être déposé ; à l'avenir nul ne devait être admis au sacerdoce qui n'eût pas fait vœu pour toujours de continence et de célibat. Ce décret, aussitôt porté dans toute l'Italie et dans l'Allemagne, *fit frémir toute la faction des clercs*¹. Le pape était un hérétique, un insensé au moins, et ils citaient saint Paul qu'ils ne comprenaient pas. Mais en Italie, Pierre Damiani bravait *ces veaux rebelles* et leurs grincements de dents, déclarant dans toutes les villes que la volonté de l'évêque de Rome était sa loi, et désignant les femmes des clercs au mépris des fidèles. Grégoire VII, de son côté, pressait les évêques d'Allemagne, les accusant de lâcheté et de mollesse, s'ils ne faisaient accomplir l'ordre qu'il leur avait donné, et les menaçant de la censure apostolique. La résistance des clercs, en montrant toute leur méchanceté, justifia bien le pontife. L'archevêque de Mayence assembla enfin un synode à Erfurth, il donna l'ordre de renoncer au mariage ou au sacerdoce ; les clercs raisonnèrent d'abord, prièrent supplièrent, puis sortirent pour se consulter. Les uns voulaient retourner chez eux, d'autres criaient qu'il serait mieux de rentrer au synode et de chasser l'évêque de la chaire épiscopale, avant qu'il ne prononçât contre eux son exécration sentence. *Qu'il meure comme il l'a mérité ; il faut un insigne exemple à la postérité ; alors aucun de ses successeurs n'osera entreprendre une telle chose à l'égard des clercs*. L'archevêque, effrayé, les pria de revenir, leur promit d'envoyer à Rome et d'obtenir du pape qu'il retirât sa sentence sévère. Cette faiblesse enhardit tous les clercs ; ceux de Passau maltraitèrent leur évêque, et l'évêque de Constance, Otton, osa donner à ses clercs la permission formelle de se marier.

Grégoire VII ne recula pas. Les clercs aimaient mieux demeurer sous la sentence de l'interdit que de renvoyer leurs femmes. Pour les faire chanter par un autre, le pape décréta (1075) que nul chrétien ne devait entendre la messe d'un prêtre marié : *S'il est quelque prêtre, diacre ou sous-diacre, qui croupisse encore dans le crime de l'impureté, au nom du Dieu tout-puissant, et par l'autorité de saint Pierre, nous lui interdisons rentrée de l'Église, jusqu'à ce qu'il se repente et se corrige. Et en ose persister dans Son péché, que nul chrétien n'assiste aux œuvres de son ministère, parce que sa bénédiction tourne en malédiction, sa prière en péché, car le Seigneur a dit par son prophète : je maudirai vos bénédictions*². C'en fut assez, le pape et les peuples s'étaient compris. De toutes parts, les laïques se soulevèrent, car ils ne voulaient pas de prêtres mariés, et ils ne voulaient pas être privés du culte divin. Par un excès de zèle, ils portèrent la main sur les pasteurs indociles, les souffletant, les mutilant ; refusant leur ministère, baptisant eux-mêmes leurs enfants et brûlant les dîmes destinées aux prêtres³. Il fallut bien céder. La volonté de Grégoire VII fut exécutée par des moyens qu'il ne commandait pas ; le célibat ecclésiastique *rendait au monde déjà vieux la pureté de l'Église primitive*⁴.

Cependant une autre lutte avait commencé contre les rois. En même temps que l'ordre du célibat, condamnation de la simonie, prononcée par le même concile, avait été portée en Allemagne. La mère de Henri et quatre évêques légats du Saint-Siège arrivaient pour raffermir *les Gaules depuis longtemps vacillantes* (1074). Les légats refusaient de communiquer avec le roi, accusé, auprès du Saint-Siège, d'avoir vendu par simonie les dignités ecclésiastiques ; ils exigeaient

¹ Lambert d'Aschaff.

² Marianus Scot.

³ Sigeb. Gemblac.

⁴ Lambert d'Aschaff.

qu'il fît pénitence et leur demandât l'absolution¹ ; ils voulaient aussi tenir un concile. Mais les évêques allemands s'y opposèrent, disant qu'ils n'accorderaient qu'au pape en personne le droit de les assembler ; Henri lui-même se tourna contre la Hongrie. Le pape porta donc un coup plus fort. Au commencement de 1075, un concile à Rome défendit que l'investiture des biens ecclésiastiques se fît désormais par les laïques. Le décret fut envoyé dans toute la chrétienté, comme le seul moyen d'éviter la simonie. C'est ainsi que commença la *querelle des investitures*, la première guerre du sacerdoce et de l'empire.

C'était le moment où Henri IV triomphait des Saxons par une perfidie, et affermissait sa tyrannie par la force. Le pape semblait engagé dans une autre affaire. Isiaslaf, grand prince de Russie chassé par ses frères et par le duc de Pologne, était venu demander la protection de Grégoire VII², promettant de soumettre l'Église de Russie à l'Église de Rome, et le pape avait trouvé du temps pour consoler Isiaslaf et réprimander le Polonais Boleslas. *Tu as violé, lui disait-il, les lois chrétiennes en t'attribuant le trésor du prince russe. Je te prie et te conjure, au nom de Dieu., de lui rendre ce que toi et tes sujets lui ont enlevé ; car les voleurs n'entreront pas dans le royaume des cieux.* Mais l'infatigable Grégoire n'oubliait pas l'Allemagne. Il rappelait à Henri ses promesses de réparation. Il citait à Rome l'évêque de Bamberg, accusé par ses clercs de simonie et d'ignorance. Et telle était cette ignorance en effet, qu'interpellé un jour par un de ses clercs, sur un verset de l'Écriture, il n'avait pu en donner, non pas le sens mystique, mais la traduction mot à mot. En vain l'évêque avait fait briller l'argent ; la constance du pontife, et *son cœur invinciblement fermé à la cupidité*³ repoussait tous les arguments de la fausseté humaine Grégoire l'avait déposé, exigeait, qu'on lui donnât promptement un successeur, et réclamait la liberté des évêques pris par le roi dans la guerre de Saxe.

La simonie semblait ne pouvoir être déracinée de l'Allemagne. Henri consentit à faire un évêque de Bamberg. Il choisit un homme méprisé du peuple mais son ami intime, le confident de tous ses secrets, fauteur, par ses conseils, de tout ce que le roi avait fait pour le déshonneur de la majesté royale. Le lendemain on s'occupa d'élire un abbé de Fulde ; on vit aussitôt un grand combat entre les évêques et les abbés accourue de divers lieux. L'un apportait des montagnes d'or, l'autre promettait des fiefs sur les terres de l'abbaye, l'autre un service plus coûteux envers l'État. *Ô temps, ô mœurs ! l'abomination de la désolation se tenant dans le lieu où elle ne devait pas ; l'argent s'asseyant publiquement dans le temple de Dieu, et s'élevant au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu.* Le roi lui-même en rougit et, par pudeur, fit choix d'un pauvre moine⁴. Mais vénérable archevêque de Cologne, Hannon, étant mort, Henri voulut le remplacer par Hidolf, chanoine de Gozlar, dont le caractère facile lui faisait espérer pleine licence. Le clergé et le peuple de Cologne repoussaient cet homme, petit de taille, laid de visage, dont l'âme ni le corps n'avaient rien qui fût digne du sacerdoce. Le roi pressait l'élection, quand arrivèrent des légats du pape (1076) qui citèrent le roi à comparaître à Rome le lundi de la seconde semaine de carême, pour se justifier des crimes dont il l'accusait, sinon, sans aucun retard, il serait retranché, par l'anathème, de la communion de l'Église. Henri chassa les légats, et, rassemblant à Worms les évêques, il parla de déposer Grégoire VII.

¹ Lambert d'Aschaff et Marianus Scot.

² Voyez le chapitre XIII.

³ Lambert d'Aschaff.

⁴ Lambert d'Aschaff.

Le pontife paraissait alors le plus faible : une grande adversité lui était envoyée. Le préfet de Rome, Quintius (*Cenci*), avait ravagé les terres de l'Église. Le pape l'avait réprimandé ; puis enfin excommunié. L'autre en vint à la fureur. Pendant la nuit de Noël, il envahit avec une troupe armée, l'église où le pape, revêtu des ornements pontificaux, célébrait la messe ; il le saisit par les cheveux, le traîne au milieu des injures hors de l'église et, prévenant le peuple qui aurait pu venir au secours, il l'enferme dans une maison fortifiée. Mais bientôt la nouvelle de cette atroce action se répand dans la ville. De tous côtés on crie aux armes ; riches et pauvres, nobles et peuple, tous se pressent, assiègent la maison de Quintius, et menacent de la détruire jusqu'aux fondements s'il ne remet le pape en liberté. Le pape délivré ne put apaiser la fureur de la multitude ; pendant plusieurs jours elle pillait les possessions de Quintius qui ravageait par représailles les domaines de l'Église romaine. Cependant le concile, assemblé par Henri, s'empressait à déposer Grégoire. Les évêques de Wurtzbourg et de Metz représentaient vainement qu'un évêque ne pouvait être déposé sans avoir été entendu, et combien moins l'évêque de Rome contre lequel on ne pouvait accepter l'accusation d'aucun évêque, ni archevêque. Mais un simoniaque déposé, Hugues le Blanc, inventa une histoire de Grégoire VII, calomnia sa jeunesse et son élection ; l'évêque de Francfort ajouta qu'il fallait renoncer au pape ou au roi, et une lettre pleine d'injures fut rédigée pour ordonner au pape d'abdiquer et de renoncer à toute autorité. Le roi revint ensuite à Gozlar, pour assouvir sa haine contre les Saxons vaincus, relégua aux extrémités de l'empire les princes saxons qui s'étaient soumis, livra leurs biens à ses partisans, et commença à faillir les châteaux forts abattus. Les maux se multiplièrent. La Saxe et la Thuringe furent accablées d'une calamité inconnue de mémoire d'homme¹.

Le prêtre Roland, chargé de lui lire la lettre du roi, trouva Grégoire au milieu d'un concile. *Le roi mon maître*, dit-il aux évêques, vous ordonne de venir à lui pour choisir un autre pape ; car celui-ci n'est point pape mais un loup ravisseur. A ces mots, la garde du concile voulut tuer l'insolent ; mais le pape le couvrit de son corps et le fit évader. Ensuite on lut la lettre du roi. Elle reprochait à Grégoire la ruse, la fraude, l'argent et le glaive par lesquels il avait usurpé le siège de la paix ; déclarait qu'un roi ne pouvait être déposé que pour crime d'hérésie, et finissait par ces mots : *Descends donc, toi qui a été condamné par la sentence de tous nos évêques, cède le siège apostolique à un autre qui ne le profane pas... Moi, le roi Henri par la grâce de Dieu, et tous nos évêques, nous te disons : Descends, descends*. Le lendemain, de l'avis du concile, Grégoire VII excommunia l'empereur, le déposa de ses deux royaumes d'Allemagne et d'Italie, délia ses sujets du serment de fidélité, excommunia les évêques de Mayence, de Bamberg et d'Utrecht, et suspendit de leurs fonctions tous ceux qui avaient assisté au conciliabule de Worms.

En même temps le duc de Souabe Rodolphe, le duc de Bavière Welf, le duc de Carinthie Berthold, les évêques de Wurtzbourg et de Metz, et d'autres princes, se rassemblaient pour délibérer sur les infortunes de l'État. Le roi n'avait pas changé depuis la guerre de Saxe, rien n'avait disparu de sa cruauté, de sa légèreté, de son commerce habituel avec les plus méchants des hommes. Il avait gagné à cette guerre le droit de répandre à son gré le sang de tous. Alors se forma une vaste conspiration qui s'accrut chaque jour ; la nouvelle de l'excommunication du roi arrivant d'Italie, rien ne protégeait pins le tyran. L'évêque d'Utrecht avait beau déclamer contre le pontife romain à tous les jours

¹ Lambert d'Aschaff.

solennels ; la cause du pape devenait celle de l'Allemagne opprimée ; l'Église et les nations réclamaient en même temps contre le même homme, et pour des motifs pareils.

Les vassaux allemands pressaient hardiment la ruine du roi. Il ne put les apaiser en relâchant l'archevêque de Magdebourg, les évêques de Mersebourg et de Meissen, le duc de Saxe et les autres princes. Les confédérés indiquèrent une diète générale à Tribur. Le patriarche d'Aquilée et l'évêque de Passau, légats du pape, y arrivèrent ils refusaient de communiquer avec tout homme, prince ou simple particulier, qui eût communiqué avec Henri excommunié. Ils évitaient ceux qui avaient communiqué avec les prêtres mariés et les simoniaques, ou seulement assisté à leurs prières¹. Après sept jours, on parla d'élire un autre roi ; Henri, campé près d'Oppenheim, demandait grâce, promettait une vie meilleure, Mais les princes ne voulaient pas de vaines promesses déjà éludées tant de fois ; ils faisaient un hideux tableau de la face de l'empire l'État bouleversé, la tranquillité des églises troublée, la majesté de l'empire disparue, l'autorité des princes annulée, les mœurs renversées, les lois abolies, et, selon la parole du prophète, la malédiction, le mensonge l'homicide, le vol, l'adultère, accumulés, le sang couvrant le sang. Ils consentirent toutefois à un accommodement on remit la connaissance de toute l'affaire au pape, qui serait prié de venir à Augsbourg pour prononcer après examen, dans une assemblée générale de tous les princes. Si dans un an, à partir du jour de son excommunication, le roi n'en était pas relevé, il ne serait plus roi ; il devait, en attendant, éloigner de sa personne tous les excommuniés, licencier son armée, se retirer à Spire et y vivre en simple particulier, sans entrer dans l'église, et sans toucher aux affaires publiques.

Des ambassadeurs furent envoyés au pape pour lui rendre compte de toute cette affaire. Henri chassa promptement les excommuniés qui l'entouraient, puis chercha le moyen d'obtenir l'absolution sans laquelle il n'y avait plus de trône pour lui. S'il attendait le pape en Allemagne, il paraîtrait devant ce juge sévère au milieu de ses accusateurs, il valait mieux aller au-devant du pape, loin de ses ennemis ; il partit pour l'Italie.

1077 — Les confédérés avaient voulu lui fermer le passage des Alpes ; il obtint cependant du duc de Savoie, en lui cédant le Bugey, le passage par le mont Cenis. L'hiver était âpre ; les montagnes, par où il fallait passer, portant jusqu'au ciel leur sommet suspendu, et hérissées de neiges, n'offraient un chemin sur ni à l'homme ni au cheval. Mais le jour anniversaire de l'excommunication approchait ; la sentence irrévocable des princes poussait le roi en avant au milieu des obstacles. De son côté le pape se mettait en marche pour Augsbourg, malgré les nobles romains qui craignaient les dangers de cette expédition incertaine. Mais il avait pour appui la comtesse Mathilde, fille du marquis de Toscane, Boniface, veuve de Gozelon III, duc de basse Lorraine, assassiné en 1076. Depuis la mort de son mari, elle s'était attachée au pape, le suivait partout, le servait comme un père, et lui-même l'appelait sa fille et la fille de saint Pierre. Malgré les richesses de ses domaines, elle laissait tout pour le pontife, et accourait à lui toutes les fois qu'elle se croyait nécessaire. Quand on apprit l'arrivée de Henri, comme on n'en savait pas le motif, elle offrit à Grégoire VII son château de Canossa sur le territoire de Reggio qui lui appartenait aussi. Cependant les excommuniés, partisans de Henri, le suivaient pour solliciter comme lui leur absolution. Mais

¹ Lambert d'Aschaff.

l'évêque de Verdun fut pris par le comte Adelbert qui le dépouilla ; l'évêque de Bamberg, arrêté par le duc de Bavière Welf, dépouille de tous ses biens, de ses vêtements pontificaux, et de toutes les richesses qu'il portait et que le duc fit rendre à son église, fut lui-même retenu captif dans un château fort. Les autres, évêques et laïques, qui échappèrent aux gardes des Clues, arrivèrent enfin à Canossa en habit de pénitents, pieds nus, couverts de laine sur la chair ; ils demandaient pardon de leur révolte et absolution. Le pape répondit à ceux qui reconnaissaient vraiment leur péché et le pleuraient, qu'il ne leur refusait pas miséricorde mais que leur longue désobéissance, et cette rouille épaisse et endurcie du péché, devait être épurée et consumée par le feu d'une pénitence plus longue, Si donc ils se repentaient vraiment, ils souffriraient avec courage le remède que la justice ecclésiastique appliquerait à leurs blessures, afin qu'il ne fût pas dit que leur crime en vers le siéé apostolique eût passé comme une faute sans importance. Et comme ils répondaient qu'ils étaient prêts à tout souffrir, il sépara les évêques, donna à chacun une cellule, leur interdit tout colloque entre eux, et leur permit de prendre chaque soir une légère nourriture. Il traita ensuite les laïques chacun selon ses fautes, son âge et ses forces. Après quelques jours, il les appela, les examina, les réprimanda, les avertit de ne plus rien commettre de pareil, et leur donna l'absolution ; mais il leur défendit de communiquer avec Henri, tant que le prince ne serait pas relevé de l'excommunication¹.

Cependant Henri lui-même appelait Mathilde, et, par son intercession, demandait grâce. Le pape répondait que la cause ne pouvait être jugée loin des accusateurs, que l'innocence se prouvait en tout lieu, et qu'on déciderait à Augsbourg. Mais le roi priaït plus fard ; il ne voulait pas se soustraire au jugement du pape, le plus incorruptible vengeur de l'équité et de l'innocence. L'anniversaire de l'excommunication approchait ; il serait déposé s'il n'était absous ; quelle satisfaction exigeait-on ? il était prêt à tout subir. Le pape résistait encore, il craignait cette âme jeune, si inconstante, si prompte au mal enfin il céda aux prières de Mathilde, -de l'abbé de Cluny et du marquis Azzon. Henri entra dans le château, y demeura quatre jours, et en sortit absous. Aussitôt le pape écrivit aux Allemands ce qui s'était passé² : *Après que nous eûmes fait adresser au roi de vifs reproches de ses excès, lui-même, avec l'air d'un homme qui n'a pas de mauvaises intentions, s'est rendu avec une faible suite à Canossa. Là il demeura pendant trois jours devant la porte, dans un état qui inspirait de la pitié ; car dépouillé de tout l'appareil de la royauté, et sans chaussure, il était vêtu de laine il ne cessa d'implorer avec beaucoup de larmes le secours et la consolation de la commisération apostolique, au point que toutes les personnes présentes ou qui en entendirent parler, en furent émues de pitié, et intercédèrent auprès de nous, s'étonnant de la dureté inouïe de notre cœur. Quelques-uns s'écrièrent que ce n'était pas là une sévérité apostolique, que c'était la dureté d'un tyran farouche. Enfin nous étant laissé fléchir par les supplications de tous ceux qui étaient présents, nous avons enfin brisé le lien d'anathème, et Pavons reçu dans la communion de notre sainte mère l'Église. Ainsi le pape comprenait lui-même qu'il avait besoin d'excuse auprès de l'Allemagne irritée, qui ne croyait pas au repentir du coupable. Ge qui s'était passé à Canossa après l'absolution, ne la rassurait pas davantage. Le pape, célébrant la messe, avait appelé le roi à l'autel, et tenant clans ses maires le corps du Seigneur, il avait dit : *Toi et tes auteurs vous m'avez accusé**

¹ Lambert d'Aschaff.

² Lettre de Grégoire VII, 4-12 ; apud Harduin.

d'usurpation de la chaire apostolique par simonie ; vous avez ajouté qu'avant mon épiscopat, et depuis, j'ai souillé ma vie de crimes qui devaient m'interdire l'épiscopat ; je pourrais appeler à mon aide bien d'autres témoins qui ont connu ma vie depuis mon enfance, eu qui m'ont porté au pontificat ; mais je ne veux pas préférer le témoignage des hommes au témoignage de Dieu ; voici le corps du Seigneur que je vais manger ; j'en appelle au jugement du Dieu tout-puissant ; qu'il me renvoie libre de tout soupçon si je suis innocent ; si je suis coupable qu'il me frappe de mort subite. Alors il brisa l'hostie et en mangea une partie, et le peuple répondit par des acclamations prolongées ; enfin, obtenant le silence, il reprit : Les princes teutoniques t'accusent chaque jour de crimes énormes. Si tu es innocent, prends cette moitié de l'hostie, justifie ton innocence par le témoignage de Dieu. Les princes alors, sur la parole de pieu, se réconcilieront avec toi, ton royaume te sera rendu, les guerres civiles dormiront pour toujours. Le roi, frappé de stupeur, se retira pour délibérer, puis revint dire que l'absence des princes l'empêchait d'accepter¹. Ce reste de conscience dans une lime dépravée, au lieu de justifier Henri, n'était pour les Allemands qu'un aveu et une preuve nouvelle de ces crimes dont ils poursuivaient la vengeance.

Heureusement, le pape ne s'était pas engagé sur les questions posées par les princes. Henri était toujours obligé de paraître à l'assemblée générale, d'accepter la sentence que le pape prononcerait, soit qu'il ait déposé ou maintenu, de s'abstenir jusqu'au jugement de toutes les fonctions royales. S'il était maintenu, il serait obéissant au pontife romain, et coopérerait de toutes ses forces à la réforme des lois ecclésiastiques dans son royaume. Henri avait consenti à tout cela, il voulait l'absolution à tout prix ; mais à peine sorti de Canossa, il montra par sa conduite que le pape s'était trop halte, malgré sa sévérité apparente. Le nord de l'Italie prit parti contre le pape ; les évêques italiens ne pouvaient pardonner à Grégoire VII son inflexible volonté de les réformer, la défaite de la simonie, le rétablissement du célibat, et les menaces de ce Pierre Damien, qui les troublait de sa voix terrible au milieu de leurs désordres. Ils crièrent au simoniaque à l'homicide, à l'adultère, qui avait aboli la majesté des rois ; ils criaient aussi à la lâcheté du roi qui s'était humilié devant un hérétique. Les princes italiens s'y joignant soulevèrent les peuples contre ce roi ils réclamaient son abdication en faveur de son fils encore enfant, et l'élection d'un autre pape qui couronnât cet enfant empereur. Henri, pour les apaiser, rejeta toute l'affaire sur les princes allemands qui s'efforçaient de lui enlever le trône par des calomnies, et sur le pontife romain qui, pour bouleverser l'Église, lançait ses foudres de toutes parts. Cependant on ne le recevait pas dans les villes, on le retenait dans les faubourgs, on lui donnait à peine la nourriture nécessaire à son armée, on surveillait ses mains avides ; et des gardes, placés dans les champs, empêchaient qu'il ne dérobat rien Dans une telle situation, il prit le parti de rompre avec le pape pour se réconcilier avec l'Italie, et dans les assemblées des princes, il accumulait de stupides accusations contre Grégoire. L'indignation italienne s'adoucit à mesure que l'audace revint au roi, on se porta sur son passage, on lui augmenta les vivres, on lui promit main-forte à toutes ses entreprises. Mais les princes allemands s'assemblaient à Forcheim, et priaient le pape de s'y rendre. Grégoire toujours à Canossa n'en sortait pas il fit dire aux princes que les troupes de Henri ne lui permettaient pas le passage, et les pria de régler, selon les lois ecclésiastiques, ce qui convenait au bien public et à

¹ Lambert d'Aschaff.

l'honneur de tous¹. Les princes, fidèles à leur menace, choisirent pour roi Rodolphe de Rheinfelden, duc de Souabe ; il prêta serment qu'il ne rendrait pas la couronne héréditaire dans sa maison, et qu'il laisserait choisir gratuitement les évêques ; il fut sacré à Mayence. La guerre commença enfin (1077).

Ce n'était pas cette guerre-là que Grégoire voulait faire ; il s'était lassé pour la liberté de Wise, pour extirper la simonie, et réprimer l'incontinence des clercs² ; il voulait faire la guerre à ces autres ennemis de l'Église, Turks ou Fatimites qui s'arrachaient, en Syrie, la ville sainte ; il fallut demeurer à Rome, pour affronter les armes d'un empereur excommunié. Tandis qu'il écrivait au roi de Castille, Alphonse VI, et revis ruait le tribut payé autrefois par l'Espagne au Saint-Siège, Henri IV, averti de l'élection de Rodolphe, reparaisait en Allemagne. Il y trouvait des partisans, et, dans une première bataille (1078), près de Melrichstatt allait vaincre Rodolphe, lorsque Otton de Nordheim le força de reculer jusqu'en Souabe. Mais Henri, déposant Rodolphe de son duché, le conféra à Frédéric de Hohenstaufen — ainsi nommé du château de *Staufen*.

Grégoire VII s'offrit pour juge et médiateur entre les deux rois, disant³ : Si l'un des deux, enflé d'orgueil, veut mettre obstacle à notre voyage, et que, sentant sa cause mauvaise, il craigne le jugement du Saint-Esprit, rejetez-le comme un membre de l'Antéchrist... Quiconque n'obéit pas au siège apostolique commet le crime d'idolâtrie. Depuis que nous avons quitté la ville, nous avons été en grand danger parmi les ennemis de la Foi chrétienne ; mais la terreur ni l'affection n'ont pu nous arracher une promesse injuste en faveur de l'un ou de l'autre roi, Car nous préférons souffrir la mort plutôt que de consentir au trouble de l'Église ; nous avons été placé sur le siège apostolique, afin de travailler en cette vie, non pas pour nous mais pour Jésus-Christ. Malgré ce langage qui promettait justice, les Saxons accusaient le pape de lenteur. Ils avaient hâte d'en finir avec le ravageur de la Saxe ; ils se plaignaient des lois impuissantes, et des domaines de la couronne dilapidés par Henri. Enfin une seconde bataille, à Fladenheim (janvier 1080), étant restée sans résultat, Grégoire VII prononça en faveur de Rodolphe, déclara une seconde fois Henri déchu de ses royaumes, et envoya à Rodolphe le diadème avec sa bénédiction. Il renouvela la défense de l'investiture par les laïques, et excommunia les archevêques de Milan et de Revenu es et l'évêque Trévise.

Henri voulut répondre par un autre concile. A Brixen (juin 1080), une assemblée d'évêques allemands prononça la déposition de Grégoire VII, comme *faux moine* et *nécromancien*, et comme coupable d'avoir troublé l'Église et l'État, attenté à la vie d'un roi orthodoxe, protégé un parjure, semé la discorde entre les pacifiques, le scandale entre les frères, et la scission entre les époux. Trente évêques avaient signé l'acte, et écrit au pape : *Parce que tu n'as pas voulu nous reconnaître pour évêques, sache que, dès ce jour, tu n'es plus pour nous le successeur de l'Apôtre*⁴. Ils avaient choisi à sa place l'archevêque de Ravenne, sous le nom de Clément III ; mais les armes seules pouvaient décider. Henri attaqua d'abord Rodolphe, près de Meilsten. Comme partout, Otton de Nordheim fut vainqueur à l'aile qu'il commandait ; mais Godefroi de Bouillon, ami de l'empereur, perça Rodolphe au bas-ventre d'un coup de la bannière impériale.

¹ Ici s'arrête Lambert d'Aschaffernbourg. — Il existe une continuation faite par un moine d'Erfurth, plus indigne encore de Lambert que Frédégair de Grégoire de Tours.

² Otton Frisingensis, *Chronicon*, livre 6.

³ *Gregorii epistolæ*, 4-24.

⁴ Otton Frisingensis, *de gestis Friderici primi*, 1-1.

Rodolphe expira à Merseburg, et y fut enseveli avec une royale magnificence. Quelque temps après, Henri, s'étonnant de la richesse de son tombeau, comme on lui apprit que c'était le tombeau de Rodolphe : **Puissent tous mes ennemis, dit-il, être ensevelis si magnifiquement !¹**

Rodolphe mort, il semblait que Grégoire VII restât seul ; Henri, laissant à Frédéric de Hohenstaufen le soin de combattre les princes allemands, passait en Italie avec son antipape (1081) ; l'audace parut grande, aux Normands surtout ; qui osait donc, s'il n'était furieux jusqu'à la folie, prendre les armes contre le père commun, et montre un tel père² ? Déjà derrière Henri, les Allemands, encouragés par Grégoire VII, cherchaient un autre roi, qui fût le *soldat* (*miles*) du Saint-Siège. Tandis que Henri assiégeait inutilement Rome une première fois, Hermann de Luxembourg devenait roi d'Allemagne. Cependant acharné à la perte du pape, Henri revint contre Rome (1082). Grégoire VII ne trembla pas ; il comptait aussi sur le secours de son vassal du midi, le Normand Robert Guiscard. Henri recula une seconde fois. Un troisième siège (1083) livra enfin la cité Léonine, le Vatican et le Janicule : mais l'autre ville n'était pas prise. Grégoire y tenait un concile, et parlait avec tant de force de la foi, de la morale chrétienne, de la constance nécessaire dans la persécution, que toute l'assemblée répondait par des pleurs. Toutefois les Romains fatigués, ouvrirent leurs portes en 1084 ; mais Grégoire VII s'enferma dans le château Saint-Ange. Il n'appartenait pas à Henri IV de mettre la main sur le pontife ; il put faire consacrer Clément III, et se faire couronner lui-même empereur ; mais il fallait retourner en Allemagne ; ses partisans assiégeaient Grégoire VII quand Robert Guiscard arriva ; il dispersa le siège, Clément III s'enfuit ; le pape, ramené au palais de Latran, dans un nouveau concile, excommunia Henri et son antipape, et envoya Otton d'Ostie tenir en Allemagne le concile de Quedlembourg, où Hermann assista. On déclara nulles toutes les ordinations faites par les excommuniés, l'anathème fut prononcé contre l'antipape Clément III, et la continence de nouveau prescrite aux clercs constitués dans les ordres sacrés. Ainsi le dernier acte de Grégoire VII répondit au premier.

Le pontife mourait en ce même temps ; ***après s'être posé comme un mur pour la maison du Seigneur³***, il n'avait plus d'asile que la terre étrangère. Les Normands de Guiscard, en le délivrant, s'étaient rendus odieux par leur habitude de ravages. Il n'y avait plus de sûreté dans Rome pour Grégoire VII ; il se retira à Salerne ; il y mourut au bout de quelques jours (1086), répétant humblement ces belles paroles, qui racontent toute sa vie : ***J'ai aimé la justice et haï l'iniquité : voilà pourquoi je meurt en exil⁴***.

L'œuvre de Grégoire VII ne mourut pas avec lui, quoique sa mort ait semblé ***répandre sur l'Église les épaisses ténèbres que la verge de Moïse étendit sur l'Égypte*** ; l'Église de Rome était délivrée, le clergé purifié. La première parole d'une croisade qui soulèverait l'Europe chrétienne contre les musulmans n'était pas tombée à terre. L'investiture ecclésiastique serait enlevée aux princes. Il est vrai qu'un chef manqua d'abord pour continuer. Didier, moine du mont Cassin, désigné par Grégoire VII lui-même pour son successeur, recula, pendant quinze mois, devant cet immense héritage de puissance évangélique, et ne se fit sacrer,

¹ Otton Frisingensis, *de gestis Friderici primi*, cap. 7.

² Anne Comnène, liv. I. Lettre de Robert Guiscard au pape.

³ Otton Frisingensis, *Chronicon*, livre 6.

⁴ Otton Frisingensis, *Chronicon*, livre 6.

sous le nom de Victor III, qu'en 1087. Henri triompha un moment en Allemagne par la lassitude de ses ennemis. Otton de Nordheim était mort ; l'évêque d'Halberstadt manquait à Hermann ; Hermann lui-même se démit de ses prétentions à la royauté (1088), et se retira dans ses terres.

Après la mort de Victor III, Otton d'Ostie devint pape et s'appela Urbain II¹. Par ses conseils, la comtesse Mathilde consentit à épouser le fils de Welf de Bavière, ennemi de l'empereur. Mathilde, attaquée, éloigna l'empereur de Canossa, après un grand échec ; en même temps, les ennemis de Henri soulevèrent contre lui son fils Conrad (1094), et Berthe, sa femme, passant en Italie, vint demander vengeance à un concile des horribles outragea qu'elle avait soufferts de son mari.

Ce nouveau danger se dissipa encore. Mathilde ne s'entendit pas avec son nouvel époux ; elle avait légué d'avance ses domaines au Saint-Siège. Le vieux Welf de Bavière, ne pouvant les réconcilier, fit sa soumission à l'empereur, qui lui confirma son duché, et le jeune Conrad fut déclaré déchu de ses droits au trône. En même temps, la première croisade, dont Urbain II fut l'auteur, détournait l'attention du pape et la valeur de la chevalerie vers l'Orient.

¹ Otton Frisingensis, *Chronicon*, 7-1.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

État du monde au moment des croisades (1073-1096).

Orient. — La fortune des Turks Seldjoucides, portée si haut en deux générations, devait s'accroître encore sous Malek-Schah. Le pauvre abbasside Kayem donna au nouveau sultan, avec le nom d'émir Al-Omra, celui d'émir Al-Moumenin, et remit par là en d'autres mains la seule puissance qui lui restât. En 1076, Atziz, lieutenant de Malek-Schah enleva Damas, la basse Syrie, la Palestine, au khalife d'Égypte. Jérusalem, de nouveau profanée, souffrit encore plus des Turks que des Fatimites ceux-ci permettaient aux chrétiens de demeurer dans la ville sainte, moyennant un tribut. Atziz conserva le tribut, mais sépara les chrétiens des musulmans, et les reléqua avec leur patriarche dans la quatrième partie de la ville. Cependant l'Asie Mineure était envahie. Un autre Turk, Soliman, arrière-petit-fils de Seldjouk, profitait des querelles intestines de l'empire grec pour fonder la dynastie d'Iconium.

Michel Parapinace fut renversé en 1078, par le peuple de C. P., à la nouvelle que Nicéphore Botoniate et Nicéphore Bryenne avaient été élus ; l'un en Orient, l'autre en Occident, tous deux par leur armée. Botoniate, appuyé des Turks, arriva le premier, et envoya Alexie Comnène contre Bryenne, qui fut vaincu et aveuglé ; mais Botoniate ne tint pas. Mélissène, en se révoltant contre lui, aida les succès de Soliman, et quand, Botoniate fut renversé par Alexis Comnène (1081), la misère de l'empire grec surpassait toutes ses anciennes misères.

Alexis, considérant l'état de l'empire, s'affligeait et perdait courage. La chose romaine palpait d'un dernier sanglot, les Turks ravageaient l'Orient ; Robert Guiscard menaçait les provinces d'Occident. Trois cents soldats, sans force ni expérience, c'étaient là toutes les troupes romaines. Pour auxiliaires, quelques-uns de ces barbares qui portaient à l'épaule droite un glaive à deux tranchants, fixé dans un manche comme une hache. Point d'argent au trésor pour faire des levées..... Une alliance avec l'empereur d'Occident Henri IV, contre Robert Guiscard, ne pouvait rien au moins contre les Turks. On les apercevait aux environs de la Propontide. Soliman habitait à Nicée, il y avait bâti son palais de sultan ; et de là, il lâchait ses Turks dans la Bithynie et jusqu'au Bosphore. L'empereur les attaqua adroitement. Il mit sur des barques ce qu'il avait de soldats, armant les uns à la légère d'un arc et d'un bouclier, les autres de cuirasses, de casques et de lances. Pendant la nuit ils suivaient le rivage, par un léger mouvement de rames qui ne pouvait s'entendre ; et quand ils voyaient l'ennemi égal en nombre, s'élançant aussitôt, mais sans bruit, ils attaquaient, tuaient, et revenaient plus vite encore à leurs barques. Peu à peu les Turks se retirèrent dans l'intérieur du pays évacuèrent la Bithynie, et, fatigués d'attaques fréquentes, demandèrent la paix. L'empereur crut que le danger n'était plus, parce qu'il ne le voyait plus ; on se tourna contre Robert Guiscard qui fut plus terrible et plus heureux¹. (Voyez plus bas.)

Lorsque Guiscard eut pris Dyrrachium (Durazzo), la terreur croissant de jour en jour, on demanda à l'Église grecque ses trésors. L'Église opposait les anciens canons qui ne permettaient d'employer ces biens qu'au rachat des captifs. Mais cette occasion semblait se présenter, d'innombrables chrétiens souffraient dans l'Orient une servitude misérable, au grand péril de leurs âmes ; l'Église grecque refusa néanmoins ; l'empereur n'eut d'autre ressource que de prendre l'argent par violence, en protestant qu'il y était forcé par l'extrême nécessité, et le

¹ Anne Comnène, *Alexiade*, liv. 3.

danger du nom romain¹. En effet, Bohémond, fils de Guiscard, demeurait en Illyrie ; Soliman, ayant rompu la paix, soumettait toute l'Asie Mineure, excepté Trébisonde et quelques autres villes ; et quand il eut péri sous les coups de Malek-Schah, tandis que l'anarchie divisait sa sultanie, Malek-Schah lui-même s'approchait des dernières possessions des Grecs, pillait Chios, Lemnos, Smyrne². Cependant, les études et les lettres florissaient à C. P. C'était, sans doute, par imitation des Turks. Le grand ministre d'Alp-Arslan et de Malek-Schah, Nisam-al-Mouk avait fondé des académies et des écoles en plusieurs villes de Perse mais surtout à Bagdad ; cette dernière est la plus célèbre école de l'Islam des temps postérieurs. Aussi à C. P. sous Alexis, un grand nombre de savants fleurirent ; ils s'exerçaient à une véritable érudition, tandis que, auparavant, la jeunesse, livrée à des futilités, consumait l'âge d'apprendre une oisiveté de plaisirs, méprisant l'élégance des lettres et des arts savants. Italus, arrivant à C. P., avait secoué cette torpeur et donné le spectacle de ses querelles avec Michel Psellus. Miches Ducas et ses frères aimaient aussi les lettres. Alexis et sa femme, Irène Ducas, les protégeaient, recommandant surtout l'étude des livres sacrés³. Tout cela se passait au milieu des dangers, entre les Turks, les Slaves du Danube et les Normands.

Un danger plus formidable encore commençait en Asie ; une secte nouvelle de l'islamisme levait le poignard sur toutes les têtes de souverains, chrétiens ou musulmans. C'était Hassan Sabbah, né dans le district de Rei en Iran. initié en Égypte, à la secte des Ismaélites, il s'établit, en 1090, au château d'Alamut, dans la province de Ghilan. Il forma rapidement une association qui se distingua de celle d'Égypte par le nom d'*Ismaélites Orientaux* ; tous les membres devaient extérieurement reconnaître pour chef le khalife fatimite du Kaire, et en réalité, assurer la puissance du chef de l'ordre. Trois sortes de membres y entraient : les *daïs* ou docteurs, les *refiks* ou compagnons, les *fédaviés* ou dévoués. Le fondateur dressa pour les daïs une instruction en sept parties la première est composée d'apophtegmes ou de symboles, par lesquels il fallait se faire connaître aux initiés ; la seconde enseigne l'art de flatter les passions pour gagner la confiance des candidats ; la troisième, l'art d'embarrasser l'esprit du candidat en lui soufflant le doute sur les dogmes. La quatrième contient le serment par lequel l'initié s'engage au secret, et à l'obéissance passive envers ses chefs ; la cinquième expose l'histoire de l'ordre, et l'antiquité de sa doctrine ; la sixième récapitule les cinq premières ; la septième, avouant enfin le but réel de l'association, enseigne que les articles de foi du Koran et les principes de morale ne sont que des allégories, et que nul n'est tenu d'y croire ou de les observer. Les *fédaviés* étaient les instruments des volontés et des vengeances de leur maître. Enfermés dès leur enfance dans les palais, sans autre société que leurs *daïs*, ils apprenaient que leur salut éternel dépendait de leur dévouement, et qu'une seule désobéissance les damnait pour toujours vêtus de blanc, portant un bonnet rouge et des brodequins rouges, ils se distinguaient par là du reste des associés. Introduits quelquefois devant le chef, celui-ci leur demandait s'ils voulaient qu'il leur donnât le paradis, et sur leur réponse qu'ils étaient prêts à exécuter tous ses ordres, il leur remettait un poignard, et leur désignait une victime. Quelque chose de plus atroce que de pareils ordres, c'était la froide constance de l'exécution. Ils vinrent cent vingt successivement pour tuer un

¹ *Alexiade*, 5.

² *Alexiade*, 7. Michel Glycas.

³ *Alexiade*, 5.

sultan ; tous les autres y périrent, le dernier seul réussit¹. Le maître s'appelait le Seigneur des couteaux, et plus souvent Scheik-al-Djébal, seigneur de la Montagne ; le sens primitif de *seigneur*, dérivé de *senior*, nous a fait traduire ce nom par *Vieux de la Montagne*. L'ordre, en effet, s'efforçait toujours de s'emparer des hauteurs. Le titre plus connu de cette société est celui d'assassins, dérivé d'Hassan, ou plutôt du hachich (breuvage à la façon de l'Orient) dont le maître enivrait ses dévoués pour exalter leur audace².

Male le-Schah voulut faire périr Hassan et les siens, aussitôt le ministre Nisam-al-Mouk tomba sous les coups des *fédaviés*. Le château de Schahdour ou la perle royale, que le sultan venait de faire élever près d'Ispahan, fut envahi. Malek-Schah n'eut pas le temps de le punir ; il venait de soumettre la sultanie d'Asie Mineure, quand il mourut (1092). Aussitôt l'empire des Seldjocides se désintéressa. Kilidge Arslan, fils de Soliman, se rendit indépendant, et sa sultanie s'appela *pays de Roum* (de Rome) ou d'Iconium où il résida. Barkiarok, fils de Malek-Schah, régna sur la Perse ; son frère Toutousch en Syrie, sur Alep et Damas. Les Ortocides, ainsi nommés d'Ortok, possédaient Jérusalem depuis 1086.

Cependant, le sort des chrétiens d'Asie n'était pas adouci, ni l'empire grec moins menacé. La reprise de Jérusalem par les fatimites (1094) ajoutait de nouvelles douleurs. Alors l'empereur Alexis Comnène implora le secours des Occidentaux, et Pierre l'Ermite parut devant le pape Urbain.

Espagne. — Ce n'était pas seulement par l'Orient que les musulmans menaçaient la chrétienté. L'Espagne délivrée du khalifat de Cordoue, ne pouvait pas croire que la ruine des petits royaumes démembrés de cet empire fût le terme de sa longue veille sous les armes. Maître de toute la Castille, comme son père, Alphonse VI aida le roi musulman de Tolède (1076) à combattre celui de Séville. Mais la mort d'Almamoun, son bienfaiteur, en le délivrant de la reconnaissance, augmenta plus sûrement ses États. Yahye, petit-fils d'Almamoun, tyrannisant les Tolédains, ils imploraient avec les rois de Séville et de Cordoue le secours d'Alphonse. Alphonse se décida, battit le roi de Badajoz qui voulait faire obstacle, bloqua Tolède, et la réduisit par la famine. Tolède conquise, la Castille était agrandie d'un nouveau royaume (1085).

Mais il s'était lui-même privé d'un grand appui. En 1080, il avait donné congé au Cid, lui déclarant qu'il n'avait plus besoin de ses services. Le Cid, partant avec ses vassaux, s'était dirigé vers Saragosse, où régnait le musulman Almoqtader. Le royaume de Saragosse comprenait la partie la plus fertile de l'Aragon, Huesca Lérida, Daroca, Calatayud et Tudela ; Almoqtader avait encore conquis Denia et Burriana dans le royaume de Valence. Mais il mourut en 1081 ; ses deux fils partagèrent : l'un prit les environs de Saragosse, l'autre les conquêtes en Valence. Le Cid tint le premier, Sanche d'Aragon, le parti contraire ; le Cid fut le plus fort, il battit le roi d'Aragon et ses alliés (1082-1083).

Cependant, Alphonse VI, maître de Tolède, prétendait rattacher à cette conquête plusieurs villes réclamées par le roi de Séville, Mouhamed Almotamed. Le royaume de Séville aurait péri peut-être, si Mouhamed n'eût convoqué une assemblée générale des princes, des juges et des sages de l'Andalousie, pour

¹ Jacques de Vitry, liv. 3.

² Voyez Schœll.

délibérer sur le danger commun. L'assemblée prit la résolution d'appeler à l'aide des musulmans d'Espagne les Almoravides d'Afrique.

On désignait ainsi des sectaires nouveaux, furieux de ferveur et de rigidité, ce que veut dire leur nom de *Morabeth* ou *Almoravides*. Aboubekr-ben-Omar, leur chef, pour s'établir dans le Maghreb (1050), avait renversé la dynastie des Zéirides, conquis Ségelmesse et fondé Maroc (1070). Rappelé en Arabie par sa tribu, il laissa le pouvoir à son parent, Youssef-ben-Tachefin, qui acheva Maroc et la conquête de l'Afrique occidentale, prit Fez et Ceuta en 1084. Appelé par les rois musulmans d'Espagne, il répondit qu'il voulait d'avance pour gage l'Île-Verte, la province où Algésiras est situé. L'insensé roi de Séville y consentit, et passa lui-même en Afrique pour presser le départ de l'émir Al-Mouslemin.

L'invasion des Almoravides commença en 1086, et s'enhardit par une grande victoire. Youssef, avec ses alliés, attaqua Alphonse VI à Zalacca, près de Badajoz. Vingt-quatre mille chrétiens y périrent. Alphonse, se sauvant avec peine, quelques centaines de cavaliers purent le suivre. Mais les rois musulmans d'Espagne n'y avaient rien gagné. Youssef ne repassait en Afrique qu'avec regret, après avoir vu les bords du Guadalquivir, et les orangers, les citronniers, les oliviers au doux ombrage. Alphonse se réconciliait avec le Cid, et appelait les Français au secours de l'Espagne. Le comte de Toulouse, Raimond, frère du comte de Bourgogne, et Henri de la maison ducale de Bourgogne, arrivaient. Youssef reparut en 1087, cachant toujours ses desseins et mettant en avant son alliance avec les rois maures. Le Cid passa le Duero, soumit le Wali d'Albaracin à la suzeraineté du roi de Castille, et entra dans le royaume de Valence où régnait Yahyé, le roi détrôné de Tolède. Le campeador ayant reçu ses présents, se porta entre Murcie et Valence, et força Youssef à la retraite. L'Almoravide, accusant ses alliés, repassa en Afrique ; mais Alphonse reprocha au Cid de ne l'avoir pas rejoint selon son ordre ; il le dépouilla de ses fiefs ; de tous ses biens, et mit aux fers Chimène et ses enfants. Le Cid offrit quatre manières de justification, qu'il proposait de soutenir par le serment ou le combat judiciaire. Alphonse ne répondit pas et se contenta de mettre Chimène en liberté. Le Cid, ainsi dégagé de sa fidélité, recommença la guerre en son nom, prit Ondia dans le royaume de Valence (1089), et en fit sa place d'armes. Le comte de Barcelone voulut secourir les musulmans ; il fut pris par le Cid, et devint son ami (1090).

Enfin, Youssef envahit une troisième fois l'Espagne ; sans plus dissimuler, il prit Grenade, et y plaça un gouverneur ; il donna ordre d'attaquer à la fois Séville, Cordoue, Ronda, Almeria ; les trois dernières furent enlevées d'abord (1091). Almotamed, enfermé dans Séville, implora les Castillans ; mais soixante mille hommes, envoyés par Alphonse, parurent et disparurent sans rien faire. Almotamed se rendit après s'être fait garantir la vie et celle de tous les siens. Mais il n'obtint que cela, enchaîné avec ses femmes et ses enfants, il fut transporté en Afrique. Une prison, la misère et le goût de la poésie, voilà tout ce qui resta au dernier Abadide. Tandis qu'a chantait ses malheurs, ses filles, pour le nourrir, faisaient de la toile. L'empire des Almoravides se constitua en Espagne. Youssef, reconnu par le khalife du Kaire émir Al-Mouslemin (1091), tenta la ruine de tous les petits États arabes et des chrétiens.

La femme d'Alphonse VI rappela le Cid (1092), lui remontra que dans le péril de la chrétienté, il fallait oublier les inimitiés personnelles. Le roi de Castille et le campeador entrèrent ensemble en Andalousie, mais ne purent s'entendre longtemps. Le Cid retourna dans le royaume de Valence toujours menacé par les

Almoravides. Les généraux de Youssouf venaient de mettre fin aux États maures de Denia, Xativa et Valence ; le roi de Saragosse lui-même s'était fait tributaire ; après de petites conquêtes, pour relever le courage des siens, le Cid vint camper dans la riche plaine que l'on appelle le jardin de Valence. Ses troupes moissonnèrent dans les champs qui appartenaient aux habitants de la ville, et conservèrent la récolte pour la leur remettre au jour prochain de la délivrance. Les habitants, animés par l'espoir, prirent les armes, forcèrent la garnison de sortir ; le Cid lui permit de se retirer à Denia : ensuite il accorda un armistice aux habitants qui convinrent de se rendre au terme, si les secours promis par Youssouf n'arrivaient pas. Les Africains se montrèrent, mais reculèrent devant le Cid ; Valence se rendit, le Cid y établit sa domination indépendante, et l'affermir quelques jours après par une victoire sur l'Almoravide qui revenait pour prendre et enchaîner le *campeador* (1094). L'année suivante, il s'empara d'Olocau, où le roi de Valence avait déposé ses trésors, prit Murviedro en 1097, rétablit, avec l'autorisation du pape Urbain II, l'évêché de Valence, et fit changer en cathédrale la grande mosquée de cette ville.

En même temps les rois espagnols du nord n'avaient pas manqué d'ardeur. En 1094, Alphonse VI maria sa fille Thérèse avec Henri Bourgogne, et lui donna le comté de Portocale entre le Duero et le Minho ; ainsi commença le Portugal. Le roi d'Aragon, Sanche Ier, mourant au siège d'Huesca d'un coup de flèche, fit jurer à son fils Pierre qu'il n'abandonnerait pas le siége. Pierre inaugura son règne par la victoire d'Alcoraz (1096) et la mort de quarante mille ennemis, et s'empara d'Huesca la prias de Balbastro, quatre ans plus tard, doubla l'étendue du royaume d'Aragon, et prépara la chute de Saragosse, L'Espagne suffisait donc à défendre la chrétienté contre les races maures : mais elle ne pouvait autre chose. Sa croisade à elle la retint étrangère aux croisades d'Orient.

C'est en France, en Angleterre, en Allemagne, en Sicile, et dans les villes maritimes d'Italie, qu'il faut chercher les vengeurs de la chrétienté, les soldats de la guerre sainte d'Orient.

France et Angleterre. — Nous avons arrêté l'histoire de La France, et celle de l'Angleterre, à l'établissement des Normands dans le pays des Anglo-Saxons. Ce grand événement ouvre en effet une époque nouvelle pour ces deux nations, qu'il doit engager dans une lutte, de quatre siècles. Toutefois, la rivalité hésitait à commencer. Guillaume s'occupait avant tout d'organiser sa conquête, et d'imposer aux vaincus la justice et la langue du vainqueur ; et l'indolent roi de France, Philippe Ier, ami du repos où s'étaient tenus les premiers capétiens, n'en sortait qu'à regret, et s'empressait d'y rentrer. Il attaquait son ennemi indirectement par de petites menées, lui suscitant des querelles de famille et des embarras domestiques. Guillaume, avant de conquérir l'Angleterre, avait promis de céder la Normandie à son fils Robert, vainqueur, il avait refusé, répondant à toutes les réclamations qu'*il n'était pas assez fou pour se déshabiller avant l'heure de se mettre au lit*. Robert, excité à la révolte par ses amis fut soutenu par le roi de France ; il exerça par des attaques partielles et fréquentes l'activité de son père ; chassé successivement de tous les asiles qu'il pouvait trouver en Normandie, il reçut de Philippe le château de Gerberoy. De petites hostilités se livrèrent autour de cette forteresse ; un jour Robert, apercevant dans la plaine un guerrier qui se distinguait entre tous, mais que son armure empêchait de reconnaître, descendit à sa rencontre, le renversa, et allait lui donner la mort lorsqu'il reconnut son père. Par expiation de cette odieuse victoire, il s'abandonna à toutes les volontés de Guillaume, se laissa conduire en Angleterre, et pendant plusieurs années se contenta de combattre les Écossais.

Guillaume s'était emparé du Maine ; quoiqu'il eût cédé au comte d'Anjou la supériorité territoriale de ce pays, ne gardant pour lui-même que le revenu utile, et qu'il eût bâti au Mans la forteresse de Ribaudelle, sa conquête n'était pas assurée. Les Manceaux, réunis en ligue, avaient une fois reconnu pour leur seigneur, et fait venir d'Italie, le marquis de Ligurie Azzon, qu'ils chassèrent bientôt pour ses profusions, mais dont ils gardèrent le fils. A peine la présence de Guillaume avait fait rentrer le Maine sous son obéissance, que le comte d'Anjou, Foulques le Rechin, souleva tous les habitants contre la domination normande, et rappela le roi d'Angleterre (1078). Philippe encourageait tous ces mouvements. Au comte d'Anjou succéda en 1082 le vicomte Hubert, seigneur de haute extraction, d'un grand courage, d'une hardiesse que rien n'étonnait ; cantonné dans le château de Sainte-Suzanne, derrière des rochers inaccessibles, il laissa Guillaume construire un fort en face de sa retraite mais avec les secours qu'il reçut d'Aquitaine et de Bourgogne, il battit pendant trois années les princes normands, et força son ennemi à lui offrir la paix (1086).

Philippe irrita de nouveau Guillaume en donnant une seconde fois asile à Robert ; à cette bravade, ajouta une raillerie de mauvais ton qui aurait eu de terribles suites si Guillaume n'était mort au milieu de sa vengeance, Le roi anglais assiégea Mantes, la prit et la brûla ; mais les fatigues de la journée lui causèrent une maladie dont il mourut au bout de six semaines (1087). Il s'était fait porter sur une hauteur voisine de Rouen, près d'un monastère¹. Là, il distribua ses trésors aux pauvres, aux églises, au clergé, donna la Normandie à Robert, et l'Angleterre à son second fils Guillaume le Roux. Aussitôt qu'il eut expiré, les grands montèrent à cheval pour aller défendre leurs biens ; les officiers subalternes pillèrent les armes et tous les meubles du roi, et le cadavre du conquérant de l'Angleterre, de ce ravageur qui avait dépouillé et anéanti tout un peuple, fut laissé nu dans la cour de la maison. Il n'eût pas eu de sépulture sans un gentilhomme nommé Herluin, qui s'en chargea par commisération. Les obsèques furent célébrées à Caen ; comme on se disposait à mettre le corps en terre, tout à coup Ascelin, fils d'Arthur, se leva du milieu de la foule, et dit : *Cette terre est la place de la maison de mon père. Cet homme, pour qui vous priez, la lui enleva, n'étant encore que simple comte de Normandie ; et lui refusant toute justice, il y bâtit cette magnifique église. Je réclame donc publiquement, et j'empêche de la part de Dieu que le corps du ravisseur soit couvert de ma terre et inhumé dans mon héritage.* Les voisins de cet homme, témoignant de la vérité du fait, les évêques et les barons composèrent avec lui, lui donnèrent sur-le-champ soixante écus, lui promirent le reste et tinrent parole².

Guillaume le Roux n'eut pas de gloire ; il ne fut qu'un tyran brutal et avide ; ennemi de Dieu, ennemi des hommes, il fit détester aux Normands comme aux Anglais le pouvoir royal fondé par son père. *Il s'attaquait à Dieu*, dit un historien, *jusque dans son sanctuaire*, par d'irrégulières plaisanteries, mettant aux prises des évêques et des rabbins, et accablant les deux partis d'une ironie égale, se chargeant, pour une certaine somme, de ramener au judaïsme le fils d'un juif qui avait abjuré, et malgré l'inutilité de ses efforts, se faisant donner la moitié de la somme pour la peine qu'il avait prise. Il reçut malles réprimandes de Lanfranc, et quand celui-ci fut mort, il laissa vaquer le siège de Cantorbéry. Par le ministère

¹ A l'endroit où est aujourd'hui l'église Saint-Gervais ; il ne reste plus du monastère que les fondations qu'on a récemment retrouvées.

² Orderic Vital.

de son chapelain Rainulfe, surnommé Flambard, il renouvela toutes les exactions simoniaques dont Grégoire ru semblait avoir délivré l'Église ; les bénéfices restaient vacants, pour que le revenu en fût attribué au roi, ou n'étaient accordés qu'à prix d'argent. Les laïques n'étaient pas mieux traités ; de nouvelles restrictions furent mises au choit de chasse ; la peine de mort portée contre quiconque tuerait une bête fauve, les chiens furent mutilés par ordre du roi ; le *dooms-day-book* révisé servit à de nouvelles rigueurs contre les fortunes particulières ; des levées d'hommes extraordinaires donnèrent l'occasion. de vendre des exemptions de service. Philippe Ier était un digne contemporain de Guillaume. Pendant tout son règne, il mérita les anathèmes de l'Église. *Homme vénal dans les choses de Dieu*¹, il avait été réprimandé par Grégoire VII ; en 1092, il enleva Bertrade, femme du comte 'd'Anjou, Foulques le Rechin, mit en prison l'évêque de Chartres qui osait réclamer, et approuvé à Reims par un synode complaisant, il brava un autre synode, présidé à Autun par un légat du pape, qui le déclara excommunié. Sous ces rois, la rivalité des deux nations n'a pas plus d'intérêt que sous le règne du conquérant. C'est encore Robert qui en est le prétexte. Guillaume reprochant à Robert d'avoir voulu le détrôner, essaye à son tour d'occuper la Normandie (1090) ; Philippe intervient, puis se retire emportant l'argent de Guillaume. La rivalité continue entre les deux frères, elle est de temps en temps interrompue par la nécessité de combattre les Écossais et les Gallois, par des traités ou des concessions mutuelles. Philippe, appelé une seconde fois par Robert (1094), se laisse encore gagner par les présents du roi anglais ; Robert échappe à des forces supérieures par les troubles de l'Angleterre. Au milieu de ces misérables débats, la croisade fut prêchée par Pierre l'Ermite ; nul grand intérêt ne retenait en Europe les seigneurs de France et d'Angleterre ; la croisade offrait aux chevaliers l'espérance de nobles aventures, et d'une grande illustration religieuse.

Normands de Sicile. — A l'avènement de Grégoire VII, les Normands avaient achevé la conquête de la Sicile ; Roger y régnait en paix, et purifiait le pays du passage des musulmans par le rétablissement de la religion chrétienne. Robert Guiscard, duc de Pouille, n'avait pas encore détruit, dans l'Italie méridionale, les derniers restes des Lombards et des Grecs. En 1077, le dernier duc de Bénévent étant mort, Robert s'empara de la ville et du territoire, qu'il céda au pape ; la même année il fut sollicité par les Amalfitains de prendre Salerne. Amalfi appartenait de droit aux Grecs, rosis elle était indépendante par le fait ; elle prit Robert pour duc, stipula que son ancienne constitution serait maintenue, que les troupes normandes ne seraient jamais introduites dans ses murs, et donna ses vaisseaux pour le siège de Salerne. Le duc Gisulfe, le dernier prince qui portât encore le nom de Lombard, fut attaqué par terre et par mer, obligé de capituler, et Salerne augmenta de son territoire les possessions normandes. Les Grecs conservaient Tarente, Castaneto, Bari et Trani ; ils en furent chassés en 1080. La ville de Naples conserva seule, pour quelques années, son indépendance et son gouvernement municipal.

La haine que Guiscard portait aux Grecs n'était point assouvie ; il ne les trouvait plus en Italie., il les chercha désormais dans la Grèce même. Un prétexte lui fut donné par la chute de Michel Parapinace². La fille de Guiscard avait épousé

¹ Guibert de Nogent.

² Nous avons parlé déjà d'Anne Comnène, et de ses terreurs, au seul récit de l'audace et des cris de Guiscard. Sa terreur et sa haine paraissent mieux encore dans le récit suivant : [Quand il prépara son expédition contre l'empire, le tyran surpassa la cruauté d'Hérode](#)

Constantin, fils de Michel, que Botoniate déposséda comme son père. Robert reçut un faux Michel qui demandait vengeance de son affront et de l'affront de Robert ; Bohémond, fils de Robert, fut envoyé en avant pour inquiéter les côtes de l'Adriatique, afin que le père et le fils fussent *semblables à la sauterelle et au hanneton*, dont parle le prophète, et que Robert consumât ce que Bohémond aurait laissé¹. Robert enfin vint à Brindes, et après avoir vainement demandé qu'on rétablît le prétendu. Michel, il rassembla trente mille Hommes et cent cinquante vaisseaux et se dirigea vers Dyrrachium (Durazzo). Dans la route il prit Corfou, et Alexis Comnène ayant dans l'intervalle renversé Botoniate, eut à combattre Robert dès les premiers jours de son règne. Une violente tempête s'éleva, les vaisseaux normands étaient engloutis au fond de la mer, sous le poids des machines qu'ils portaient, ou brisés contre les rochers. Le vaisseau de Robert lui-même fut brisé à moitié. *Un autre aurait vu dans ce malheur la volonté de Dieu, qui désapprouvait une entreprise téméraire* ; mais Robert, avec *son audace de géant*, intrépide sous les coups de la foudre, rassembla les débris du naufrage² et aborda. Alexis fut vaincu. Dyrrachium pris, Robert revint en Italie, et chargea son fils Bohémond de continuer ; le fier jeune homme se laissant aller moins encore aux ordres de son père qu'à sa propre violence, cherchait ardemment l'occasion de combattre l'empereur, il le vainquit deux fois, mais la victoire resta incertaine pré, de Larisse³. Bohémond se retira alors pour échapper à un complot formé par Alexis, mais Guiscard lui-même revint en 1084. L'empereur implora le secours des Vénitiens. Ceux-ci stationnant près de Passaro attaquèrent le Normand à l'improviste, combattirent de loin et de près, et vainquirent. L'altier courage du Normand ne voulut pas avouer une défaite. Les Vénitiens, trop confiants, renvoyèrent leurs plus grandes forces. Robert, averti, les attaqua à son tour, coula à fond leurs vaisseaux et treize mille hommes, et tortura, dit Anne Comnène (*Alexiade*, 6), ses prisonniers, leur arracha les yeux, ou leur coupa le nez, les pieds ou les mains. Il envahit ensuite Céphallénie, mais ce fut son dernier succès, une fièvre violente le saisit et délivra les Grecs (1084).

Trois États normands avaient remplacé au midi de l'Italie, les Grecs et les Lombards ; c'était le comté de Capoue et d'Aversa le duché de Pouille, le comté de Sicile ; la monarchie des deux Siciles ne devait être formée que dans le siècle suivant. Après la mort de Robert Guiscard, son second fils Roger Borsa hérita de la Pouille et de la Calabre, au détri ment de Bohémond, par l'habileté de sa mère. Ce dernier, homme avide et querelleur, ne pouvait souffrir patiemment cette spoliation. Une première guerre contre son frère porta le ravage sur les terres de Tarente, d'Otrante, et de Bénévent ; elle se termina par la médiation du comte de Sicile, oncle des deux rivaux ; Bohémond obtint les villes les plus

qu'il imitait à l'égard des enfants. C'était un spectacle pitoyable de voir des enfants sans force et des vieillards affaiblis, qui n'avaient jamais pensé aux armes, même songe, chargés tout à coup d'une cuirasse, embarrassés d'un bouclier, et d'un arc qu'ils ne savaient ni tendre ni lâcher ; leur faiblesse les empêchait de marcher et ils tombaient sur la face. C'étaient des gémissements et des lamentations dans toute la Lombardie. La fureur de ce tyran surpassa celle d'Hérode, car Hérode s'était contenté de sévir contre les enfants, celui-ci dans sa démence attaquait tous les âges. Ailleurs c'est un combat entre l'empereur Henri IV et les alliés du pape Grégoire VII. Le sang y coule si abondamment que la plaine devient un lac et que les guerriers renversés de cheval se noient dans le sang.

¹ Anne Comnène. — Joël, prophète, 1-4.

² Anne Comnène, 3. Le livre 4 tout entier est employé au siège de Dyrrachium.

³ Anne Comnène, 5, passim. Voyez les *Gesta Tancredi* apud Martène, III.

importantes de la côte Adriatique. Une seconde guerre ne tarda pas à éclater ; elle durait encore, et Bohémond assiégeait Amalfi, lorsqu'il apprit le départ des croisés pour l'Orient. Toutes les espérances qui s'attachaient à la guerre sainte le séduisirent, et il laissa à son frère la possession tranquille de l'Italie méridionale pour aller conquérir une principauté en Asie.

Villes maritimes. — Quelques villes situées sur le bord de la mer avaient été, pour ainsi dire, oubliées par les divers dominateurs qui se disputèrent l'Italie, depuis la chute de l'empire romain ; affermies peu à peu dans la liberté, elles s'enhardirent à tenter les chances du commerce, et gagnèrent ainsi, par l'accroissement de leur fortune une garantie d'indépendance. Amalfi en avait donné l'exemple ; libre par le fait avant de prendre pour duc Robert Guiscard, elle s'illustra par la navigation jusqu'en Syrie, où elle jeta les fondements de l'ordre des hospitaliers, vers le milieu du XI^e siècle. Au nord de l'Italie, Venise, Gênes et Pise, avaient acquis bien plus d'importance encore ; on leur devait l'expulsion des pirates slaves ou sarrasins, la délivrance de l'Adriatique et de la mer Tyrrhénienne ; on ne leur enviait pas encore les conquêtes utiles qu'elles avaient faites à leur profit, en combattant pour l'intérêt commun.

Le nom de Venise (*Venetia*) avait désigné d'abord toutes les lies des lagunes peuplées par les Fugitifs de la Vénétie ; mais depuis que les Vénitiens, fuyant devant le fils de Charlemagne, s'étaient retirés à Rialto, cette île et les soixante îlots qui y furent réunis par des ponts, s'appelèrent seuls Venise ; le nom du peuple devint celui de la ville principale. Pour échapper au roi d'Italie, les Vénitiens s'étaient déclarés sujets de l'empereur grec ; ils semblèrent ensuite reconnaître la suprématie de Louis le Débonnaire, et bientôt ils n'obéirent plus à personne. Les titres d'*hypate* ou de *protospathaire impérial*, quelquefois envoyés aux doges par les souverains de Byzance, ou le manteau envoyé à l'empereur d'Occident par les Vénitiens, dont l'usage ne fut aboli que sous Otton III, constatent bien moins une dépendance que des rapports de commerce et d'amitié. La nation se constitua à Rialto, où le doge Angelo Particiaco bâtit le palais ducal, et où furent apportées, dans le même temps (816), les reliques de saint Marc, nouveau patron, nouveau cri de guerre, nouveau nom de Venise. La nation se fit ensuite connaître au dehors par ses guerres contre les Sarrasins et contre les pirates slaves de l'Istrie, et ceux d'Illyrie dont Narenta était le centre. Ce fut sans doute pour ces services qu'elle reçut des empereurs d'Occident des privilèges et des exemptions utiles à son commerce, qui furent confirmés en 891 par l'empereur Gui. Vers l'an 967, sous le doge Pierre Candiano III. Venise fut attaquée dans ses lagunes mêmes par les Istriotes ; d'après un antique usage, les mariages des principaux citoyens se célébraient le jour de la purification dans la même église ; les pirates arrivant inopinément saisirent les fiancées, et les jetant sur leurs barques, se hâtaient de regagner à force de rames la côte de l'Istrie. Le doge et les époux appellèrent aussitôt le peuple à la vengeance ; de tous côtés on s'élança sur les vaisseaux qui se rencontrent ; le vent enfla les voiles, les pirates atteints dans les lagunes de Caorlo sont tous massacrés, et le retour glorieux des épouses délivrées devient l'origine d'une fête annuelle. Les Vénitiens conçurent dès lors la pensée de détruire les pirates en conquérant leurs repaires ; et Pierre Candiano III obligea au tribut les villes de Capo-d'Istria et de Narenta. Les dissensions intérieures qui suivirent retardèrent les succès ; ce furent des guerres du peuple contre les doges, ou des familles les plus illustres entre elles ; elles faillirent livrer la république à l'étranger quelquefois appelé au secours : la rivalité des Morosini et des Caloprini brouilla la république avec l'empereur Otton II, qui soutenait le chef des Caloprini exilé. Sous le doge

Pierre Urseolo II, Venise doubla son importance. Les villes de Dalmatie offraient à la république de reconnaître son autorité si elle les délivrait des pirates. Urseolo (997) reçut sans difficulté la soumission de Parenzo, Pola, Zara, Spalatro, et Raguse ; Corcyre la noire et Lésina résistèrent en vain. Les Narentins vaincus ensuite dans leur pays, eurent ordre de ne plus courir la mer, de respecter les vaisseaux de Venise, et ils indemnèrent le vainqueur de leurs anciennes déprédations. Le doge s'appela dès lors duc de Venise et de Dalmatie, et chaque ville fut gouvernée par un magistrat vénitien. L'année suivante, l'empereur Otton III voulut voir Venise, et tenir sur les fonts l'enfant du doge ; il accorda aux marchands vénitiens l'exemption de tout droit dans son empire, et la jouissance des trois ports de Trévis, Compalto et Saint-Michel. En 999, Basile III et Constantin VIII, par une bulle d'or, leur confirmèrent des privilèges pareils dans tout l'Orient ; Urseolo avait encore acquis l'alliance du khalife fatimite d'Égypte. Les vaisseaux vénitiens s'étaient déjà emparés du commerce exclusif du sel et du poisson, et ils répandaient dans toutes les contrées de l'Europe les marchandises de l'Orient. De nouvelles dissensions intérieures ralentirent encore ces progrès. La famille des Urseolo voulut garder comme un patrimoine ce titre de doge qu'elle avait tant honoré ; et le peuple tour à tour favorable et opposé à cette prétention, reconnut et chassa successivement Otton et Dominique Urseolo. Les rois de Hongrie profitèrent d'une querelle religieuse entre les Vénitiens et le patriarche d'Aquilée (1063), pour surprendre Zara c'était le commencement d'une longue rivalité dont cette ville fut souvent le prétexte. Mais la tranquillité intérieure rétablie, Zara fut reconquise ; bientôt Alexis Comnène eut besoin des Vénitiens contre Robert Guiscard. Il surpassa envers ces alliés la générosité de ses prédécesseurs ; il déclara qu'ils seraient considérés, dans Constantinople, non comme étrangers, mais comme Grecs, et il força tous les vaisseaux d'Amalfi qui entraient dans un port de l'empire de payer une redevance à l'église de Saint-Marc¹.

Aucun monument ne constate la réunion de Pise et de Gênes à l'empire romain germanique ; aucun ne constate davantage le commencement de leur indépendance. Les Génois soutiennent, mais sans preuve formelle, que leur gouvernement consulaire s'établit à la faveur de la déposition de Charles le Gros, et de l'anarchie qui suivit cet événement : les Pisans, sollicités par Otton II de prêter leurs vaisseaux à ses projets sur la Calabre, paraissent en cette circonstance n'être que les alliés, non les sujets de l'empereur. Une position favorable, et les dangers de la seconde invasion, tournèrent ces peuples vers la mer. Gênes, bâtie sur des montagnes, entre des rochers stériles, avait conservé l'antique habitude

Ligurienne de braver les flots par passe-temps comme par nécessité. Pise, dans une campagne fertile, communiquant par l'Arno avec la Méditerranée, pouvait recevoir et renvoyer au dehors d'utiles produits. Les Sarrasins, par leurs menaces, excitèrent plus vivement l'activité de ces marins ; les barbares avaient pillé Gênes en 936 ; l'audace de l'Arabe Museit, qui fonda une colonie de pirates en Sardaigne, et faillit détruire Pise (1005), fut le signal d'une guerre contre les ennemis du christianisme, où l'importance des deux républiques se révéla toute entière. Leurs forces combinées attaquèrent la Sardaigne (1017), et au bout de quatre ans, Museit chassé de forteresse en forteresse, inutilement secouru par les Arabes d'Afrique, abandonna son île à ses vainqueurs. Ce premier succès fut compromis par la rivalité des alliés eux-mêmes ; il avait été convenu que Gênes

¹ Daru, *Histoire de Venise*.

aurait le butin des musulmans, et Pise le territoire conquis. Gênes, comprenant après la conquête que les parts n'étaient pas égales, voulut faire d'autres conditions, et engagea la guerre contre les Pisans. L'avantage resta à Pise : maîtresse de la Sardaigne, elle y plaça des garnisons, surveilla toutes les tentatives de Museit, et pour en détruire le principe, ravagea les côtes de l'Afrique Carthage menacée, Bone prise, Museit fut réduit à accepter la paix et à l'observer.

Le pirate vieillit en préparant sa vengeance, et, assuré des secours de l'Espagne musulmane, il surprit en 1050 les garnisons de Sardaigne et les massacra. Cette nouvelle, qui détruisait l'ouvrage de tant d'années, découragea un instant la république. Après le premier effroi, le courage revenant, on fit une nouvelle alliance avec Gênes, et les vaisseaux chrétiens abordèrent à Cagliari, seule ville que le pirate n'eût pas encore reprise. La valeur de Museit, que ses quatre-vingts ans rendaient plus prodigieuses n'empêcha pas la fuite des siens ; lui-même il tomba de cheval et fut pris. La Sardaigne délivrée fut partagée cette fois entre les confédérés.

Lorsque le pape Sylvestre II, instruit des malheurs de la Palestine, invita les peuples de l'Europe à porter la guerre en Orient, Pise s'était offerte la première. Lorsque les croisades furent publiées à la fin du XI^e siècle, Venise, Pise et Gênes étaient habituées par la nécessité de leur défense, à combattre les infidèles. Jusque-là isolées des grands événements qui avaient agité le monde, les rois républiques se mêlèrent au mouvement religieux qui fit de l'Europe comme une seule nation ; elles prêtèrent leurs flottes à la guerre sainte, et firent le service de la route de mer qui conduisait en Orient. Toutefois le noble enthousiasme qui entraînait les guerriers ne fut pas le mobile de ces marchands ceux-ci ne s'avancèrent qu'avec prudence, après avoir calculé tous les avantages matériels que les autres nations recueillirent aussi, mais qu'elles ne cherchaient pas.

III

Slaves et Scandinaves. — Les rois et les guerriers du nord et de l'est ne prirent qu'une médiocre part aux croisades d'Orient : aussi bien ils devaient avoir leur croisade il part, non moins utile, et quelquefois glorieuse, contre les peuples idolâtres qui les entouraient. Le Polonais Boleslas II, vainqueur en Russie, mais forcé de ramener son armée en Pologne, osa prendre le titre de roi, en 1077, au milieu des désordres de l'Allemagne, et secouer la suzeraineté impériale. Mais ses déportements le firent mépriser et bientôt haïr ; l'évêque de Cracovie, lui ayant adressé d'inutiles avertissements, l'excommunia ; il fut tué aussitôt d'un coup de cimeterre par Boleslas (1079). Grégoire VII vengea l'évêque par une autre excommunication, délia les Polonais du serment de fidélité, mit le royaume en interdit, et supprima le titre de roi en Pologne. Boleslas vécut encore deux ans sous l'anathème, et fut remplacé par Vladislas-Hermann (1081). Le nouveau chef ne prit que le nom de duc, demanda et obtint la levée de l'interdit, et gouverna en repos jusqu'en 1092. Mais alors les Russes se soulevèrent contre les troupes polonaises qui occupaient encore leur territoire, et les massacrèrent. Le mouvement se communiqua aux Prussiens, peuple sauvage du Nord, forme peut-être d'un mélange de Russes et de Slaves ; une guerre commença pour cinq ans. Les Prussiens furent vaincus en 1097. Mais leurs mouvements hostiles et leur

férocité païenne ne devaient être réprimés que par des chevaliers formés en terre sainte, et transplantés de Jérusalem en Courlande.

Quant aux Russes, après de si glorieux commencements, ils dépérissaient par leurs dissensions mêlées aux guerres extérieures. Isiaslaf, rétabli sur le trône de Kief par la mort de son frère Sviatoslaf, son plus grand ennemi, périt en 1078, sous les coups de son neveu Oleg. Son frère Vsévolod lui succéda d'après les mœurs du temps et l'usage national, au préjudice de ses fils, et ne maintint guère sa puissance de grand-duc sur les autres princes. Toujours en guerre avec les Polovtsi, il perdait et reprenait le même butin sans terminer la lutte. Cependant les Bulgares d'Orient se rendaient redoutables. Ce peuple marchand, renommé par son agriculture, et qui nourrissait les provinces orientales de la Russie, s'empara de Mourom. On put reconquérir cette ville. Mais les Polovtsi, au milieu d'une sécheresse brûlante, ravagèrent les deux rives du Dniéper, n'y laissant que des ruines et des cendres. Swiatopolk II, fils d'Isiaslaf, ne succéda à son oncle (1093) que pour soutenir la même guerre. Uni aux autres princes russes, il vainquit trois fois les Polovtsi, et crut les apaiser en épousant la fille de leur prince. Mais Oleg, toujours remuant, réclamait la ville de Tchernigoff, qui avait appartenu à son père Sviatoslaf ; Wladimir, fils de Vsévolod, la lui céda sans assouvir son ambition. Le féroce Oleg appelait à lui les Polovtsi, et laissait dévaster la Russie méridionale. Les villes étaient désertes, les villages livrés au feu, les églises, les maisons, les granges réduites en cendre, les hommes périssaient sous le fer ennemi, ou attendaient la mort en tremblant. Les prisonniers, chargés de chaînes, étaient traînés sans vêtements, nu-pieds, dans les pays lointains des barbares ; ils se disaient les uns aux autres en pleurant : Je suis de telle ville russe ; je suis de tel village. Les champs étaient couverts d'herbes, et les bêtes féroces peuplaient les lieux habités autrefois par les chrétiens. Le mal s'accrut encore par l'arrivée d'une multitude de sauterelles qui détruisirent les moissons¹. Swiatopolk apprit vainement à Kief (1096) les princes russes, les évêques, les abbés et les principaux habitants des villes, pour délibérer sur les maux communs. Oleg refusa d'y venir, et l'assemblée n'eut pas lieu. L'Europe occidentale ne savait rien de ces malheurs, ni la Russie des projets de croisade.

Un autre État slave, formé le long des côtes de la Baltique, depuis le Danemark jusqu'à la Vistule, avait péri avant la fin du XI^e siècle. Les Obotrites de Rerik ou Mecklenbourg (grande ville), les Obotrites Wagriens, et les Wilses, voisins de la mer ou Poméraniens, avaient été réunis en une seule nation par Gotskalk (1045), sous le nom de royaume des Wénèdes. Gotskalk avait détruit le paganisme, fondé des églises et des couvents, reconnu la suzeraineté impériale ; mais des mécontents réclamèrent (1066) au nom de leur religion et de leur indépendance. Gotskalk tué, les prêtres et les moines furent massacrés, et le royaume des Wénèdes disparut. Le Mecklenbourg eut ses princes à part, et la Poméranie se démembra en deux-États.

Danemark, Suède, Norvège. — Même lutte dans les États scandinaves, du christianisme et des princes contre une partie du peuple. En Danemark, la dynastie des Estrithides régnait depuis 1047. Suénon II, mort en 1076, avait laissé sept enfants. Harald IV, surnommé Pierre Molle, régna le premier, et fut remplacé en 1080 par son frère Canute IV ; ennemi inflexible des anciennes mœurs danoises, Canute punissait de mort le meurtre, le vol, la violence

¹ Nestor.

publique, et chaque délit privé du talion ; la révolte, la désobéissance du peuple par des amendes impitoyablement exigées. Il n'était pas moins sévère à réclamer la dîme pour les églises. Surpris par des meurtriers dans l'église d'Odensée, il ne quitta pas sa prière malgré les pierres lancées sur lui, jusqu'à ce qu'un javelot le perçât (1086). Canute est le saint et le proto-martyr du Danemark. Après lui régnèrent ses deux frères Olof, surnommé la Faim, et Éric III (1095), surnommé le Meilleur. Celui-ci, au temps de la première croisade, entreprit un voyage à Jérusalem et mourut en chemin.

Tandis que la Norvège vivait en paix jusqu'à la mort d'Olaüs III (1093), et sous son fils, Magnus III conquérait le royaume des Îles, composé des Hébrides, des Orcades, d'Anglesey et de Man : la race de Stenkell, rétablie en Suède à la mort d'Haquin le Roux (1079), travaillait à la destruction du paganisme. Mais le peuple, révolté contre le bon Inge, se donna pour roi Suénon le Sacrificateur. Le nouveau roi rétablit partout les Dieux. Inge, errant pendant trois ans, rassembla des amis, surprit Suénon et le tua. Le christianisme l'emporta une seconde fois, et le temple d'Upsal fut brûlé ; c'était le sanctuaire principal des Suédois païens. Inge travailla pour le christianisme jusqu'à sa mort (1112), et fit ainsi sa croisade dans le Nord.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Des trois premières croisades, de l'empire grec et des États musulmans. — Pierre l'Ermitte, Godefroi de Bouillon, Bohémond ; fondation du royaume de Jérusalem ; la chevalerie, les ordres. — Zenghi et Nour-Eddin, saint Bernard, Conrad III et Louis le Jeune. — Saladin, Richard Cœur de Lion, Philippe-Auguste.

La mère de Constantin, sainte Hélène, retrouvant la vraie croix, et bâtissant à Jérusalem l'église de la Résurrection, avait désigné la ville sainte, berceau de la foi, au respect et au culte de tous les chrétiens. Depuis ce jour, toute la terre envoya des pèlerins qui visitèrent les contrées sanctifiées par les pas du Sauveur, et éclairées de sa doctrine. Mais la liberté du voyage commença d'être gênée, lorsque l'*abomination de la désolation entra dans le saint lieu* avec les musulmans d'Omar. Le zèle de Charlemagne obtint d'Haroun-Al-Raschid une protection que d'autres Abbassides accordèrent encore. Les pèlerins de l'Église romaine furent reçus dans un hospice composé de douze maisons, entouré de champs, de vignes, de jardins, et dans la *Vallée de Josaphat*. Mais l'empire des Abbassides se divisa : le khalifat du Kaire se posa, au nom d'Ali, en face du khalifat de Bagdad ; les Turcs se jetèrent entre Ismaël et Al-Abbas, et la persécution commença. Hakem répandit le sang chrétien en Égypte et en Syrie, et le pape Sylvestre II, qui avait vu ces maux, fit parler Jérusalem désolée au nom de ses enfants captifs, et appela l'Europe aux armes. Les Pisans, les Gênois, le roi d'Arles répondirent : une flotte vint ravager les côtes de Syrie ; mais cet effort inutile irrita encore la haine des fatimites ; les cérémonies chrétiennes furent interdites à Jérusalem, et l'église du Saint-Sépulcre renversée.

Les pèlerins affluèrent à cette nouvelle, animés par la persécution à consoler leurs frères. Hakem étant mort, et sous un khalife meilleur, l'Église abattue sortit de ses ruines, comme Jésus-Christ du tombeau. Robert le Diable lui-même, affublé du bourdon et du sac de la pénitence, nu-pieds, au milieu de ses barons, visita Sion, le mont des Oliviers, la vallée de Josaphat, Béthléem où naquit le Sauveur, le Thabor où il éclata dans sa gloire, et le Jourdain où il fut baptisé. Ils allaient tous sans crainte, s'écoulant vers l'Orient, quelquefois en troupes nombreuses, armés de leur foi et disait à Dieu : *Seigneur, ayez pitié d'un chrétien infidèle et parjure, d'un pécheur errant loin de son pays*. Point de violences sur leur passage ; ils n'avaient pas quitté leurs demeures pour un coupable dessein ; ils cherchaient à accomplir leur foi : les musulmans eux-mêmes en étaient frappés d'admiration. Et quand ils arrivaient enfin, s'agenouillant sur la montagne des Oliviers, les bras tendus au ciel, ils s'écriaient : *Gloire à toi, Seigneur*. Ils ne se vantaient pas de leurs fatigues ; ils songeaient à ceux qui les suivaient et qu'il fallait secourir.

Le soin des pèlerins qui voyageaient encore était un devoir des chrétiens arrivés. Des hospices s'élevèrent à Jérusalem : vers 1048 des marchands d'Amalfi bâtirent près de l'église du Saint-Sépulcre un couvent et un hôpital pour les pèlerins de leur nation. Les moines latins, qui s'y établirent, se donnèrent pour patron Jean-Baptiste, et les appelèrent les *frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*. Toutes ces maisons vivaient des aumônes de l'Occident. Chaque année des moines venaient d'Orient recueillir les tributs de la charité.

Tout fut troublé encore une fois par la domination turque d'Alp-Arslan et de Malek-Schah. Michel Parapinace implora les secours de l'Occident ; Grégoire VII *désira la mort* au récit de tant de calamités ; il s'écria qu'il aimait mieux périr en délivrant la terre sainte que de commander à l'univers. Mais sa voix sembla se perdre au milieu du bruit des armes de l'Allemagne, de la résistance effrontée d'un clergé coupable, et des angoisses de Rome assiégée pendant trois ans. Enfin lorsque, après Victor III, Urbain II eut saisi d'une main vigoureuse l'héritage de Grégoire VII, un pauvre ermite, nommé Pierre, parut devant lui. Il

avait vu les cheveux blancs de Siméon, patriarche de Jérusalem ; ils avaient pleuré ensemble, et ensemble ils s'étaient consolés par l'espérance. Il avait entendu Jésus-Christ lui-même, qui lui disait : *Lève-toi, Pierre, cours annoncer les tribulations de mon peuple ; il est temps que mes serviteurs soient secourus et les saints lieux délivrés*. Le pape le reçut comme un prophète, et l'envoya annoncer à l'Europe qu'il fallait secourir Jérusalem.

L'ermite traversa l'Italie, et, les Alpes franchies, se montra dans tout l'Occident. Quand on le voyait sur sa mule, un crucifix à la main, nu-pieds, tête nue, le corps ceint d'une grosse corde, on révérait sa charité, la rigidité de sa vie, son admirable parole. Heureux qui pouvait toucher ses vêtements ou arracher quelques poils de sa mule. Quand il parlait, quand il racontait les saints lieux profanés, ou redisait ses gémissements sur la roche du Calvaire, que les anges avaient entendus, il apaisait les haines des familles, faisait rougir le vice et secourir les pauvres. S'il rencontrait un chrétien banni d'Orient, c'était là son discours, il montrait son frère exilé, soulevait ses haillons et l'œuvre des Turcs infidèles agitant tous les cœurs, le peuple levait la voix vers Dieu, et demandait grâce pour Jérusalem, les uns priant, les autres offrant leurs richesses. Enfin, quand la parole lui manquait, quand il n'avait pas de chrétien banni à faire voir, il avait ses larmes abondantes, sa poitrine qu'il frappait, son crucifix¹.

La chevalerie était née de la vie féodale. Le suzerain réunissait ordinairement dans son domaine, autour de sa personne, les fils de ses vassaux, qu'il élevait avec les siens. Quand ces jeunes gens avaient atteint l'âge d'homme, le seigneur leur conférait le droit de porter les armes, par une cérémonie religieuse qui leur faisait comprendre la noblesse de leurs nouveaux devoirs. L'aspirant, dépouillé de ses habits, était mis au bain, et après cette purification revêtu d'une tunique blanche, symbole de pureté, d'une robe rouge, symbole du sang qu'il devait verser pour la foi, d'une soie noire, symbole de la mort. Après vingt-quatre heures de jeûne, et une nuit de prière dans l'église, il se confessait, communiait, assistait à la messe du Saint-Esprit, écoutait un sermon sur les devoirs des chevaliers, faisait bénir par le prêtre l'épée suspendue à son cou, et s'agenouillait devant son seigneur. Après avoir promis de bien remplir tous ses devoirs, il recevait les éperons, le haubert ou cotte de mailles, la cuirasse, les brassarts et les gantelets, l'épée, et l'accolade du seigneur ou trois coups de plat d'épée sur l'épaule ou la nuque. Enfin on lui apportait un casque, on lui donnait un cheval, il s'y élançait, et sortait de l'église en faisant flamboyer son épée. Craindre Dieu, observer le christianisme jusqu'à la mort, combattre et mourir pour la foi, rester fidèle au prince, protéger les faibles, les veuves, les orphelins ; tels étaient les principaux devoirs ; tout gain sordide, toute alliance avec un prince étranger, toute violence, lui étaient interdits.

La chevalerie accepta donc avec ardeur l'espérance de reconquérir la ville de Dieu, de délivrer les concitoyens de Jésus-Christ. Mais de toutes parts il se manifestait un égal enthousiasme. On voyait des vieillards reprendre leurs armes, et des enfants s'essayer à manier la lance. En même temps, l'empereur M'exit Comnène envoyait aux chrétiens d'Occident des *supplications lamentables*. Il représentait les ennemis de la nature et de l'humanité aux portes de

¹ Voyez Michaud, *Histoire des Croisades*. Nous nous servons souvent de cet auteur, pour l'histoire des croisades et du royaume de Jérusalem ; mais nous n'admettons pas ses opinions, ses critiques fréquentes des guerres saintes, et ses reproches de délire et de fanatisme.

Constantinople l'invasion imminente d'un royaume chrétien par les Turcs, le plus honteux, le plus redoutable de tous les dangers. Il allait jusqu'à offrir sa couronne aux princes latins ; car s'il devait la perdre, il valait mieux encore que ce fût au profit des chrétiens.

Urbain II assembla un concile à Plaisance (1095) ; les ambassadeurs grecs y parurent : deux cents évêques ou archevêques, quatre mille ecclésiastiques, trente mille laïques étaient venus ; on parla de la guerre sainte, on écouta les plaintes de Berthe, la femme de l'empereur Henri IV (voyez ch. XVI, § 2) ; on fulmina l'anathème contre l'antipape Clément III : mais rien ne fut décidé pour la Palestine. Le pontife passa en France, et rassembla un autre concile à Clermont : la ville ne put contenir la multitude ; les villages voisins se remplirent de peuple ; des tentes furent dressées au milieu des champs. La trêve de Dieu renouvelée, la paix et la justice imposées, le roi de France excommunié pour le rapt de Bertrade, personne ne réclama. Mais quand le pape, plaçant à côté de lui le pauvre Pierre, lui eut donné la parole et l'eut prise lui-même avec éloquence au nom de chrétiens d'Asie, ce ne fut qu'un cri dans cette assemblée : *Dieu le veut, Dieu le veut.... Oui*, répondit le pontife, *Dieu le veut. Il a promis de se trouver au milieu des fideles rassemblés en son nom et voilà qu'il vous a lui-même dicté cette parole*. Il leur présente une croix ; un cardinal prononce une formule de confession, tous tombent à genoux, et reçoivent l'absolution de leurs péchés.

L'évêque du Puy, Adhémar de Montel, demanda le premier à entrer dans la *voie de Dieu*, et reçut la croix des mains du pape : les autres décorèrent leurs vêtements d'une croix rouge, et prirent le nom de *croisés, porte-croix*. Bientôt, dans tout l'Occident, on ne connut plus que cette parole : *Quiconque ne porte pas sa croix et ne vient pas avec moi, celui-là n'est pas digne de moi*.

Les décrets du concile de Clermont promettaient à tous les croisés la rémission de leurs péchés ; l'Église prenait sous sa garde leurs personnel, leurs familles, leurs biens ; les dettes étaient suspendues, pendant le voyage de la terre sainte. Les croisades étaient une *grande trêve de Dieu*, la première répression du désordre féodal. Aussi de toutes parts, les pauvres, les opprimés, sans inquiétude, faisaient bénir des croix par les prêtres, comme Dieu avait béni la verge d'Aaron, la terreur des rebelles et des impies. Le pape avait fixé pour le départ la fête de l'Assomption de l'an 1096. Mais la multitude, impatiente, n'attendit pas le départ des princes et des barons. Trois armées précédèrent la vraie croisade ; hommes, femmes, enfants, tout s'en allait vers l'Orient. Les uns conduits par Pierre l'Ermite, les autres par Gautier sans Avoir, d'autres par Gautier de Paxejo. Ceux-ci furent exterminés en Hongrie. Gautier sans Avoir arriva à C. P., et fut rejoint par Pierre l'Ermite. Mais déjà les Grecs avaient peur de ceux qu'ils avaient appelés. C'était, dit Anne Comnène¹, une troupe de sauterelles L'empereur se hâta de les faire passer en Asie : les Seldjoucides les exterminèrent, et bâtirent une ville de leurs ossements². Trois autres bandes, formées en Allemagne, n'eurent pas un meilleur sort, et furent exterminées en Hongrie.

Cependant les princes étaient prêts. En France, c'étaient Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, qui renonçait à sa patrie pour le Saint-Sépulcre ; Hugues, frère du roi Philippe Ier, Robert de Normandie, frère de Guillaume le Roux, Robert comte de Flandre, Rotrou II, comte du Perche ; en Italie,

¹ *Alexiade*, 10.

² *Alexiade*, 10.

Bohémond, fils de Guiscard, et son neveu Tancrède ; en Allemagne, Godefroi de Bouillon, duc de la basse Lorraine. Celui-ci avait tout vendu pour le service de la croix, son duché de Lorraine au comte de Limbourg, son duché de Bouillon au chapitre de Liège. Il fut le chef de cette croisade. Ses frères Baudouin et Eustache le suivaient ; et quatre-vingt mille hommes de Lorraine et d'Allemagne. Ardhémar de Montel, légat apostolique, représentait le pape dans cette expédition. Le rendez-vous général était C. P. Ils s'y dirigèrent tous par différents chemins : Raimond de Saint-Gilles par l'Esclavonie, Godefroi par l'Allemagne et la Hongrie ; les autres Français et les Normands s'embarquèrent à Brindes avec Bohémond. Godefroi avait donné son frère Baudouin au roi de Hongrie pour otage de la modération des croisés. Mais Alexis Comnène, que rien ne rassurait, fit arrêter le Français Hugues, jeté par un naufrage sur les côtes de la Grèce. Les croisés n'étaient déjà plus pour lui ces alliés secourables qu'il avait appelés ; c'était *toute la race des barbares qui habitent à l'occident jusqu'aux Colonnes d'Hercule, soulevée et réunie en masse, qui se faisait un passage vers l'Asie par la violence*¹. Godefroi, arrive à Philippopoli, réclama la liberté de Hugues ; on ne répondit pas ; alors il laissa faire à son armée ; elle ravagea la Thrace pendant huit jours. Alexis promit de rendre la liberté à Hugues dès que les croisés approcheraient de C. P. ; l'armée de Godefroi traita les Grecs comme des alliés. Cependant l'empereur pressait Hugues de se reconnaître son vassal, et de lui prêter serment. Hugues céda et fut délivré ; mais les croisés s'en indignèrent, et C. P. entendit leurs cris.

L'effroi redoubla en présence d'une armée nombreuse, qui vantait fièrement son secours. Ils portaient tous des noms barbares mal sonnants aux oreilles byzantines. Anne Comnène s'excuse d'écrire ces noms dans une histoire, par l'exemple d'Homère, dont la poésie molle et douce a cependant admis le nom des Biotés et des îles sauvages. Ils ne savaient pas la langue des Grecs : quand on les priaient en grec de ne pas frapper les hommes de leur religion, ils répondaient par des flèches. Ils étaient armés de la tzangra arc barbare, invention du diable pour perdre l'homme, qui n'était pas fait comme les autres arcs. Il fallait s'asseoir pour le tendre, appuyer des deux pieds sur le bois, tirer la corde des deux mains, et d'un tube attaché à cette corde sortaient des flèches armées de fer qui traversaient les boucliers, les statues d'airain, les murs des villes. L'empereur, aussi effrayé que sa fille, mais plus adroit, les invitait à passer en Asie : ils refusaient ; ils attendaient Bohémond qui venait de débarquer près de Durazzo. A ce nom l'effroi recommençait ; on savait bien que tous les chrétiens qui avaient entrepris la guerre sainte ne voulaient pas détruire C. P. ; mais Bohémond se faisait de la religion un prétexte pour anéantir l'empereur et venger sa défaite incertaine de Larisse ; et la malice du Normand, ses entretiens perfides, avaient entraîné les Francs, ses amis, à frapper les chrétiens, pendant que les Turcs menaçaient². Tandis que l'empereur réclamait des croisés le serment de vassalité, Bohémond excitait de loin Godefroi à la guerre. Godefroi refusa, et sur les conseils de Hugues de Vermandois, il se décida à prêter serment, et promit de rendre à l'empire toutes les villes qu'il enlèverait aux barbares. Son exemple entraîna les autres chefs ; l'empereur en avait besoin pour ne pas mourir de peur. Ils étaient si nombreux, qu'il *vaudrait mieux compter les astres brillants de la nuit, les sables du rivage, ou les feuilles et les*

¹ Anne Comnène, 10.

² Anne Comnène, 10.

*fleurs que le printemps fait naître, comme dirait Homère*¹. Après Godefroi, étaient arrivés le comte de Flandre, le duc de Normandie, le comte de Chartres. Le jour où ils devaient prêter serment, tous étant rassemblés, un des comtes, vraiment noble, alla s'asseoir à côté de l'empereur sur le trône. Baudouin, le prenant par la main, lui disait : Tu as prêté serment solennel de fidélité à l'empereur, et tu oses t'asseoir à côté de lui. Ne sais-tu pas que les empereurs romains n'admettent pas au partage ceux qui leur sont soumis ? Observe au moins les usages du pays où nous sommes. — Vraiment, répondit l'autre dans son langage, voyez donc ce rustre qui s'assoit seul au milieu de tant de capitaines debout. L'empereur remarqua le mouvement de ses lèvres, et entendit qu'il avait murmuré quelque chose : il se le fit expliquer par un interprète, et quand les comtes se furent retirés, il prit part ce Latin orgueilleux et impudent, et lui demanda qui il était, de quel pays, de quelle origine : Je suis Frank pur, dit le Latin, et des nobles. Je ne sais qu'une chose : dans le pays d'où je viens, à la rencontre de trois routes, il y a une église depuis longtemps bâtie, où celui qui a l'envie de combattre seul contre un autre en combat singulier, vient demander le secours de Dieu, en attendant son ennemi, Moi, j'ai demeuré longtemps à ce lieu, cherchant un adversaire et personne n'a osé venir. — Eh bien ! reprit l'empereur, si vous avez cherché la guerre sans la trouver, voilà le temps où les guerres ne vous manqueront pas. Je ne vous donnerai qu'un conseil : ne vous placez ni en tête ni en queue de l'armée, placez-vous au centre ; je sais depuis longtemps la manière de combattre des Turcs².

Enfin, Bohémond arriva avec ses bras vigoureux, ses mains charnues, son œil vert, ses larges narines et son frémissement de menace. Anne Comnène en eut si peur qu'elle n'osa pas regarder de près la couleur de sa barbe, parce qu'il avait le menton rasé. J'ai été ton ennemi, dit-il à l'empereur, et ton ennemi acharné ; mais je viens aujourd'hui t'offrir mon amitié pour toujours. — Vous devez être las de votre voyage, reprit Alexis. Il faut vous reposer, et prendre soin de votre corps. Nous aurons ensuite le temps de nous entretenir. On le fit passer dans une chambre où étaient servis deux repas, l'un cuit, et l'autre cru. C'est notre usage, dit l'empereur, de faire cuire d'une certaine façon ce que nous mangeons. Si notre cuisine ne vous convient pas, voici des viandes qui ne sont pas cuites faites-les préparer à votre goût, et par qui vous voudrez. Il avait beau faire, il ne pouvait éviter les soupçons du Normand ; Bohémond commença par offrir des viandes aux officiers impériaux, et ne mangea qu'après eux, quand il fut certain que rien n'était empoisonné. Cependant l'empereur lui demandait le même serment qu'aux autres, il le prêta, mais se le fit payer. On le promenait dans le palais, on lui montrait des salles pleines de richesses ; la place restait à peine pour entrer. Si j'étais le maître de toutes ces divinités-là, dit Bohémond, j'aurais bien vite conquis des villes et des royaumes. L'empereur les lui envoya aussitôt. Je voudrais, dit alors Bohémond, être *domestique des écoles*. L'empereur frémit ; il savait où tendait cette chose-là. C'était le chemin du trône, par lequel Alexis lui-même y était venu. Il s'empressa de répondre : Il n'est pas encore temps, Bohémond, il faut que votre valeur se soit prouvée à tous les yeux, et que la renommée publique me commande ce choix. Il est plus sûr d'arriver là par la voix commune que par la faveur du prince, toujours exposée à l'envie. Bohémond se laissa prendre aux nombreux présents qui devaient faire oublier le refus. Mais l'empereur tremblait toujours ; Raimond de Saint-Gilles avait refusé

¹ Anne Comnène, 10.

² *Alexiade*, 10.

le serment ; Tancrède n'était pas même entré dans C. P. Alexis s'empressa de réunir les chefs croisés pour leur faire connaître les mœurs des Turcs, leurs ruses, leur façon de combattre ; et il les vit enfin traverser le Bosphore (1097). Les croisés furent rejoints par Pierre l'Ermite qui avait échappé au désastre des siens.

Kilidge Arslan régnait alors sur le pays de Roum. Il avait fortifié Nicée, et appelé à la défense de sa grande ville les plus braves musulmans. Un lac qui communiquait avec la mer, touchait la ville à l'occident, de larges fossés remplis d'eau l'entouraient en avant d'un double mur hérissé de trois cent soixante-dix tours. Le sultan, campé sur les montagnes voisines, pouvait compter dans la plaine l'armée des croisés, les hauberts des barons et des chevaliers, les écharpes des écuyers, les lances, les massues, les frondes, les poignards de miséricorde des simples guerriers. Les premiers assauts furent repoussés, mais une armée musulmane qui venait au secours fut mise en désordre après avoir tué deux mille chrétiens. Le siège fut poussé plus vigoureusement au milieu de la poix enflammée et de l'huile bouillante qui tombaient des murs par flots : on battait les murs par des machines, on avançait des tours mobiles d'où l'on pouvait voir tout ce qui se passait dans la ville ; enfin, on mina une forteresse qui s'écroula avec un épouvantable fracas. La femme du sultan voulut s'enfuir par le lac, elle fut prise ; la ville allait se rendre aux croisés, quand on aperçut les étendards d'Alexis sur les murs assiégés. L'empereur, *comme l'oiseau qui cherche sa pâture sur les traces du lion*, s'était avancé vers le camp des croisés ; il leur avait envoyé un détachement, pendant qu'il traitait avec les habitants de la ville. En faisant craindre aux assiégés la vengeance des Latins, il avait obtenu pour lui-même leur soumission. Les croisés n'entrèrent pas même dans Nicée délivrée par eux. Des présents les apaisèrent. Tancrède lui-même, contraint par les conseils de Bohémond, prêta serment à l'empereur, mais en menaçant.

Cependant la puissance turque reculait, il fallait la repousser au delà de Jérusalem. L'armée, divisé en deux corps, marchait à travers les montagnes de la petite Phrygie, quand parut Kilidge Arslan avec une armée nouvelle pour venger Nicée. Un des corps chrétiens se reposait de sa Longue route près de Dorylée, mais un cri d'alarme réveilla Bohémond. A peine il s'était mis en garde, que les Turcs, descendant des hauteurs, criblent de traits les chevaux. Les cavaliers chrétiens voulant courir à la rencontre, les Turcs se dispersent, évitent la mêlée, et revenant pour harceler sur tous les points divisent l'attention par l'incertitude, tandis que le sultan fait diversion sur le camp chrétien. Robert de Paris, celui même qui s'était assis sur le trône impérial, avait péri *comme par un châtement de son insolence*¹, le frère de Tancrède était percé de flèches, la lance de Tancrède était brisée ; Bohémond revient au camp, chasse le sultan vers son armée. Le Normand Robert criant : *A moi, Normandie*, entraîne les siens en avant : femmes parcourent les rangs ; enfin, l'autre armée chrétienne paraît ; c'est le comte de Flandre, Hugues de Vermandois, Godefroi de Bouillon. A la lumière qui jaillit de leurs casques et de leurs épées, au bruit de leurs tambours et de leurs clairons, le sultan ordonne la retraite, et recule sur des hauteurs. Mais les chrétiens morts seront vengés. Les croisés se remettent en bataille ; le vicaire apostolique les anime, ils s'écrient : *Dieu le veut*. Et les montagnes répètent : *Dieu le veut*. Enfin, ils s'ébranlent. Les Turcs, immobiles d'étonnement, sur un terrain mal commode, sans flèches, sont enfoncés au premier choc, et s'enfuient à travers les rochers. Leur camp, qui était à deux

¹ *Alexiade*.

lieues de là, fut occupé ; les croisés, montant aussitôt sur les chevaux ennemis, poursuivirent le sultan jusqu'au soir.

Les Turcs avaient appris à respecter les chrétiens ; ils commençaient à dire qu'ils étaient aussi de la race des Franks, et que la guerre n'appartenait qu'aux Franks et aux Turcs ; mais un ennemi plus terrible, c'était ce pays inconnu, que le sultan ravageait pour affamer les croisés. La faim, la soif se faisaient sentir, les chevaux périssaient ; des chevaliers marchant à pied sous le poids de leurs armes, étaient heureux de monter quelquefois des ânes ou des bœufs ; les béliers, les chèvres, les pores, les chiens portaient le bagage. Cependant ils arrivaient à Antiochette, en Pisidie, et bientôt Baudouin parvint jusqu'à Tarse. Son étendard y flottait déjà ; les Turcs avaient promis de se rendre s'ils n'étaient pas secourus. Mais une querelle entre Baudouin et Tancrede les éloigna tous deux, et l'espérance d'une principauté poussa Baudouin jusqu'à Édesse. Un prince arménien, Pancrace, qui s'était échappé de la prison de C. P., pour rejoindre l'armée des croisés, avait excité l'âme ardente du frère de Godefroi ; il lui avait montré la Cilicie, et raconté qu'au delà, le Tigre et l'Euphrate formaient la Mésopotamie, où le genre humain avait commencé dans le paradis terrestre. Avec quelques guerriers ardents comme lui, Baudouin quitta l'armée des croisés pendant la nuit, parut rapidement dans l'Arménie, effraya les Turcs, se fit ouvrir de petites villes, et quand il approcha d'Édesse, le gouverneur grec, tributaire des infidèles, l'évêque, et douze des principaux habitants implorèrent son aide. Il n'avait plus que cent cavaliers ; il fut reçu avec acclamation. Le prince d'Édesse l'accepta pour fils, et bientôt fut chassé par le peuple même. Baudouin, vainqueur des Turcs et libérateur de la ville, fonda ainsi la principauté d'Édesse, indépendante des Grecs et des Turcs ; une partie de la Mésopotamie et les deux rives de l'Euphrate obéirent à un chevalier frank.

Depuis la bataille de Dorylée, aucun ennemi n'avait plus arrêté la marche des croisés ; la terreur leur ouvrit tous les passages du mont Taurus, où la nature seule opposa à leur patience d'intolérables fatigues. La vue de la Syrie les ranima, et les Turcs, battus sur le pont de l'Oronte, coururent annoncer à Antioche l'arrivée des chrétiens. Le siège paraissait difficile. Les murs renfermaient quatre collines ; sur la plus haute, une citadelle qui dominait la ville et les assiégeants, et une garnison renforcée des Turcs des villes voisines. Les croisés se comptèrent et ils se trouvèrent moins de cent mille armés. Cependant le siège fut entrepris ; chaque nation, son chef à sa tête, choisit son poste. Les Turcs les trompèrent d'abord par une inaction apparente, puis, dans une sortie, surprirent quelques pèlerins dont leurs machines lancèrent les corps au milieu de l'armée chrétienne. On veilla avec plus de soin, mais les vivres manquaient, les pluies détendaient les arcs, les vents renversaient les tentes. On résolut de faire des expéditions fréquentes dans les environs pour trouver des vivres ; on en rapportait un grand nombre, mais tant de banches les avaient vite dévorés, il fallait recommencer sans repos, Une effrayante mortalité s'en mêlant, les courages tombaient ; Bohémond avait peine à relever *ces chrétiens pusillanimes*, les prêtres ne pouvaient suffire aux funérailles. Au milieu de ces maux, le khalife d'Égypte troubla l'armée par une proposition. Puisque les croisés ne demandaient que Jérusalem, il promettait de relever les églises des chrétiens, de protéger leur culte, d'ouvrir les portes à tous les pèlerins qui se présenteraient sans armes. A cette condition, il serait leur allié, sinon, il soulèverait l'Égypte et l'Éthiopie, et tous ceux qui habitaient l'Asie et l'Afrique, depuis Cades jusqu'à l'Euphrate.

L'offre fut repoussée. Les croisés, vainqueurs d'un détachement turc, envoyèrent pour réponse au khalife les têtes et les dépouilles de deux cents musulmans.

Bientôt une flotte de Gênois et de Pisans apporta des vivres, une grande victoire vengea les chrétiens que les Turcs persécutaient dans la ville : les vainqueurs accordèrent une trêve, ne s'apercevant pas que les assiégés auraient le temps d'amasser des vivres.

Bohémond n'avait pas oublié l'exemple de Baudouin. Pendant la trêve, les chrétiens et les Turcs se visitaient. Bohémond rencontra un Arménien qui avait abjuré la foi chrétienne, et qui défendait une tour d'Antioche. Le renégat pleurait sa lâcheté, Bohémond l'exhortait à la réparer par un grand service, et l'Arménien promit de livrer la ville. Le Normand rassembla les princes, proposa de séduire quelque ennemi, et demanda la propriété d'Antioche pour celui qui aurait le bonheur d'y introduire les chrétiens. On devina ses intentions, on le repoussa avec mépris ; mais la nouvelle qu'il répandait d'une armée formidable envoyée de Perse, trois lettres de l'Arménien qui promettait de livrer les tours, l'emportèrent sur la générosité du comte de Toulouse, qui ne voulait réussir que par les armes ; on consentit, on promit à Bohémond la principauté d'Antioche. Le lendemain, tandis que les assiégés, trompés par un faux mouvement, espéraient leur délivrance, et se laissaient aller au sommeil, une échelle de corde descend d'une tour, Bohémond s'y cramponne et escalade ; les croisés, après un mouvement d'hésitation, le suivent. Antioche est envahie, et retentit du cri Dieu le veut. Dix mille habitants périrent dans cette nuit. Au point du jour, l'étendard de Bohémond flottait sur la plus haute tour (1098).

Mais un château fort restait occupé par les Turcs, et, au bout de trois jours, parut l'armée du sultan Barkiarok. A sa voix, le Khorasan, la Médie, la Babylonie s'étaient levés : Cavanceddaouda Kerboga amenait à sa suite les sultans d'Alep et de Damas, vingt-huit émirs de la Perse, de la Palestine, de la Syrie, et trois cent mille hommes. Les croisés voulurent hasarder un combat, furent repoussés et assiégés à leur tour. Les richesses conquises sur les Turcs ne donnaient pas du pain ; on tua les bêtes de somme, les chevaliers tuèrent leurs chevaux ; d'autres voulaient fuir, malgré les noms de *Judas* et de *sauteurs de corde*, que les plus braves leur prodiguaient. L'empereur Alexis, qui s'était mis en route pour secourir les croisés, apprenant leur désastre et la force des musulmans, suspendit sa marche, et ses soldats ravagèrent son territoire. Kerboga, plein d'audace, franchissait les fossés et les murailles, et massacrait les chrétiens dans les rues. Bohémond, prince d'Antioche, se consumait en vains exploits ; pour animer les siens au combat, il fit mettre le feu à plusieurs quartiers, et n'y gagna que la ruine de palais ou des églises construits avec les cèdres du Liban, le cristal de Tyr, et l'airain de Chypre.

Tout à coup un prêtre de Marseille, Barthélemy, vint raconter une vision. L'apôtre saint André lui avait dit : *Va dans l'église de mon frère Pierre, à Antioche ; tu trouveras, près du maître-autel, creusant la terre, le fer de la lance qui perça le flanc du Rédempteur. Ce fer, porté à la tête de l'armée, délivrera les chrétiens.* On fit des fouilles, on trouva le fer : la joie des chrétiens annonça leur victoire. Les chefs proposant à Kerboga un combat singulier ou une bataille générale, le musulman se mit à rire. Mais, après une nuit de prières et de repentir, le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, les portes s'ouvrent, et l'armée chrétienne sort, en douze divisions, en l'honneur des douze apôtres ; Raimond de Saint-Gilles portait la sainte lance. Kerboga jouait aux échecs ; il se mit à rire encore une fois de la folie de ces mendiants, et, apercevant Bohémond, qui demeurait avec un corps de réserve près de l'Oronte, il donna ordre aux sultans d'Alep et de Damas de l'attaquer, tandis que lui-même soutiendrait le choc de l'armée, afin de broyer le peuple chrétien entre deux meules. Mais Bohémond,

secouru par Godefroi et Tancrède, repoussa les deux sultans jusqu'au camp de Kerboga. De l'autre côté, Kerboga lui-même céda ; Tancrède, *semblable au léopard qui se rassasie de sang dans une bergerie*, Godefroi dont l'épée brillait comme la foudre, portaient d'irrésistibles coups ; les rives de l'Oronte étaient garnies de Musulmans qui avaient jeté leurs armes. Kerboga s'enfuit vers l'Euphrate, laissant sur le champ de bataille cent mille hommes et toutes les richesses de son camp. La victoire des chrétiens parut si prodigieuse, que trois cents musulmans renoncèrent au prophète, et allèrent publier, dans les villes de Syrie, que le Dieu des chrétiens était le Dieu véritable.

Les croisés rendirent Antioche à Jésus-Christ, y rétablirent le culte chrétien, y laissèrent Bohémond, et reprirent leur route vers Jérusalem, diminués par leurs souffrances, par leurs victoires et par l'absence de ceux qui avaient fui, ou qui restaient à Antioche. Sur le chemin, ils prirent Marra entre Hamath et Alep, et forcèrent au tribut l'émir de Tripoli, suivant toujours les côtes, par où les Pisans et les Gênois leur apportaient des vivres. Les désordres qui avaient agité quelquefois l'armée chrétienne, et attiré sur elle la colère de Dieu, avaient disparu. Tous étaient braves, sobres, patients, charitables, ou s'efforçaient de l'être. Ils traversèrent les terres de Bérythe, de Tyr et de Sidon, recevant des vivres des musulmans eux-mêmes, qui les priaient de respecter la parure de leurs territoires, leurs jardins et leurs vergers. Ils parurent devant Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre) ; l'émir leur donna des provisions, et fit serment de se rendre quand ils seraient maîtres de Jérusalem. Après avoir salué les cimes d'Ephraïm, ils s'emparèrent de Lydda, le lieu du martyr de saint Georges ; ils y mirent un évêque et des prêtres, pour honorer Dieu sous l'invocation du martyr ; touchèrent Emmaüs, et firent planter par Tancrède l'étendard chrétien sur les murs de Bethléem, à l'heure où le Sauveur prit naissance et fut annoncé aux bergers. Enfin quelques voix de pèlerins crièrent : *Jérusalem* ; et, aux premiers rayons du jour la ville sainte apparut.

Ce n'était plus l'ancienne Jérusalem, comme Titus l'assiégea : la fille de Sion avait été retranchée. Mais elle renfermait encore quatre collines, entre autres le Golgotha, le centre du monde pour les Grecs, décoré de l'église de la résurrection. A l'approche des croisés, le lieutenant du khalife fatimite s'était entouré d'un désert, pour les affamer ; il avait comblé ou empoisonné les citernes, creusé des fossés, réparé les murs et les tours, et rassemblé quarante mille hommes. Dès le lendemain, les croisés se partagèrent le siège ; mais un premier assaut fut repoussé ; on manquait de machines ; une caverne heureusement découverte, quelques maisons voisines démolies, fournirent des poutres ; mais les travaux n'avançaient pas. Une soif brûlante sous le soleil de la Palestine, et la poussière soulevée par les vents au midi, dévoraient les hommes et les chevaux avec l'activité des flammes de l'enfer ; quelques-uns criaient, en se roulant à terre : *Jérusalem, que tes murailles tombent sur nous, et que ta sainte poussière recouvre nos ossements !* Mais, aux cris de Dieu te veut, ils se relevaient pour courir à Joppé où une flotte gênoise venait d'apporter des vivres, et vers le pays de Samarie, où le bois ne manquerait pas. Les arbres tombant sous la hache, des chars attelés de chameaux et chargés de bois, entrant au camp, rendirent le courage, et l'horreur de la soif devint tolérable par l'espérance qu'elle finirait. Des machines s'élevaient avec rapidité. Trois tours furent faites avec trois étages ; le premier destiné aux ouvriers qui dirigeaient les mouvements, le second et le troisième aux guerriers qui devaient livrer l'assaut ; un pont-levis s'abaissait du sommet sur les murailles.

La ville sainte serait sans doute fermée aux coupables ; les prêtres se répandirent dans le camp, consolant les malheureux, et recommandant la charité fraternelle. Il fut convenu qu'on ferait une procession autour de Jérusalem comme Josué autour de Jéricho. Après trois jours d'un jeûne rigoureux, ils sortirent tons en armes, pieds nus la tête découverte, au son des trompettes, et précédés des images des saints ; de la montagne des Oliviers, ils contemplèrent les plaines de Jéricho, les rivages de la mer Morte et du Jourdain, et la cité sainte à leurs pieds. *Voilà*, leur dit le chapelain du duc de Normandie, *l'héritage de Jésus-Christ foulé aux pieds par les impies, voilà le terme de vos travaux* ; et, comme il les exhortait à la charité, Tancrède et Raimond de Saint-Gilles, qui avaient souvent donné le scandale de leurs querelles, s'embrassèrent devant toute l'armée. En cet instant, on vit sur les murs des Sarrasins qui élevaient en l'air des croix et les accablaient d'outrages. Aussitôt Pierre l'Ermite : *Voilà Jésus-Christ qui expire sur le Calvaire ; les infidèles l'ont crucifié une seconde fois*. Toute l'armée s'émut à cette voix, ainsi que sur la terre d'Europe quand Pierre agitait avec douleur son crucifix. Ils revinrent par le tombeau de David et la piscine de Siloë, en chantant ces paroles du prophète : *Ceux d'Occident craindront le Seigneur, et ceux d'Orient verront sa gloire*.

Ce fut un vendredi, à trois heures, à l'heure où le Sauveur était mort (25 juin 1099). La veille, la résistance musulmane avait égalé la valeur chrétienne. La tour de Godefroi s'approcha enfin des murs, au milieu d'une décharge de pierres, de traits, de Feu grégeois, et son pont-levis s'abattent donna passage aux guerriers. Godefroi y arriva le troisième et la ville fut envahie. Les siens, brisant la porte Saint-Étienne, la multitude des croisés se précipitent ; les Sarrasins, ralliés un moment par le désespoir, s'échappent comme ils peuvent, les uns dans les mosquées, les autres en se jetant du haut des remparts. Jérusalem est délivrée.

Le carnage fut horrible et dura huit jours. Godefroi seul s'en était abstenu, après la victoire, pour aller sans armes et pieds nus à l'église de la Résurrection. Son exemple suspendit ce jour-là les autres vengeances ; tous adorèrent le Saint-Sépulcre, et chantèrent ces paroles d'Isaïe : *Vous qui aimez Jérusalem, réjouissez-vous avec elle*. Mais la vengeance recommença le lendemain ; les juifs bourreaux de Jésus Christ, les musulmans coupables du sang chrétien versé à flots dans leurs conquêtes, couvrirent les rues, les mosquées de leurs cadavres. Quelques prisonniers turcs qui avaient préféré l'esclavage à la mort, furent chargés d'en délivrer la ville, et de les inhumer.

La conquête était faite : quel en serait le conservateur ? Jérusalem méritait bien d'avoir un roc chrétien, au-dessus des princes d'Édesse à d'Antioche. Le comte de Flandre, en proposant l'élection, avait déclaré qu'il ne parlait pas pour lui ; content du nom glorieux de *fils de saint Georges* , il n'en voulait pas d'autre, et attendait le jour de revoir l'Europe. Tancrède ne connaissait pas de plus beau titre que celui de chevalier. On convint de choisir le roi parmi les chefs, et de consulter, sur leur mérite, les compagnons de chacun. Ceux de Raimond de Saint-Gilles, qui craignaient peut-être de rester avec lui, parlèrent assez mal de leur maître. Ceux de Godefroi ne purent cacher ses vertus ; ils ne lui connaissaient qu'un défaut, celui de contempler curieusement les images et les peintures des églises, même après l'office divin, et si longtemps, qu'il laissait refroidir son repas¹. Godefroi fut donc proclamé ; mais il refusa les insignes de la

¹ Voyez Michaud.

royauté, le sacre et la couronne, *parce qu'il ne voulut pas porter une couronne d'or là où le roi des rois, Jésus-Christ, fils de Dieu, porta couronne d'épines le jour de sa passion*. Le nouveau patriarche réclama le butin des mosquées et l'obtint. Les cérémonies religieuses reprirent toute la magnificence chrétienne, et pour la première fois depuis Omar, l'airain sacré sonna du haut des tours, et appela les chrétiens à la prière. Edesse, Antioche, la Syrie, la Cilicie, la Cappadoce, répondirent ; un peuple nouveau se vint établir à Jérusalem, et les pèlerins reparurent.

Cependant tout n'était pas fini : Tancrède, Eustache, le comte de Flandre, prenaient possession du territoire de Naplouse, quand une armée musulmane se montra. La haine du nom chrétien avait réuni des ennemis acharnés, Bagdad et l'Égypte, et les Turcs et Damas ; ils venaient innombrables pour venger Jérusalem, comme Kilidge-Arslan avait voulu venger Nicée. Mais les cloches appelèrent les chrétiens ; la parole et le pain sacré, distribués aux soldats de la croix, les remplirent de l'esprit de Dieu. On laissa dans la ville les femmes, les enfants, les malades sous la garde de Pierre l'Ermitte, en leur confiant le soin de la prière, et l'armée chrétienne, réunie à Ramla, vint se poster entre Ascalon et Jappé. Les deux armées se regardèrent avec surprise ; mais les croisés allaient au combat *comme à un festin joyeux* ; l'émir de Ramla, auxiliaire des chrétiens, cria à Godefroi que le Dieu des croisés serait le sien. Tandis que Godefroi veillait sur Ascalon pour prévenir une sortie, et Raimond sur la flotte égyptienne, les plus jeunes portaient les coups. Robert de Normandie, arrachant le grand étendard des infidèles, commença leur déroute. Les vaincus couraient à leur flotte, et rencontraient Raimond qui les massacrait ou les forçait à se noyer. D'autres, escaladant des arbres touffus, étaient atteints de flèches, et retombaient ; d'autres, apercevant Godefroi, se rallièrent, mais pour périr tous ensemble ; quelques-uns se sauvaient à Ascalon ; deux mille s'écrasèrent aux portes dans la confusion. Le vizir Afdal s'enfuit maudissant Jérusalem victorieuse, et Mahomet qui ne le secourait pas. Sa flotte l'emporta au loin et les chrétiens altérés, au milieu d'un sable brûlant, eurent le loisir de vider les vases pleins d'eau que renfermait le camp ennemi.

Ainsi finit la première croisade. Les croisés se séparèrent après leur vœu accompli ; ils repartirent pour l'Europe, ne laissant à Jérusalem que Godefroi et Tancrède, et trois cents chevaliers. Les adieux furent tristes : *N'oubliez jamais vos frères que voue laissez dans l'exil ; retournez en Europe, mais excitez les autres chrétiens à venir vers nous ; dites-leur qu'il faut visiter les saints lieux et combattre les nations infidèles*.

Godefroi les combattit jusqu'à la fin de sa vie. Tancrède, envoyé en Galilée, prit Tibériade et d'autres villes voisines du lac de Génésareth, et en reçut la propriété. Le roi imposa le tribut aux émirs de Césarée de Ptolémaïs et d'Ascalon., et soumit les Arabes qui habitaient la rive droite du Jourdain, En même temps quelques émirs, descendue des montagnes de Samarie, vinrent visiter Godefroi ; ils le trouvèrent sans gardes, sans appareil, assis sur un sac de paille ; ils s'en étonnaient : *La terre, leur dit Godefroi, n'est-elle pas bonne pour nous servir de siège, quand nous allons rentrer pour si longtemps dans son sein ?* Ils admiraient sa grande sagesse ; il leur prouva ensuite sa force, en abattant d'un seul coup de sabre la tête d'un chameau. Les émirs lui offrirent des présents, et se dispersèrent pour raconter les merveilles du roi de Jérusalem.

Le royaume de Jérusalem étant fondé par la conquête, Godefroi voulut en assurer l'existence par la régularité de l'administration. A l'exemple de

Bohémond et de Baudouin, il se reconnut vassal du Saint-Siège, et plaça sous la haute protection de l'Église le fief dont il lui faisait hommage. Il rédigea les *assises de Jérusalem*, monument précieux de la législation du moyen âge, où les coutumes féodales furent écrites pour la première fois. Les assises déclarent que *le roi ne tient son royal fief d'aucun baron*, rangent autour de sa personne des grands officiers, et classent hiérarchiquement les feudataires. Les grands officiers du roi sont : le *sénéchal*, administrateur du domaine royal, gardien du trésor, chargé de percevoir les revenus, et après chaque bataille de réclamer et de faire respecter la part de butin qui revient au roi ; le *connétable, cheftain* de l'armée, commandant aux barons et aux chevaliers pendant la guerre, présidant aux combats singuliers ; le *maréchal* était son lieutenant ; enfin le *chambellan*, serviteur du corps du roi, qui lui présentait la coupe, et avait sa part des présents offerts au roi par les vassaux. Les vassaux du roi sont ceux dont les terres relèvent immédiatement de la couronne, et qui font hommage au roi ; ils ont à leur tour des vassaux dont ils reçoivent l'hommage. Les titres de prince, de comte, de marquis, transportés en Palestine, s'appliquent aux terres et aux villes conquises et possédées par les vainqueurs. La cour du roi est présidée par le roi, ou par les quatre premiers barons, ou par le connétable ; tous les vassaux immédiats du roi en font partie ; toutes les affaires féodales importantes ressortent de cette cour. Chaque baron a aussi dans ses domaines sa cour présidée par lui, et composée de ses vassaux qui sont pairs entre eux. Le service militaire est le premier devoir féodal, et les *assises* fixent le nombre d'hommes que doit à l'armée du roi chaque baronnie en temps de guerre.

Les habitants des villes ne paraissent pas avoir été compris dans l'administration féodale : une cour appelée *basse-cour* ou *cour des borges*, présidée par le vicomte de Jérusalem et composée des principaux habitants de chaque ville, réglait les intérêts et les droits de la bourgeoisie ; les *assises* règlent également le nombre de chevaliers que doivent les villes en temps de guerre. Une troisième cour, réservée aux chrétiens orientaux, était composée de juges nés en Syrie, parlant la langue, et prononçant d'après les lois du pays. L'Église de Jérusalem, immédiatement soumise à l'Église de Rome, fut plus indépendante de l'État que les églises d'Occident ; elle ne fournissait de milices que dans les cas extraordinaires.

Le code des *assises* fut déposé dans une caisse de l'église du Saint-Sépulcre, après que des copies en eurent été faites ; chaque chevalier et chaque juge devaient le savoir par cœur ; on ne consultait l'original que si un doute s'élevait sur la lettre. Cet exemplaire ayant péri, en 1187, à la prise de Jérusalem par Saladin, la mémoire du comte de Joppé y pourvut, et le code fut rétabli tel qu'il est demeuré.

Le dernier acte de Godefroi fut un secours à Tanocrède ; le prince musulman de Damnas, qui attaquait la Galilée, fut vaincu avec les Arabes du désert ses alliés. Comme Godefroi revenait, quelques émirs se présentèrent sur son passage, apportant des présents, et offrant leur alliance ou des tributs ; mais tandis qu'il méditait la conquête des villes de la Palestine encore occupées par les musulmans, il tomba malade à Joppé, et fut rapporté à Jérusalem pour y mourir (1100). Cinq jours de lamentations honorèrent sa mort. Son tombeau fut placé dans l'enceinte du Calvaire, et l'on y mit cette épitaphe : *Ici repose l'illustre duc Godefroi de Bouillon, qui a conquis toute cette terre au culte chrétien ; que son âme règne avec Jésus-Christ.*

II

Malgré le départ du plus grand nombre, les défenseurs semblaient ne pas manquer à Jérusalem reconquise, Baudouin à Édesse, Bohémond à Antioche, Tancrède en Galilée, et la terreur du nom chrétien, et le souvenir de ces victoires où vingt mille croisés avaient dispersé les infidèles par cent mille Mais Césarée, Tyr, Ascalon, n'étaient pas prises ; Alep, Damas, avaient encore leurs sultans ; Barkiarok n'était pas mort : les fatimites n'étaient pas las, et l'empereur de C. P. réclamait la conquête.

Tels étaient les ennemis des chrétiens, les Grecs et les musulmans ; pendant deux siècles, l'histoire de ces peuples ne peut être séparée de l'histoire des croisades et du royaume de Jérusalem.

Baudouin, élu par les barons, céda Édesse à son cousin Baudouin du Bourg, et vint régner à la place de Godefroi. Presque en même temps les deux ennemis des croisades recommencèrent leurs attaques. Bohémond surpris par les Turcs fut emmené captif et envoya au roi de Jérusalem une mèche de ses cheveux, en signe de douleur. De nouveaux croisés qui arrivaient par Constantinople, éprouvèrent la perfidie grecque. Trois armées effrayèrent successivement Alexis Comnène de leur passage La première, venue de Lombardie, paraissant menacer l'empereur, on lâcha contre elle des léopards et des lions ; et pour se défendre, elle tua un prince grec, et un lion qui faisait les délices du palais. L'empereur leur donnant pour chef Raimond de Saint-Gilles, alors à C. P., les fit passer en Asie où bientôt ils furent broyés- comme la paille par Kilidge-Aslan ; mais il avait à peine reçu cette nouvelle que la seconde armée traversait C. P., conduite par les comtes de Nevers et de Bourges. Le désastre de ces derniers, près d'Ancyre, ne découragea pas le comte de Poitiers, le duc de Bavière et le margrave d'Autriche ; mais la trahison grecque leur tendit des embûches jusque sur la mer, et s'entendit avec les Turcs, Le plus grand nombre resta captif ; quelques-uns arrivèrent jusqu'à Baudouin (1101).

L'adversaire des Grecs fut Bohémond. Le prince d'Antioche heureusement délivré, reçut une lettre d'Alexis qui le sommait de rendre sa ville *et tout ce qu'il avait conquis par la même perfidie*¹. Le Normand ne fut pas embarrassé pour répondre que les trahisons de l'empereur avaient relevé les chrétiens de leurs promesses, et qu'ils ne devaient rien à un allié perfide de ce qu'ils avaient conquis sans lui. Alexis ordonna la construction d'une flotte, et apprenant que les Pisans amenaient des vaisseaux. aux chrétiens d'Asie, pour effrayer ces marins, il fit placer à ses proues des têtes de lions et d'autres Mies féroces, en fer ou en airain, reluisantes d'or ou d'autres couleurs, et qui par des conduits secrets vomissaient du feu sur l'ennemi². Les Pisans, chassés de Chypre, se hâtèrent d'arriver à Antioche. Bohémond, surpris, demanda la paix, et bientôt ayant repris la guerre, il ne put la soutenir, mais il n'était pas fait pour reculer devant les Grecs ; il se chargea de les occuper ailleurs, répandit le bruit de sa mort, laissa Antioche à Tancrède, et échappant dans un cercueil, arriva à Corfou. De là il fit dire aux Grecs qu'il vivait encore, et qu'il leur montrerait bientôt tout ce que pouvaient sa main, sa lance, son audace, qu'il était Bohémond, le fils redouté de Robert. Il parut devant le pape, reçut l'étendard de saint Pierre, et la permission de lever une armée nouvelle ; il passa en France, épousa une fille du roi, en

¹ *Alexiade*, 11.

² *Alexiade*, 11.

obtint une autre pour son neveu Tancrède, et traitant Alexis de *païen*¹, il entraîna les chevaliers du Poitou, du Limousin, de l'Auvergne, et même des Espagnols (1106). Ses préparatifs rappelèrent l'empereur d'Asie. Alexis fortifia Durazzo et envoya une flotte dans l'Adriatique ; tous ces efforts furent inutiles. La sœur de Bohémond défendit Brindes contre la flotte grecque. Bohémond lui-même ayant pris quelques Scythes de l'armée impériale, fit savoir à toute l'Europe quel était cet empereur, *ce profane, cet impie, ce fauteur des barbares, cet ennemi déclaré du nom chrétien*. Il les promenait, dit Anne Comnène, dans les villes, montrant leur visage hideux, leurs épouvantables vêtements, répétant qu'ils étaient Scythes, et de tous côtés on accourait à lui. Enfin, il traversa la mer, dévasta les côtes d'Illyrie, et assiégea Durazzo. Architecte infatigable, il construisait des machines de guerre, des tours pour approcher des murs, des béliers pour frapper, et d'autres inventions pour protéger ceux qui travaillaient aux mines². La faim, les mauvais aliments, la maladie nommée *coëliaque* qui en fut la suite, rien ne rebutait cette âme invincible au mal. Tel qu'un serpent ou une bête féroce blessée, il se roulait sur lui-même et s'agitait en tous sens, inquiet et furieux dans son trouble. Le siège dura longtemps ; Alexis quelquefois brûlait ses machines, et l'on eût cru voir l'incendie d'une forêt immense où le vent anime la flamme. Bohémond persistait ; l'empereur fit comme Fabius ; *non pas qu'il eût peur de Bohémond, ni qu'il craignit de le combattre en bataille rangée. Il avait le cœur ardent, les mains impatientes de frapper son fier adversaire ; mais la sagesse modéra le courage, et lui fit préférer l'habileté et la réflexion au danger et au fer*³. Cette temporisation fut utile. Il essaya d'attirer les amis de Bohémond, et le prévint que ses amis et son propre frère allaient le trahir. Il le troubla par cette ruse, l'attaqua dans de petits combats, évitant lui-même d'y paraître, et enfin Bohémond n'eut plus de vivres. Le fier Normand, aux prises avec la peste, demanda la paix et l'obtint humiliante (1108). Il revint en Italie pour préparer une nouvelle guerre. Mais il mourut en 1111 Canuse, au moment de s'embarquer. Alexis passa le reste de son règne à combattre les Cumans, qui franchissaient le Danube, ou les Turcs d'Iconium, qui occupèrent Cyzique, ou les manichéens, *dont l'obstination opposait à toutes les remontrances la dureté du diamant*⁴.

La diversion du prince d'Antioche avait éloigné les Grecs de la Syrie. Aux musulmans, Baudouin opposa d'autres ressources. Dès la première année de son règne, il fit alliance avec les Gênois qui, sous prétexte d'un pèlerinage, étaient venus reconnaître les profits matériels de la guerre sainte. Il leur promit un tiers du butin, et dans chaque ville conquise une rue qui s'appellerait *rue des Gênois*. Ces mercenaires d'un nouveau genre contribuèrent à l'agrandissement du royaume de Jérusalem. Avec leur secours, Baudouin prit Arsur et Césarée (1101) ; et la terreur de ce succès décida une autre victoire sur les troupes égyptiennes d'Ascalon. Les Pisans et les Gênois aidèrent encore à la conquête de Saint-Jean d'Acre (Ptolémaïs), Biblos, Sarepta, Berythe, devinrent à leur tour des baronnies chrétiennes. Raimond de Saint-Gilles avait commencé le siège de Tripoli ; il mourut sans nu voir la fin, mais son fils Bertrand le continua, prit la ville, et en acquit la principauté (1110). Cette conquête avait une grande importance par le blé, les vignes, les mûriers qui croissaient sur les collines d'alentour ; quatre

¹ *Alexiade*, 12.

² *Alexiade*, 13.

³ *Alexiade*, 13.

⁴ *Alexiade*, liv. 14 et 15.

mille ouvriers travaillaient dans Tripoli des étoffes de laine, de soie et de lin. Le départ des Gênois et des Pisans fut compensé par l'arrivée de Sigurd, fils du roi de Norvège Magnus III, dont les dix mille hommes assurèrent la prise de Sidon. Baudouin, dans la dernière année de son règne, poussa jusqu'en Égypte, et pilla Pharamia à trois journées du Caire.

Alexis Comnène mourut la même année que Baudouin (1118) ; son fils Jean, lui succéda, malgré Anne Comnène ; cette princesse voulait faire son mari empereur, et elle ne craignait pas de dire que si elle ait été un homme, son frère n'aurait pas régné¹ ; des conspirateurs furent les premiers ennemis que Jean Comnène eut à punir. Il déploya ensuite une grande activité contre les ennemis du dehors ; il combattit et vainquit les Scythes en Europe ; sous ce nom générique les historiens confondent souvent les Petchenègues, les Cumans, et même les Hongrois. Il enleva à Saisan, sultan d'Iconium, Laodicée de Phrygie, et dans de longues guerres, prit, perdit, reprit des villes d'Asie-Mineure, sans obtenir aucun résultat durable². Le royaume de Jérusalem ainsi préservé des attaques les Grecs, continuait de s'agrandir. Le successeur de Baudouin Ier fut Baudouin du Bourg, prince d'Édesse, qui céda cette principauté à Joscelin de Courtenay, comme fief de la royauté. A peine devenu roi, Baudouin II fut prié par les infidèles, mais sa captivité n'empêcha pas la conquête de Tyr. Les Vénitiens, jaloux des richesses que la Palestine reconquise fournissait aux autres peuples maritimes, se dirigeaient enfin de ce côté ; ils rencontrèrent une flotte génoise, et saisis d'une grande colère à la vue de ce qu'elle rapportait, ils l'attaquèrent, la pillèrent, puis, croyant faire oublier cette guerre impie de chrétiens contre chrétiens, ils assaillirent une flotte égyptienne, et la coulèrent à fond. Le régent qui gouvernait pour Baudouin, sollicita les secours du doge ; le chef des marchands fit d'abord ses conditions ; il exigea pour les Vénitiens un tiers de la ville qu'il aiderait à prendre, et dans toutes les villes de la Palestine une église, une rue, un four, et un tribunal particulier. Le marché conclu, la flotte vénitienne attaqua le port de Tyr, tandis que les croisés attaquèrent du côté de la terre ; la communication fermée avec le dehors, les murailles renversées, et la famine, enlevèrent au khalife fatimite tout espoir de garder la ville ; les drapeaux du roi de Jérusalem et des Vénitiens furent arborés sur les murs, et Baudouin délivré remporta une victoire près de Damas, au lieu de la conversion de saint Paul. Les Vénitiens, devenus par une seule victoire plus puissants en Palestine que les Pisans et les Gênois, se vengèrent, au retour, de l'empereur grec qui s'était déclaré leur ennemi ; les îles de Rhodes, de Chio, de Samos, de Mitylène d'Andros furent saccagées ; le Péloponnèse envahi vit tomber les murs de Modon, et toute la jeunesse de la ville fut emmenée prisonnière. Jamais une flotte vénitienne n'avait rapporté tant de dépouilles.

Les États chrétiens d'Asie semblaient donc affermis. Le comté d'Édesse s'étendait sur les deux rives de l'Euphrate et sur le revers du mont Taurus ; il comprenait plusieurs villes importantes. La principauté d'Antioche s'étendait le long de la mer, depuis le golfe d'Issus jusqu'à Laodicée, de Tarse aux portes d'Alep, du Taurus à Émèse et aux ruines de Palmyre. Le comté de Tripoli était défendu d'un côté par le Liban, et de l'autre par la mer de Phénicie ; le royaume de Jérusalem, borné de ce côté par le fleuve Adonis, s'étendait jusqu'à Ascalon et aux déserts de l'Arabie. Enfin la petite Arménie était devenue un royaume chrétien à l'abri de

¹ Nicéas.

² Nicéas, 1, et Cinnamus, 1.

ses montagnes ; et en Géorgie se rassemblait un peuple brave qui, vers le milieu du XIIe siècle, contint les nations de la Perse et les barbares de la Tartarie.

C'est encore au règne de Baudouin IV que se rapporte le commencement de deux ordres militaires qui ont formé, jusqu'à la fin des croisades, la plus utile milice du royaume de Jérusalem ; nous parlons des hospitaliers et des templiers. L'hôpital de Saint-Jean, fondé par les marchands d'Amalfi, fut renouvelé, pendant la première croisade, par Gérard de Martigues, et quelques autres chevaliers, qui renoncèrent à leur patrie et au monde pour se consacrer à la vie religieuse, et au soin des blessés et des malades : ils fondèrent une église sous l'invocation de Saint-Jean et des bâtiments spacieux où étaient reçus les pèlerins et les pauvres. Quelques témoins de leur zèle leur accordèrent des terres en diverses contrées de l'Europe ; le comte de Sicile, Roger, leur céda le territoire de Messine ; bientôt les donations furent abondantes, et promirent à l'œuvre tout ce qu'il fallait pour l'entretenir. Une bulle de Callixte II, confirma cette société de frères, et à Gérard la supériorité sur les autres. Raimond du Puy, qui succéda à Gérard, modifia les statuts, et aux devoirs de charité ajouta le service militaire, l'obligation de combattre les infidèles : alors on commença à distinguer trois sortes de frères ; les *servants*, dévoués aux soins matériels, les *clercs*, qui administraient les sacrements, et les *chevaliers d'armes*. Leur habit était noir, et orné sur la poitrine d'une croix blanche à huit pointes. Telle fut l'origine des *hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, qui sous ce nom, et successivement sous les noms de chevaliers de Rhodes et de chevaliers de Malte, se sont montrés les plus intrépides adversaires des Turcs. Égalèrent après la première croisade, neuf chevaliers fondèrent une confrérie militaire, destinée à combattre les infidèles et à protéger les pèlerins sur les routes dangereuses leur premier chef connu fut Hugues de Payens : ils faisaient les trois vœux de chasteté, obéissance et pauvreté. Baudouin II leur ayant donné une aile de son palais qui, selon une tradition, aurait fait partie de l'ancien temple, ils s'appelèrent d'abord indifféremment *chevaliers du Temple, templiers soldats du Christ, milice du temple de Salomon, milice de Salomon*, mais le nom de *templiers* finit par prévaloir. Leur règle fut rédigée par Saint-Bernard ; leur habit était blanc, et leur croix rouge. L'utilité de cet ordre lui valut, comme aux hospitaliers, des donations et des privilèges dans toute l'Europe, et pendant plus d'un siècle, il demeura digne de son origine et de la confiance de la chrétienté. Dans les batailles, les templiers marchaient à droite de la croix, les hospitaliers à gauche : ils devaient toujours être les premiers à l'attaque, et les derniers à la retraite. Si quelqu'un d'eux montrait moins de courage qu'il ne devait, il était soumis à une rude discipline. Dépouillé ignominieusement de l'habit et de la croix séparé de la communion de ses frères, il mangeait assis à terre, sans nappe, pendant une année ; il lui était même interdit de se défendre des morsures des chiens. Il n'était réintégré qu'au bout de l'an, après l'accomplissement de sa pénitence¹.

Le royaume de Jérusalem avait atteint son plus haut point de splendeur ; désormais il ne combattra plus que pour se défendre ; cette existence militante a duré cent quatre-vingts ans. Des révolutions fréquentes renversaient les puissances de la haute Asie, et donnant à chaque ambitieux le droit d'arriver au premier rang par l'audace, entretenaient chez les musulmans une ardeur de conquêtes dont les chrétiens portèrent la peine. Barkiarok, sultan de Perse, et maître absolu des khalifes de Bagdad, était mort en 1105, dans ce temps où les étoiles de l'islamisme avaient pâli devant l'étendard victorieux des Franks. Alors

¹ Jacques de Vitry, lib. 3 ; apud Martène, III.

la sultanie de Perse se démembra : les *atabeks* s'élevèrent. Ce nom, qui veut dire père du prince, désignait les lieutenants des sultans. Quatre dynasties d'*atabeks* s'établirent dans l'Irak, dans la Médie, dans la Perse et dans le Laristan, sur les bords du golfe Persique Nour-Eddin-Zenghi, atabek de l'Irak et sultan de Mossoul se rendit bientôt redoutable au khalife de Bagdad Mostarched, puis vaincu et obligé à la paix, il se tourna vers la mer, et prit Alep en 1128. Les assassins occupaient plusieurs châteaux en Syrie ; le sultan particulier de Damas avait survécu à toutes les attaques ; l'empereur Jean Comnène reproduisait les prétentions de son père sur la principauté d'Antioche.

Foulques d'Anjou, gendre de Baudouin II, lui succéda (1131). Sous son règne, la principauté d'Antioche faillit devenir la proie des Grecs. Jean Comnène s'ouvre enfin un chemin à travers la sultanie d'Iconium, par ses victoires sur le sultan Masoud, et se présente devant Antioche, alors gouvernée par Raimond de Poitiers. La résistance fit traîner le siège en longueur ; d'un côté les soldats grecs changeaient la guerre en maraude, et volaient des fruits dans les jardins voisins de la ville, de l'autre les habitants pressaient leur prince de traiter avec l'empereur. On convint d'un accommodement qui laisserait à Raimond le gouvernement de la ville, et en transporterait à l'empereur la souveraineté ; puis les deux rivaux, réconciliés, marchèrent ensemble contre les infidèles de la Mésopotamie. Au retour, une sédition força Jean Comnène à sortir d'Antioche¹, et une flèche empoisonnée le tua au passage du Taurus (1143). Délivrés des Grecs, les chrétiens apprirent que Damas était menacée par Zenghi, et n'hésitèrent pas à secourir contre l'atabek un prince musulman moins redoutable, et ils sauvèrent Damas ; mais Zenghi se vengea bientôt. Foulques d'Anjou mourut en 1144 et fut remplacé par son fils Baudouin III, un enfant de quatorze ans. Zenghi avait établi une puissance redoutable depuis Mossoul jusqu'aux frontières de Damas. Il convoitait Édesse, gouvernée alors par le pusillanime Joscelin II ; il apparut inopinément devant la ville, l'entoura de son armée comme d'un cercle, et la battit de ses machines. Nul prince chrétien ne prit les armes, tant ils étaient stupéfaits ; les tours de la ville s'écroulèrent, l'ennemi entra, et le carnage dura jusqu'à la troisième heure du jour ; le sang coula par torrents pour le triomphe de la loi mahométane. Les têtes des chrétiens, portées à Bagdad et jusque dans le Khorasan, firent éclater la joie commune des barbares. Ce fut en vain que Zenghi mourut après ce succès, et que Joscelin reprit Édesse. Nour-Eddin, fils de Zenghi, sortit de sa capitale, et jura de n'y pas rentrer qu'il n'eut exterminé les chrétiens. La ville ne pouvait résister. On prit le parti de la fuite, mais les fugitifs, serrés entre les assiégeants et les soldats turcs de la citadelle, périrent aux portes, ou furent conservés captifs. Édesse, jusque-là digne d'envie, tomba dans ce jour de Malheur ; ses tours, sa citadelle, ses églises furent renversées ; les chrétiens en furent bannis. En même temps la foudre tomba sur les églises du Saint-Sépulcre et de Sion, et les princes chrétiens se tournant vers l'Occident en appelèrent les secours à grands cris.

Manuel Comnène régnait à Constantinople depuis 1143. Obligé de se défendre contre les attaques de Roger, premier roi de Sicile (v. le ch. XX), et contre les Turcs d'Asie Mineure, il se dédommageait des succès des Normands par l'humiliation de Masoud ; il allait assiéger Iconium elle-même lorsque le sultan

¹ Nicétas, 1-6, 7 ; et Cinnamus, 1-8.

demanda la paix en restituant ce qu'il avait pris aux humains¹. Poussant jusqu'en Cilicie, il reprit les forteresses enlevées aux Grecs, battit Raimond, le chassa, et s'approcha d'Antioche. Battu à son tour, il reconquit au moins toutes les côtes de la Cilicie, emmena de nombreux captifs, et brûla la flotte des infidèles, Ainsi l'empereur grec, vainqueur des Turcs, menaçait incessamment le royaume de Jérusalem.

Saint-Bernard prêcha la seconde croisade (1146). Élevé au monastère de Cîteaux, fondateur de l'abbaye de Clairvaux, dans la *vallée d'Absinthe*, il avait eu pour disciples l'abbé de Saint-Denis, Suger, et celui qui occupait alors la chaire de saint Pierre, Eugène III. Par son éloquence, il avait fait reconnaître autrefois le pape Innocent II ; et par une lettre, avait fait sortir de la Champagne l'armée de Louis le Jeune. Ce roi avait incendié l'église de Vitry et brûlé treize cents réfugiés : et aussitôt, frappé de repentir, il avait fait vœu d'aller venger Édesse et les chrétiens d'Asie. Suger s'y opposait ; mais la bulle du pape, qui proclamait la croisade et chargeait saint Bernard de la prêcher, remporta sur tous les calculs du politique. L'assemblée de Vézelay en Bourgogne fut enlevée par la parole du moine. Le cri de *Dieu le veut* fut répété comme à Clermont ; Louis prit la croix, et sa femme, Éléonore de Guienne, et le comte de Toulouse et les comtes de Flandre, de Champagne, de Soissons, de Ponthieu ; et les seigneurs de Colley, de Lusignan, de Dreux. L'abbé de Clairvaux déchira ses vêtements pour suffire à tous ceux qui demandaient la croix. De Vézelay, il se montra dans les pays d'alentour, et souleva la multitude ; il fallut un ordre du pape pour empêcher les croisés de le mettre à leur tête.

Il passa en Allemagne. Un moine nommé Rodolphe y prêchait le massacre des Juifs. Bernard le fit taire en lui ordonnant de prier pour ta conversion des Juifs, et de ne déclarer la guerre qu'aux superbes ; il apaisa les Murmures des peuples qui avaient écouté Rodolphe avec joie, et courut à Spire où l'empereur Conrad III tenait une diète. Conrad hésitait à se croiser un jour que Bernard célébrait la messe, l'empereur et les princes étant là, il s'interrompit tout à coup et parla de la guerre sainte. Il représenta le jugement dernier au son de la trompette fatale, et Jésus-Christ s'adressant à Conrad comblé de biens pour lui reprocher son ingratitude. L'empereur n'y tint pas et les larmes aux yeux il jura d'aller où la volonté de Jésus-Christ l'appelait. Il prit des mains de Bernard la croix et un étendard béni par le ciel même. Dans une autre diète, réunie en Bavière, et animée par les lettres du prédicateur, le duc de Bohême, le marquis de Styrie, le comte de Carinthie, le due de Turin, le marquis de Montferrat, jurèrent la guerre contre les infidèles. L'Allemagne, émue depuis le Rhin jusqu'au Danube, envoya de nombreux guerriers ; des voleurs, des brigands qui Faisaient pénitence et promettaient leur sang à Jésus-Christ. Alors Bernard repassa en France ; remplit tous les cœurs d'enthousiasme et d'espoir au récit de ce qu'il avait fait des Allemands, et écrivit au pape : *Je vous ai obéi, et votre autorité à béni mon obéissance. Les villes et les châteaux commencent à se changer en solitudes ; on voit partout des veuves dont les maris sont vivants.*

Des envoyés de Roger de Sicile avaient proposé la route de mer, et offert des vaisseaux- Roger voulait tourner les croisés à leur passage contre les Sarrasins d'Afrique qui menaçaient la Sicile. On préféra la route de terre. Conrad partit le

¹ Voyez le long récit de Cinnamus, au commencement du 2e livre ; du reste toutes ces restitutions ne fixent aucune limite, et il est difficile de savoir ce que l'empereur avait perdu et ce qu'il recouvrait.

premier (1147) ; il était le beau-frère de l'empereur Manuel¹ ; il espérait son alliance ; imprudent que les dangers de la première croisade n'avaient pas averti, et dont la bonne foi chevaleresque ne soupçonnait pas la perfidie même dans un Grec. L'empereur ne redoutait rien tant qu'une croisade. Le *mouvement des Celtes, des Germains, des Gaulois, de tous ceux qui habitaient autour de l'ancienne Rome*, ne pouvait que l'inquiéter. Leur prétexte, disait-on à C. P., c'était de passer en Asie pour combattre les Turcs, et de descendre en Palestine pour visiter le temple du Seigneur, mais le véritable objet de leur départ, c'était d'infester sur leur chemin les terres des Grecs, et de renverser tout ce qu'ils rencontreraient ; leur armée était innombrable ; Xerxès, au passage de l'Hellespont, n'avait pu se vanter d'une si formidable armée². Il y avait parmi eux des femmes portées sur des chevaux, à la manière des nommes, armées de lances, et fières de vinage, plus hardies que les Amazones ; l'une d'elles, comme une autre Penthésilée, avait un vêtement bordé d'or, et on la surnommait la femme *aux pieds d'or*. Manuel reçut leurs ambassadeurs qui demandaient le passage, promit de tout accorder, et envoya ordre dans ses provinces d'exposer des vivres sur leur route. Mais il craignait que le loup ne vint sous la peau de la brebis, et que le lion ne fût caché sous la peau du renard. Il rassemblait ses forces, et délibérait sur le danger avec les siens. On répétait combien il y avait de cavaliers dans cette armée étrangère, combien de guerriers pesamment armés, combien de fantassins ; qu'ils étaient tout d'airain, avides de meurtres, que leurs yeux étincelaient, qu'ils trouvaient plus de joie dans le sang, que les autres à se baigner dans l'eau. On ajoutait que le tyran de Sicile, comme *un monstre marin*, infestait les bords de la mer. Des querelles survenues entre les Grecs et les Allemands augmentaient les craintes malgré la sévérité de Conrad, qui traitait cruellement ceux qui apportaient des vivres dans le camp sans les payer³. À C. P. même une sorte de rivalité s'établit entre Conrad et Manuel, tous deux empereurs, et tous deux successeurs de César et de Constantin. Le Byzantin exigea que le Bosphore fût immédiatement traversé l'armée allemande, après avoir répondu audacieusement qu'il dépendait d'elle de rester ou de partir, monta enfin les vaisseaux de l'empire tous rassemblés et qui suffirent à peine. L'empereur ensuite ne négligea rien pour leur rendre la route difficile. Les villes grecques fermaient leurs portes et n'offraient pas de vivres : on descendait du haut des murs des paniers où les croisés déposaient d'abord leur argent ; quelquefois on leur rendait en échange du pain ou autre chose. D'autres fournissaient de la farine mêlée de chaux, pour les empoisonner. Je ne sais, dit l'historien Nicéas, si cette chose se faisait de concert avec l'empereur ; mais ce qui est certain, c'est que, par ordre de l'empereur, on fabriqua une mauvaise monnaie avec du mauvais argent, et qu'on la donnait à ceux de l'armée d'Italie qui avaient quelque chose à vendre. Pour tout dire en un mot, il n'est aucun genre de mal que l'empereur n'ait essayé contre eux ou n'ait fait essayer. *On voulait qu'un souvenir éternel éloigne leurs descendants des terres de l'empire*⁴. L'Occident s'en est souvenu au delà des espérances des Grecs ; au jour fatal marqué pour sa ruine, C. P. implora les descendants de ces Latins l'Occident ne répondit plus.

¹ Otton de Frisingue, *Chron.*, liv. 7, ch. 28.

² Cinnamus, 2-12.

³ Nicéas, *Manuel Comnène*, 1-4.

⁴ Nicéas, *Manuel Comnène*, 1-14.

Manuel s'était entendu avec les Turcs. Conrad marcha sans obstacle jusqu'à Dorylée ; alors parurent les Turcs. Les Allemands, sans ordre, se précipitent en Grand tumulte ; mais les Turcs tournent le dos, feignent la fuite, et entraînent à leur poursuite une partie des croisés ; puis ils se rassemblent, et frappent les hommes et les chevaux. Conrad, audacieux soldat, perdit tous les chevaux que Manuel lui avait donnés, et faillit être pris¹.

Le roi de France — que les Byzantins appellent roi de Germanie — avait passé le Danube ; les Grecs vantaient sa modération. Celui-là, disaient-ils, n'avait pas enflé son cœur comme Conrad ; il était certain qu'il ne voulait faire aucun mal aux Grecs ; il recevait avec bienveillance les ambassadeurs impériaux. Manuel recherchait son affection, et dans une entrevue au palais, il descendit de son siège élevé, et se plaça à côté du roi de France, sur un siège que les Romains appellent *sella*². Mais ce n'était là qu'une ruse : les Allemands périssaient en Asie, par les intrigues de Manuel. Les Français apprirent bientôt que tous leurs desseins étaient livrés aux Turcs ; ils murmuraient, et pendant que l'empereur, à l'exemple d'Alexis, cherchait à obtenir le serment des croisés, l'évêque de Langres leur conseilla de prévenir leur ruine en prenant C. P. Les chevaliers refusèrent ; les barons prêtèrent serment, et passèrent en Asie.

Ils rencontrèrent près de Nicée l'armée vaincue des Allemands. La perfidie grecque était certaine ; mais d'abord les Français se mirent à rire : *Pousse, pousse, Allemand*, criaient-ils. C'était, dit Cinnamus, un cri de dérision en usage chez les Français, dont la cavalerie rapide insultait à plaisir à la pesanteur de l'infanterie allemande. Conrad et Louis s'étaient embrassés en pleurant ; mais Conrad fatigué, réduit à quelques soldats, et rappelé à G. P. par Manuel qui lui conseillait le repos, se sépara du roi de France, après avoir juré qu'il le rejoindrait en Palestine. Tandis que l'Allemand prenait dans la ville impériale *toutes sortes de distractions*. Louis le Jeune traversait l'ancienne Phrygie (1148), et arrivé sur les bords du Méandre, il aperçut les Turcs. Le fleuve traversé en présence des barbares, et malgré les coups redoublés de leurs flèches, les Turcs s'enfuirent en petit nombre ; le reste était mort, et leurs ossements couvrirent le bord du fleuve, *semblables aux ossements des nations exterminées par Marius, dont les Marseillais entourèrent leurs vignes*³. Mais il fallait forcer le passage dans chaque province. Dans les défilés de la Pamphylie, l'armée, partagée en deux corps, fut entourée par les Turcs ; l'arrière-garde, où était le roi, surprise dans son désordre, combattit mal ; trente compagnons du roi périrent à côté de lui, et le découvrirent en tombant. L'armée fuyait, le croyant mort lui-même ; il restait adossé contre un rocher, bravant seul l'attaque des infidèles : il ne fut sauvé que parce qu'on le prit pour un soldat, rejoignit enfin son avant-garde. Entrés dans la Pamphylie, ils souffrirent le froid, la faim, l'humidité, leurs vêtements tombaient en lambeaux. Attalie, ville grecque, environnée de forteresses turques, ne consentit à les recevoir que lorsqu'ils firent entendre des murmures terribles ; le gouverneur grec eut peur et offrit des vaisseaux. Louis accepta et s'embarqua : mais il laissait sur le bord deux troupes de pèlerins, après les avoir recommandés au gouverneur d'Attalie, et payé de cinquante marcs d'argent les soins qu'il demandait. Les Grecs les trahirent, les laissèrent combattre contre les Turcs, leur refusèrent un asile dans leurs murs ; les malheureux furent exterminés en cherchant leur route vers la Cilicie.

¹ Cinnamus, 2-16.

² Cinnamus, 2-17.

³ Nicétas, *Manuel Comnène*, 1-6.

Le roi de France arrivait enfin dans la principauté d'Antioche. Pour l'y retenir, et lui faire combattre ses ennemis avant ceux de Jérusalem, Raimond de Poitiers gagna Léonore de Guienne, sa nièce, dont les mœurs légères se trouvaient à l'aise sous le beau ciel de la Syrie, et dans la cour brillante d'un Aquitain transplanté en Orient ; elle déclara qu'elle voulait rester à Antioche, et menaça, si on la contrariait, de faire cesser son mariage pour cause de parenté. Louis irrité l'emmena de force, et se rendit aux prières du roi de Jérusalem, sans se reposer à la cour du comte de Tripoli. Comme il entra à pied dans la terre sainte, Conrad, fidèle à sa parole, y arrivait par mer. Baudouin III convoqua une grande assemblée à Ptolémaïs, et on décida que Damas serait assiégée. Personne n'avait encore pu emporter cette ville, toujours indépendante sous un sultan. Défendue à l'orient et au midi par de hautes murailles, elle était ailleurs environnée de jardins plantés d'arbres, hérissés de palissades, de murs de terre et de petites tours. L'armée chrétienne pénétra dans les jardins ; en tête, le roi de Jérusalem et les chevaliers du temple ; au centre, Louis le Jeune, et Conrad à l'arrière-garde, avec son débris d'armée qui formait la réserve, et veillait aux surprises. Une première bataille devant la ville effraya les Sarrasins, surtout par la valeur de Conrad, qui avait passé à l'avant-garde, et d'un seul coup d'épée fendait ses adversaires en deux parts. Cette victoire donna de l'eau aux chrétiens ; les musulmans couchèrent sur la cendre, se rassemblèrent autour du Koran, et invoquèrent Mahomet. Pour se donner le temps de fuir, en retardant le vainqueur, ils obstruaient les rues de grosses poutres, de chaires et de pierres amoncelées. Mais déjà les croisés, trop confiants, se disputaient à qui d'entre eux Damas devait appartenir. Les musulmans le surent et firent des propositions aux barons de Syrie essayant de leur rendre suspects les nouveaux venus de l'Occident, menaçant de livrer Damas à Nour-Eddin. Alors les barons de Syrie proposèrent de changer l'attaque et de livrer l'assaut du côté des murs. En même temps arrivaient à Damas vingt mille Kurdes et Turcomans, avec Ayoub et son fils Saladin. L'eau manqua une seconde fois aux croisés quand ils eurent changé de place ; la diable redoubla au bruit d'une armée qui venait d'Alep. Le siège de Damas fut levé, et la seconde croisade se termina par une retraite. Louis le Jeune, pris par les Grecs au retour, ne fut sauvé que par la vaillance du roi de Sicile, Roger, et rien n'arrêta plus l'ambition de Nour-Eddin.

III

Les atabecks semblaient plus redoutables que les premiers sultans seldjocides, et Nour-Eddin que Barkiarok. Leur dévouement à la lettre du Koran, leur haine des sectes rivales ne pouvait pas sans doute rendre la vie à l'islamisme, mais en détruisant les sectaires, en relevant l'autorité du khalife de Bagdad, ramener un moment les hommes de Mahomet à l'unité et opposer aux chrétiens une seule puissance. Nour-Eddin le tenta, imitateur des mœurs des premiers khalifes, observateur rigide des formes ordonnées par le prophète, il attaqua les Ismaélites, et les détruisit ; il remit en honneur les Abbassides, les Sunnites, ceux qui réclamaient sans partage la succession de Mahomet, et il entreprit la ruine des princes chrétiens de la Palestine.

Le khalife de Bagdad, Moctafi II, le cinquantième depuis Mahomet, le sixième depuis la victoire d'Alp-Arslan sur Kayem, venait de secouer le joug du sultan seldjocide, qui gouvernait pour lui, et de reprendre le gouvernement de l'Irak (1152). Nour-Eddin prit enfin Damas ; il accusa le sultan de cette ville

d'intelligence avec les chrétiens, et par son expulsion réunit sous un seul maire tous les musulmans de Syrie. Baudouin III, pour réparer les désastres de la deuxième croisade, assiégeait Ascalon, ce poste avancé de la domination égyptienne, que n'avaient pu soumettre encore les plus brillantes victoires remportées devant ses murs. Cette fois elle succomba en trois jours ; cette belle cité, *cette fiancée de la Syrie*, arrachée à l'islamisme, fut rendue au vrai Dieu sous l'invocation de saint Paul. L'affront était grand pour les fatimites, la terreur fut plus grande encore. Ces khalifes depuis longtemps ne régnaient plus par eux-mêmes ; ils prêtaient leur nom à l'autorité de leurs vizirs ; le vizir pour arrêter les armes des chrétiens, s'engagea à leur payer tribut. Cet état de choses dura quelques années jusqu'au règne d'Amaury (1162), frère et successeur de Baudouin III et d'Adhed, le onzième fatimite ; alors le vizir Schaour, refusant le tribut, et axant été supplanté par Dargham, que les chrétiens soutenaient, appela à son aide Nour-Eddin ; l'atabek lui donna pour le rétablir, des troupes commandées par Chirkouk et son neveu Saladin (*Salaheddin*). Schaour reprit l'autorité, mais comprenant bientôt les projets ambitieux de ses alliés, il rechercha contre eux l'alliance de ce même roi de Jérusalem qu'il avait rejetée naguère, et l'ayant obtenue, il obligea Chirkouk à retourner les mains vides auprès de son maître.

L'avidité de Chirkouk était excitée par la vue de l'Égypte ; celle de Nour-Eddin, le fut davantage encore par les récits de Son lieutenant. Pour la déguiser sous une apparence de zèle religieux, l'atabek recourut au khalife de Bagdad, qui par l'autorité de commandeur des croyants pouvait justifier une guerre d'ambition et entraîner les vrais fidèles à la ruine d'un empire rebelle. Aussitôt les imans du khalife prêchèrent partout la guerre, et renouvelèrent les promesses du paradis de Mahomet. Cette tendance à l'unité musulmane avertissait assez les chrétiens d'employer leurs efforts à entretenir la division. Amaury se déclara donc l'ami des ennemis du Sunnite : arrivé le premier en Égypte, il fit alliance avec Schaour et le fatimite ; et la nombreuse armée de Nour-Eddin, diminuée par les ouragans du désert, et assaillie par les troupes chrétiennes, eût été exterminée facilement si Amaury avait su achever sa victoire. Il triompha cependant. Saladin, chargé de la garde d'Alexandrie, se fit admirer par sa valeur, et fut armé chevalier par les chrétiens eux-mêmes ; mais il fut forcé de leur rendre la place : l'Égypte fut délivrée une seconde fois, et le libérateur Amaury remporta de grandes richesses et la reconnaissance de Schaour (1167).

Nour-Eddin, humilié de nouveau, n'aurait peut-être pas repris la guerre si Amaury ne lui en eût donné une occasion favorable. Le roi de Jérusalem, malgré les représentations du grand maître du temple, malgré les prévisions des chevaliers qui redoutaient pour la valeur chrétienne la vue seule de l'Égypte, conçut la pensée de conquérir pour lui-même le pays qu'il avait conservé à ses alliés. Il était ami de l'empereur Manuel, dont il avait épousé la nièce, il espérait des secours en hommes et surtout des vaisseaux il partageait d'avance aux compagnons rie son entreprise, le butin et les villes de l'Égypte. Il parut inopinément (1168), et s'empara de Bilbéis. Le vizir et le fatimite hors d'état de résister, implorèrent l'assistance de Nour-Eddin, et, en attendant ce secours, retardèrent par de forges sommes d'argent les succès de l'imprudent Amaury. A peine Chirkouk eut reparu qu'ils se joignirent à lui, et firent reculer Amaury dans son royaume. C'est ainsi que le roi de Jérusalem livra l'Égypte aux atabeks ; Chirkouk prit cette fois des précautions sévères pour garder le pays. Après avoir proclamé Nour-Eddin, le prince victorieux, il tua Schaour, dont il redoutait la rivalité, et se fit vizir à sa place. Sa mort transmit cette dignité à son neveu

Saladin. Ce jeune homme avait jusque-là dissimulé son génie sous les mœurs orientales. Dès les premiers jours (1170) de son administration, il repoussa d'Égypte une quatrième expédition d'Amaury, aidé cette fois d'une flotte grecque, et acheva l'établissement de la domination de Nour-Eddin. Tous les ismaélites qui occupaient des places furent destitués, au profit des Sunnites ; Adhed, le dernier fatimite, disparut. Déjà, par ordre de Nour-Eddin, dans les prières des mosquées, on ne prononçait plus son nom, mais celui du khalife de Bagdad ; la couleur noire des Abbassides triomphait, comme au temps d'Aboul-Abbas, et l'islamisme croyait à sa force et à la durée de cette unité, dont la ruine était réservée aux Mongols.

Il semblait maintenant que rien n'empêchait plus l'atabek de conquérir les États chrétiens de Palestine ; il attaquait même déjà les principautés d'Antioche et de Tripoli ; et il leur eût fait éprouver sans doute le sort d'Édesse, sans les inquiétudes que lui inspirait Saladin, gouverneur d'Égypte ; le maître et le lieutenant employaient vis-à-vis l'un de l'autre le mensonge et la perfidie ; celui-là pour commander, celui-ci pour ne pas obéir. Nour-Eddin rappelait Saladin pour l'associer à ses nouveaux efforts contre les infidèles ; Saladin sortait d'Égypte, errait dans le désert, puis retournait, disait-il pour conquérir la Nubie ou les côtes de la mer Rouge. Ces incertitudes donnèrent quelque repos aux chrétiens ; elles continuèrent encore après la mort de Nour-Eddin (1173), et d'Amaury (1175). Malek-es-Saleh Ismaïl, le fils de Nour-Eddin, l'héritier d'Édesse, de Damas, d'Alep, de Mossoul et de l'Égypte, avait onze ans ; Baudouin IV, fils d'Amaury, en avait treize. Pendant que le comte de Tripoli disputait au seigneur de Carac la régence du royaume de Jérusalem, les émirs se disputaient avidement la tutelle ou plutôt la possession des villes de Malek-es-Saleh. Il était d'une politique habile d'entretenir la division des ennemis du nom chrétien, et surtout de contrarier l'ambition de Saladin, le plus redoutable de tous. On soutint donc contre lui les autres émirs ; mais on consentit bientôt à recevoir son argent pour lui donner la paix. Quand un vit qu'il était en pleine possession de l'Égypte, qu'il avait battu ses rivaux occupé Damas, et qu'il ne laissait qu'Alep au fils de Nour-Eddin, on reprit les armes, et d'abord avec succès. Une seconde victoire d'Ascalon, aussi glorieuse que celle de Godefroi, illustra Baudouin IV ; le fier sultan obligé de fuir devant la vraie croix, n'échappa que par la rapidité d'un chameau. Revenu, au Caire, il fit décapiter quelques prisonniers chrétiens par les *dévots de l'islamisme* ; mais il déclarait lui-même que l'étoile de la famille d'Ayoub avait pâli, et jamais le souvenir de sa défaite d'Ascalon ne sortit de sa mémoire (1178).

Les chrétiens conçurent trop de fierté de ce succès. Le plus aventureux de tous les chrétiens, le plus brave peut-être, mais le plus imprudent, était Renaud de Châtillon. Il avait suivi l'armée de Louis le Jeune en Asie ; par son mariage avec la veuve de Raimond de Poitiers, il était ensuite devenu prince d'Antioche. Ses guerres contre les Grecs et les musulmans avaient été marquées d'événements divers ; il avait enfin été pris par le père de Saladin. Délivré après la victoire d'Ascalon, repoussé d'Antioche où régnait un autre prince, mais investi par Baudouin IV de la seigneurie de Carac, il ne cessait pas de harceler les musulmans. Saladin, avait traité avec le roi de Jérusalem ; Châtillon refusant de poser les armes, continuait ses excursions, et dépouillait les caravanes musulmanes et les pèlerins de la Mecque. Toutes les représentations de Baudouin, toutes les menaces de Saladin, furent inutiles. Châtillon ne comprenait pas qu'on fit la paix avec les infidèles, ou qu'on l'observât quand elle était faite. En 1182, Saladin réunit Alep à ses États, après la mort du fils de Nour-Eddin, et

pour punir Chatillon, il commença de menacer le royaume de Jérusalem. Il s'avancait doucement, emportant une ville, une petite province, à peine aperçu des chrétiens. Châtillon conçut alors un grand projet, c'était de surprendre Médine et la Mecque, de les détruire et de couper court à la dévotion musulmane, dont le centre eût été supprimé par là. Il n'était qu'à deux lieues de Médine, quand une armée égyptienne supérieure en nombre accourut ; il fut vaincu, et les prisonniers chrétiens, conduits à Médine, périrent dans la solennité du Baïram. Saladin, frémissant du danger que l'islamisme avait couru, et plus irrité encore de l'audace de Châtillon, jura par le Koran qu'il vengerait l'honneur de la religion musulmane.

Le moment était favorable. Baudouin IV, obligé par ses maladies à remettre l'administration à un régent, avait choisi d'abord Gui de Lusignan, le second mari de sa sœur Sibylle ; puis mécontent à juste titre, il confia la régence au comte de Tripoli, et désigna pour la royauté son neveu, Baudouin V, né du premier mariage de sa sœur (1185). Quand il fut mort Sibylle préféra son mari à son fils, et par une ruse fit couronner Gui de Lusignan. Le comte de Tripoli réclamait pour son pupille, et menaçait Lusignan de la guerre civile, lorsque la guerre avec Saladin devint sérieuse (1187).

Une première bataille fut soutenue dans la Galilée par cinq cents chevaliers de Saint-Jean et du Temple. Les intrépides hérissés de flèches, brillés par la soif, ne cédaient qu'à la mort. Les musulmans eux-mêmes, les admirant à terre, essuyaient leur sang, ou s'arrachaient les lambeaux de leurs habits ; le grand maure du Temple et deux chevaliers échappèrent seuls ; leur vue réconcilia le comte de Tripoli et le roi Lusignan. Saladin venait d'emporter d'assaut la ville de Tibériade : on marcha à sa rencontre. L'armée musulmane, postée devant le lac, couvrait les collines et dominait les défilés par où les chrétiens devaient passer. On se résolut à s'ouvrir une route au travers jusqu'au Jourdain. Mais les musulmans répondirent à l'attaque par une grêle de pierres et de flèches, et leur cavalerie descendue rapidement des hauteurs disputait le passage. Les chrétiens, serrés autour de la vraie croix, gardaient leurs rangs et paraissaient invincibles sous ce bouclier. Harassés du combat, privés d'eau, ils furent secondés par la fin du jour ; ils eurent la nuit pour se reposer, et recommencèrent le lendemain. Saladin avait placé ses archers sur des hauteurs, après leur avoir distribué quatre cents charges de flèches, et ses précautions étaient prises pour cerner les chrétiens. Le vent aida à l'islam : *les flèches sifflaient en l'air comme le vol des passereaux*, et *l'eau des glaives couvrait la plaine comme l'eau de la pluie*, enfin, pour décider la terrible querelle *des fils du paradis et des enfants du feu*, Saladin mit le feu aux herbes sèches qui remplissaient la plaine, pour étouffer l'ennemi. Les chrétiens, entourés de fumée, s'avançaient sans rien voir, et frappaient de terribles coups de lance ; apercevant une montagne à leur gauche, ils s'y portèrent ; trois fois l'ennemi les y attaqua, trois fois il fut repoussé. Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple auraient encore sauvé les chrétiens s'ils avaient pu l'être. La vraie croix étant tombée aux mains infidèles, ce fut le signal du désespoir ; les uns jetaient leurs armes et attendaient la mort ; d'autres se précipitaient sur les glaives des musulmans. Gui de Lusignan et son frère Geoffroi, Renaud de Chatillon, le grand maître des templiers, étaient pris. Raimond de Trivoli s'était seul ouvert un passage, pour aller mourir dans sa capitale. Saladin, fier de ce champ de bataille, de ces collines et de ces vallées rouges de sang, de ces têtes, de ces bras, de ces jambes jetés pêle-mêle,

savourait avec délice ces suaves parfums de la mort¹. On lui amena la foule des prisonniers ; il traita bien le roi, et lui donna une boisson rafraîchie dans la neige. Le roi passait la coupe à Renaud de Châtillon : **Arrête, s'écrie le vainqueur, ce traître ne boira pas en ma présence ; je ne veux pas lui faire grâce.** Il lui reprocha ses trahisons, et lui offrit l'adoption de l'islamisme, comme condition de salut. **Garde ta loi,** répond Châtillon. Le sultan le frappant de son glaive, les musulmans se jetèrent sur le brave désarmé, et sa tête roule aux pieds de Lusignan. On amena ensuite les chevaliers du Temple et de Saint-Jean. **Je veux,** dit Saladin, **délivrer la terre de ces deux races immondes.** Des émirs, des docteurs de l'islam entouraient le trône ; il permit à chacun d'eux de tuer un chevalier enchaîné. Enfin, on lui montra la vraie croix : **Il paraît,** lui dit un émir, **à la désolation des chrétiens, que ce bois n'est pas le moindre prix de ta victoire.** On la conserva soigneusement.

Tout céda après ce désastre ; la citadelle de Tibériade, Naplouse, Jéricho, Ramla, Ptolémaïs, Césarée, Jaffa ; toutes reçurent l'étendard jaune du sultan. Ascalon fut assiégée ; elle se défendit, et la brèche étant ouverte, elle refusa la paix proposée, puis accepta à condition que le roi de Jérusalem serait remis en liberté dans un an. Mais Ascalon soumise, rien ne protégeait plus Jérusalem ; là étaient une reine éplorée, les enfants des morts ou des prisonniers de Tibériade, quelques fugitifs et quelques pèlerins d'Occident ; les portes n'étaient pourtant pas ouvertes quand Saladin arriva, Il fit appeler les principaux habitants, et leur offrit une partie de ses trésors et des terres, s'ils voulaient sortir sans combat. **Nous ne pouvons,** dirent les chrétiens, **céder Jérusalem où Dieu est mort, encore moins la vendre. — Les tours et les remparts de Jérusalem seront donc renversés, s'écria le sultan, les musulmans égorgés par Godefroi seront vengés, j'en jure par le Koran.**

Le brave Baléan d'Ibelin, échappé de Tibériade, répara aussitôt les fortifications, créa cinquante chevaliers, arma tout ce qui était en âge, prit les richesses des églises ; les étendards de Saladin, flottant sur les hauteurs d'Emmaüs, animaient tous les murs. Le siège, commencé au lieu même où Godefroi avait campé, fut troublé par des sorties. Saladin dirigea son attaque sur le nord, et mina les remparts ; on sortit pour détruire les travaux ; les chrétiens se comptant et se rassuraient sur leur petit nombre : **un seul de nous fera fuir dix infidèles, dix en feront fuir dix mille ;** et ils avançaient avec une valeur incroyable. Mais le nombre remporta les travaux inaccessibles, derrière la masse de leurs défenseurs, demeurèrent debout ; les chrétiens rentrèrent en pleurant. On commençait à désespérer ; le cri lugubre, *miséricorde*, retentissait d'un bout de la ville à l'autre : on découvrit alors un complot ; les chrétiens grecs de la Syrie, les *melquites*, allaient livrer Jérusalem. Dans cette détresse, Baléan d'Ibelin demanda une capitulation. Le sultan ne répondit pas ; on demanda encore, il ne répondit pas. A la troisième demande, il répondit avec dédain : **Comment voulez-vous que j'accorde des conditions pour une ville prise ?** On se chargea de lui prouver qu'elle n'était pas prise ; on le repoussa bravement. Aussitôt, il consulta les docteurs de sa loi ; ceux-ci lui dirent que, malgré son serment, il pouvait accorder des conditions ; il donna la vie, et vendit la liberté aux hommes pour dix pièces d'or, aux enfants pour deux, aux femmes pour cinq. Tous les guerriers eurent la permission de gagner Tyr ou Tripoli.

¹ Voyez Michaud. Le récit appartient au secrétaire de Saladin et peut faire apprécier la modération si vantée de l'Ayoubite.

Les larmes furent abondantes quand il fallut quitter la ville. Il n'y avait pas cent ans que Godefroi l'avait enlevée aux fatimites. Était-ce donc pour quelques années seulement que Dieu l'avait rendue à tant d'efforts, après tant de sang versé ? Après avoir pleuré sur le tombeau de Jésus-Christ, on se dirigea vers les portes ; mais elles étaient toutes fermées, excepté celle de David. Le sultan avait fait dresser son trône sur le chemin pour voir passer l'exil du christianisme. Le patriarche marchait en tête ; il emportait les vases sacrés ; les ornements de l'église du Saint-Sépulcre, puis venait la reine Sibylle suivie de femmes chargées de leurs enfants. Quelques-unes osèrent s'agenouiller devant le trône du sultan, et demander la liberté de leurs maris ou de leurs fils. Saladin fut touché : il écouta les plaintes, et promit d'adoucir les maux. D'autres emportaient, au lieu de leurs richesses, des parents affaiblis par l'âge ou des malades. Saladin, ému de nouveau, permit aux hospitaliers de Saint-Jean de rester dans la ville pour soigner les malades. Maintenant qu'il ne craignait plus la valeur de ces chevaliers, ils avaient cessé d'être une race immonde à ses yeux (1187).

Les chrétiens auraient trouble de leur présence le triomphe de Saladin ; ils étaient enfin partis : il convertit toutes les églises en mosquées, fit laver avec de l'eau de rose, apportée de Damas, la grande mosquée d'Omar ; il y plaça lui-même la chaire construite par Nour-Eddin, et de là partirent les exhortations à la guerre sainte, *la plus noble coutume des musulmans, et les prières pour le khalife de Bagdad, le glaive tranchant et l'étoile resplendissante de Dieu.*

Heureusement pour les chrétiens d'Asie, la nouvelle de la prise de Jérusalem avait couvert l'Europe d'une morne consternation. Le pape Urbain III était mort de douleur ; des chants lugubres répétés dans les villes, des images où l'on voyait le tombeau de Jésus-Christ foulé aux pieds, et souillé par les chevaux ennemis tout appelait le monde chrétien à la vengeance. Le vice parut le grand coupable, la seule cause de la colère de Dieu, qu'il fallait détourner par une vie sainte désormais. L'oubli des injures, les aumônes, furent prêchés par exemple. Grégoire VIII et son successeur Clément III publièrent la croisade, et travaillèrent à mettre la paix entre Gênes et Pise désunies ; enfin l'archevêque de Tyr, Guillaume, l'historien des croisades, arriva pour emmener les hommes de l'Occident. Il anima l'Italie ; à son approche, le roi d'Angleterre Henri II, le roi de France Philippe-Auguste posèrent les armes, et l'écoutèrent près de Gisors. Aux plaintes de l'archevêque répondit le cri de guerre : *la croix, la croix* ; les deux rois, Richard Cœur de Lion, fils de Henri II, le duc de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Champagne, de Blois, du Perche, les deux frères Josselin et Mathieu de Montmorency, jurèrent de délivrer la terre sainte. Mais on manquait d'argent ; dans le conseil des princes et des évêques, on convint de lever une dîme, que l'on appela *Saladine*, au nom de l'ennemi. On la levait dans chaque paroisse, en présence d'un prêtre, d'un archiprêtre, d'un templier, d'un hospitalier, d'un homme et d'un clerc du baron et d'un clerc de l'évêque, Philippe-Auguste fit arrêter tous les Juifs dans leurs synagogues, et les força de livrer cinq mille marcs d'argent. En Angleterre, Henri II lui-même présida à cette levée ; il manda devant lui les plus riches habitants des villes et l'estimation étant faite par des arbitres, il les obligea de remettre le dixième de leurs revenus. Une nouvelle guerre entre la France et l'Angleterre allait retarder l'expédition, lorsque Henri II mourut, et fut remplacé par Richard Cœur de Lion (1189). Le nouveau roi rassemblant l'Angleterre près de Northampton, y fit prêcher la croisade par l'archevêque de Cantorbéry. Le prédicateur courut ensuite le pays, soulevant tout de sa parole ; l'enthousiasme alla si loin que les Juifs furent massacrés dans les villes de Londres et d'York. Alors Philippe et Richard se virent à Nonancourt

convinrent de se rendre par mer en Palestine, et firent des règlements de discipline pour la route. Aucune femme ne suivrait les croisés ; les jeux de dés et de hasard furent défendus. Celui qui donnerait un soufflet, serait plongé trois fois dans la mer ; cella qui frapperait de l'épée, serait privé du poing ; le voleur recevrait de la poix bouillante sur sa tête rasée et couverte de plumes ; le meurtrier, attaché au cadavre de sa victime, périrait dans les flots ou enterré vif.

Les deux rois étaient déjà devancés. Guillaume de Tyr avait visité l'Allemagne et sollicité l'empereur Frédéric Barberousse ; il avait donné la croix aux seigneurs et aux prélats. L'empereur ne voulut recevoir dans son armée que des hommes habitués à la guerre et qui pouvaient emporter trois marcs d'argent ; il éloigna les vagabonds et les aventuriers dont la vie dérégulée avait déshonoré les autres croisades, et imposa un tribut à ceux qui ne portaient pas. Il écrivit à Saladin pour lui déclarer la guerre, s'il ne rendait Jérusalem et les autres villes enlevées aux chrétiens ; il demanda le passage au sultan d'Iconium ; il l'avait aussi demandé à l'empereur grec.

L'empereur Manuel Comnène, après de longues guerres contre les Turcs et les Normands d'Italie (v. ch. XX), était mort en âge. Son fils Alexis II lui avait succédé. Mais sa jeunesse, livrée à la régence d'une mère débauchée et à la cupidité de courtisans rapaces, remplit le palais impérial de confusion et de tempêtes, *semblable au serpent de la fable s'avançait pour sa ruine la tête en arrière*¹. Andronic Comnène, cousin de Manuel, qui l'avait exilé, apprit au lieu de sa retraite les troubles du palais, les jeux, les courses à cheval dont on amusait le jeune Alexis ; *comment ses gouverneurs s'élançaient dans les provinces à la manière des abeilles, et faisaient de l'argent au lieu de miel ; comment ils s'engraissaient de profite sordides, à la mode des pourceaux, sans aucun souci de la gloire ou de l'État, et tout entiers à leurs vices et à leur turpitude*². Il osa revenir vers C. P. et déclara la guerre au sébastocrator qui partageait la régence avec l'impératrice. Après une faible lutte, les courtisans passèrent à Andronic ; le sébastocrator lui fut livré, et, pour commencer sa puissance, Andronic déclara la guerre aux Latins établis dans la ville. La multitude les haïssait aussi ; on les combattit sur terre et sur mer. Les Latins, entourés par deux armées, ne pouvaient se défendre ; chacun chercha son salut comme il put ; ils ouvraient leurs maisons au pillage, espérant désarmer la haine par les richesses et les biens de tout genre dont elles étaient pleines. Les uns se dispersèrent dans la ville, les autres trouvèrent un asile dans les maisons des grands ; d'autres, sautant sur des vaisseaux échappèrent au glaive. Mais tous ceux qu'on prit perdirent la tête et tous leurs biens. Quelques vaisseaux, chargés de fugitifs, errèrent dans l'Hellespont, et s'échappèrent après avoir brûlé plusieurs monastères. Andrade entra enfin dans C. P., et donna permission à l'empereur Alexis et à sa mère de venir le visiter. Il traita la mère sans dissimulation, mais salua l'empereur avec une déférence hypocrite. On saisit dans ce moment un homme grand de taille, sans demeure, qui errait autour des maisons des nobles, pour mendier quelques morceaux de pain : on le prit pour un magicien, on le livra à la populace qui l'entoura de bois sec et de sarments, et le brûla pour amuser Andronic. Ce nouveau maître administra comme il voulut, d'attaqua aux

¹ Nicéas, *Alexis, fils de Manuel*.

² Nicéas, *Alexis, fils de Manuel*.

nobles, aveugla Jean Cantacuzène, fit périr par le poison la sœur d'Alexis, le dépouilla lui-même, et se fit couronner¹.

Le règne d'Andronic fut de deux ans. Nicée et Pruse refusa lent de le reconnaître. Nicée, après la perte de son plus brave défenseur, se rendit ; les uns furent exilés, les autres précipités du haut des remparts. Pruse, malgré ses efforts, ne réussit pas mieux ; Andronic traita les habitants, non pas comme un homme, mais comme un lion affamé qui tombe sur un troupeau sans défense² : il mit une recherche cruelle dans le genre de supplices. Ange Théodore eut les yeux crevés, on l'attacha sur un âne et on le conduisit au delà des limites de l'empire ; il eût été dévoré par les bêtes féroces, comme Andronic le désirait, si des Turcs n'en avaient eu pitié. D'autres furent pendue à des arbres élevés, d'autres perdirent les doigts, ou les mains, ou les pieds, ceux-ci l'œil droit et le pied gauche, ceux-là l'œil gauche et le pied droit. A son retour, le peuple de C. P. l'accueillit avec des acclamations joyeuses, et fut régalé de spectacles et de jeux de-cirque. Mais les parents d'Alexis excitèrent le roi de Sicile contre le tyran. Les Normands ravagèrent la Grèce infatigablement. Pour se venger, Andronic fit périr plusieurs grands ; mais il ne put atteindre Isaac l'Ange, issu par les femmes du premier Alexis, et que le peuple aimait. Isaac tua l'assassin envoyé contre lui, et accourut sur une place en criant : *Je viens de tuer le diable*. Le peuple ameuté se soulève, Andronic arrêté par ses soldats, est amené à Isaac, proclamé empereur. Le tyran, livré aux outrages, fut pendu par les pieds, et Isaac l'Ange régna (1185).

Isaac était empereur au moment de la troisième croisade : obligé de repousser les Normands, menacé par les Bulgares qui se révoltaient (1186) sous la conduite de Calo-Pierre et d'Asan, entouré de moines schismatiques qui détestaient les Latins, Isaac eut peur de l'empereur allemand, et se prépara à nuire aux croisés. Il n'osa pas refuser le passage, mais fit alliance avec Saladin. Il donna ordre de fournir des vivres aux croisés, mais en même temps d'abattre les murs des villes par où ils devaient passer, afin qu'ils ne pussent s'y établir. On fermait les chemins par des arbres renversés ; mais Frédéric Barberousse les franchit ; il écrivit qu'on essayait en vain de lui fermer la route, et surprit Philippopoli³. Il chassa l'armée de l'empereur qui ne rabattit rien encore de sa fierté. Refusant à Frédéric le titre d'empereur, il se nommait lui-même *très-sublime et très-puissant empereur, Ange de toute la terre*. Le patriarche soutenait ce ton fier, et disait en chaire que le meurtre de cent croisés obtenait le pardon de dix assassinats. Mais lorsque après l'hiver Frédéric approcha de C. P., Isaac changea de façons : il appela son ennemi *le très-victorieux empereur des Allemands* ; il demanda des otages et en donna, donna de l'argent et fit approcher des vaisseaux de Gallipoli. Toute l'armée allemande passa en quatre jours en Asie, et s'approcha de Philadelphie sans la traverser. Les habitants l'attaquèrent ensuite, mais ne pouvant rien contre *ces statues de fer et ces géants*, ils tournèrent le dos. Le sultan d'Iconium avait promis comme les Grecs. Les Allemands furent bien reçus à Laodicée de Phrygie, et Frédéric, dans son étonnement, s'écriait : *Si les provinces romaines avaient toutes de pareils chrétiens, si partout les soldats de Jésus-Christ avaient été reçus de cette manière, nous leur aurions donné volontiers nos richesses, et nous aurions traversé les frontières romaines sans rougir nos lances du sang chrétien*⁴. Mais bientôt les Turcs se montrèrent aussi

¹ Nicétas, *Alexis*, 18.

² Nicétas, *Andronic*, 1-3, 4.

³ Nicétas, *Isaac l'Ange*, 2-3.

⁴ Nicétas, *Isaac l'Ange*, 6.

perfides que les Grecs. On les aperçut rangés en bataille sur les hauteurs ; Frédéric, vainqueur, se rendit encore plus célèbre auprès des nations de l'Orient par un autre combat près d'Iconium. Les Turcs, rassemblés en avant de cette ville, ne la défendirent pas. Les Allemands s'établirent dans les faubourgs, ne prirent que ce qui était nécessaire pour leur nourriture et continuèrent leur route. Le Taurus était déjà traversé ; l'empereur marchait sur la Syrie en côtoyant une rivière qu'on appelle Sélef. La fraîcheur de l'eau le séduisit, il voulut s'y baigner ; on l'en retira glacé et mourant. Son fils, Frédéric de Souabe, emporta son corps avec l'espérance de l'ensevelir à Jérusalem, mais il était désormais refusé aux chrétiens de rentrer dans la ville sainte.

Saladin, après la prise de Jérusalem, avait commencé le siège de Tyr. Le fils du marquis de Montferrat, Conrad, s'était jeté dans la place ; soldat de l'Église contre l'Allemagne, libérateur de l'empereur de Byzance menacé d'une conspiration, ta sœur d'Isaac l'Ange et le titre de César ne lui avaient pas suffi ; il avait quitté sa femme et son beau-frère pour combattre les infidèles, et au moment où la ville de Tyr, effrayée par la bataille de Tibériade parlait de capituler, il était venu ranimer les courages, agrandir les fossés, réparer les fortifications ; son ardeur se communiqua à tous les habitants. Son père avait été pris à Tibériade ; Saladin, pour opposer le père au fils, menaça de placer le vieux Conrad aux premiers coups des assiégés. Dieu, répondit Conrad, *m'est plus cher que mon père ; rien n'arrêtera mes coups ; si les Sarrasins font périr un vieillard qui s'est rendu sur parole, j'aurai la gloire d'être fils d'un martyr.* Les attaques se multiplièrent : les templiers, les hospitaliers, *le chevalier aux armes vertes*, se faisaient admirer de Saladin lui-même. Repoussé sur terre et sur mer, le sultan leva le siège et attaqua Tripoli. Repoussé par les vaisseaux du roi de Sicile Guillaume, il se vengea sur Bohémond III, prince d'Antioche, à qui Tripoli appartenait, et lui vendit une trêve de six mois ; enfin maître de la forteresse de Carac, le château de Renaud de Châtillon, d'où cette guerre était sortie, il remit en liberté Gui de Lusignan (1188).

Le roi délivré errait sans royaume ; Tyr s'était donnée à Conrad, et ne voulait pas du vaincu de Tibériade ; Lusignan assiégea Ptolémaïs (1189) ; ce fut le point d'attaque de la troisième croisade ; le siège dura deux ans. D'abord la flotte des Pisans, douze mille hommes du Danemark et de la Frise, et une flotte anglaises guidée par l'archevêque de Cantorbéry, fermèrent le port, soutinrent l'attaque de Saladin, et le virent s'éloigner pour tout l'hiver. Au printemps, Henri, comte de Champagne, arriva. Le *grand comte*, pour parler comme les Sarrasins, fit construire des béliers, et deux tours énormes composées de bois, d'acier, de fer et d'airain ; puis Frédéric de Souabe, le fils de Barberousse, amena les restes de l'armée allemande. Un nouvel ordre religieux et militaire fut alors fondé. Dès l'an 1128, un riche Allemand avait établi à Jérusalem un hôpital pour les pèlerins de sa nation. Devant Ptolémaïs quelques citoyens de Brême et de Lubeck firent une tente d'une voile de vaisseau, pour y recevoir les infirmes et les blessés. Frédéric de Souabe conçut la pensée d'un ordre semblable aux hospitaliers ou aux templiers. Approuvé du patriarche, il fit une règle sur le sel-vice des malades et sur le service militaire, distingua les chevaliers qui portaient les armes et les frères servants, leur donna le nom d'Hôpital teutonique de la Sainte-Vierge de Jérusalem, plaça à la tête Henri de Bavière, demanda au pape Clément III et obtint de Célestin III les mêmes privilèges qu'aux autres ordres. Les Teutoniques soumis à la règle de Saint-Augustin eurent un habit blanc et une croix noire. Ces nouveaux défenseurs du christianisme combattirent les infidèles en Palestine et

au nord de l'Europe ; ils ne reconquirent pas la Palestine, mais ils fondèrent la Prusse.

Cependant le siège de Ptolémaïs n'avancait pas ; les chrétiens ne pouvaient vaincre. Saladin ; ils pénétraient quelquefois *dans le camp des lions de l'islamisme* ; mais ils étaient vaincus au milieu de leur victoire. La faim les exténuait. Une charge de farine, qui pesait deux cent cinquante livres, se vendait quatre-vingts écus. Des gentilshommes dérobaient du pain, d'autres allaient bravant la mer, piller l'île de Chypre : Frédéric de Souabe mourut de misère devant la ville, et la femme de Lusignan, Sibylle, étant morte avec ses deux enfants, Conrad, marquis de Tyr, réclamait le royaume de Jérusalem. Renonçant à sa femme qu'il avait laissée à C. P., il épousa une autre fille d'Amaury, Isabelle, déjà mariée et dont le mariage fut cassé. Conrad et Lusignan allaient en venir aux mains, lorsque l'armée chrétienne convint de remettre l'affaire au jugement de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion.

Ces deux rois avaient fait route ensemble de Marseille à Messine. Ils s'y brouillèrent pour la cause de Tancrède, usurpateur du trône de Sicile au préjudice de Constance, femme de l'empereur Henri VI, dont Philippe-Auguste était allié. Richard reprochait à Tancrède de maltraiter la reine Jeanne, sa sœur et comme Tancrède tardait à la mettre en liberté, Richard s'empara de deux forts qui dominaient Messine ; il y planta son étendard sans respect pour le roi de France son suzerain. Philippe donna ordre d'abattre le drapeau ; Richard obéit et se sépara du roi de France.

Philippe-Auguste pressait Richard d'épouser sa sœur Alix ; Richard refusait, et sa mère, Éléonore de Guienne, lui amenait Bérengère de Navarre ; les deux rivaux se réconcilièrent pourtant, et Philippe partit le premier.

Les Français arrivés devant Ptolémaïs, se placèrent à la portée des traits de l'ennemi. Ils auraient pu prendre la ville, si Philippe n'eût voulu attendre la présence de Richard. Celui-ci avait été ballotté par une tempête ; trois de ses vaisseaux échoués sur la côte de Chypre, avaient été saisis par Isaac Comnène, roi de cette île. Bérengère de Navarre n'avait pu obtenir qu'on lui ouvrît le port de Limisso, et le même refus s'adressa à Richard quand il parut ; le Grec osa braver le *lion de l'Angleterre* ; il fut vaincu ; il demandait à ne pas être mis aux fers. Richard le fit lier de chaînes d'argent. Il épousa ensuite Bérengère ; reprit sa route, coula à fond un vaisseau, et de grands feux annoncèrent son débarquement en Palestine. Les Sarrasins connurent alors la crainte ; la réputation de Philippe et de Richard s'augmentait à la vue de leur union. La dispute des prétendants au trône de Jérusalem, la maladie des deux rois d'Occident, ne ralentirent qu'un moment le siège. Il fut décidé que Gui de Lusignan garderait le trône jusqu'à sa mort, et que Conrad et ses descendants lui succéderaient. Les hostilités reprises sans relâche donnèrent de grands spectacles. Saladin et son frère Malek-Adhel égalaient presque Philippe et Richard. Un jour un chevalier défendit seul une porte du camp. Les Sarrasins l'appelaient *un démon animé par tous les feux de l'enfer* ; les pierres, les coups de lances ne l'ébranlaient pas ; il restait hérissé de flèches dans sa cuirasse, jusqu'à ce que le feu grégeois le consumât. Partout, dans les croisés, même valeur ; ils comblaient les fossés de cadavres, pratiquaient des chemins sous terre, jusqu'aux fondements des remparts ; ils élevèrent une colline auprès de leur camp et la poussèrent jusqu'à la ville. Les musulmans, armés de pioches, de sabres, de pelles, essayèrent de l'arrêter, et creusèrent des fossés sur le passage.

Le commandant de la ville demanda grâce. *Vous ne l'aurez*, dit Philippe-Auguste, *que si vous rendez Jérusalem*. L'émir jura, par le paradis, que cinquante chrétiens tomberaient en enfer, pour un seul musulman qui serait sauvé. Mais les flots tumultueux des Franks roulaient vers la place ; ils montaient sur les remparts à demi ruinés, comme les chèvres sur les rocs escarpés. Ptolémaïs céda. Saladin avait promis aux assiégés une armée nouvelle ; la consternation abattit son cœur, quand il vit l'étendard des croisés sur les murs et les tours. Philippe et Richard entrèrent dans Ptolémaïs, les mosquées purifiées redevinrent des églises chrétiennes. Mais tout n'était pas fini : les musulmans de Ptolémaïs avaient promis, en se rendant, que Saladin restituerait la vraie croix et seize cents prisonniers, et payerait deux cent mille pièces d'or. Des otages et tout le peuple, enfermé dans Ptolémaïs, devaient rester au pouvoir du vainqueur, jusqu'à l'exécution du traité (1191).

Richard demeura seul pour faire exécuter cette capitulation. Son orgueil avait humilié le duc d'Autriche, et peut-être offensé Philippe. Le roi de France, travaillé par une maladie, déclara l'intention de retourner dans ses États. Les députés du duc de Bourgogne ne purent le retenir par leurs larmes. Il partit, ne laissant que dix mille Français. Richard réclama aussitôt de Saladin la vraie croix et les sommes promises. Le sultan ne payant pas, Richard fit égorger, hors de la ville, deux mille sept cents prisonniers sarrasins et s'avança vers Jaffa. Une flotte suivait les côtes, un char à quatre roues recouvertes de fer, portait l'étendard de la guerre sainte suspendu à un meuble. Après une marche lente, où l'on ne faisait que trois lieues par jour, entre des ravins ou des rochers et les attaques continuelles des Sarrasins, on vit Césarée, et bientôt l'armée de Saladin qui voulait venger Ptolémaïs. On avançait toujours en ordre de bataille, comme une *nation de fer*, sans que la trompette donnât le signal. A la fin, quelques croisés impatients engagèrent le combat. Ce fut une mêlée confuse. Vingt chariots n'auraient pu porter les javelots et les traits qui couvraient la terre. Les chrétiens, au cri nouveau : *Dieu, sauvez le saint sépulcre*, mirent en déroute le centre et l'aile gauche des ennemis. Saladin n'avait plus auprès de lui que dix-sept hommes. Incertains du succès, les chrétiens relevaient leurs blessés, quand vingt mille Sarrasins, ralliés tout à coup, se présentèrent. Mais aucun ne pouvait se tenir debout devant Richard ; il les tranchait comme des épis. La forêt d'Arsur cacha les débris des musulmans. Saladin avait perdu huit mille soldats et trente-deux émirs.

Cette victoire d'Arsur ne porta pas ses fruits. Saladin démolit les villes et les châteaux qu'il n'avait pas l'espoir de défendre. L'armée chrétienne trouva les murs et les tours de Jaffa abattus. Ascalon, Ramla, Gaza, Naplouse, furent ainsi démantelées. On conseillait à Richard de marcher droit à Jérusalem. Il préféra relever les ruines faites par Saladin. Il voyageait ainsi dans la Palestine, terrible aux musulmans quand il les rencontrait. Cependant le marquis de Tyr refusait son secours ; le duc de Bourgogne et les Français supportaient difficilement le roi anglais. Richard offrit à Saladin de partir, si on lui rendait Jérusalem et la vraie croix ; Saladin refusa. Il proposa ensuite le mariage de sa sœur Jeanne et de Malek-Adhel, qui gouverneraient ensemble les chrétiens et les musulmans du royaume de Jérusalem ; le clergé s'y opposa. Richard reprit la guerre, et se porta vers les montagnes de la Judée ; toutes les routes qui menaient à Jérusalem étant garnies de troupes, on regagna le bord de la mer, et, on vit Ascalon démolie, L'armée chrétienne se mit à rebâtir la *fiancée de la Syrie*. Richard, veillant sur l'ennemi, délivra douze cents prisonniers chrétiens qui augmentèrent le nombre des travailleurs. Mais le duc d'Autriche parlait de reprendre Jérusalem

; il n'était, disait-il, ni charpentier, ni maçon, il était venu pour reconquérir la ville sainte. Des messagers arrivaient d'Angleterre, qui racontaient comment le royaume était troublé par les intrigues de Jean sans Terre. Richard proposa de choisir un roi, et désigna Conrad, le marquis de Tyr. Deux assassins envoyée par le Vieux de la Montagne, à la demande de Saladin, frappèrent le nouvel élu, en lui disant : **Tu ne seras plus marquis, tu ne seras pas roi.**

Rien ne réussissait à Richard. Ce lion pourtant ne perdait pas sa valeur dans d'inutiles combats. Il avait un jour galopé la lance au poing devant soixante mille Sarrasins, les défiant tous, sans qu'un seul 'dit l'audace d'accepter. Un autre jour, il était rentré au camp, avec son armure percée de flèches, semblable à une pelote percée d'aiguilles. Le moins qu'il rapportât, c'étaient dix, vingt, trente têtes de musulmans tués de sa main. Si les hommes manquaient à sa lance, il combattait les bêtes féroces, les sangliers. Il était à combattre dans les plaines de Ramla, lorsqu'on vint lui dire qu'à la place de Conrad, les habitants de Tyr avaient choisi Henri de Champagne ; il approuva le choix, emporta la forteresse de Daroum, et malgré les nouvelles plus pressantes qu'il recevait d'Angleterre, il donna ordre de marcher vers Jérusalem. A ces mots, tous les pèlerins levèrent les mains au ciel ; ils rendaient grâce à Dieu ; le temps des bénédictions était venu. Les soldats offraient de porter eux-mêmes leur bagage ; les riches partageaient avec les pauvres Ceux qui avaient des chevaux les cédaient aux infirmes ; des aigrettes, des panaches, des étendards de mille couleurs Flottaient au vent, les épées récemment polies réfléchissaient le soleil. Aux chants de victoire se mêlait le nom de Richard (1192).

Jérusalem ne fut pas délivrée ; le sultan faisait garder tous les passages Tandis qu'on attendait Henri de Champagne, le duc de Bourgogne montra de nouveau son dépit d'obéir à Richard. Les croisés s'écriaient tristement : **Nous n'irons donc pas à Jérusalem ?** Richard emporté par son courage, ayant poursuivi les Sarrasins sur les hauteurs d'Emmaüs, aperçut Jérusalem ; il détourna les yeux en pleurant, et dit : **On est indigne de voir la ville sainte, quand on n'est pas capable de la conquérir.** Mais lui-même n'avait plus d'ardeur ; il voulait revoir l'Angleterre. Il établit un conseil de cinq templiers, de cinq hospitaliers, de cinq barons français, de cinq barons de la Palestine, leur ordonna de délibérer, et apprenant qu'une caravane égyptienne arrivait, il y courut, enleva quatre mille sept cents chameaux et des chevaux, des ânes, des mulets chargés de marchandises précieuses. L'occasion était belle. Les musulmans de Jérusalem tremblaient ; Saladin leur faisait jurer sur la pierre mystérieuse de Jacob qu'ils ne reculeraient pas. Le conseil des Vingt décida que l'armée chrétienne s'éloignerait de Jérusalem.

Richard retomba dans ses tristes pensées ; les Français s'étaient séparés de lui. Partagé entre son royaume et la gloire, entre la Palestine et l'Angleterre, il ne voulait pas s'embarquer avant d'avoir assuré la paix aux chrétiens. Il demanda à traiter avec Saladin ; le sultan traîna en longueur, et vint reprendre Jaffa. Richard indigné accourut, combattit pendant trois jours ; à sa vue tout s'enfuyait : les cheveux des Sarrasins se hérissaient sur le front. Un émir, un seul osa le défier. Richard, d'un seul coup, lui abattit la tête, l'épaule droite et le bras droit. Jaffa fat délivrée. Jamais une pareille valeur ne s'était montrée. Les chrétiens l'appelaient **Antée, Achille, Alexandre, Judas Macchabée, Roland** ; sa chair d'airain ne cédait à aucune arme. Malek-Adhel lui envoya deux chevaux arabes sur le champ de bataille, pour témoignage de son admiration. Saladin reprochait à ses émirs d'avoir fui devant un seul homme ; ils répondirent : **Personne ne peut porter ses coups ; sa rencontre est mortelle ; ses actions ne**

sont pas d'un homme. Le nom de Richard resta l'épouvantail des Sarrasins. Si un cheval bronchait, le cavalier lui disait : **Crois-tu donc que le roi Richard soit dans ce buisson ?** Et quand les enfants des Sarrasines pleuraient, elles leur disaient : **Tais-toi, ou j'irai chercher le roi Richard qui te tuera.**

Richard, tombé malade, fit de nouvelles propositions à Saladin, promettant de retourner en Europe. Mais si on refusait, il passerait l'hiver en Syrie, et poursuivrait la guerre. Saladin consentit ; il fut convenu que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens, qui posséderaient toute la côte depuis Jaffa jusqu'à Tyr, et que la ville d'Ascalon également réclamée par les chrétiens et les musulmans, serait de nouveau démolie. Richard laissa pour roi de Jérusalem Henri de Champagne, et céda son royaume de Chypre à Gui de Lusignan. Il visita Saladin qui lui montra la vraie croix, s'agenouilla dans la ville sainte, et s'embarqua à Ptolémaïs.

Le duc d'Autriche avait regagné ses États ; les Français et le duc de Bourgogne, toujours séparés des Anglais, n'avaient pas fait le pèlerinage de Jérusalem. Le roi anglais, jeté par une tempête sur les côtes d'Italie, fut arrêté par les soldats du duc d'Autriche, et emprisonné. Le troubadour Blondel découvrit le lieu de sa captivité et Richard fut livré à l'empereur Henri VI. Il paya cher sa liberté (v. ch. XX). Telle fut la fin de la troisième croisade, dont l'honneur avait été pour Richard, et l'avantage pour Saladin.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Des cinq dernières croisades. — Empire français à C. P. Jean de Brienne, Frédéric II, saint Louis, les Mongols. — Résultat des croisades.

Les croisés, en marchant droit à Jérusalem, avaient jusqu'ici pris la mauvaise route. Ils se jetaient sans autre assurance que leur bravoure entre deux ennemis qu'ils n'avaient pas vaincus, et qu'ils irritaient par des conquêtes incomplètes, entre Constantinople et l'Égypte. Il fallait détruire d'abord l'empire Grec, comme le conseillait l'évêque de Langres, détruire aussi les musulmans d'Égypte, et la conquête de Jérusalem devait être la dernière, pour durer toujours¹. On sembla le comprendre depuis la troisième croisade ; on attaqua et on soumit C. P. ; on attaqua l'Égypte ; et si le résultat ne fut pas heureux c'est qu'on ne sut pas profiter des moyens qui étaient bons.

Saladin était mort peu de temps après le départ de Richard Cœur de Lion. Il avait affecté quelque grandeur à son dernier moment ; il ne possédait ni palais, ni jardin, il n'avait que quarante-sept pièces d'argent et une pièce d'or : **Prends cet habit**, dit-il à un de ses officiers, **montre-le publiquement et annonce que le maître de l'Orient ne peut emporter autre chose** (1193). Saladin ne laissait pas même sa domination à ses fils. Un de ses fils, Aziz, se fit proclamer souverain du Caire ; un autre, Gaiat-Eddin, sultan d'Alep ; un troisième, Afdal, de Damas ; Malek-Adhel obtint une partie de la Mésopotamie et quelques villes voisines de l'Euphrate. Les principaux émirs et tous les princes de la famille des Ayoubites prirent l'indépendance dans les villes qu'ils gouvernaient. Le plus puissant semblait être Afdal, le maître de Damas, de la Syrie, de Jérusalem, mais ses émirs lui refusaient le serment, ou prétendaient bien se le faire payer ; sa vie débordée, la faveur de son vizir soulevèrent contre lui toutes les ambitions. Il fut attaqué par Aziz, pénétra lui-même jusqu'au Nil, et déposa les armes par l'arbitrage de Malek-Adhel, attaqué une seconde fois, il eut pour ennemi Malek-Adhel lui-même qui prit Damas, et chassé, sans royaume, il implora l'autorité du khalife de Bagdad. Le khalife l'engagea à la patience : **Dieu**, disait-il, **demanderait compte bientôt aux ennemis d'Afdal**. Malek-Adhel commença à exercer une grande puissance en Syrie (1196). Quatre ans après, il se fit reconnaître sultan d'Égypte.

Ces divisions avaient donné du repos aux chrétiens affaiblis. Bohémond III, le petit-fils de Raimond de Poitiers, le descendant du grand Bohémond, gouvernait la principauté d'Antioche, et menaçait le roi chrétien d'Arménie ; Gui de Lusignan, roi de Chypre, ne s'occupait plus de la Palestine. Le petit royaume qui portait le nom de Jérusalem, quoiqu'il ne comprit pas cette ville, avait pour défenseurs les trois ordres militaires, Les templiers et les hospitaliers avaient une puissance supérieure aux princes souverains ; de grandes donations les avaient enrichis ; ils possédaient en Asie et même en Europe des villages, des villes et des provinces ; on commençait à accuser l'avarice des templiers. Le roi Henri de Champagne s'ennuyait en Palestine, il était exilé loin de l'Europe qu'il préférait aux fatigues d'une royauté sans cesse militante. Dans ces circonstances arrivèrent des forces nouvelles de l'Occident. Le pape Célestin III, ce vieillard actif de quatre-vingt-dix ans, avait fait prêcher une croisade après la mort de Saladin ; ce fut surtout en Allemagne qu'on prit la croix. L'empereur Henri VI, excommunié, y contribua par ses lettres, et une première armée, commandée par l'archevêque de Mayence (1197), vint proposer à Henri de Champagne de rompre la trêve conclue avec les musulmans ; on refusait d'abord, les croisés

¹ Jacques de Vitry, *epist. ad Honorium papam*.

ravagèrent le territoire des Sarrasins, et éveillèrent la crainte de Malek-Adhel ; le sultan prit Jaffa, et Henri de Champagne, tombant d'une fenêtre, resta mort sur la place. Mais l'arrivée d'une seconde armée commandée par le duc de Brabant rendit l'espérance ; on prit Bérithe où Saladin vainqueur de Jérusalem avait été couronné sultan d'Alep et de Damas. Une victoire livra aux chrétiens Sidon, Laodicée, Giblest ; alors *Sion tressaillit d'allégresse, et les enfants de Juda furent remplis de joie.*

Toutefois ce n'était pas là une victoire décisive. De nouveaux guerriers ne purent enlever la forteresse de Thoron, la belle qui demeurât encore aux Sarrasins sur les côtes. La discorde les partagea ; on ne s'entendit guère que pour faire un roi nouveau. Isabelle, veuve de Henri de Champagne, fut invitée à épouser Amaury de Lusignan, successeur de Gui au royaume de Chypre. On conçut quelque espérance de ce mariage, mais une plus grande pouvait venir de Rome. A Célestin III avait succédé un cardinal de trente-sept ans, un de ces hommes de vertu et de génie, qui pleurent à l'aspect d'un grand devoir, parce qu'ils s'y croient inférieurs, et qui le remplissent intrépidement quand ils l'ont accepté. Le nouveau pontife, digne héritier de Grégoire VII, remua le monde et les rois, au nom de l'Église : sous sa main l'autorité des empereurs dans *Rome souffla son dernier souffle*¹ ; la liberté italienne grandit ; il fit des empereurs, il imposa la paix au roi d'Espagne, il imposa au roi de France l'obligation de garder sa femme, il eut des rois pour vassaux. Il savait bien quel pouvoir appartenait au pontife romain : *C'est, disait-il, le vicaire de Jésus-Christ, le successeur de Pierre, le Christ du Seigneur, le dieu de Pharaon, en deçà de Dieu, au delà de l'homme, moins que Dieu, plus que l'homme.* Cet homme-là, c'était Innocent III (1198).

Il y avait alors un pauvre curé d'un village, de Neuilly-sur-Marne, nommé Foulques, qui réparait dans le repentir une vie d'abord déréglée, et prêchait les peuples avec éloquence. Innocent III avait écrit déjà à toute l'Europe, au nom de Jésus-Christ banni de son héritage, au nom de cette gloire des Français, des Anglais, des Allemands, maintenant obscurcie et outragée par les infidèles : il avait envoyé des prélats pour rétablir partout la paix, engager les villes et les seigneurs à faire le voyage de la terre sainte, et promettre la protection de l'Église à ceux qui prendraient la croix ou fourniraient à l'équipement de la sainte milice ; il chargea Foulques de donner le dernier ébranlement. Le pauvre prêtre parut comme Pierre l'Ermite. Il allait à cheval et mangeait ce qu'on lui donnait ; il prêchait dans les églises et sur les places, dans les assemblées des barons et des chevaliers. Il se montra enfin dans un tournoi indiqué en Champagne où se réunissaient les plus braves guerriers de France, d'Allemagne, de Flandre. Tout fut oublié quand il parla de Jérusalem ; le serment de combattre les infidèles fut aussitôt donné par Thibaut IV, comte de Champagne, Geoffroi de Villehardouin, maréchal de Champagne, et d'autres seigneurs. De retour chez eux, la vue des croix rouges qui décoraient leurs habits réveilla l'ardeur de leurs vassaux et de leurs frères d'armes. Une assemblée à Compiègne prit Thibaut pour chef, décida qu'on se rendrait par mer en Égypte, et que six députés iraient à Venise louer des vaisseaux.

Le doge de Venise était le vieux Dandolo. Il promit les vaisseaux nécessaires à 4.500 chevaliers, à 20.000 hommes d'infanterie et des provisions moyennant une somme de 85.000 marcs d'argent. Il proposa encore d'armer aux frais de la

¹ Spiro qua l'ultimo fiato l'autorita degli Augusti in Roma. Muratori.

république cinquante galères, et demanda pour Venise la moitié des conquêtes qu'on espérait ; les villes maritimes de l'Italie n'avaient jamais fait de la guerre sainte qu'une affaire de marchandise. On accepta. L'assemblée générale, convoquée dans l'église de Saint-Marc, écouta le maréchal de Champagne qui leur criait merci et les députés s'étant jetés à genoux *moult plorant*, les Vénitiens furent si émus, et il se *fit si grand bruit et si grand noyse se que il sembla que terre fondist*¹ ; et dix mille voix s'écrièrent : *Nous l'octroyons, nous l'octroyons*. Le traité fut écrit sur parchemin, envoyé à Rome, et confirmé dans le palais de Saint-Marc par le serment des députés.

Thibaut de Champagne mourut sur ces entrefaites ; *pendant qu'il désirait une ville terrestre*, il trouva la céleste ; on offrit le commandement à Boniface, marquis de Montferrat ; le frère de ce Conrad qui avait sauvé Tyr. Il vint à Soissons recevoir la croix, et augmenta l'armée chrétienne de soldats italiens. Le pape pressait ; Malek-Adhel, maintenant maître de l'Égypte était menaçant. Les croisés partirent et trouvèrent à Venise la flotte toute prête. Mais les Vénitiens parlèrent aussitôt de paiement. Par la faute des Vénitiens, cette croisade ne devait pas voir la Palestine, elle ne devait que faire la fortune de Venise, et ouvrir le chemin en détruisant l'empire grec. Les croisés n'avaient pas assez d'argent pour payer d'avancer chacun se dépouilla de ce qu'il avait de plus précieux, et *lors eussiez vu toute belle vaissellement d'or et d'argent porter à l'ostel du dux pour faire paiement*². La somme convenue ne se compléta pas malgré ce généreux effort. Le doge offrit un échange. La ville de Zara s'était donnée au roi de Hongrie, il proposa aux croisés d'aider la république à la reprendre ; à cette condition, on attendrait la conquête et ses résultats pour exiger le reste de la somme.

Innocent III réclama contre ce retard, ses légats furent méprisés par le doge. Dandolo prit la croix petit entraîner à Zara les croisés qui voulaient obéir au pape. On allait partir lorsqu'*on vit arriver une grande merveille, une aventure inespérée, et la plus étrange dont on ait ouï parler* (1202).

Une autre révolution avait changé l'empereur de C. P. Cet Isaac l'Ange, qui avait succédé au premier Andronic, s'était rendu odieux. Il était somptueux dans sa manière de vivre ; *son repas était une montagne de pain, une forêt de bêtes, une mer de poissons, un océan de vin*. Il prenait chaque jour de nouveaux vêtements, *et tout humide de parfums, il marchait superbe comme un paon, et sortait de son palais comme l'époux de sa couche, oui le soleil de l'orient*. Il se plaisait aux chants doucereux, ouvrait son palais aux mimes, aux histrions ; il cherchait les sites agréables, les climats tempérés, revenait par intervalle dans la ville, et semblable au phénix ne se montrait qu'à certains moments. Son amour des constructions allait jusqu'à la fureur. Dans chaque palais il bâtissait des bains et des chambres somptueuses, il comblait la mer pour former des îles. Après la mort de son favori Théodore Castamonite, il confia toutes les affaires à un enfant qui était encore un écolier. Le jeune homme gouverna l'empereur à son gré, c'était le monstre marin gouverné par le plus petit des poissons qu'on appelle *Propompe* : il s'occupait aussi de la guerre ; on eût dit la sibylle qui, à peine sortie du sein maternel, se mit à dissenter sur la création de l'univers³. L'empereur n'avait pu comprimer le royaume nouveau de Bulgarie. Son frère

¹ Villehardouin.

² Villehardouin.

³ Nicétas, *Isaac l'Ange*, 3-5.

Alexis l'Ange le détrôna enfin en 1195, et se fit proclamer pendant que l'empereur était à la chasse ; l'armée passa au nouveau maître ; tous les serviteurs d'Isaac, *plus mobiles que l'Europe*, oublièrent qu'ils lui devaient la dignité sénatoriale. Isaac averti revenait à la hâte ; voyant qu'il n'y avait plus d'espoir il voulait prendre la fuite ; il tomba dans une embuscade, fut aveuglé, enfermé dans le prison du palais, et son frère devint le maure d'un empire apaisé ; ainsi Castor et Pollux avaient coutume de mourir et de ressusciter tour à tour¹.

Le fils d'Isaac, qui se nommait Alexis comme l'usurpateur, échappa pour chercher vengeance. L'empereur Philippe de Souabe son beau-frère l'accueillit bien, mais ne fit rien pour lui. Le fils d'Isaac ne fut pas plus heureux auprès du Saint-Siège : il sollicita presque tous les princes chrétiens, enfin on lui donna le conseil de s'adresser aux croisés. Il envoya donc à Venise des ambassadeurs qui émurent tous les guerriers. Les Vénitiens surtout regrettaient dans Isaac l'allié de leur commerce ; mais tout était prêt pour la conquête de Zara ; on remit l'affaire des Grecs à un autre temps. Le golfe Adriatique fut bientôt couvert de vaisseaux, et de la plus brillante armée qu'il eût encore vue. L'aspect de Zara bien fortifiée, et munie d'une garnison nouvelle, troubla cependant la confiance. Le signal donné, on brisa les chaînes du port, et on frappa les murailles ; les assiégés parlaient de se rendre, quand la discorde commença parmi les assiégeants. Pour un grand nombre, cette guerre, entreprise malgré le pape, était impie. L'abbé de Vaux-Cernay, qui parla dans ce sens, ne fut pas écouté ; le serment engageait les chevaliers à combattre pour Venise. Le cinquième jour du siège, les habitants de Zara ouvrirent leurs portes, ils n'obtinrent que la liberté et la vie ; Zara fut pillée et le butin partagé entre les Français et les Vénitiens.

On passa l'hiver à Zara. Les Vénitiens et les Français, qui ne pouvaient s'entendre sur le choix des maisons, en vinrent plus d'une fois aux armes. Innocent III en même temps reprocha la prise de Zara, et ordonna aux croisés de renoncer au butin. Les marchands refusèrent l'obéissance et démolirent les fortifications de Zara ; les barons français envoyèrent leurs excuses à Rome, et promirent la réparation de leurs torts. Innocent III satisfait les exhorta à partir pour la Syrie sans regarder à droite ou à gauche, leur permit de traverser la mer avec les Vénitiens qu'il venait d'excommunier, mais seulement par nécessité et avec amertume de cœur.

Cependant arrivèrent à Zara des ambassadeurs de Philippe de Souabe. Ils dirent aux barons qu'ils venaient leur recommander le fils d'Isaac, non pas pour les détourner de leur sainte entreprise, mais au contraire par amour de Jésus-Christ et de la justice. Ils conseillaient d'assurer la conquête de Jérusalem par celle de Constantinople. Combien de maux en effet leurs pères, compagnons de Godefroi, n'avaient-ils pas soufferts en laissant derrière eux l'empire grec ! Il fallait rétablir au moins le fils d'Isaac qui promettait l'entretien de la flotte et de l'armée pendant un an, 200.000 marcs d'argent pour les frais de la guerre, une part laborieuse dans la délivrance de la Palestine, et surtout la fin du schisme et la soumission de l'Église grecque à l'Église de Rome.

Les avis se partagèrent. Les calamités d'Isaac touchaient peu ces hommes qui se rappelaient ses perfidies dans la troisième croisade. Les Vénitiens presque seuls étaient disposés à cette guerre ; leur commerce y gagnerait considérablement ils détruiraient les comptoirs des Pisans dans la Grèce. Bientôt la pensée de réunir l'Église grecque à l'Église de Rome flatta les chevaliers, et l'autorité d'Innocent

¹ Nicéas, *Isaac l'Ange*, 3-5, 8.

III fut encore méconnue. Il leur disait : *Que personne de vous ne se croie permis d'envahir ou de piller la Grèce ; quelque crime que l'empereur de C. P. ait commis, vous n'êtes pas ses juges ; vous n'avez pas pris la croix pour venger l'injure des princes, mais celle de Jésus-Christ.* L'arrivée du fils d'Isaac à Zara fut une fête pour les croisés. La comparaison de ce jeune prince avec ce qu'on pouvait savoir de l'usurpateur Alexis III, était toute à l'avantage de l'exilé. L'histoire byzantine à cette époque n'est qu'une même honte qui ne change pas sous des noms qui changent à certains intervalles. Profusions, cruautés, conspirations, défaites, ce sont là les honneurs impériaux que se transmettent tous ces hommes renversés l'un par l'autre. Alexis III dilapidait comme Isaac. Il donnait au hasard ; signait tout ce qu'on lui présentait, quelle qu'en fût la sottise. Il aurait signé la permission de labourer la mer, de naviguer sur terre, de transporter les montagnes dans la mer, et, comme la fable le raconte, d'entasser l'Athos sur l'Olympe¹. Dès son avènement il avait licencié les troupes ne songeant pas que les Bulgares menaçaient et répudiaient le nom d'Ange, il prit celui de Comnène², sans penser que les Comnène avaient eu au moins quelque gloire. Calo-Pierre et Asan régnaient encore sur la Bulgarie rendue par eux à la liberté. Ils avaient fièrement repoussé la paix et vaincu les troupes impériales. Les Turcs d'Iconium avaient remué de nouveau et fait des conquêtes sans que l'empereur s'y opposât. En même temps, Henri VI, fils de Frédéric Barberousse, conquérant de l'Italie et de la Sicile, avide de choses nouvelles, envahisseur inévitable, avait réclamé comme roi de Sicile, toutes les provinces romaines depuis Épidamne jusqu'à Thessalonique. Il fallait ou subir une guerre, ou s'en racheter pour de l'argent. En promettant l'argent, Alexis avait voulu surprendre les ambassadeurs allemands par une magnificence exagérée. Le jour de Noël, il s'était revêtu d'un habit orné de pierreries, en donnant à ceux qui l'entouraient des vêtements d'or³ ; pour payer il avait pris les richesses des églises mal ré le reproche de profanation, et enfin dépouillé les tombeaux des empereurs.

Un tel empereur ne semblait pas difficile à renverser. Le pouvoir était livré à des femmes ou à ses parents ; lui-même ne savait pas plus ce qui se passait *que les habitants de la lointaine Thule*⁴. L'insatiable avarice des gouverneurs de province aurait sur elle des malédictions générales. Dans la ville une querelle religieuse partageait les chrétiens en factions ; sur la place, dans les carrefours, les choses dignes de vénération et de silence étaient publiquement méprisées⁵. Aussi, malgré les ordres d'Innocent III, la flotte des croisés quitta Zara et se mit en route vers Byzance. Les habitants des côtes de la Grèce venaient se soumettre au fils d'Isaac ; ceux d'Andros et de Négrepont en firent autant. Mais l'usurpateur Alexis ne s'en effrayait pas. Le sultan d'Iconium Kaikosrou, chassé par son frère Rokneddin, venait à C. P. se faire baptiser et adopter par l'empereur. Les eunuques gardaient les forêts comme des bois consacrés aux empereurs, ou un divin paradis réservé à la chasse, et ne permettaient pas qu'on abattit un arbre pour fabriquer des vaisseaux. Et cependant le Chef de la flotte romaine, beau-frère de l'impératrice, avait changé pour de l'or les ancres des vaisseaux, les voiles et les cordes. Aussi bien *quel homme pouvait défendre les choses communes lorsque les empereurs nourris dans la lâcheté dormaient plus*

¹ Nicéatas, *Alexis III*, 1-1.

² Nicéatas, *Alexis III*, 3.

³ Nicéatas, *Alexis III*, 8.

⁴ Nicéatas, *Alexis III*, 2-2.

⁵ Nicéatas, *Alexis III*, 3-3.

*mollement qu'Endymion, prolongeaient leurs festins, cherchaient les fleurs en hiver et au printemps les fruits de l'automne ; lorsque le peuple ne pensait qu'au commerce, avait désappris la guerre, et ne pouvait être tiré de son sommeil par le son de la trompette ni par le chant des oiseaux*¹.

Toutefois, lorsque les croisés arrivèrent devant C. P., quand ils la virent sortant des eaux avec ses dômes, ses palais, ses hautes murailles, ses quatre cents tours, *sachiez que il ne ot si hardi cui le cœur ne fremist, chacun regardait ses armes*². Mais une population immense était accourue sur le rivage pour voir passer ces guerriers, aussi hauts que leurs piques, debout sur leurs vaisseaux et non pour les repousser. Les croisés pillèrent d'abord la ville de Chalcédoine, et se logèrent dans le palais et les jardins d'Alexis. L'usurpateur demandant la paix, on la refusa, et alors le peuple de C. P. reprenant quelque énergie, courut au quartier des Franks, démolit plusieurs maisons et tua quelques Latins ; c'était déclarer la guerre.

Constantinople, située sur la Propontide et le Bosphore de Thrace, est coupée en deux par son port. Au midi, la plus grande partie de la ville ; au nord, le faubourg de Péra ; entre les deux un golfe long et étroit qui sert de port, et que des chaînes fermaient à l'entrée ; ce golfe, rendez-vous de tout le commerce, était appelé par les anciens la corne d'or ; il était encore défendu par la forteresse de Galata, bâtie sur la côte dans le faubourg de Péra³. Le siège commença par cette forteresse, Galata fut prise, et les chaînes du port brisées par d'énormes ciseaux qui s'ouvraient et se fermaient au moyen d'une machine. Aussitôt l'armée de terre tourna le port, et vint camper à l'occident de la ville, près du château de Bohémond. Après avoir une seconde fois proposé des conditions, on donna un assaut général ; les Vénitiens en même temps attaquaient par mer. Dandolo, monté sur une galère, excitait au combat. *A la vérité, c'est une chose presque incroyable de la prouesse que ce bon et valeureux duc de Venise desmontra lors, car estant si vieil et si caduc, et en cela ne voyant goutte, ne laissa de se montrer tout armé sur la proue de sa galère avec l'étendard de saint Marc ; et criant à ses gens qu'ils le missent à bord, sinon qu'il en ferait justice de leurs corps*⁴. On obéit, l'étendard de saint Marc paraissant tout à coup sur une tour, ce fut le signal de la prise de vingt-cinq autres. Déjà les Vénitiens poursuivaient l'ennemi dans les rues, et pour éviter les embûches mettaient le feu aux maisons, quand on apprit que l'armée de terre avait moins de succès. Animé par les cris du peuple, Alexis était monté à cheval, et ses troupes sortaient en trois pelotons. A l'approche de l'armée impériale, les croisés abandonnèrent l'assaut et se retirèrent dans leur camp. Mais les Grecs n'osèrent avancer qu'à la portée de l'arc, *et furent assez longtemps, dit Villehardouin, les batailles des pèlerins et des Grecs vis-à-vis les unes des autres à se marchander ; ceux-ci n'osant tenir à la charge, et n'ose ne voulant nous esloigner de nos barrières et palissades*. Tout à coup l'empereur désespéra ; il rentra dans la ville, et menacé par les plaintes des Grecs, sans être amolli par l'amour de ses enfants, ni subjugué par l'amour de sa femme, ni brisé par la pitié d'une si grande ville perdue, son âme dégénérée ne

¹ Nicéas, *Constantinopolitanus status*, 5.

² Villehardouin.

³ Voyez le plan de C. P. donné par Charles Dufresne dans ses notes sur l'*Alexiade*, au volume de Cinnamus, dans l'ancienne collection byzantine.

⁴ Villehardouin.

songea plus qu'à la vie ; il sacrifia à cette vie tant de villes, tant de provinces, et toute sa famille, et s'enfuit avec quelques trésors¹.

Les Grecs eux-mêmes tirèrent Isaac de sa prison ; l'aveugle remonta sur le trône, et entendit les flatteries nouvelles, avant qu'on lui eût dit qu'il était délivré. Les croisés rappelant ensuite leurs services réclamèrent l'exécution du traité et introduisirent eux-mêmes dans C. P., au milieu d'une pompe solennelle, le jeune Alexis. Le père et le fils régnèrent ensemble. Cependant le pape protestait une troisième fois ; les croisés avaient voulu s'excuser ; Innocent III leur reprochait ce second péché ajouté au premier ; mais les croisés, sous l'influence des Vénitiens, en ajoutèrent bientôt un troisième. Le jeune Alexis IV les suppliait de rester pendant l'hiver près de C. P. Dandolo fit accepter l'offre sous prétexte d'achever la ruine du schisme et de consommer l'unité, et en effet on exigea la soumission à l'Église romaine. Le patriarche, du haut de la chaire de Sainte-Sophie, déclara au nom des empereurs et de tout le peuple chrétien d'Orient, qu'il reconnaissait Innocent, troisième du nom, pour successeur de saint Pierre, premier vicaire de J.-C. sur la terre, pasteur du troupeau fidèle. A ces paroles, le peuple stupide retrouva, avec sa haine, un peu de colère contre les Latins et leurs empereurs faits par eux. Bientôt quelques soldats flamands provoquèrent les juifs dans leur synagogue ; les Grecs prirent parti pour les juifs, et au milieu du désordre un second incendie s'éleva, qui parcourut un espace de deux lieues et dura huit jours. Enfin le jeune Alexis renonçait aux habitudes grecques ; il vivait dans le camp des Latins, et prenait le bonnet de laine des matelots de Venise, Ses ministres rassemblaient avec rapacité de quoi payer les Latins. On se souleva. Alexis Deccas, surnommé Murzuffle à cause de ses sourcils rapprochés, se faisait aimer de la multitude par ses plaintes hardies, et pourtant il était le Favori du jeune Alexis. Pour le perdre, il lui conseilla de rompre avec les Latins. Les Latins, par leur seul aspect, firent reculer l'armée de Murzuffle, et poussèrent le cri de guerre.

Des députés de la Palestine arrivèrent en ce moment ; ils rapportèrent que des croisés flamands et champenois avaient été dispersés par les Turcs d'Alep, qu'une Famine était venue de l'Égypte en Syrie, et que des maladies contagieuses avaient dévoré jusqu'à deux mille chrétiens en un jour dans la ville de Ptolémaïs. Les croisés cependant ne promirent leurs secours qu'après s'être vengés des Grecs ; ils disaient en montrant les murs de C. P. : *voici le chemin du salut, voici la route de Jérusalem*. Ils réclamèrent une seconde fois l'exécution du traité. Les empereurs stupéfaits du ton fier des Latins lancèrent pendant la nuit des vaisseaux de feu grégeois contre la flotte vénitienne. Les Latins s'en délivrèrent ; Murzuffle, chargé de leur porter des propositions, soulève le peuple. La multitude animée veut faire un empereur nouveau ; elle offre le trône à qui porte un vêtement de pourpre, en criant : *Tu en as l'habit, sois notre empereur*². Enfin elle choisit Nicolas Canabé ; Isaac rendait l'âme en ce moment. Alexis appelle les Latins à son aide, puis leur fait dire qu'il n'est plus libre de les recevoir. Dans cette confusion, Murzuffle saisit Alexis, le jette dans un cachot et se fait couronner dans Sainte-Sophie. Canabé avait disparu.

Murzuffle, pour se maintenir, essaya par une perfidie d'attirer les Latins dans un piège. Dandolo, trop prudent pour s'y laisser aller, se disposa à la guerre. Murzuffle, prêt à la résistance, anima tous les citoyens, essaya de couper les

¹ Nicétas, *Alexis III*, 3-10.

² Nicétas, *Isaac et Alexis IV*, 4.

vivres aux Latins, et de brider leur flotte. Dans une des attaques, il perdit l'étendard de la Vierge et la consternation commença. Cependant l'usurpateur élevait des murs, les couronnait de galeries à plusieurs étages d'où les soldats devaient lancer les flèches, et agiter toutes les machines. Les croisés se préparaient en partageant d'avance la conquête ; le chef qu'ils choisiraient devait avoir le quart de l'empire ; les villes et les terres, butin de cette guerre, seraient partagées entre les Vénitiens et les Français, sous la condition de l'hommage à l'empereur. Ils attaquent par mer et sont repoussés à cause de leurs péchés ; au second assaut plusieurs tours sont escaladées, et trois portes s'écroulant sous les coups du bélier, la multitude chasse Murzuffle de la colline qu'il dominait comme un géant. Les croisés mettent le Feu au quartier qu'ils ont envahi, et la nuit seule sépare les combattants.

Murzuffle s'était enfui avant la défaite entière des Grecs. Ceux qui voulaient encore se défendre Sous un chef, étaient incertains entre Théodore Duras et Théodore Lascaris, quand les trompettes des croisés se font entendre ; tout fuit, le feu gagne ; les croisés sont maîtres de C. P. Ô ville, ô ville, s'écrie Nicéas, œil de toutes les villes, célèbre dans tout le monde, spectacle surhumain, est-ce ainsi que tu as reçu de la main du seigneur le calice de l'amertume. Quel éloge dois-je te faire ? Faut-il répéter les douleurs de Jérémie sur l'antique Sion ? Ô mère féconde, ô toi revêtue jadis de la pourpre impériale, maintenant salie et profanée, et privée de tes vrais enfants¹..... Nous allions en exil pleurant, et semant nos larmes comme des semences. Le patriarche nous précédait, sans or dans sa ceinture, sans bâton, sans souliers, couvert d'une simple tunique..... Et nos ennemis se livraient aux délices du luxe. Sans nécessité, mais pour nous outrager, ils se promenaient vêtus de laticlaves, ils plaçaient nos mitres de lin aux têtes de leurs chevaux, et les bandelettes blanches qui retombent en arrière, ils les attachaient au cou de ces animaux qu'ils montaient fièrement dans la ville ; d'autres portaient des plumes à écrire, des encriers, des tablettes, pour se moquer de nous comme de scribes².

Il est vrai que la bravoure grossière et dédaigneuse des hommes de l'Occident, ménageait peu les restes décrépits de cette civilisation si vantée. Qu'avaient-ils à admirer dans une statue de bronze de Junon ou de Pâris tenant la pomme ? Beaucoup de monuments d'art périrent dans ces jours-là ; ce qu'il faut surtout regretter, ce sont ces historiens alors complets, et qui ne nous sont parvenus qu'en lambeaux ; un Polybe, un Appien, vingt discours de Démosthène que l'on ne connaît plus. Les Vénitiens sauvèrent pourtant quatre chevaux de bronze, apportés de Corinthe à Rome par Mummius, de Rome à Byzance par Constantin, et qui s'en allèrent à Venise décorer la place de Saint-Marc. Longtemps après, la guerre les enleva encore de Venise, et sous nos yeux les y a reportés, compagnons inévitables de la fortune, et déserteurs des vaincus. Mais ce qui paraissait le plus précieux, c'étaient les richesses qui s'évaluent en monnaie, les dépouilles brillantes d'or ; et ils en eurent autant qu'il leur plut ; jamais, dit Villehardouin, on n'avait tant gagné dans une seule ville. Les Vénitiens réclamèrent et obtinrent le complément de la somme promise par les croisés.

Ils avaient pris aussi des reliques. Dandolo, ayant reçu un morceau de la vraie croix que Constantin faisait porter devant lui à la guerre, en fit présent à sa patrie ; un prêtre de la Picardie rapporta à la cathédrale d'Amiens les têtes de

¹ Nicéas, *Murzuffle*, 5

² Nicéas, *Constantin. status*, 5.

Jean-Baptiste et de saint Georges. Baudouin prit la couronne d'épines, et envoya un autre morceau de la vraie croix à Philippe-Auguste. Enfin, on partagea le pays ; douze électeurs, six nobles vénitiens, et six ecclésiastiques français, furent chargés de choisir entre Dandolo, le marquis de Montferrat, le comte de Flandre ; mais les Vénitiens eux-mêmes repoussèrent Dandolo, pour ne pas livrer à un citoyen de Venise, les conquêtes de la république ; ils repoussèrent aussi le marquis de Montferrat, dont les possessions italiennes n'étaient pas éloignées de Venise, et ils demandèrent Baudouin, dont la présence entretiendrait, sur le sol de la conquête, les nations belliqueuses des Flamands et des Français. En conséquence, les croisés étant assemblés devant le palais de Bucoléon, à l'heure de minuit, l'évêque de Soissons cria à tous : *Cette heure de la nuit qui vit naître le Sauveur du monde, donne naissance à un nouvel empire ; sous la protection du Tout-Puissant, vous avez pour empereur Baudouin, ceinte de Flandre et de Hainaut.*

Les Vénitiens, du reste, avaient eu soin de se faire un lot qui valait mieux que la couronne ; ils avaient pris d'abord la moitié de C. P., les Cyclades et les Sporades, les îles et la côte orientale du golfe Adriatique, les côtes de la Propontide et du Pont-Euxin., les rives de l'Hèbre et du Vandas, les villes de Cypsèle, de Didymotique, d'Andrinople, les contrées maritimes de la Thessalie. La Bithynie, la Romanie ou Thrace, Thessalonique, la Grèce depuis les Thermopyles jusqu'au cap Sunium, et les grandes îles de l'Archipel, avaient été données aux Français. Les terres situées au delà du Bosphore étaient devenues un royaume avec l'île de Crète, pour le marquis de Montferrat. Boniface préféra la province de Thessalonique, et céda la Crète aux Vénitiens pour trente livres pesant d'or ; en même temps, le comte de. Mois, duc de Bithynie et de Nicée, devait régner au delà du Bosphore. Toutefois, les Grecs n'étaient pas entièrement détruits. Murzuffle avait fui, on lui avait crevé les yeux, et on l'amena à Baudouin ; il y avait sur la place du Taurus une colonne, une des plus hautes qu'on eût vues, sur laquelle étaient gravées des figures, entre autres celle d'un empereur précipité en bas. Les barons y firent conduire Murzuffle, *et pensèrent qu'il fallait lui faire faire le saufs du haut en bas.* Mais Théodore Lascaris, réfugié dans la Bithynie, y fondait l'empire de Nicée. Un petit-fils d'Andronic créa l'empire de Trébizonde qui devait survivre à celui de C. P. Michel l'Ange Comnène relevait le royaume d'Épire. Léon Sgurre, maître de Napoli, dominait dans la Grèce propre ; il fut moins heureux de ces Grecs. Boni jase, établi enfin à Thessalonique, descendit, au midi, commença par la Thessalie, et prit Larisse. Les chevaliers franchirent les Thermopyles, chassèrent Sgurre de la Béotie et de l'Attique, et Villehardouin fit reconnaître l'autorité des Latins dans le Péloponnèse ; il n'y eut que le santon de Lacédémone qui résistât. Aussitôt s'élevèrent des seigneurs d'Argos, de Corinthe, des sires de Thèbes, des ducs d'Athènes, des princes d'Achaïe ; tous rendaient hommage à l'empereur de C. P.

Enfin la conquête était sanctionnée par le pape lui-même. Les lettres de Baudouin, les protestations du marquis de Montferrat, avaient adouci le juste ressentiment d'Innocent III. Dandolo, après son ambition satisfaite, se mettait à genoux devant cette puissance qu'il avait méconnue. Le pape réprimanda encore, refroidis aux. croisés l'amour des richesses de la terre, et leur promit le pardon du Seigneur s'ils accomplissaient leur vœu. Il cassa plusieurs dispositions vexatoires pour les Grecs, et envoya des prêtres latins. L'interdit jeté sur Venise, depuis l'expédition de Zara, fut levé par le légat Pierre de Capoue (1205).

II

Les usages de l'Occident avaient remplacé à C. P. les usages des Grecs. Villehardouin était maréchal de Romanie ; Dandolo portait les brodequins rouges des princes impériaux ; les Vénitiens s'appelaient *seigneurs d'un quart et demi de l'empire romain* ; le résultat de la croisade n'avait pas été pour les chrétiens de la Palestine. L'empereur Baudouin envoya aux habitants de Ptolémaïs les chaînes du port de Constantinople, en témoignage de sa conquête, et en signe d'amitié ; il n'eut pas même le temps d'en faire davantage. Ses ennemis intérieurs étaient les Grecs vaincus, humiliés de leur dépendance, aigris encore par le caractère altier des Latins, et toujours prêts à l'intrigue et aux conspirations. Ses ennemis extérieurs étaient en Asie Théodore Lascaris, en Europe les Bulgares, et Joannice, leur roi. Il fit battre Lascaris, déjà mettre de Nicée, de Pruse, et de la Bithynie, par son frère Henri de Hainaut, et par les Arméniens, peuple non moins brave qu'acharné à la ruine des Grecs ; il devait succomber sous les coups des Bulgares. La faveur dont il affecta d'honorer le grec Branas, le seul noble de cette nation qui fit l'ami des Franks, parut à tous les autres un défi. Plusieurs se retirèrent chez Joannice, et le trouvèrent profondément irrité d'un affront que l'empereur lui avait fait ; le roi bulgare demandant l'alliance de Baudouin, avait reçu pour réponse qu'il ne pouvait traiter d'égal à égal avec un empereur, qu'il devait se reconnaître vassal. Joannice unissant sa haine à celle des réfugiés, leur conseilla de retourner dans teint patrie d'animer secrètement leurs compatriotes au massacre des Latins, et leur promit main-forte pour l'exécution. Un vaste complot s'organisa, et le massacre des Latins ayant commencé, Joannice survint et occupa Andrinople. Baudouin se latta de rappeler son frère d'Asie, mais sans l'attendre, il courut à la rencontre des Bulgares, fut vaincu et pris (1205). On se peindrait difficilement la terreur que répandit cette nouvelle ; sept mille Latins retournèrent aussitôt en Occident sur les vaisseaux de Venise. Henri de Hainaut, obligé d'interrompre sa guerre contre Lascaris, apprit tout à la fois en arrivant, la captivité de son frère et le massacre des Arméniens, ses, alliés, qu'il avait laissés en Asie. Rien n'arrêtait plus les ennemis des Franks ; Lascaris prenait le nom d'empereur ; Joannice aspirant au même titre, que lui avaient promis les conjurés, ne laissait aux héritiers de Baudouin que Constantinople, Redeste et Selymbrie. Dandolo mourut dans le même temps ; et le marquis de Montferrat, attaqué à son tour, vit ses sujets, victimes de la mauvaise foi des barbares, emmenés captifs malgré les capitulations qui leur assuraient la liberté, et la ville de Philippopoli, la troisième de l'empire, brûlée et démolie. Henri de Hainaut voulait reprendre Andrinople ; il attira sur lui de nouveaux efforts de Joannice, et de nouvelles perfidies des Grecs, toute la Thrace fut ensanglantée ; les Bulgares poussant quelquefois jusqu'aux portes de Constantinople, y entraient par petites troupes, tuaient rapidement ceux qu'ils rencontraient, et disparaissaient avant qu'on eût le temps de les poursuivre. Innocent III, dont la suprématie spirituelle était enfin reconnue par les Bulgares, ne chercha pas moins vainement à ralentir leur fureur. *Saint père, lui répondit Joannice, ils m'ont contraint à la guerre malgré moi, ils m'ont dit que j'avais usurpé sur l'empire le pays où je règne. Qu'ils sachent que je possède mon royaume à plus juste titre qu'ils ne possèdent leur empire. J'ai recouvré le domaine de mes ancêtres ; l'État que ces Franks ont envahi, quand leur avait-il appartenu C'est de vos mains que j'ai revu ma couronne ; de quelle main le prétendu empereur tient-il la sienne ? J'ai reçu de votre sainteté l'étendard de saint Pierre, et c'est avec cet étendard que je combats des infidèles qui n'ont de chrétien que la croix qu'ils portent sur les*

épaules. Le pape réclamait la liberté de Baudouin : *Je la lui aurais accordée volontiers*, répondait Joannice, *s'il n'était pas mort*. En effet, le barbare avait tué l'empereur, et le bruit se répandit que d'atroces tortures avaient assouvi sa vengeance ; mais on refusa longtemps d'y croire, et quelques années après, un vieillard se présenta en Flandre, se disant Pavin, père de la comtesse Jeanne, qui régnait alors ; la comtesse ne le reconnut pas, le fit juger comme imposteur, et le condamna à mort, malgré le peuple qui la regarda elle-même comme parricide. Cependant Joannice avait préparé dans sa victoire même la cause d'une retraite honteuse. Ses amis ne l'avaient pas appelé pour qu'il versât leur propre sang ; quand ils virent qu'il n'épargnait pas plus les Grecs que les Latins, qu'il réduisait en esclavage des multitudes, et les envoyait défricher ses forêts, ils se tournèrent contre lui ; et rapprochés de Henri de Hainaut par les conditions favorables qu'ils en obtinrent, ils obligèrent les Bulgares à regagner le Danube.

Henri de Hainaut fut proclamé empereur à la place de son frère (1206) ; de moindres dangers menacèrent son trône, mais ses embarras ne furent pas moins multipliés. Il fallut d'abord repousser une nouvelle invasion des Bulgares ; il y gagna quelque gloire en délivrant la Thrace, en reportant la guerre en Bulgarie, en humiliant Joannice dans ses propres États. Il assura même sa frontière du nord après la mort de cet ennemi lorsqu'il imposa la paix au nouveau roi, et obtint la fille de Joannice pour femme. Une trêve le délivra, au commencement, des attaques de Théodore Lascaris ; mais celui-ci, maître de la Bithynie, de la Lydie, des côtes de l'Archipel jusqu'à Éphèse, et d'une portion de la Phrygie, siégeait à Nicée, véritable empereur, craint de l'empereur de Trébizonde, et appuyé de l'alliance du sultan d'Iconium. Henri ne s'accordait pas avec le pape Innocent III ; il semble en vérité que la terre grecque porte malheur à quiconque y met le pied ; les Latins s'étaient obstinés à reconquérir Constantinople, pour replacer l'église grecque sous la suprématie du Saint-Siège, et l'empereur frank résistait maintenant au pape comme les Grecs. Il avait aussi à régler la succession de Boniface de Montferrat, et à contenir l'ambition impérieuse des marchands de Venise. Boniface avait été blessé à mort dans une bataille contre les Bulgares ; il avait partagé entre ses deux enfants ses États d'Italie et de Grèce ; le tuteur, chargé d'administrer la province de Thessalonique, aurait usurpé la propriété de la Thessalie, si l'empereur, par une ruse peu honorable, ne se fût saisi de sa personne. Les Vénitiens s'étaient fait une part dans le gouvernement ; le consentement de leur bayle (défenseur) était nécessaire, pour que l'empereur pût apporter quelques modifications aux lois jurées à son avènement ; ils voulaient encore perpétuer dans leur nation la dignité de patriarche de C. P. Après la mort de Thomas Morosini, leur compatriote, ils s'assemblèrent en armes dans Sainte-Sophie, et forcèrent l'élection d'un autre Vénitien ; les réclamations de l'empereur ne prévalurent que par l'autorité d'Innocent III. Vers la fin de son règne, Henri, irrité des vexations dont les Français d'Asie Mineure étaient l'objet, passa l'Hellespont, et par des ravages rapides força l'ennemi à lui céder une partie de la Mysie (1214). Henri de Hainaut mourut en 1216.

Un interrègne de plusieurs années suivit sa mort. On avait élu à sa place son beau-frère, Pierre de Courtenay. Ce prince résidait en France ; il accepta et, après s'être fait couronner à Rome, il envoya devant lui à C. P. sa femme Yolande. Lui-même s'était engagé à rendre aux Vénitiens la ville de Durazzo, envahie par le second despote d'Épire, Théodore l'Ange Comnène. Transporté sur une flotte vénitienne devant cette ville, il l'assiégea inutilement, il essaya ensuite de se faire un chemin à travers les montagnes d'Albanie, fut pris par le despote

et resta en prison jusqu'à sa mort. Sa femme, qui jusque-là avait exercé la régence, ne pouvait plus garder l'autorité ; on élut Robert de Courtenay, second fils de Pierre. Ce nouvel empereur arriva à Constantinople au moment où la mort de Théodore Lascaris laissait l'empire de Nicée à Jean Ducas Vatace, le plus redoutable ennemi des Franks (1222).

Tandis que les résultats de la quatrième croisade se perdaient dans toutes ces misères, que devenaient les colonies chrétiennes de Syrie ? Dans les premières années du treizième siècle, les calamités naturelles avaient combattu pour les chrétiens ; une famine (1200), une peste (1201), ensemençèrent l'Égypte de cadavres ; en 1202 un tremblement de terre jeta les poissons sur le sol et entr'ouvrit le Liban. On ne se faisait plus la guerre que par escarmouches. Malek-Adhel lui-même arrivait déjà à cette décadence orientale qui n'épargne guère la troisième génération. Il s'enfermait loin des yeux du vulgaire, le visage toujours couvert d'un casque, ou dans le fond de son palais, n'admettant les ambassadeurs qu'après trois jours d'attente¹. Cependant l'infatigable Innocent IH veillait à la délivrance des saints lieux ; le roi Amaury II et sa femme Isabelle étant morts, il ne restait pour héritier qu'une jeune princesse, fille d'Isabelle et de Conrad de Tyr ; les barons du royaume de Jérusalem lui cherchèrent par toute l'Europe un mari qui fût un brave, capable de les défendre, et la donnèrent à Jean de Brienne, qui arrivait en Syrie et annonçait le départ prochain d'une nouvelle croisade. On pouvait bien l'espérer à voir Innocent III agiter l'Europe. A tous les péchés, à tous les crimes, il n'imposait qu'une pénitence, le voyage d'Orient. Ses prédications n'ayant abouti qu'à une croisade d'enfants (1212) qui s'embarquèrent à Marseille et furent vendus aux infidèles, il les recommença plus ardemment. Ses lettres arrivèrent à tous les évêques pour la convocation d'un concile à Rome, aux princes musulmans pour leur ordonner de rendre Jérusalem, aux princes chrétiens pour les animer au combat. Il avait destiné aux guerres saintes le dixième de son revenu et de celui des cardinaux ; il invitait les prélats, les habitants des villes et les campagnes à fournir un certain nombre de guerriers, et à les entretenir pendant trois ans. Il révoquait des indulgences accordées à ceux qui feraient la guerre aux Albigeois, ou aux musulmans d'Espagne désormais, anéantie par la victoire de Tolosa. Le cardinal Pierre de Courçon, Jacques de Vitry, l'archevêque de Cantorbéry prêchèrent la croisade ; Jean sans Terre prit la croix. Le roi d'Allemagne Otton IV, frappé de l'excommunication, vit s'élever pour compétiteur le pupille d'Innocent III, Frédéric II, qui promit à son tuteur d'aller vaincre en Palestine. Enfin le concile s'ouvrit à Rome. L'Orient et l'Occident y siégèrent sous la présidence du pape ; les patriarches de C. P. et de Jérusalem avec cinq cents évêques ou abbés latins, les députés d'Antioche et d'Alexandrie, avec les ambassadeurs d'Allemagne, de France, d'Angleterre, de Hongrie ; le pape y jugea le monde entier, les musulmans vainqueurs et les chrétiens qui ne savaient pas entendre les plaintes de Jérusalem, les Albigeois et leurs erreurs, et les mœurs corrompues de cet Occident, qui dansait, donnait des tournois, et s'étourdissait dans les plaisirs. Tous sortirent du concile pour préparer la guerre sainte par le rétablissement de la paix entre les chrétiens. Le pape vint en Toscane pour réconcilier Pise et Gênes ; les troubadours ne chantaient plus leurs dames, ni la chevalerie ; ils chantaient sur un ton de douleur les souffrances de Jésus-Christ, la captivité de Jérusalem, ils chantaient le pape lui-même : **Nous avons un guide sûr et valeureux, le souverain pontife Innocent.**

¹ Jacques de Vitry.

Il avait dit en effet qu'il prendrait lui-même la croix ; la mort le frappa au milieu de son œuvre inachevée (1216) ; Honorius III fit la cinquième croisade. Les rois avaient pris la croix ; Frédéric II donna l'exemple du retard ; un seul roi partit, André II de Hongrie ; d'autres croisés d'Allemagne surtout s'embarquèrent à Brindes, à Gênes et à Marseille ; ils entraînaient à Ptolémaïs Hugues de Lusignan roi de Chypre, et quand on vit en Palestine les trois rois de Chypre, de Hongrie et de Jérusalem, les musulmans effrayés déclarèrent que jamais les chrétiens n'avaient été si nombreux. Mais Malek-Adhel les rassura ; il ne régnait plus ; il avait cédé l'Égypte à son fils Malek-al-Kamel, Damas à Chaffeddin (Corradin), aux autres Bosra, Baalbec, la Mésopotamie. Il les visitait tour à tour, les instruisait de ses conseils ; il leur dit que l'armée chrétienne se dissiperait comme les orages du Liban, et quand les chrétiens eurent en vain essayé de conquérir la Forteresse du Thabor, la discorde se mit entre eux ; le roi de Chypre tomba malade ; celui de Hongrie revint dans ses États.

Cependant les peuples ne s'abattaient pas si vite que les rois ; une parole d'Innocent III était dans le cœur des peuples ; il avait désigné l'Égypte aux armes chrétiennes, et ce centre nouveau de la puissance musulmane eût entraîné dans sa ruine les puissances de Syrie et délivré Jérusalem. Des croisés nombreux arrivaient ; sous la conduite du roi Jean de Brienne, du duc d'Autriche et du comte de Hollande, les chrétiens vinrent débarquer en face de Damiette sur le Nil ; cette ville était une forteresse multipliée, double rempart du côté du fleuve, et une tour au milieu du fleuve même, réunie à la ville par des chaînes qui fermaient le passage aux vaisseaux ennemis ; une triple muraille du côté de la terre, une garnison nombreuse, des vivres et des munitions de guerre. La tour du Nil fut attaquée la première, par un énorme château de bois, porté sur deux vaisseaux, partagé en étage pour placer trois cents assaillants, et surmonté d'un pont-levis ; le feu grégeois lancé sur la monstrueuse machine ne retarda qu'un moment l'espérance des croisés ; la tour du Nil céda, et écrasa ses défenseurs en s'écroulant. Il fallait poursuivre sans laisser de respiration à l'ennemi. Malek-Adhel mourut à cette nouvelle, et d'autres croisés débarquèrent en Égypte (1218).

On n'avait plus l'ardeur des premières croisades ; la tour prise, on se reposa ; on attendit l'attaque de l'ennemi pour combattre ; on profita à peine d'une révolte musulmane qui menaça Malek-al-Kamel ; le sultan étant parti, son armée effrayée s'enfuit pour le rejoindre et les chrétiens traversèrent le fleuve qui les séparait de la ville, afin d'assiéger du côté de la terre. Le retour du sultan et les secours qu'il avait appelés de la Syrie renouvelèrent les combats ; les croisés les supportaient intrépidement, retenaient le sultan loin de la ville, repoussaient de leurs retranchements l'étendard des infidèles, paraissaient eux-mêmes sur les remparts de Damiette, mais les chevaliers et tous ceux qui avaient coutume de combattre à cheval restaient oisifs. Les plaintes de la multitude les tirèrent enfin de leur inaction ; ils combattirent tous et furent vaincus dans une désastreuse journée. Cependant l'arrivée de François d'Assise ranima les cœurs ; l'homme pauvre qui n'avait ni or, ni argent, ni sac pour le voyage, ni sandale, ni bâton, venait discuter contre les musulmans ; il offrait, pour réfuter les infidèles son éloquence, son corps même : il dit à Malek-al-Kamel : [Dieu m'a envoyé vers toi pour te montrer la route du salut ; je défie tous tes docteurs ; jette mon corps au feu, il en sortira sain et sauf pour te convaincre d'erreur.](#)

Le sultan ne voulut pas risquer l'épreuve ; des combats continuels l'avaient lassé, il demanda la paix. On pouvait réparer la gloire anéantie des premiers croisés ; le sultan rendait. Jérusalem et tout son royaume, excepté les

Forteresses de Carac et de Montréal pour lesquelles il payerait tribut ; il promettait 200.000 dinars pour rebâtir les murs de Jérusalem, et tous les chrétiens pris depuis la mort de Saladin. Le cardinal Pélage, légat du Saint-Siège, l'y opposa, représenta qu'il fallait d'abord prendre Damiette, et soutint avec une indomptable énergie la guerre qu'il conseillait. Le sultan, obligé de combattre, s'efforça inutilement d'introduire des secours dans Damiette les habitants n'étant pas secourus venaient implorer la pitié des croisés, ils appelaient leur ville un *sépulcre fermé* ; un dernier assaut décida la victoire ; les premiers qui montèrent sur les murs chantèrent le *Kyrie eleison*, et l'armée répondit par le *Gloria in excelsis*. *Ainsi Damiette fut prise par la grâce de Dieu* (1219).

Pélage était justifié. Les musulmans de Syrie et de la haute Égypte abattus recouraient au khalife de Bagdad menacé lui-même par les peuples tartares. Mais la suite montra que Pélage avait eu tort de se fier à une armée impatiente d'en finir, La division reparaisant au milieu des croisés, tous les princes *ayoubites* prirent les armes ; ils affluaient au camp d'Al-Kamel, qui devint une ville sous le nom de Mansoura (la victorieuse). Pélage, toujours ardent, proposa d'assiéger le Caire, et, en conquérant l'Égypte, de détruire le mal dans sa source. Jean de Brienne eut beau représenter les dangers de cette guerre, sous la chaleur de juillet, Pélage l'emporta par une menace d'excommunication. L'armée chrétienne descendit jusqu'à l'extrémité du Delta, et campa devant la plaine de Mansoura, séparée des musulmans par un canal.

Toutes les forces chrétiennes se brisèrent là. On offrait encore aux croisés les mêmes conditions que devant Damiette. Jean de Brienne voulait accepter ; Pélage ne voulait que combattre un ennemi qui demandait grâce, quand tout à coup les eaux du Nil s'élevant permirent à la flotte musulmane d'entrer dans le fleuve ; les chrétiens perdaient la communication avec Damiette, et la possibilité de marcher sur le Caire. On donna le signal de la retraite ; ce fut un horrible désordre ; une seule nuit dédommagea les musulmans de tous leurs désastres ; les écluses lichées inondaient la plaine ; l'armée chrétienne était enfermée, elle demanda la paix ; les musulmans se donnèrent le cruel plaisir de la refuser ; les chrétiens offraient de rendre Damiette. ; on se moquait de Pélage maintenant réduit à supplier. Le sultan fut le plus sage ; il craignit d'attirer une vengeance formidable s'il détruisait une amurer chrétienne ; il accepta Damiette, fit fermer les écluses, rendit la vraie croix ; les chrétiens repartirent laissant du moins à Malek-al-Kamel un empire désolé.

Le cardinal Pélage en s'obstinant à la conquête de l'Égypte, avait compris le véritable moyen de délivrer les saints-lieux., aussi bien que ces autres Latins qui montraient les murs de C. P., en disant : *Voici la route de Jérusalem*. Il n'avait manqué qu'une chose aux croisés, un chef qui sût les contenir par un commandement respecté de tous. Ce chef, désigné depuis longtemps, n'était pas venu ; c'était Frédéric II, empereur d'Allemagne, roi d'Italie, de Naples et de Sicile. Son nom, le nom des provinces qui composaient son empire, effrayaient les Sarrasins, mais lui-même n'avait d'autre pensée que d'é luder sa promesse. Il avait envoyé à l'expédition d'Égypte le duc de Bavière et le comte de Pouille, et il s'en vantait comme de son vœu accompli. On le pressait pourtant ; on tenta son ambition par l'espérance d'un royaume de plus. Le roi Jean de Brienne venait offrir sa fille Yolande et son héritage au prince qui voudrait le secourir. Les grands maîtres des templiers, des hospitaliers, des teutoniques, le patriarche de Jérusalem, le pape, offrirent ce mariage à Frédéric ; l'empereur accepta, promit de défendre Jérusalem, et consentit à l'excommunication s'il n'accomplissait sa promesse.

Ce vœu solennel, à la face de l'Europe, et reçu par le chef de l'Église, n'amena qu'un résultat inattendu, où Frédéric II se découvrit tout entier. D'abord il fit construire des vaisseaux, et, paraissant plus zélé que le pape lui-même, il reprochait à Honorius le choix des orateurs sans éloquence qui prêchaient la guerre sainte, il envoyait en Allemagne le grand maître des teutoniques pour appeler aux armes le duc d'Autriche, le landgrave de Thuringe, le roi de Hongrie. Il s'engageait à fournir aux croisés des vaisseaux, des vivres, des armes. Le bruit de tant d'efforts vint jusqu'au Nil et au Jourdain ; les chrétiens d'Égypte espèrent un vengeur, les Géorgiens un allié. Tout à coup (1225) Frédéric déclara qu'il avait besoin d'un délai, et se le fit accorder de deux ans.

Dans l'intervalle, il se ranima par la pensée du royaume d'outre-mer qui s'offrait à lui ; il épousa Yolande, puis la dédaignant, il se déclara d'avance roi de Jérusalem, sans plus s'inquiéter de son beau-père qui n'était pas mort. On ne voulut pas voir cette usurpation. En satisfaisant son avidité, l'empereur pouvait toujours délivrer les chrétiens, on le pressa plus vivement ; partout la guerre sainte fut prêchée, les croisés affluaient dans la Pouille, lorsque Honorius III fut remplacé par Grégoire IX.

Le nouveau pontife comprit mieux l'âme de Frédéric. La ruse normande, l'impiété musulmane, l'ambition germane se réunissaient dans cet empereur descendant de Constance de Sicile, et allié des Sarrasins, dont il aimait les mœurs et étudiait la science. Des maladies tourmentaient les croisés rassemblés dans la Pouille, le pape insistait, on partit : Grégoire IX célébra ce départ comme un triomphe de l'Église. Mais il suffit d'une tempête, l'empereur tomba malade et revint au port d'Otrante (1227). Le pape ne voulut écouter aucune justification et l'excommunia.

Il ne s'était pas trompé. Envoyer un pareil prince en Palestine, c'était livrer le royaume de Jérusalem à un ennemi du nom chrétien ; Frédéric réclama contre l'excommunication ; lui qui avait tant tardé, tant résisté aux sollicitations quand le pape voulait son départ, prétendit partir maintenant que le pape ne le voulait plus. Ses amis les Sarrasins l'appelaient. La division agitant les fils de Malek-Adhel, l'Égyptien Malek-al-Kamel invitait Frédéric à lui donner secours, par la promesse de céder Jérusalem. L'excommunié saisit une offre si favorable, qui montrerait sans doute, à la confusion du pape, le berceau du christianisme reconquis par un prince retranché du nombre des chrétiens. Il partit donc (1228), sans plus redouter ces ennemis d'Occident dont il s'était fait un prétexte pour ne pas partir. Il ne pouvait pas même prétendre qu'il accomplissait son vœu ; il emmenait vingt galères et six cents chevaliers, il n'y avait pas là de quoi anéantir les Ayoubites le reste en Sicile, sous le commandement du duc de Spolète, devait continuer la guerre contre le pape. Grégoire IX persista dans son ordre, et la voix du chef de l'Église fut comprise des chrétiens d'Orient. Au même moment, Frédéric débarqua à Ptolémaïs, et deux Franciscains annoncèrent aux habitants qu'ils avaient reçu un ennemi de l'Église. Les chrétiens traitèrent le prince hérétique avec mépris, et s'animèrent à repousser de leur tête une domination impie.

Les Sarrasins furent plus commodes : la mort de Charfeddin laissait Malek-al-Kamel à la tête des Ayoubites, et plein de l'espérance d'enlever Damas. Frédéric, campé entre Césarée et Jaffa, lui envoya des ambassadeurs. Le sultan, d'abord, ne répondit pas ; mais bientôt il se radoucit, quand on lui eut fait connaître l'homme de l'Occident, sa science dans la médecine, la dialectique, la géométrie toutes choses qu'il avait apprises des Sarrasins de Sicile. Des conférences savantes s'établirent, dans lesquelles brilla l'émir Fakr-Eddin ; la géométrie

d'Euclide, les aphorismes d'Averroès, la philosophie d'Aristote la religion chrétienne et la musulmane, tout fut mêlé dans ces controverses sous les armes. On s'envoyait, d'un camp à l'autre, des problèmes à résoudre. A la fin, on parla pourtant de Jérusalem ; ni l'un ni l'autre n'y mettait une grande importance. Saladin, plus habile, sinon plus croyant, avait impitoyablement gardé Jérusalem, disant que *le prophète s'y était reposé dans son voyage céleste* ; Malek-al-Kamel ne voyait là que des églises et des maisons en ruine. Les chrétiens avaient péri par milliers pour reconquérir Jérusalem, ou ne pas la céder, parce que le Sauveur y était mort ; et Frédéric, ce chef d'une croisade, qui prétendait l'emporter sur le pape en amour des lieux saints, déclarait que *s'il voulait planter son étendard sur le Calvaire et la montagne de Sion, c'était pour conserver l'estime des Francs, et lever sa tête parmi les rois de la chrétienté*. Les deux amis s'accordèrent : Malek-al-Kamel envoya à l'autre un éléphant, des chameaux, les productions de l'Inde, de l'Arabie, de l'Égypte, et une troupe de jeunes femmes instruites, selon l'usage de l'Orient, à danser dans la salle du festin.

Chacun trouva des ennemis dans les siens. Les chrétiens protestèrent tous contre Frédéric ; les templiers, les hospitaliers ne le suivaient que de loin ; ils le forcèrent d'abattre son étendard de l'empire, et de donner ses ordres au nom de Jésus-Christ et de la république chrétienne ; ils essayèrent une fois de le jeter dans un lieu d'où il ne sortirait plus, et ensuite de le livrer à Kamel qui refusa. D'autre part, les vrais musulmans accusaient le sultan de trahison. Frédéric et Kasneieler firent pas moins un traité (1229), par lequel Jérusalem, Bethléem, tous les villages situés sur la route de Jaffa à Ptolémaïs étaient rendus aux chrétiens, la mosquée d'Omar conservée aux musulmans dans Jérusalem, et une trêve conclue pour dix ans, cinq mois et quarante jours. Mais la principauté d'Antioche et le comté de Tripoli, États chrétiens, que le mariage de Frédéric ne lui donnait pas, ne furent pas compris dans le traité.

Aussitôt, les musulmans jetèrent des cris de douleur ; mais Kamel n'avait rien à craindre ; l'indignation des chrétiens se montra bien plus funeste à Frédéric. Une mosquée conservée en face du saint sépulcre par un roi chrétien, c'était encore une fois l'*abomination de la désolation*. L'archevêque de Césarée jeta l'interdit sur Jérusalem, et défendit aux pèlerins d'y entrer. Frédéric y entra avec les barons allemands et les chevaliers teutoniques ; mais les prêtres, gardiens du tombeau, avaient évité son odieuse rencontre ; les images des apôtres et des saints étaient voilées dans l'église de la Résurrection. Nul ne se trouva qui posât de ses mains consacrées la couronne sur la tête de Frédéric. Il crut braver tant de résistance en se couronnant lui-même, et quitta Jérusalem pour se faire reconnaître à Ptolémaïs ; mais déjà le patriarche de Jérusalem et le clergé avaient jeté l'interdit sur Ptolémaïs tant que l'empereur y demeurerait. Frédéric écrivit au pape pour lui annoncer qu'il avait repris Jérusalem sans effusion de sang. Mais les lettres du patriarche, arrivées en même temps, racontaient cette transaction honteuse, cette mosquée d'Omar laissée debout, ces chrétiens d'Antioche et de Tripoli délaissés. D'un bout du monde à l'autre, Frédéric était montré comme un ennemi de Dieu.

Il avait laissé Malek-al-Kamel s'emparer de Damas, et établir sur la tête des chrétiens de Syrie un poste avancé qui répondrait aux mouvements de l'Égypte. A Ptolémaïs, les prêtres célébraient la messe à voix basse et les portes fermées. On enterrait les morts dans les champs sans prières. Frédéric ne put faire la paix avec les chrétiens pour l'avoir faite avec les musulmans. Dans son dépit, il voulut se venger ; il fermait les portes de la ville, défendait qu'on apportât des vivres aux habitants, et faisait insulter par ses archers les chevaliers du Temple et de

Saint-Jean, et battre de verges les Frères prêcheurs. La nouvelle dune croisade, prêchée contre lui dans ses États par Grégoire IX, le décida à partir ; il laissa à son maréchal, Richard Felinger, le gouvernement de Jérusalem.

III

Il vivait pourtant ce petit royaume de Jérusalem, malgré tant de menaces et d'attaques : il avait conservé sa religion pure, en repoussant les secours d'un prince retranché de l'Église. Antioche et Tripoli, réunies dans une seule principauté, vivaient aussi. Mais un danger plus terrible que les Turcs s'était formé dans la haute Asie. Les hordes des Mongols, peuple scythe ou tartare comme les Huns, avaient longtemps erré du nord au sud, vivant de chasse et de la chair des troupeaux ; mais elles n'avaient pu éviter la domination des Tartares Nuitche (partie septentrionale de la Chine). Vers la fin XIIe siècle, Esoukay-Bahadour commença des conquêtes dont il ne reste qu'une tradition confuse. Vers 1176, son fils, Temoudjin, lui succédant à l'âge de treize ans, fut entouré par la révolte des tributaires il les brisa en quelques batailles, et jeta les chefs rebelles dans soixante-dix chaudières d'eau bouillante. Alors, pour assurer l'obéissance des Mongols, il les rassembla près d'un Fleuve rapide, but une coupe d'eau en leur présence, et jura de partager avec eux le doux et l'amer de la vie. Le khan des Tartares Kéraïtes, chassé par ses sujets, vint demander la protection de Temoudjin. Ce khan était chrétien, de l'hérésie nestorienne ; c'est le prêtre Jean, si célèbre par sa correspondance avec l'Occident¹. Il fut rétabli, mais il osa méconnaître le bienfait : il tomba aussitôt, et son crâne, garni d'argent, fut gardé comme un monument de la colère de Temoudjin. Une autre fois, l'armée étant assemblée sur les bords du fleuve Amour, divisée en neuf camps, un ermite se présenta et dit : *Dieu donne toute la terre à Temoudjin, et ce maître du monde doit s'appeler Gengiskhan* (grand khan). Les Kir guis se soumirent ; les Chinois furent attaqués. *Depuis longtemps*, dit Gengiskhan au maître de la Chine, *les Chinois appellent leurs souverains fils du ciel, toi, tu n'es qu'un homme, qu'un mortel*. Dans une première invasion, la grande muraille fut franchie, quatre-vingt-dix villes prises, et la retraite vendue au prix de cinq cents jeunes hommes et jeunes filles, de trois mille chevaux, et d'étoffes de soie et d'or. Dans la seconde invasion (1216), Pékin fut emporté, et avant que la Chine fût soumise, l'occident de l'Asie fut menacé.

Il y avait là un grand empire, le Kharazm ou Khowaresme, qui comprenait la Perse et la Bukkharie, et s'étendait d'un côté jusqu'au golfe Persique, de l'autre jusqu'aux limites de l'Inde et du Turkestan. Son sultan, Mohammed III, prenait le nom d'Alexandre le Grand. La grande Bukkharie (Sogdiane, Bactriane) était renommée par ses plaines fertiles, la richesse de ses mines, ses belles forêts, ses eaux limpides, et son école pour la jeunesse mahométane dans la grande ville de Bokkhara. Gengiskhan ayant recherché l'alliance du sultan, celui-ci mit à mort les ambassadeurs mongols. *La colère des rois*, s'écria Gengiskhan, *est un incendie*,

¹ Voyez De Guignes (*Hist. des Huns*, liv. XV). Fischer a cru que le prêtre Jean était le nom du patriarche des nestoriens. (*Hist. de Sibérie*.) D'autres l'ont cherché dans l'Abyssinie. Dans les archives de Königsberg, deux lettres du grand maître des teutoniques portent pour suscription *regi Abassiae presbytero Johanni*. Abassie ne signifie pas l'Abyssinie, mais bien plutôt le pays des Abasses du Caucase. (Voyez Karamsin, *Hist. de Russie*.)

et il en appela à Dieu et à son sabre. Il pria pendant trois nuits sur une montagne, et vint annoncer qu'un évêque chrétien du pays des Igours lui avait promis la victoire. Elle fut complète et mérita aux chrétiens quelque tolérance de la part des Mongols. Gengiskhan entra à cheval dans la grande mosquée de Bokkhara, et jeta le Koran à terre : pendant deux ans, les Mongols ravagèrent si cruellement tous les pays situés entre le mont Aral et l'Indus, qu'il leur a fallu six siècles pour recouvrer leur état florissant. Le sultan Mohammed mourut dans une île de la mer Caspienne.

Gengiskhan détacha ensuite (1223) de son armée Soudaï Bayadour et Tchepnorian, avec ordre de prendre Schamackha et Derbent. Ceux-ci séparent de leurs ennemis les Polowtsi soumettent les Yasses et les Kassogues, et donnent des lois à sept peuples des bords de la mer d'Azof et déjà pénètrent en Russie. Gengiskhan préparait une troisième expédition contre la Chine quand il mourut (1227). Son fils Octaï lui succéda. Reconnu pour maître par les Mongols, il répondit à leurs acclamations, *désormais ma simple parole me servira de glaive*, et il partagea ses landes entre l'Europe et l'Asie : son fils Gaïouk et son neveu Batou s'élançèrent sur la Russie. Son général Soudaï envoyé contre les Chinois emportait l'ordre formel de les exterminer. Sa désobéissance sauva la vie à 1.400.000 familles ; mais le souverain des Nuitche, après deux ans de résistance dans Juning-Fou, se brûla lui-même, quand il n'eut plus que cette ressource d'échapper aux mains du vainqueur (1232).

Les expéditions des Mongols en Russie, en Pologne, en Hongrie, nous occuperont ailleurs (voyez ch. XXIII). Ici nous ne présentons que leurs rapports avec les chrétiens de la Palestine, les dynasties musulmanes et les empires de Nicée et de Constantinople. Quelque épouvantable que fût cette invasion, on parut d'abord s'en inquiéter peu à l'occident de l'Europe. Le roi de France saint Louis disait à sa mère : *Placez votre confiance en Dieu ; si les Tartares viennent jusqu'à nous, ils nous enverront en paradis ou nous les enverrons en enfer*. L'évêque de Worcester disait dans le même sens : *Laissons ces chiens se dévorer, entre eux, et la paix du Seigneur s'établira sur leurs ruines*. Ce fut bien moins la crainte des Mongols, que les nouveaux dangers de l'empire de C. P. et de la Palestine qui réveillèrent les idées de croisade.

Robert de Courtenay avait été reconnu empereur de Constantinople en 1222. Aussitôt le despote d'Épire, Théodore l'Ange Comnène, assaillit à la fois les Vénitiens, les Français, et le royaume de Thessalonique. Le fils de Boniface, Démerius, se hâta d'aller chercher du secours en Italie ; il livra ses États par cette absence, et le despote se fit proclamer empereur. Robert ne réclama pas ; il espérait qu'une croisade viendrait d'Occident contre l'usurpateur, et il se préparait à la guerre contre Jean Ducas Vatace, le second empereur de Nicée. Deux Lascaris, accueillis à sa cour, lui parurent mériter sa confiance par la haine qu'ils portaient à Vatace, et il les mit à la tête de son armée. Ses espérances furent trompées ; les Lascaris, vaincus et pris, furent privés des yeux, et les conquêtes de Henri de Hainaut, en Asie, furent perdues. L'empereur de Nicée aborda dans la Chersonèse, fit occuper Lesbos par sa flotte, et introduisit des troupes dans Andrinople. Cette ville lui fut ravie par la ruse du despote d'Épire ; ce fut ce qui sauva l'empire franc ; il fit un traité avec Robert qui ne laissait à celui-ci que la ville de C. P., et la presqu'île qui s'étend depuis la pointe du golfe de Nicomédie, jusqu'au Pont-Euxin, et il observa ce traité pendant neuf ans (1225).

Rien n'est comparable aux calamités qui distinguèrent le règne de Baudouin II, frère et successeur de Robert (1228). Cet empereur de dix ans avait besoin d'un tuteur ; on désigna Jean de Brienne, le royal aventurier qui par son mariage avait acquis la royauté de Jérusalem, et qui par la promesse de marier sa fille à Baudouin, acquit la régence de C. P. avec le nom d'empereur. Jean de Etienne, âgé de quatre-vingts ans, mais encore plein d'énergie, dirigeait dans la Pouille la guerre prêchée par le pape Grégoire IX c'était un beau spectacle que ces deux vieillards indomptables malgré le poids de l'âge, aussi actifs et plus redoutés que le puissant empereur d'Allemagne leur ennemi. On espérait beaucoup du tuteur de Baudouin II ; malheureusement il tarda à venir ; pendant ce retard, une guerre cruelle s'engagea entre le roi des Bulgares Asan II, et Théodore, despote d'Épire. Asan vainqueur creva les yeux à son ennemi, acquit la plus grande partie de sa despotie, et ne laissa que Thessalonique au frère de Théodore. Cet accroissement du barbare était une nouvelle menace à l'empire franc. Brienne arrivant enfin perdit, contre l'attente générale, deux années à faire des préparatifs, et au lieu des Bulgares, il s'en alla en Asie provoquer Vatace ; celui-ci refoula l'invasion française en Europe, et fit alliance avec Asan. Les deux amis après avoir tout soumis sur leur passage, se rejoignirent Mats les murs de C. P. Un premier siège étant repoussé, ils reparurent l'année suivante (1236) avec de plus grandes forces les Bulgares avaient construit des vaisseaux, et les attaquaient par mer. Le courage des assiégés, l'habileté maritime des Vénitiens, des Pisans et des Génois délivra une seconde fois la ville ; mais l'ennemi s'éloignant des murs restait dans les environs. On ne pouvait cultiver les terres ; le pain manquait ; ceux qui étaient chargés de veiller sur les murs, s'échappaient pendant la nuit. Brienne envoya son pupille en Occident réclamer les secours de la chrétienté ; lui-même il voulait demeurer à C. P. pour rassurer les habitants, leur fournir des vivres, veiller sur l'ennemi ; il succomba à ce travail. La misère s'accrut après sa mort (1238). On fit de la monnaie avec le plomb des toits d'églises ; on engagea pour une somme considérable aux Vénitiens la couronne d'épines.

Cependant Baudouin II avait été bien accueilli par Grégoire IX ; le pontife avait publié une croisade pour sauver C. P. et ordonné aux prélats de France de faire restituer au jeune empereur ses domaines de Flandre usurpés. Un grand nombre de seigneurs prirent la croix. Soixante mille hommes furent dirigés vers C. P. Asan, brouillé avec Vatace, puis effrayé de quelques malheurs domestiques, avait rendu au despote Théodore la liberté et le droit de reprendre Thessalonique ; et il restait en repos dans son royaume. Les Cumans vaincus et dispersés par les Mongols offraient leurs services à Baudouin ; ils cimentaient leur alliance par leur plus grand serment, donnant leur sang à boire aux envoyés impériaux, et sabrant un chien avec cette imprécation : **Ainsi soit hachée celle des deux nations qui violera la foi jurée.** Vatace ne pouvait tenir contre tant d'ennemis : il traitait déjà avec Baudouin, lorsqu'une irruption des Mongols le rappela en Asie. Ces barbares, maîtres de l'Arménie, envahirent en 1241 la Sultanie d'Iconium, et assujettirent au tribut le sultan Gaïatheddin Kaikosrou l'empire de Nicée trembla pour lui-même, et cessa un moment d'inquiéter l'empire franc.

L'indolent Baudouin II perdit par trop de confiance toutes ses ressources ; Vatace était un prince habile ; il encourageait, dans son empire, la culture des terres ; il n'exigeait point d'impôts ; le revenu de ses domaines suffisait à son trésor ; pour réprimer la mollesse, il faisait des lois somptuaires, et pour en assurer l'exécution, il défendait sous peine d'infamie, l'importation des étoffes étrangères. La trêve conclue avec lui allait expirer. Baudouin repassa en Occident

et sollicita l'appui du pape Innocent IV ; il assista au concile général de Lyon (1244).

Pendant plusieurs années on avait, pour ainsi dire, oublié Jérusalem et les autres États de Palestine. Après le départ de Frédéric II, les barons avaient refusé l'obéissance au maréchal de l'excommunié ; ils restaient sans chef, sans unité, en proie au premier occupant, Lorsque Baudouin II sollicita pour lui-même l'intervention de Grégoire IX (1238), quelques croisés sous la conduite de Thibaut de Champagne passèrent en Palestine. Malek-al-Kamel venait de mourir ; son héritage, divisé selon la coutume, avait rendu Damas au sultan dépouillé par lui, et donné l'Égypte à son propre fils Malek-Saleh-Nodgemeddin. Thibaut de Champagne rompit la trêve conclue par Frédéric II ; il se fit battre entre Ascalon et Joppé, et perdit Jérusalem. Raoul, seigneur de Cœuvres, gendre de l'ancien roi Henri de Champagne, vint ensuite régner pendant un an (1240) ; Richard de Cornouailles après lui conclut un arrangement avec les Ayoubites, par lequel Jérusalem, Ascalon et Tibériade furent rendues aux chrétiens. Cette facilité des musulmans, cette paix entre les deux religions qu'une imprudence avait seule troublée, explique suffisamment pourquoi le sort de Jérusalem n'inquiétait plus l'Occident. Tout à coup un nouveau désastre ranima l'ancien zèle. Une invasion des Mongols avait préservé l'empire de Constantinople ; un autre succès du même peuple attira sur Jérusalem de nouvelles douleurs. Djelaleddin, fils du sultan Mohammed Alexandre, essaya de rétablir l'empire du Khowaresme. Attaqué par le successeur d'Octaï, il succomba plus vite encore que son père, et périt dans une bataille. Les Khowaresmiens poursuivis sans relâche par les Mongols, prirent, sous la conduite de Barkakan, la route de l'ouest. Ils fuyaient en soumettant chaque peuple qu'ils trouvaient sur leur passage pour l'abandonner et fuir encore. On n'avait qu'un mot à leur dire avant de livrer bataille : **Vous vaincrez ou vous mourrez**. L'Euphrate les vit traînant des multitudes d'hommes et de femmes, et suivis de dépouilles sur des chariots. Ils atteignaient l'Oronte au moment où les musulmans de Syrie annonçaient l'intention de conquérir l'Égypte ; pour détourner cet orage, Nodgemeddin invita les Khowaresmiens à envahir la Syrie, et à écraser tout à la fois les musulmans et les chrétiens.

Les Khowaresmiens traversèrent rapidement la Galilée, et annoncèrent, par des flammes leur arrivée aux habitants de Jérusalem (1244). Les fortifications, à peine relevées, ne donnaient aucune confiance ; on s'enfuit sous la conduite des hospitaliers et des templiers, laissant les malades et quelques fils qui ne voulaient pas abandonner leurs parents infirmes. Les Khowaresmiens, entrant sans résistance, tuèrent le peu d'hommes qui vivaient là ; mais regrettant de tuer si peu, ils rappelèrent les habitants par une perfidie ; le plus grand nombre des Khowaresmiens sort de la ville, quelques-uns y demeurent, élèvent sur les murs l'étendard de la croix et sonnent les cloches. La foule chrétienne qui fuyait vers Jaffa fut ainsi trompée. Sept mille, croyant au miracle, retournèrent sur leurs pas ; mais bientôt ils se virent cernés par l'ennemi revenu ; ils voulaient combattre ; mais sans ordre, sans force, ils furent tous chargés de chaînes. Une troupe de religieuses, d'enfants, de vieillards fut massacrée dans l'église du Saint-Sépulcre ; les tombeaux furent ouverts ; celui du Seigneur fin profané ; la cendre de Godefroi de Bouillon, les reliques des martyrs, tout fut jeté au vent. Les musulmans, qui n'avaient pas moins à craindre, se joignirent aux chrétiens pour combattre les farouches alliés de l'Égypte ; les habitants de Tyr, de Sidon, de Ptolémaïs, réunis en armée, reçurent avec enthousiasme dans leurs rangs le prince musulman d'Émèse, *le meilleur des barons du paganisme*. Tous ces alliés

furent vaincus près de Gaza : la joie du sultan d'Égypte fut complète, les malheureux prisonniers, conduits au Caire, aperçurent aux portes de la ville les têtes de leurs frères tués à Gaza. Les Khowaresmiens donnèrent aux Égyptiens, Jérusalem, Tibériade, tout ce que Richard de Cornouailles avait recouvré ; ils ravagèrent les rives du Jourdain, le territoire d'Ascalon et de Ptolémaïs, et après avoir commencé le siège de Jaffa, ils coururent, à la demande de Nodgemeddin, attaquer Damas ; cette ville prise, ils devinrent suspects, par leurs paroles hautaines, à leur allié lui-même. Le sultan d'Égypte, délivré par eux de ses craintes, n'avait plus besoin de leur secours. Il les attaqua, et les détruisit ; les chrétiens, délivrés des Khowaresmiens, retombaient sous la vengeance de l'Égypte.

Le pape Innocent IV, au concile général de Lyon avait déjà prêché la guerre sainte, en faveur du royaume de Jérusalem et de l'empire de Constantinople ; de grandes sommes furent accordées à Baudouin II sur les biens ecclésiastiques. Le roi saint Louis avait ressenti plus vivement qu'aucun autre prince les malheurs de la sainte cité : il en tomba malade, et tellement fut bas qu'une des dames qui le gardait en sa maladie, cuidant fit outre-passé, lui voulut couvrir le visage d'un linceul, disant qu'il était mort. Mais tout à coup il se réveilla en prononçant ces paroles : La lumière de l'Orient s'est répandue du haut du ciel sur moi, et m'a rappelé d'entre les morts ; puis il demanda la croix et fit vœu d'aller en Palestine. La reine sa mère, que l'espoir de sa guérison commençait à réjouir, retomba dans la tristesse aussitôt qu'elle sut qu'il s'était croisé : Elle mena aussi grand deuil, dit Joinville, comme si elle le veist mort. Saint Louis résista à ses représentations, il réunit à Paris (1245), dans un parlement, les prélats et les grands, et fit prendre la croix à ses trois frères, Robert, comte d'Artois, d'Alphonse de Poitiers, Charles d'Anjou, au duc de Bretagne Pierre de Dreux, au comte de la Marche Hugues de Lusignan, enfin à Jehan sire de Joinville, le fidèle historien d'une vie admirable et sainte. Marguerite de Provence, digne femme de saint Louis, et la comtesse de Poitiers, jurèrent de suivre leurs maris. Des mesures de paix publique ordonnèrent la fin des procès ou une trêve de cinq ans entre les parties ; une ordonnance royale, faite de concert avec le pape, mit les croisés à l'abri des poursuites de leurs créanciers pendant trois ans, et les décrets du concile de Lyon furent exécutés qui ordonnaient aux églises de livrer au roi pour la guerre sainte le dixième de leurs revenus. L'Europe avait plus besoin encore que la France d'être ramenée à la paix. Le roi d'Angleterre Henri III, aux prises avec les Écossais et les Gallois, redoutait ces barons si formidables à son père ; l'Allemagne et l'Italie se débattaient entre l'empereur Frédéric II, déposé à Lyon par le pape, et Innocent IV qui offrait l'empire à qui voudrait le prendre. Saint Louis s'efforça de tout concilier, il n'y put réussir, et pressa le départ d'une croisade qui devait être toute française, sauf quelques hommes de l'Angleterre. La vertu du chef, la bravoure des chevaliers français furent célébrées par le pape comme une espérance infaillible : dans un second parlement, saint Louis fit jurer à ses nobles : que loyauté ils porteraient à sa famille, si aucune malle chose avenoit de sa personne au saint véage d'outre-mer ; il remit à sa mère, Blanche de Castille, l'administration du royaume, et partit revêtu de l'habit de pèlerin. On ne lui voyait pas, d'étoffe éclatante, ni de fourrure précieuse, et son exemple fit loi, de telle sorte qu'en la voie d'outre-mer, on ne remarqua une seule cotte brodée, ni celle du roi, ni celle d'autrui.

L'empire Frank de C. P. retira peu d'avantages de l'alliance et des prédications du pape : Baudouin II demeura quelques années en Occident, occupé à recueillir les sommes qui lui avaient été accordées. Pendant cette absence, Vatace subjuga

une partie de la Bulgarie, et assura sa conquête par un traité. Il retourna ensuite contre Thessalonique, et l'enleva au second fils de Théodore l'Ange qui administrait pour son père aveugle, il prit la forte place de Turulle, qui livrait à son possesseur la Chersonèse de Thrace, et, après avoir remis en prison le despote Théodore, il acquit la plus grande partie de l'Albanie. Il ne s'inquiéta point du retour de Baudouin à C. P., et il laissa ce triste empereur retourner une troisième fois en Occident, ou rejoindre saint Louis en Palestine. Telle était la détresse de la cour de Constantinople, que dans ce voyage en Palestine Baudouin ne put donner à un marchand qui réclamait une dette de cinq cents livres, d'autre caution que la parole du roi de France (1245-1254).

La première croisade de saint Louis n'eut pas non plus de résultats utiles ; mais elle ennoblit, par de magnanimes infortunes, la dignité du nom chrétien aux yeux des infidèles. Le roi de France s'embarqua à Aigues-Mortes (1248) sur des vaisseaux génois, et arriva à Chypre chez le roi Henri de Lusignan. Il ne s'occupa d'abord de la Palestine que pour terminer les querelles des chrétiens de ce pays et fit voile vers l'Égypte. Selon l'usage, il avait envoyé défier au combat le sultan Malek-Saleh-Nodgemeddin : on dit que le vieux sultan, dont la volonté inclinait à la paix, pleura en recevant cette déclaration. Il connut bientôt quelle était la valeur du pieux roi. Les Sarrasins aperçurent de Damiette, *une chose moult belle à voir ; car il sembloit que toute la mer, tant qu'on pouvoit voir à l'œil, fût couverte de voiles de vaisseaux qui eurent nombrés à dix-huit cents, tant grands que petits* ; et Louis se jetant à la mer, avec de l'eau jusqu'aux épaules marchait droit à l'ennemi. Les vaisseaux égyptiens eurent coulés à fond par' les pierres lancées des vaisseaux français, et l'armée de terre dispersée à la fausse nouvelle que le sultan venait de mourir à Mansoura. Damiette abandonnée fut prise ; le légat du pape, le roi de France le patriarche de Jérusalem, y entrèrent en procession, et consacrèrent la grande mosquée à la 'Vierge, mère de Dieu. Pendant ce temps, Malek-Saleh furieux condamnait à mort les plus coupables de ceux qui avaient fui ; la perte de Damiette était pour lui une grande calamité.

Les Français passèrent six mois à Damiette, relevant les tours et distribuant la défense. On délibérait sur ce qui restait à faire, que fallait-il attaquer du Caire ou d'Alexandrie ? Le comte d'Artois répondait *que, qui veut occire le serpent, il lui doit premier écraser la tête*. Mais le roi voulait attendre son frère Alphonse de Poitiers qui devait amener l'arrière-ban de France. Ce retard affaiblit les chrétiens par la discorde, le relâchement des mœurs et le loisir laissé au sultan de réparer Mansoura et d'assembler ses forces. A l'arrivée d'Alphonse, on adopta ravis du comte d'Artois, et l'on se mit en route vers le Caire. La reine les comtesses d'Artois et de Poitiers, demeurèrent à Damiette, tandis que la flotte remontait le Nil, chargée de provisions et de machines. Nodgemeddin venait de mourir, son fils Moatham-Turan-Schah était en Syrie, il ne restait pour commander les infidèles que l'émir Fakr-Eddin, le vaincu de Damiette. A mesure que les Français approchaient de Mansoura, la crainte redoublait chez les infidèles : *Accourez, s'écriait Fakr-Eddin, grands et petits ; les Franks — que le ciel les maudisse — sont entrés dans notre paye avec leurs étendards et leurs épées*. Cependant l'armée chrétienne arrivait devant le canal d'Aschmoum, entre le Nil à la gauche et Mansoura par derrière. On s'arrêta pour forcer le passage du canal : chaque jour on combattait dans la plaine et sur le fleuve ; mais un grand effroi pour les Français, c'était le feu grégeois dont les infidèles exploitaient le terrible secret. Il n'y avait pas de courage qui ne tremblât devant ce feu ; Joinville avoue ses craintes avec bonhomie.

Ung soir advint que les Turs amenèrent un engin qu'ils appelaient la perrière, un terrible engin à mal faire, et le misdrent vis-à-vis des chaz chateilz que messire Gaultier de Curel et moi guettions de nuyt. Par lequel engen ilz nous gettoient le feu grégois a planté, qui étoit la plus horrible chose que oncques james je veisse. Quand le bon chevalier messire Gaultier, mon compaignon, vit ce feu, il s'escrie et nous dist : Seigneurs, nous sommes perdus à jamais sans nul remède ; car s'ils bruslent nos chaz chateilz, nous sommes ars et bruslez, et si nous laissons nos gardes, nous sommes ahontez. Pourquoi je conclus que nul n'est qui, de ce péril, nous peust défendre, si ce n'est Dieu, notre benoist créateur. Si vous conseille à tous que toutes et quantes fois qu'ils nous getteront le feu grégois, que chascun de nous se geste sur les coudes et à genoulz : et crions merci à notre Seigneur en qui est toute puissance. Et tantoust que les Turs gettèrent le premier coup de feu, nous nous mismes acoudez et à genoulz ; ainsi que le preudoms nous avoit enseigné. Et cheut le feu de cette première fois entre nos deux chaz chateilz, en une place qui estoit devant, laquelle avoient faite nos gens pour estoupper le fleuve. Et incontinant fut estaint le feu par un homme que nous avons propre à ce faire. La manière du feu grégois estoit telle qu'il venoit bien devant aussi gros que un tonneau et de longueur la queue en durait bien comme d'une demye canne de quatre pans. Il faisoit tel bruit à venir qu'il sembloit que ce fust fouldre qui cheust du ciel, et me sembloit d'un grant dragon vollant par l'air, et gettant si grant clarté qu'il faisoit aussi cler dedans nostre ost comme le jour, tant y avoit grant flamme de feu. Trois fois cette nuytée nous gettèrent ledit feu grégois o ladicte perrière ; et toutes les fois que nostre bon roy Saint-Loys oyoit, qu'ils nous gettoient ainsi ce feu, il se gettoit à terre, et tendait ses mains, la face levée vers le ciel, et cria à haulte voix à nostre Seigneur, et disoit en pleurant à grant larmes ; Beau sire Dieu, Jésus-Christ, garde-moi et toute ma gent, et croy-moy que ses bonnes prières et oraisons nous eurent bon mestier.

On traversa enfin le canal, sur l'indication d'un Arabe ; Robert d'Artois avait passé le premier à la tête des templiers, des hospitaliers ; trois cents cavaliers sarrasins prirent la fuite, Le comte d'Artois ne put résister à cette vue ; tandis que l'armée traverse péniblement le canal, il s'élança à la poursuite des Fuyards, arrive à leur camp, surprend au bain l'émir Fakr-Eddin, qui, montant à cheval à la hâte et presque nu, rallie les siens. Puis il s'élança vers Mansoura, la trouve déserte et la pille. C'en était fait l'ennemi, si Bibars Bondochar, chef des mameluks, n'eût reconnu le petit nombre des chrétiens ; il plaça les musulmans entre le canal et Mansoura, et entrant dans la ville, il attaqua les croisés qui pillaient le palais des sultans ; et ferma toutes les issues. Le gros de l'armée chrétienne était enfin sur l'autre bord. Louis, armé d'un casque et d'une épée, animait les siens par sa fière contenance, et paraissait le plus bel homme armé qu'on vit jamais. A la nouvelle de la détresse du comte d'Artois, on se mit en mouvement sans ordre, toute la plaine était parsemée de petits combats et résonnait des cris : *Montjoie, Saint-Denis*, ou *Islam, Islam*. L'habileté de Bibars faillit l'emporter tout à fait ; laissant à Mansoura assez de forces pour triompher de Robert, il revint vers le canal, en criant que les musulmans étaient vainqueurs et que le roi chrétien ordonnait la retraite. Quelques chrétiens s'enfuirent ; saint Louis, donnant des ordres qui n'étaient point entendus, commanda par l'exemple, se précipita au-devant de l'ennemi et fit reculer Bibars. Il était trop tard ; la valeur du comte d'Artois avait cédé à un combat de cinq heures ; il était tombé couvert de sang et de poussière avec deux cent quatre-vingts templiers,

le grand maître du Temple avait échappé, icelui des hospitaliers était mort ; au moins Fakr-Eddin avait succombé aussi.

Le roi, maître du camp des Sarrasins, le conserva par une grande bataille où il parut au premier rang, malgré le feu grégeois qui couvrait son armure et les harnais de son cheval. Tous dans cette journée payèrent de leur personne. Le comte de Poitiers, pris par les infidèles, fut délivré par les valets d'armées, les ouvriers, même les femmes, armés de haches et de bâtons. Dans la relation qu'il envoya en France, le roi ne dit pourtant que ces mots : *Le premier vendredi du carême le camp ayant été attaqué par toutes les forces des Sarrasins, Dieu se déclara pour les Français et les infidèles furent repoussés avec beaucoup de perte.* La suite montra qu'il avait été sage dans sa modestie ; une maladie contagieuse envahit l'armée chrétienne ; les cadavres jetaient une odeur de mort, fa Sèvre, la dysenterie épuisaient toutes les forces. Cependant, cette armée, quelque coupable qu'elle fût de mauvaises mœurs, ne se décourageait pas. Personne ne voulait partir la foi était un adoucissement à tous les maux. Joinville malade, entendant la messe de son lit, se leva pour soutenir son aumônier qui allait tomber, et qui acheva, *ainsi soutenu*, son dernier sacrement. *Je ne mourrai pas*, disait un autre, *que je n'aie vu le roi* ; il le vit, et mourut consolé. Mais le roi tomba malade : il ne pouvait plus porter son armure, ni sortir de sa tente.

Moatham-Turan-Schah laissa faire d'abord aux maladies, ensuite il coupa aux chrétiens la communication avec Damiette par une flotte. La famine venant combler tous les maux des croisés, le roi demanda un traité. On proposa au sultan de lui rendre Damiette, en échange de Jérusalem et des places de la Palestine. Le sultan accepta, mais on ne put s'entendre sur les otages ; le roi offrait ses deux frères ; le sultan voulu ale roi lui-même. Saint Louis y aurait consenti sans la magnanime désobéissance des chevaliers qui aimèrent mieux périr, s'il le fallait, que de livrer leur roi. On demeura donc dans la famine, où un mouton se vendait 10 écus, et un œuf 12 deniers. Ceux qui n'avaient pas assez d'argent arrachaient des herbes, des racines, ou mangeaient des poissons, qui peut-être avaient mangé les cadavres jetés dans le Nil. Le roi, le plus ferme de tous, s'occupa enfin de sauver ceux qui restaient. On avait prudemment jeté un pont sur le canal ; les musulmans en auraient empêché le passage, sans la valeur du comte d'Anjou ; on se disposa à retourner à Damiette ; on embarqua sur le Nil, les femmes, les enfants, les malades, plusieurs seigneurs français se mirent sur un gros vaisseau. Le roi malade, se soutenant à peine, refusa de se séparer de son armée, et il se plaça à l'arrière-garde pour partir le dernier. Porté sur un cheval arabe, il n'avait d'autre arme que son épée. On avait oublié de rompre le pont. Bientôt la retraite fut arrêtée sur terre et sur le fleuve ; un vent violent repoussa les vaisseaux chrétiens vers Mansoura et les fit échouer. Les malheureux qui les montaient attendaient tristement que l'armée de terre vint à leur secours ; elle était harcelée elle-même ; l'avant-garde dispersée, l'arrière-garde résistait encore sous la présence du roi. L'évêque de Soissons tombait sans espoir de revoir Damiette, ni la France. Gaucher de Châtillon et le brave Sargines combattaient près du roi. Sargines portait des coups terribles et écartait les musulmans, *comme le vigilant serviteur qui chasse les mouches de la coupe de son maître.* Il le conduisit ainsi jusqu'au bourg de Minieh, et Châtillon se plaça à l'entrée d'une rue étroite, pendant qu'on essayait de rappeler le roi à la vie.

La mort de Châtillon sembla décider la défaite ; le roi consentait aux conditions demandées par le sultan, lorsque l'émir Gemal-Eddin entra dans Minieh, s'empara du roi, et lui mit les fers aux pieds et aux mains. Le butin des Sarrasins

fut immense, les deux frères du roi furent pris ; les chevaliers qui approchaient de Damiette s'arrêtèrent à cette nouvelle et se laissèrent égorger sur les chemins. Saint Louis fut conduit à Mansoura ; on ne lui laissa que son bréviaire, et un serviteur qui avait soin de sa maladie. Pour lui, calme et résigné, il ne se plaignait pas de n'avoir pour se couvrir pendant la nuit qu'une méchante casaque ; il récitait ses prières lisait les prophètes ; on ne put surprendre en lui un geste ni un sentiment d'impatience.

Marguerite, à Damiette, avait une crainte digne d'elle et de son mari. Sur le point d'accoucher, sa tête s'agitait ; elle voyait son mari immolé par les Sarrasins, ou, ce qui était plus affreux, les Sarrasins l'entourant elle-même, et la menaçant d'un terrible outrage ; elle ne pouvait dormir. Un chevalier de quatre-vingts ans veillait près d'elle, et lui tenait la main pendant son sommeil ; enfin, une fois elle se jeta à ses pieds, et lui demanda une grâce ; le chevalier la promit : **Je vous requiers donc, dit-elle, sur la foi que vous m'avez donnée, que si les Sarrasins prennent cette ville, vous me couperez la tête avant qu'ils me puissent prendre.** Le chevalier répondit : **Très volontiers le ferai-je, et si ai-je eu en pensée d'ainsi faire, si le cas échéoit.** Le lendemain, la reine accoucha d'un fils qu'elle appela Tristan, pour être né dans la douleur. Le même jour, on vint lui dire que les Pisans et les Génois voulaient abandonner la ville ; elle fit appeler les principaux : les marchands avaient peu de pitié d'une femme éloignée de son mari, et du petit enfant qui était près d'elle ; ils répondirent qu'ils n'avaient plus de vivres. Elle ordonna d'acheter toutes les provisions qui se trouvaient dans la ville, et déclara aux Génois et aux Pisans qu'ils seraient entretenus désormais aux frais du roi. Les marchands restèrent à cette condition, et Damiette conserva des défenseurs.

Moatham voulait adoucir la captivité du roi ; il lui envoya cinquante habits magnifiques pour lui et ses serviteurs. Louis les refusa, disant qu'il était maître d'un royaume plus grand que l'Égypte, et qu'il ne porterait jamais l'habit d'un prince étranger. Le sultan invita le roi à un grand festin, Louis refusa pour n'être pas donné en spectacle aux musulmans. On lui promit de briser les fers, voulait rendre Damiette et les villes chrétiennes de la Palestine. **Les villes de la Palestine, répondit le roi, ne sont pas à moi ; quant à Damiette, Dieu l'a remise aux mains des chrétiens, et aucune puissance humaine n'en peut disposer.** Le sultan furieux ne parla plus qu'avec menace ; il enverrait le roi de France à Bagdad pour y mourir dans la prison du khalife, ou bien il le promènerait dans tout l'Orient, pour montrer aux musulmans en roi chrétien captif. L'inébranlable chrétien répondait : **Je suis prisonnier du sultan ; qu'il fasse de moi tout ce qu'il voudra.** Jamais l'infortune n'avait si noblement gardé toute sa majesté ; les autres prisonniers bravaient aussi les menaces. Dix mille, enfermés dans une cour, respiraient difficilement, et souffraient la faim, le froid, les outrages. On écrivit leurs noms, on mit à part ceux qui pouvaient payer leur liberté, le reste fut destiné à périr misérablement. Chaque jour, un émir en venait prendre deux ou trois cents qui ne reparaissaient plus ; ou les égorgeait. La fatigue empêcha de tout massacrer ; les survivants furent conduits au Caire. Quant à ces barons et chevaliers qui pouvaient payer, le sultan essaya de les séduire ; il leur assura la liberté s'ils rendaient Damiette et les villes de la Palestine. Le duc de Bretagne répondit au nom de tous, qu'on leur demandait ce qu'ils ne pouvaient pas, et que la volonté de leur roi était leur seule volonté. **Eh bien, dit l'envoyé du sultan, puisque vous ne tenez ni à la vie, ni à la liberté, vous allez voir des hommes accoutumés à jouer du glaive.** Ils attendirent paisiblement une mort qu'ils croyaient prochaine. Quelques-uns ayant parlé de se racheter, le roi le leur fit

défendre, parce que lui-même voulait payer pour tous ; tous obéirent de bon cœur. Telle fut la gloire de cette croisade, la constance dans le malheur, plus prodigieuse aux yeux des musulmans que les plus beaux faits d'armes.

Le sultan se radoucit ; il n'exigeait plus que Damiette et un million de besans d'or (9.500.000 fr.). *J'y consens*, répondit le roi, *si la reine l'approuve* ; les hommes de la polygamie ne comprenaient rien à cette importance d'une femme : *La reine est madame*, dit le roi, *je ne peux rien faire sans son aveu*. La reine consentit. Alors saint Louis déclara au sultan qu'un roi de France ne se rachetait pas pour de l'argent, qu'il rendrait Damiette pour sa personne, et donnerait le million pour la liberté de ses sujets. Le sultan n'y tint pas. *Par ma loi*, s'écria-t-il, *franc et libéral est le Français qui n'a pas voulu barguigner* ; et il fit remise de deux cent mille besans. Le jour était fixé pour l'échange des conditions, quand une révolution, qui fit périr le sultan, prolongea la captivité des chrétiens, et développa mieux encore la magnanimité du roi.

Depuis Saladin, la garde des sultans Ayoubites était confiée à des Tartares esclaves, appelés *mamelus* ou *mameluks*, c'est-à-dire achetés. *Ces jeunes gens* portoient les armes du soudan qui estoient d'or pur et fin, sauf que, par différence, on y remettoit des barres vermeilles, roses, oiseaux, griffons ou quelque autre différence, à plaisir, et tels gens estoient appelés les *gens de la haulqua*, comme vous diriez les archers de la garde du roy, et estoient toujours près du soudan gardant son corps. La façon et manière de faire du soudan étoit que quand aucuns de ses chevaliers *de la haulqua* par ses prouesses avoit gagné du bien, tant que ils se pouvoient passer de lui, de paour que il avoit, qu'ils ne le déboutassent, et tuassent, il les faisait pendre et mourir en ses prisons, et prenoit tout le bien que leurs femmes et enfans avoient¹. Ce furent ces hommes qui renversèrent Moatham, dont le despotisme les avait blessés ; ils mirent le feu à une tour qu'il habitait, le saisirent fuyant, et le tuèrent. Un d'eux lui arrachant le cœur, courut à la tente où étoit saint Louis avec ses deux frères, et dit : *Que me donneras-tu, voilà le cœur de ton ennemi*. Le roi le répondit rien ; le mameluk reprit : *Ne sais-tu pas que je suis maître de ta personne, fais-moi chevalier ou tu es mort*. — *Fais-toi chrétien*, répliqua le roi, *et je te ferai chevalier*. Le mameluk se retira. Les choses étoient plus terribles encore pour les autres prisonniers. Les mameluks s'approchant d'eux, l'épée à la main pour les têtes tranchées, il y avoit tout plein de gens qui se confessoient à un frère de la Trinité ; mais, dit Joinville, je ne me souvins oncque de péchés que j'eusse commis et alors m'agenouillai devant un des mécréans, qui saisit une hache de charpentier, et je lui dis : *Ainsi mourut sainte Agnès*. Messire Guy d'Ibelin s'agenouilla à l'encontre de moi, et je lui dis : *Je vous absolve de tel pouvoir comme Dieu m'a donné*.

Cependant les mameluks élevèrent au pouvoir une femme, Shehgereddor, belle-mère de Moatham, et lui adjoignirent pour atabek le mameluk Arzeddin-Moez-Ibegh qu'elle épousa. Ibegh confirma le traité conclu avec saint Louis. Damiette fut rendue, et le roi de France promit de ne rien entreprendre contre Jérusalem ; mais il refusa de prêter serment aux musulmans. Pour l'y contraindre, on tortura devant lui le patriarche de Jérusalem ; il refusa les mameluks. se contentèrent d'une simple parole, et dirent que ce prince franc étoit le plus fier chrétien qu'on eût vu en Orient. Il paya la moitié de la somme, et promit d'envoyer le reste de la Palestine ; il laissa en otage douze cents prisonniers ; il tint parole, et on lui

¹ Joinville.

renvoya quatre cents hommes. Les barbares avaient tué les malades. Quelques-uns avaient abjuré la foi chrétienne (1260).

Une nouvelle fâcheuse rappelait saint Louis dans son royaume. Un Hongrois nommé Jacob, Le même peut-être qui avait prêché la croisade d'enfants, courait de bourgade en bourgade, répétant que Dieu rejetait les efforts des grands, et ne voulait pour défenseure que les hommes du peuple. Il enleva ainsi les bergers à leurs troupeaux, les laboureurs à leurs charrues. Ces *pastoureaux* se rassemblèrent d'abord dans la Flandre et la Picardie, et s'approchèrent de Paris, grossis d'aventuriers et de vagabonds ; ils attaquèrent bientôt le clergé de leurs injures, les frères mineurs et prêcheurs, les moines de Cîteaux, les moines noirs, les chanoines, la cour de Rome. A Orléans, ils frappèrent d'un coup de hache un étudiant qui leur ordonnait le silence ; et fut le signal du massacre des prêtres. A Bourges, le maître de la Hongrie marqua sa venue par le meurtre, l'incendie et le pillage ; il en fit tant, que le peuple jusque-là bien disposé, se déclara contre lui ; il périt lui-même d'un coup de hache, et sa troupe se dispersa.

Malgré les lettres de sa mère, saint Louis avait cédé aux prières des ordres militaires il avait laissé partir ses deux frères, les comtes d'Anjou et de Poitiers, et lui-même il demeurait en Palestine, observant les troubles des musulmans, et tout prêt à se joindre au sultan d'Alep et de Damas contre les mameluks ; il chercha encore des alliés plus loin. Dès son arrivée à l'île de Chypre, il avait fait partir une ambassade pour visiter les Mongols. Ces hommes revinrent alors ; ils disaient que chez une seule horde de Tartares, ils avaient vu plus de huit cents chapelles où se célébraient les louanges du vrai Dieu. Saint Louis, dans l'espoir de les convertir tous, fit partir d'autres missionnaires, et parmi eux le cordelier Guillaume Rubruquis. Mais en même temps, le septième Vieux de la Montagne, Alaleddin Mohammed III, fit demander à saint Louis *l'usufruit de sa vie*, qui, disait-il, ne serait pas longue, s'il n'obéissait. Saint Louis les écouta sans colère, et remit sa réponse à une autre audience, où assistèrent les grands maîtres du Temple et de Saint-Jean. Ces deux ordres étaient la terreur des *assassins*, qui leur payaient tribut. Les grands maîtres réprimandèrent fièrement les ambassadeurs, et réclamèrent, avec menace d'un châtement, réparation pour le roi de France. Alaleddin, surpris de cette résistance, envoya des présents, des vases, un jeu d'échecs, un éléphant en cristal de roche, puis un anneau et une chemise, symboles d'une alliance intime. *Vous et notre maître*, dirent les envoyés, *vous devez rester unis comme les doigts de la main, et comme la chemise l'est au corps*. Saint Louis répondit par des vases d'or et d'argent, et des étoffes de soie et d'écarlate. Il apprit en même temps que le prince des assassins était de la secte d'Ali, admirait l'Évangile, et révérait monseigneur saint Pierre, qui avait vécu depuis le commencement du monde, et vivait encore. Quant à l'ambassade envoyée chez les Mongols, elle eut moins de résultats encore. Rubruquis et le khan Mangou n'avaient pu s'entendre ; l'un parlait latin, et l'autre arabe. Le missionnaire ayant fait porter devant le khan une croix et une image de la Vierge, en chantant le *Salve Regina*, Mangou prit ces hommages pour lui, et fit boire aux envoyés du *cosmos* (lait de jument aigri) ; puis il les congédia avec quelques présents, et une lettre pour leur maître. Il prenait le nom de *fils de Dieu*, et *de souverain des seigneurs de la terre*, et ordonnait à saint Louis de se conformer aux lois et à la croyance du grand Gengiskhan, s'il voulait obtenir son amitié.

Le roi Français, comme s'il eût prévu que son retour était prochain, mettait la Palestine en état de défense. Il releva et agrandit les tours et les murailles de Ptolémaïs et de Césarée ; il dépensa 90.000 livres (plus de 1.500.000) à réparer

Jaffa ; il y ajouta des bâtiments particuliers et une magnifique église, avec deux autels, pour les cordeliers. Les infidèles admirèrent en lui le plus puissant monarque du monde, et les musulmans de Syrie ou ceux d'Égypte recherchèrent les uns contre les autres son alliance. Mais comme on ne pouvait compter sur ces esprits mobiles, saint Louis s'occupait de relever les murs de Sidon, quand arriva la nouvelle de la mort de la reine Blanche. Rien ne pouvait plus le retenir en Palestine ; il s'embarqua enfin (1254), et reparut en France plus grand qu'il n'était parti, ennobli par son héroïsme dans les batailles ou l'infortune.

IV

La croisade de saint Louis n'avait réparé ni retardé aucun désastre ; il nous reste à raconter comment ont péri successivement, dans un espace de trente-trois ans, le khalifat de Bagdad, l'empire français de Constantinople, le royaume chrétien de Jérusalem (1268-1291).

Mangou, neveu d'Oktaï, régnait sur les Mongols depuis 1251 ; il dominait depuis la Chine jusqu'aux frontières de l'empire de Nicée ; mais à l'intérieur même de ses conquêtes, il laissait vivre encore dans l'indépendance le khalifat de Bagdad, et les forteresses des *assassins*. En demandant la ruine de ces derniers, le khalife se livra lui-même aux Mongols. Abd'Ullah Mutassim ou Motassem, le trente-septième Abbasside, pria Mangou de le délivrer des *assassins*, dont les cent châteaux bordaient son empire et se prolongeaient jusqu'à la Méditerranée. Le grand khan chargea son frère Houlagou, d'attaquer le Vieux de la Montagne, Rokneddin Karchah, et vit aussitôt les chefs des dynasties asiatiques se joindre à son armée. Le Vieux de la Montagne avait pour vizir un fugitif de Bagdad, Nassireddin, en qui il mettait toute sa confiance : il fut trahi par lui, et livra ses forteresses. Amené au camp du vainqueur, il demanda l'insigne faveur d'être conduit devant Mangou, et de voir à découvert la face du grand khan : Mangou refusa de l'admettre en sa présence, et lui envoya l'ordre de mourir. De tous côtés la secte des *assassins* fut poursuivie avec rigueur, et exterminée, à l'exception de ceux qui habitaient en Syrie, et qui survécurent pendant onze ans. Cependant Nassireddin, pour se venger de Motassem, pressait Houlagou d'attaquer Bagdad. Comme il fallait au moins un prétexte, on trouva que le khalife n'avait pas donné les secours promis contre les *assassins*. Une bataille sur le Dodjaïl, le bras occidental du Tigre, étant restée incertaine, l'armée du khalife coucha sur le champ de bataille pour attester sa victoire : pendant la nuit, les Mongols la noyèrent en rompant les digues du fleuve. Bagdad aussitôt assiégée, se rendit après cinquante jours ; le khalife vint au camp d'Houlagou se livrer à discrétion. Deux cent mille habitants périrent, sous les coups des Mongols ; Motassem, obligé d'indiquer ses trésors, fut condamné à périr comme ses sujets. ; enveloppé dans un tapis, il fut tué à coups de massue ; Bagdad sembla détruite (1258). Le titre de khalife disparut pour toujours, et l'islamisme n'eut plus de chef. Alep et Damas subirent le sort de Bagdad ; la sultanie d'Iconium subit de nouveaux ravages, et tomba dans une dépendance plus sévère ; le sultan Azeddin Kaikaous déposé, fut remplacé par son frère, plus obéissant aux vainqueurs. Ainsi l'empire des Mongols, effaçant les dominations diverses qui s'étaient divisé l'Asie, n'épargnait que les chrétiens de Syrie. A la mort de Mangou, ses deux frères partagèrent ses États : Kublat régna à l'Orient, Houlagou à l'Occident (1259). La domination de celui-ci comprenait le Khorasan (ancienne Bactriane), l'Irak Persique (pays des Parthes), l'Irak Arabe (Assyrie et

Chaldée, l'Adjerbidgiane (Médie), le Pars (Perse propre), le Kurzistan (Suziane), le Diarbek, l'Al-Jazireb (Mésopotamie), enfin le pays de Roum.

L'empire français de Constantinople fut délivré de Vatace en 1255. Le fils de ce prince, Théodore Lascaris II, malgré les efforts des Bulgares, conserva les conquêtes de son père ; mais il ne régna que trois ans, et laissa pour successeur un enfant, Jean Lascaris (1258), incapable, par son âge, de régner sur les Grecs et d'inquiéter ses voisins. Un ambitieux redoutable, que Vatace avait voulu faire périr, que Théodore avait disgracié deux fois et réintégré, parvint à obtenir la tutelle du jeune prince. C'était Michel Paléologue : au moyen d'une conspiration et d'un parjure, il trompa le tuteur désigné et le fit tuer dans une église ; il affecta ensuite de refuser la régence que lui offraient les grands, et ne la reçut que du consentement d'Arsène, le patriarche. Bientôt décoré du titre de *despote*, il acheta de plus grands honneurs encore par des faveurs multipliées il prodiguait l'argent, rappelait les bannis, et se fit ainsi associer au titre impérial. Il avait juré, à la mort de Théodore, de ne rien entreprendre contre Jean Lascaris ; le clergé grec déclara que loin de violer son serment en acceptant la couronne, il méritait une couronne pour sacrifier son repos au bien du peuple. On fit prêter serment aux grands de l'empire, qu'ils seraient soumis aux deux souverains, et qu'ils défendraient celui qui serait attaqué par l'autre quelques jours après, comme il était question de couronner les deux empereurs, Michel se fit couronner seul, et empêcha par les armes de ses gardes le couronnement de Jean Lascaris. Il avait jusque-là dissimulé ou justifié ses intrigues par une administration bienveillante, il fallait préparer par la gloire militaire l'usurpation entière qu'il méditait. Des ambassadeurs de Baudouin II, qui régnait toujours à C. P., vinrent lui demander la cession de Thessalonique : *Je ne peux, répondit-il, abandonner une ville où mon père a reçu la sépulture. — Accordez-nous au moins la ville de Serres, dirent les députés. — C'est là, répondit-il, que j'ai fait mes premières armes. — Donnez au moins Bolère sur les confins de la Macédoine. — Ah ! c'est un admirable rendez-vous de chasse, et la chasse est un exercice que j'aime beaucoup. — Mais enfin que nous donnerez-vous donc ? — Rien ; si vous désirez la paix, il faut me payer un tribut.* Il savait bien que Baudouin II ne résisterait pas longtemps, et que dans sa détresse le pauvre empereur frank, pour obtenir quelque argent des Vénitiens, avait donné son propre fils en otage. Michel Paléologue commença donc la guerre il attaqua et soumit les Épirotes et les Etoliens, entra dans le Péloponnèse, et d'en laissa *qu'une part modique à l'aristocratie de Venise*¹. Constantinople pouvait mieux se défendre par sa position et un premier siège fut inutile ; la ville ne succomba qu'à la ruse. Le César Alexis Stratégopule, envoyé contre les Bulgares, eut l'ordre d'examiner l'état des choses sans rien entreprendre. Malgré cette injonction formelle, il campa devant C. P., et, averti par un captif qu'il y avait dans la campagne un souterrain qui conduisait à l'intérieur des murs, il entra pendant la nuit, ouvrit une porte à son armée, et n'eut que la peine de massacrer. Baudouin s'enfuit sur une barque à Négrepont, puis en Italie, désespérant de reprendre jamais sa capitale, et disposé à vendre ses droits à qui voudrait les acheter. C'est ainsi que les empereurs de Nicée rentrèrent en possession de C. P. (1261). L'année suivante Michel fit aveugler Jean Lascaris, et établit sans partage la dynastie des Paléologues.

Il ne restait rien des anciennes dynasties musulmanes qui avaient combattu les croisés ; les Mongols, ces nouveaux maîtres de l'Asie, n'avaient pas embrassé

¹ Phranzes, 1-4.

l'islamisme, et ils se montraient favorables aux chrétiens. Ce furent les mameluks qui reprirent la guerre contre les chrétiens de la Palestine ; ils voulaient joindre la Syrie à l'Égypte, et le sultan Koutouz, dès l'an 1260, avait combattu les Mongols près de Damas ; il avait ensuite paru devant Ptolémaïs et persécuté les ennemis de Mahomet. Cependant, après avoir consenti à la paix, il observait fidèlement son traité, quand il périt à la chasse frappé par Bibars Bondochar. Bibars, au retour, annonça cette mort à l'atabek ; celui-ci demandant qui avait tué le sultan : *C'est moi*, dit-il. — *En ce cas*, reprit l'atabek, *règne donc à sa place* ; et les mameluks proclamèrent Bibars. Aucun sultan peut-être n'avait encore porté autant de haine aux chrétiens. Il commença par des ravages dans la principauté d'Antioche, aux environs du Thabor et de Ptolémaïs (1263) ; il prit Césarée en 1265. Arsouf résista pendant quarante jours, et fut démolie par ses habitants vaincus. Des ambassadeurs d'Occident, d'Arménie, de Palestine lui demandaient la paix, Bibars leur répondit : *Le temps est venu où nous ne souffrirons plus d'injures ; enlevez une chaumière, nous enlèverons un château ; prenez un laboureur, nous mettrons aux fers mille de vos guerriers*. Après quelque repos au Caire, il reprit ses ravages, et assiégea Sephed à quinze lieues de Ptolémaïs. Malgré une vigoureuse défense on s'était rendu on avait obtenu la liberté de choisir le lieu de son exil. Les chrétiens partaient déjà, &bars les arrêta, leur ordonnant d'embrasser l'islamisme : ils étaient six cent deux, six cents périrent pour demeurer chrétiens. Un second repos prépara une guerre contre l'Arménie, où périt un fils du roi Aiton ; un impôt établi dans les États de Bibars, sous le nom de *droit de Dieu*, entretint la Guerre. Jaffa succomba (1267), malgré les dépenses de saint Louis. Bibars approchant de Tripoli, le prince Bohémond lui faisait demander ses desseins ; il répondit : *Je viens moissonner vos terres ; dans la prochaine campagne, j'assiégerai votre capitale*. Antioche, en effet, fut cernée (1268) et ne se défendit pas. Le cruel mameluk insulta sans pitié aux vaincus. Il écrivit à Bohémond : *La mort est venue par tous les chemins. Si tu eusses vu tes chevaliers écrasés aux pieds des chevaux, tes provinces pillées, les femmes mises à l'encan, les chaires et les croix renversées, les feuilles de l'Évangile dispersées, et les musulmans, tes ennemis, marchant sur le sanctuaire, le moine, le prêtre, le diacre égorgés, et les morts dévorés par le feu de ce monde, certes, tu aurais dit : plutôt au ciel que je fusse devenu poussière !* Cependant, Ptolémaïs restait encore debout, et Bibars attendait impatientement l'heure de la détruire.

Il n'était pas réservé aux chrétiens d'Occident d'anéantir Bibars ; la prédication d'une nouvelle croisade ne fut pas entendue au nord de l'Europe ; le roi de Bohême, le marquis de Brandebourg, prirent la croix, et ne partirent pas. Un troubadour osa dire que Dieu, pour la ruine des chrétiens, protégeait les infidèles. Il répétait ce qu'autrefois Héraclius avait dit dans la cathédrale d'Antioche, sous la terreur de Khaled : *Puisque le fils de Marie le veut, puisque cela lui plait, il faut bien que cela nous plaise à nous aussi..... Il dort ce Dieu qui a coutume de veiller*. Il n'y avait plus d'entraînement. Lorsque saint Louis entra au parlement convoqué à Paris, tenant en ses mains la couronne d'épines, on comprit tristement ce qu'il allait demander ; quand il eut parlé, un morne silence ne répondit que trop à ses paroles. La reine, sa femme, recula devant les souffrances nouvelles que l'Orient lui présentait. Joinville refusa la croix, malgré son amour du roi, par intérêt pour ses vassaux qui avaient tant souffert trente ans plus tôt. Lorsque le pape Clément IV eut ordonné la levée d'un décime pendant trois ans sur les biens de l'Église, le clergé réclama ; en quelques lieux, on parla d'un schisme pareil au schisme grec ; on ajoutait que les autres

croisades n'avaient point réussi, parce que le bien des églises y avait été employé. La consternation couvrait la France. Joinville affirme que ceux dont les conseils poussaient le roi au delà des mers avaient péché mortellement.

Quelques espérances apparaissaient cependant. Abaga, khan des Mongols, offrait ses armes aux chrétiens. Il y eut donc enfin quelque zèle en Angleterre ; le prince Édouard, fils de Henri III, prit la croix au concile de Northampton. Le roi de Portugal, celui d'Aragon, Jacques Ier en firent autant. Jacques voulut partir malgré le pape, et le roi de Castille, Alphonse X, lui donna cent hommes et cent mille maravédis en or ; l'ordre de Saint-Jacques lui donna aussi de l'argent. Quelques croisés aragonais arrivèrent à Ptolémaïs mais ce fut là tout ce que firent les Espagnols.

La dernière croisade fut tentée par la France et l'Angleterre. Déjà Charles d'Anjou, devenu roi de Naples, avait effrayé Bibars dont les ambassadeurs étaient venus examiner ses forces. Saint Louis, avant de partir, fit plusieurs ordonnances utiles pour le maintien de l'ordre public et l'abolition de la servitude. Il régla quelle somme serait payée aux barons et aux chevaliers qui le suivraient outre-mer, et prêta au prince d'Angleterre soixante-dix mille livres tournois. Enfin il s'embarqua à Aigues-Mortes. On se dirigea vers l'Afrique. Charles d'Anjou avait provoqué cette attaque, où il voyait une conquête pour lui, et saint Louis une occasion de convertir un musulman. Près de l'ancien territoire de Carthage s'élevait une ville florissante, enrichie de dépouilles, où l'on comptait dix mille maisons et trois grands faubourgs ; là régnait un prince indépendant du roi de Maroc, c'était Tinis, Tinissa ou Tunis. Aussitôt que l'armée française eut débarqué, on lui lut une proclamation faite par le roi, qui commençait ainsi : **Je vous dis le ban de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de Louis, roi de France, son sergent**. On traça une enceinte, et, pour premier succès, l'étendard aux fleurs de lis fut planté sur le château qui remplaçait Byrsa.

Le roi de Tunis, invité à se faire chrétien, répondit qu'il allait venir avec cent mille hommes, et demander le baptême sur un champ de bataille ; Bibars annonça des secours au roi de Tunis ; les Français s'en inquiétèrent peu ; mais la désolation de cette terre, le manque de chrétiens indigènes, l'ignorance des lieux, portaient un mortel ennui dans l'âme des barons. Une dysenterie commençait : la nouvelle de l'arrivée prochaine de Charles d'Anjou aurait relevé le courage, si la maladie n'eût atteint le légat du pape, le roi de Navarre, le prince Philippe, et ce duc de Nevers, Jean Tristan, né dans la tristesse d'une autre croisade, et qui mourut dans la dernière, avant son père. Enfin le roi lui-même fut frappé au milieu des soins qu'il prenait de son armée ; une fièvre violente le réduisit à l'inaction ; il ne pouvait plus que regarder une croix placée devant lui ; il donna ses dernières instructions son fils Philippe, à sa fille, la reine de Navarre ; ensuite il se fit couche sur la cendre, et expira *débonnairement*, à trois heures du soir, le 25 août 1270.

Charles d'Anjou, arrivant sur ces entrefaites, essaya inutilement de poursuivre la guerre ; quelques combats témoignèrent de la valeur des croisés, et le roi de Tunis demanda la paix ; il l'obtint des trois *princes illustres*, Philippe, roi de France, Charles, roi de Sicile, Thibault, roi de Navarre. Le seul Édouard d'Angleterre ne renonça pas à la croisade. Il venait à Tunis demander les ordres de saint Louis, quand il apprit la mort du roi, et la trêve conclue. Il se porta donc vers l'Orient. Bibars avait envoyé au roi de Tunis des preuves de sa colère, dans une lettre où il disait : **Un prince tel que toi n'est pas digne de commander aux vrais croyants**. Le sultan n'avait rien rabattu de sa haine musulmane, et les

douze cents hommes amenés par Édouard ne pouvaient guère l'épouvanter. Toutefois cette armée, réunie aux templiers et aux hospitaliers, éloigna Bibars de Ptolémaïs. Nazareth, reprise par les chrétiens, fut livrée au pillage, et tous les musulmans qui l'occupaient, massacrés. Mais l'émir de Jaffa trompa Édouard par de feintes négociations, et lui fit porter un coup de poignard par un disciple des *assassins*. Édouard fut guéri par un médecin habile accepta une trêve, et revint en Europe (1271).

Après lui, la ruine des États chrétiens d'Orient fut décidée. Le pape Grégoire X, qui avait vu la Palestine, travailla à pacifier l'Europe, assembla un concile à Lyon (1274), où il fit paraître les ambassadeurs du prince des Mongols, reconnut Rodolphe de Habsbourg pour empereur, à la condition qu'il conduirait son armée en Palestine ; il ne put réveiller l'ancien ardeur : *L'habitude du péché, la peur des travaux et de la fatigue, la répugnance à quitter son pays, l'amour excessif de la famille et des pénates, les mauvais discours des hommes, les mauvais exemples, une faiblesse d'esprit qui fait croire tout impossible, une foi sans chaleur* : Voilà, disait le général des frères prêcheurs, *ce qui endort l'Europe dans l'indifférence*. Ce triste débris du royaume de Jérusalem, disputé par le roi de Chypre, par le roi de Sicile, par Marie d'Antioche, petite-fille d'Isabelle et d'Amaury, tombait pièce à pièce aux mains de Bibars. Une tempête qui brisa la flotte égyptienne sur la côte de Chypre, irrita sa fureur, mais il mourut. Son Successeur, Kelaoun, menacé par les Mongols, donna la paix aux chrétiens, et à cette ville de Ptolémaïs autour de laquelle Bibars avait tourné pendant tout son règne, sans y porter la main. Menacé par l'activité du pape, par les préparatifs de l'Occident, Kelaoun recommença la guerre. Il prit Markab entre Tortose et Tripoli (1282), et malgré les hospitaliers, il *extermina les adorateurs du Messie* ; un siège de trente-cinq jours le rendit maître de Tripoli (1288). Ptolémaïs reçut tous les fugitifs, Kélaoun n'osa pas l'attaquer encore et donna une trêve de deux ans, deux mois, deux semaines, deux jours et deux heures.

Enfin l'heure solennelle arriva. Toute l'Europe par deux cents ans d'efforts, avait fondé et soutenu le royaume de Jérusalem : l'Europe était venue briser en Asie la barbarie asiatique, qui la menaçait elle-même. Aujourd'hui la croisade était inutile ; l'Europe était sauvée, et l'Orient maudit n'avait plus qu'à souffrir. Kalil Arsraf, successeur de Kelaoun, ne se rebuta pas à la vue des fortifications de Ptolémaïs. Il dressa contre elle trois cents machines, et déploya à l'entour soixante mille cavaliers, et cent quarante mille fantassins. Les assauts vaillamment repoussés, le défaut d'une flotte pour fermer le port, la résistance invincible des ordres religieux, toutes ces causes de découragement étaient réparées par les exhortations des cheiks et des imans. Enfin, le 18 mai 1291, un nouvel assaut fut décisif. Le grand maître des hospitaliers tomba blessé, celui du Temple périt d'une flèche. Déjà les Sarrasins marchaient sur un pont de cadavres ; alors le ciel irrité comme s'il *eût voulu donner le signal de la fin des choses*, envoya un violent orage, la grêle, la pluie, et des ténèbres, qui ne furent éclairées que par un incendie formidable. Les défenseurs d'un dernier château furent tous massacrés, toutes les églises pillées et profanées, les principaux édifices, les tours et les remparts démolis, et les musulmans, considérant l'œuvre qu'ils venaient d'accomplir, la fuite des chrétiens, la ruine de toutes les villes chrétiennes, osèrent dire : *Les choses, s'il plaît à Dieu, resteront ainsi jusqu'au dernier jugement*.

Les templiers, les hospitaliers, les teutoniques abandonnèrent la terre sainte, et se retirèrent dans de Chypre. Les teutoniques bientôt se portèrent tous au nord de l'Europe ; les hospitaliers, dans l'île de Rhodes, où ils continuèrent la croisade

contre les Turcs ; les templiers furent abolis en 1312. Cependant le sang des croisés n'avait pas été versé en vain : la chrétienté n'avait perdu ni son temps, ni ses trésors, ni ses hommes. La guerre soutenue en Asie avait renvoyé à l'Europe ses heureux résultats.

V

La religion catholique, qui fit les croisades, y développa surtout deux vertus chrétiennes, l'humilité et la charité. Rarement les croisés s'attribuèrent leurs prodigieux succès ; plus rarement encore ils oublièrent que la croix qui les distinguait tous des infidèles, les confondait tous les uns avec les autres. Godefroi de Bouillon attira sur lui un ours qui attaquait un pauvre pèlerin ; Richard Cœur de Lion, courant au comte de Leycester, s'écriait : *Je ne suis pas digne d'être roi, si je laisse périr un seul de ceux qui m'ont suivi*. L'union de tous les croisés forma ainsi une seule nation de l'Europe entière. *Si un Breton, dit un historien qui avait vu la première croisade, si un Allemand, ou tout autre, voulait me parler, je ne pouvais pas lui répondre ; mais, quoique divisés par la différence des langues, nous paraissions ne faire qu'un seul peuple à cause de notre amour pour Dieu, et de notre charité pour le prochain.*

Tous avaient eu leur part dans la croisade, le faible comme le puissant, le serf comme le baron, la femme comme l'homme. On chantait Florine, fille du duc de Bourgogne, mourant avec Suénon sur la route d'Antioche, Marguerite de Hainaut cherchant au milieu des cadavres son mari tué par les Turcs Adèle, comtesse de Blois, blâmant son mari déserteur de la guerre sainte, et le forçant d'y retourner. Au siège de Ptolémaïs, une femme travaillait avec les hommes à combler un fossé ; percée d'une flèche elle demande à son mari une dernière grâce, qu'il la jette dans le fossé, afin que sa mort ne soit pas perdue pour le succès. Une autre Marguerite, sœur d'un pauvre moine, défendit Jérusalem contre Saladin, et abandonnée sur les routes, mais armée d'un casque, d'une fronde et d'un psautier, elle revint fièrement en Europe. Trente ans après la mort de saint Louis, les femmes de Gênes donnaient encore le signal de la guerre sainte.

C'est ce qui acheva de développer au dehors l'égalité de l'homme et de la femme, apportée par le christianisme ; les musulmans n'y comprenaient rien ; lorsque après l'assassinat de Moatham-Touran-Schah, une femme, Schehgereddor, fut mise à la tête de l'Égypte, le khalife de Bagdad demanda aux mameluks si leur vaste pays n'avait plus d'hommes pour gouverner. Chez les chrétiens, au contraire, on ne s'étonnait pas que la femme régnât. La chevalerie, qui avait commence par la protection, devint un service ; l'homme se fit l'homme de la femme, connue dans la féodalité il se faisait l'homme de son suzerain ; fidèle à Dieu, fidèle à sa dame, il ne douta plus que la mort ne le fit entrer au ciel sans retard. La femme eut *sa cour*, ses jugements respectés ; elle eut sa gloire militaire dans la valeur de son chevalier qui venait pour elle, et sous ses yeux, combattre dans les *tournois*, et lui faire hommage de sa propre gloire. Par elle et pour elle les mœurs s'adoucirent sous l'influence du christianisme, et l'on a bien fait de nommer la cavalerie : *fontaine de courtoisie, et qui de Dieu vient*. Enfin Blanche de Castille gouverna deux fois la France ; saint Louis déclarait qu'il ne pouvait rien conclure sans le consentement de la reine, *sa dame*, et longtemps après lui, les rois mêlaient à leurs ordonnances le nom de la reine leur *compagne*.

Les pauvres, les faibles avaient aussi combattu dans les croisades ; c'était un pauvre homme qui avait découvert à Antioche la sainte lance ; c'était souvent une troupe de pauvres pèlerins qui par leur arrivée décidaient une victoire du roi de Jérusalem. Le même respect les éleva à l'égalité chrétienne ; la chevalerie qui les avait pris, comme les femmes, sous sa protection, les soigna, s'inclina devant leurs misères et en fit sa parure. Pour eux se fondèrent les ordres de Saint-Jean, du Temple et des Teutoniques ; parmi ces chevaliers les uns devaient porter des armes pour faire passer les pauvres et les faibles au milieu des infidèles, les autres frères servants, gardes-malades, consolait et adoucissaient la douleur ; le grand maître de Saint-Jean prenait le nom de *Gardien des pauvres de Jérusalem* ; ses chevaliers appelaient les pauvres et les infirmes : *nos seigneurs*. Il y avait quelque chose de plus beau encore dans l'ordre de Saint-Lazare, institué pour la guérison des lépreux ; le grand maître de Saint-Lazare devait avoir été lépreux lui-même, afin que son propre mal lui apprit à mieux soulager le mal du prochain.

Toutes ces idées d'égalité, professées par des hommes de tous les rangs, et admirées par tous, commencèrent la ruine de la féodalité. L'exemple vint de la France. Une partie de l'humanité écrasait l'autre ; l'une avait la terre, la puissance, la noblesse ; l'autre n'avait rien et obéissait. Les seigneurs accrurent encore leur noblesse dans les croisades ; ils revenaient, après la guerre, tout brillants des grandes choses qu'ils avaient faites ; ils inventaient les armoiries, les noms de familles pour se reconnaître parmi tant de soldats, mais déjà ils enseignaient, sans le savoir, un moyen nouveau d'arriver à la noblesse par l'illustration personnelle ; la terre n'était plus la seule noblesse possible. En même temps le pouvoir du roi grandissait. Ces nobles seigneurs qui s'en allaient à la terre sainte, vendaient en partant leurs domaines, ou mouraient dans leur gloire sans héritier ; le roi rappelait à lui, à son pouvoir direct, à sa *justice*, ces domaines achetés ou dévolu de droit au suzerain. A l'accroissement royal correspondait l'accroissement de l'opprimé. Le peuple apparaissait sous la protection du roi à qu'il aidait en retour. Les *communes* déclaraient elles-mêmes ou obtenaient leur indépendance. Les seigneurs commençaient à trembler à ce *mot nouveau et détestable de commune*, à l'abri duquel *les gens taillables ne payaient plus qu'une fois par an la rente due au seigneur, et s'acquittaient de leurs délits par une amende*. Le serf lui-même entrevoyait la liberté, et trente ans après la dernière croisade, un roi de France affranchissait des serfs, *afin que dans le royaume des Francs la chose fût d'accord avec le nom*. Ainsi le premier et le dernier, dans la hiérarchie féodale, s'entendirent merveilleusement. Le roi écrasa les nobles et protégea le pauvre il abattit d'un côté et releva de l'autre pour tout égaliser, et le pouvoir royal a fait le peuple qui ne s'en doute guère aujourd'hui.

Cette liberté acquise au temps des croisades, par les villes surtout contribua aussi au bien-être matériel des nations. Ces villes libres donnèrent l'essor à leur activité elles se lancèrent au loin sur l'Océan, et fondèrent le commerce moderne. Venise, Pise, Gênes, si enrichies par les croisades, furent imitées au nord par Lubeck. Brème et le Danemark ; la ligue hanséatique s'unit comme une nation contre l'anarchie féodale. La nécessité enseigna une construction de vaisseaux plus habile, une législation maritime, le droit de naufrage, la manière d'approvisionner les flottes et de les armer. A l'aide de tous ces efforts, le commerce apporta à l'Europe les productions des contrées lointaines, d'utiles plantations, la canne à sucre, le maïs, la prune de Damas, des armes des étoffes,

et les richesses de l'Orient ou la quatrième croisade avait établi les peuples maritimes.

Enfin quelques résultats scientifiques ne doivent pas être méconnus. La géographie s'augmenta de plusieurs connaissances par les voyages des croisés et de leurs missionnaires, la science des Arabes fut communiquée à l'Europe, mais aussi leur amour du merveilleux, et la forme profane de leurs contes. C'est encore en ce temps que l'Église profita de son pouvoir, pour propager partout les universités, et créa tous ces ordres religieux dont la plupart sont devenus des corporations enseignantes.

CHAPITRE VINGTIÈME

**Des papes, de l'Allemagne et de l'Italie pendant les croisades (1098-1294). —
Fin de la querelle des investitures ; formation de la monarchie sicilienne. —
Guelfes et Gibelins, puissance des villes en Allemagne et en Italie ; Adrien IV,
Alexandre III, Grégoire IX, Innocent IV, Frédéric Barberousse, Frédéric II. —
Grand interrègne ; maison d'Anjou à Naples, Rodolphe de Habsbourg.**

C'est surtout pendant les croisades que les souverains pontifes ont gouverné les affaires temporelles de l'Europe, par l'influence de leur suprématie spirituelle, et par la supériorité personnelle du génie. Cette prépondérance s'est fait sentir à tous les rois et à toutes les nations, mais plus particulièrement encore l'Italie et l'Allemagne.

Urbain II, sortant du concile de Clermont, revint à Rome, et soutenu de ceux qu'il avait animés au voyage de Jérusalem, il chassa de la ville Clément III ; l'antipape se réfugia dans le château Saint-Ange, et il paraissait encore capable de résister. Urbain parcourut l'Apulie, la Calabre, la Sicile que possédaient les Normands. Il fit rentrer sous l'obédience du pape les églises de Sicile que les Grecs avaient tenues subordonnées au patriarche de C. P., et pour récompenser Roger, il le nomma légat du Saint-Siège dans son comté, avec le droit de n'envoyer aux conciles convoqués par le pape que les évêques qu'il lui plairait ; c'est ce privilège qui est désigné du nom de *Tribunal de la monarchie sicilienne*. Le pape revint ensuite avec des forces suffisantes, et occupa librement le siège pontifical, Pascal II, successeur d'Urbain (1099), acheva la ruine de Clément qu'il obligea d'aller mourir à Cilla di Castello, et triompha de trois autres intrus que les schismatiques prétendaient élever au pontificat. En même temps Conrad, fils de Henri IV, qui s'était révolté contre son père, mourut à Florence (1100) ; la querelle des investitures n'était pas venue à sa conclusion, et pourtant paraissait terminée.

Tout à coup (1105) le marquis Thibaut et le comte Bérenger excitèrent à la révolte contre l'empereur son autre fils Henri, alléguant que le père avait été excommunié par les pontifes romains, le jeune Henri, soutenu par les princes de Souabe, de la France orientale, de la Bavière, entra sur cette terre de Saxe si facile à soulever contre l'autorité royale, attira à son obéissance tous les grands de cette nation, et fit tenir un concile à Nordhausen par l'archevêque de Mayence, Rotard, que l'empereur avait dépossédé. Ce concile ayant condamné la simonie, et d'autres choses contraires à l'Église romaine, le jeune Henri se porta pour le vengeur de tous les évêques, chassa des sièges épiscopaux les favoris de son père, et attira sur les siens la vengeance impériale¹.

Le royaume étant donc misérablement divisé contre lui-même, toutes ses forces étant réunies en armées, la terre ayant été ravagée cruellement par le fer et la flamme, le père et le fils vinrent camper sur les bords du Rhin. Le jeune Henri détacha de son père, le duc de Bohême et le marquis d'Autriche, et l'empereur, obligé de fuir, laissa à Rotard la liberté de retourner à son siège. Le fils vainqueur eut une entrevue avec son père à Bingen, et l'exhorta à l'obéissance envers l'Église romaine ; l'empereur demanda une diète, et elle fut indiquée à Mayence. Mais dans l'intervalle, il fut par une ruse enfermé au château de Beckelheim. Les légats du siège apostolique survenant à la diète de Mayence (1106), publièrent l'anathème prononcé par les pontifes romains. L'empereur demandait à être entendu ; les grands redoutèrent une sédition du peuple, se rendirent près de Henri IV, et par leurs discours et leur habileté, le décidèrent à remettre à son fils les insignes de la royauté. *Que cela soit juste ou ne le soit pas*, dit Otton de

¹ Otton. Frising., *Chron.*, 7-8.

Frisingue, *je ne prononce pas*¹. Les grands de retour près de Henri IV, lui remirent les ornements impériaux, et les légats le couronnèrent.

Henri IV détrôné, se retira dans le pays des Belges, et fut reçu à Cologne, non comme un exilé, mais comme un roi. De là, il vint à Liège, et répondit aux démonstrations de respect qu'on lui prodiguait, par le récit de ses infortunes. Il écrivit au roi de France une lettre qui *amollirait des cœurs de roche* : *Prince très-cher*, disait-il, *et en qui je mets tout mon espoir après Dieu, ô le plus fidèle de tous mes amis*², *je vous ai choisi entre tous pour vous raconter mes calamités et mes misères ; et je me prosternerai à vos pieds, si je pouvais le faire sans rabaisser la majesté de l'empire*. Mais Henri V rassemblait ses forces et s'approchait de la Meuse, déclarant le duc de la basse Lorraine ennemi de l'empire, il avait tenté en vain un combat qui tourna contre lui, quand son père mourut à Liège (1106). Jusqu'à ce que l'excommunication eût été levée, le légat, s'opposa à ce que le corps de l'empereur fût déposé dans un lieu consacré. Cologne fut prise, la paix rétablie et les évêques dépossédés remis en possession de leurs sièges.

Cette triste fin du persécuteur de l'Église ne rendit pas Henri V lui-même plus prudent. Tandis qu'il essayait de soumettre le comte d'Alost et le roi de Hongrie, et d'enlever la Silésie aux Polonais, le pape Pascal II réclamait l'exécution du décret de Grégoire VII touchant les investitures. Henri V avait répondu qu'il ne gênerait pas la liberté des élections, mais qu'il prétendait les confirmer, donner aux élus l'investiture des droits régaliens, et recevoir l'hommage vassalitique ; il fit ainsi à Verdun et à Halberstadt. Pascal II passa aussitôt en France (1107), et dans le concile de Troyes, défendit l'investiture par les laïques. Des ambassadeurs de Henri V déclarèrent que leur maître ne souffrirait pas qu'une question de ce genre fût décidée dans un pays étranger, et qu'il viendrait à Rome pour défendre ses droits.

En effet, il rassembla une armée (1110), et campa près du Pô ; il avait trente mille cavaliers, sans compter ceux d'Italie qui accoururent, et son camp tenait un si grand espace, que l'œil n'en pouvait mesurer l'étendue. Il ordonna aux soldats d'allumer des feux pendant la nuit devant chaque tente, afin de donner aux indigènes un *spectacle de gloire humaine*³ ; les villes de la Lombardie lui envoyèrent de riches présents : Milan seule refusa de le reconnaître pour souverain. En Toscane, Mathilde lui promit assistance contre tous ses ennemis, mais elle en exceptait l'Église. Enfin, le pape vint à Sutri pour conférer avec le roi germain ; les propositions de Pascal II surprirent Henri V, le roi prétendait au droit d'investiture pour conserver les droits régaliens, il n'avait donc qu'à reprendre ces droits, et à réunir au domaine de la couronne, les villes, marches, avoueries, forteresses, que des princes avaient donnée à l'Église ; l'Église aurait assez des dîmes, des offrandes, des terres qu'elle tenait des particuliers. Henri V prévoyant qu'une pareille concession ne plairait au clergé ni à la noblesse, accepta à condition que l'Église et les princes de l'empire l'accepteraient.

Le pape ne put décider les évêques ; l'empereur réclamant sa promesse, Pascal, obligé de refuser, fut arrêté aussitôt. L'évêque de Salzbourg, Conrad, par zèle de la justice, blâma cette action. Un des ministres de Henri tire son sabre, et le

¹ *Chron.*, 7-11. Jusque-là, dit-il, tout ce que j'ai raconté appartient aux auteurs qui ont écrit avant moi. Ce qui suit, je l'ai vu, ou appris d'hommes dignes de foi.

² Ce roi était Philippe Ier.

³ Otton. Frising., *Chron.*, 7-14.

menace de la mort ; l'évêque tend la orge : *J'aime mieux mourir*, dit-il, *que de cacher un pareil forfait*. Aussitôt la multitude du peuple romain se soulève passe le Tibre, et surprend le roi à l'improviste devant les marches de l'église Saint-Pierre. Le roi, habile dans les armes, combattit hardiment, poussa les Romains jusqu'au Tibre, renversa les remparts de la ville, et sortit emmenant le pape captif ; il le tint en prison, le tourmenta, lui fit sentir la faim, puis exigea de nouvelles conditions. Le traité portait que l'élection des évêques et des abbés se ferait librement, sans simonie, avec le consentement du roi ; le roi donnerait l'investiture par l'anneau et la crosse, alors seulement l'élu serait consacré. L'empereur déciderait, si l'élection était contestée. Le pape n'inquiéterait plus Henri, ni pour les investitures, ni pour l'emprisonnement qu'il lui avait fait subir, et ne l'excommunierait jamais. Le pape ayant signé, revint à Rome, couronna Henri empereur, et lui remit ce privilège des investitures qui allait être révoqué bientôt comme un *privilège*.

Henri V triomphait ; à son retour en Allemagne, il ensevelit en terre sainte le corps de son père, effraya les princes par la mort du comte Réginald, et épousa Mathilde, fille du roi d'Angleterre, Henri Ier ; dans la solennité de ses noces, le duc de Saxe, Lothaire, nu-pieds, couvert d'une saie, vint se jeter à ses genoux, et se livrer à lui ; car une grande terreur avait envahi le cœur de tous les princes, et nul n'osait plus se révolter¹. On usa davantage en Italie ; les cardinaux pressaient, le pape Pascal de révoquer ses concessions arrachées par la force et dans la captivité. Il refusait fidèle à son serment, et ne voulait pas excommunier l'empereur ; les cardinaux condamnèrent eux-mêmes le traité ; et Gui, l'archevêque de Vienne excommunia le roi son suzerain. Cette nouvelle fut connue en même temps que la mort de la comtesse Mathilde ; cette princesse avait légué au Saint-Siège ses biens allodiaux mais non ses fiefs dont elle ne pouvait disposer. Henri V réclamant les fiefs comme empereur, et les alleuds comme héritier, passa une seconde fois en Italie (1116). A son approche, Pascal s'enfuit de Rome, et mourut. Son successeur, Gélase II, refusant de confirmer la convention de 1111, l'empereur fit élire à sa place Maurice Bourdin, archevêque de Brague, qui prit le nom de Grégoire VIII. Mais à la mort de Gélase, les cardinaux choisirent l'archevêque de Vienne qui avait excommunié Henri, et qui voulait s'appeler Callixte II. Ce dernier devait terminer la querelle. Son arrivée à Rome ruina l'antipape. Bourdin, saisi par le peuple à Sutri, fut couvert d'une peau de mouton toute saignante, placé sur un chameau au rebours, et amené à la populace de Rome, qui l'eût tué si Callixte ne s'y fût opposé. Le schisme détruit, il entreprit l'empereur ; ses propositions n'étant pas d'abord acceptées, il excommunia Henri qui, devenu plus docile, promit de faire rendre à l'empire les droits de l'empire, à l'Église les droits de l'Église. Une diète étant assemblée à Worms où l'on devait s'accorder (23 octobre 1122), Henri remit au légat un acte par lequel l'empereur renonçait à l'investiture par l'anneau et la crosse, accordait aux églises le droit d'élire librement leurs prélats, et promettait de rendre et de faire rendre à l'Église de Rome les possessions et les droits régaliens qu'elle avait perdus depuis l'origine de la contestation. En retour, le légat remit à l'empereur un acte par lequel le pape consentait à laisser élire les évêques et les abbés d'Allemagne, en présence de l'empereur, sans violence ni simonie ; s'il s'élevait une contestation entre deux concurrents, l'empereur prononcerait par le conseil du métropolitain et des évêques de la province. L'*élu* recevrait de l'empereur par le sceptre les droits régaliens, mais non l'investiture de tout ce qui appartenait

¹ Otton. Frising., *Chron.*, 7-15.

en propre à l'Église ; il prêterait pour le fief le serment. Hors de l'Allemagne, l'évêque élu et consacré recevait l'investiture de la même manière. Ainsi, le *concordat de Worms* affranchissait la puissance spirituelle de l'Église, et retranchait la si-manie dans l'investiture du temporel. C'était tout ce que Grégoire VII avait voulu. Callixte II en eut l'honneur, et l'on célébra son œuvre par cette inscription publiée dans Rome :

*Ecce Calixtus, honor patriæ, decus imperiale,
Burdinum nequam damnat, pacemque reformat*¹.

L'empereur Henri mourut quelque temps après la paix (1125) ; il ne laissait pas d'enfants, et la maison impériale de Franconie s'éteignait en lui. Une brillante assemblée, convoquée à Mayence par l'archevêque de cette ville, réunit soixante mille hommes ; les archevêques, les évêques, les abbés et les prévôts des chapitres, les ducs, les margraves, les comtes, tous accompagnés de leurs vassaux et de l'élite de la noblesse. Le droit d'élection appartenait encore à tous ; mais déjà l'exercice de ce droit se modifiait singulièrement, et préparait dans le privilège de quelques-uns, l'exclusion du grand nombre. L'assemblée forma un comité de dix princes, chargea de la *prétaxation*, c'est-à-dire du soin de lui désigner les candidats les plus dignes. On proposa donc quatre candidats, le margrave d'Autriche Léopold, le duc de Souabe Frédéric de Hohenstaufen, le duc de Saxe Lothaire, le comte de Flandre Charles le Bon. Le duc de Souabe l'eût emporté sans doute, s'il n'eût été absent, ainsi que le duc de Bavière ; l'archevêque de Mayence, appuyé d'un parti considérable de la petite noblesse, entraîna successivement tous les suffrages, et fit proclamer Lothaire. Le duc de Bavière avait le privilège de suspendre l'élection du souverain, tant qu'il n'y avait pas lui-même consenti ; il approuva ce qui s'était fait, et le consentement des légats du pape, ayant tout confirmé, Lothaire fut couronné à Aix-la-Chapelle.

Le duc de Souabe déçu dans son ambition, et son frère Conrad, duc de Franconie, prétendaient au moins conserver quelques domaines impériaux que leur avait laissé prendre Henri V. Lothaire les réclama, et les grands vassaux, pairs de Frédéric, donnèrent raison, par leur sentence, à l'empereur ; Frédéric déclaré ennemi de la patrie, et mis au ban de l'empire, ne posait pas les armes, et opposait aux forces réunies de l'Allemagne, l'alliance de Henri le Superbe duc de Bavière. Lothaire lui ôta cette ressource, en mariant sa fille au Bavarois qui acquit par ce mariage l'espérance de posséder un jour la Saxe. Réduit aux secours de son frère Conrad, le duc de Souabe ne céda pas encore ; Conrad, fier d'avoir délivré Nuremberg assiégé par l'empereur, prit le titre de roi des Romains, et descendant en Italie s'en fit couronner roi à Monza et à Milan.

Le Saint-Siège délivré de la querelle des investitures, soutenait maintenant une autre querelle contre les Normands ses vassaux. Le premier comte de Sicile, Roger, le frère et le compagnon de Robert Guiscard, était mort en 1101. Son fils, Roger le Jeune, lui avait succédé dans la Sicile et dans une partie de la Calabre : ce nouveau comte était destiné à réunir sous son autorité et sous le titre de roi, les trois États normands fondés au midi de l'Italie, avec la ville de Naples, jusque-là indépendante. Il crut en avoir trouvé l'occasion lorsque la mort de Guillaume II, le second héritier de Guiscard, laissa vaquer le duché de Pouille (1127). Il parut aussitôt à Salerne avec sept galères, et se fit reconnaître, en qualité de souverain, par l'archevêque et les habitants ; Amalfi, Troia, Melfi, toute la Pouille suivit cet exemple. Cependant, d'après les usages féodaux, le

¹ Otton. Frising., *Chron.*, 16.

pape, suzerain du pays, avait droit de réclamer la Pouille, comme fief dévolu au Saint-Siège, ou d'en conférer l'investiture à son gré, c'est ce droit que réclama le pape Honorius II, et il annonça l'intention d'investir du fief vacant un neveu de Guiscard, Bohémond II. Tout ce qu'il put faire, ce fut de sauver Bénévent, et de renvoyer avec un refus deux ambassadeurs du Sicilien qui venaient demander l'investiture. Les succès de Roger, qui occupa Tarente, Otrante et Brindes, et la désertion des troupes pontificales, décidèrent Honorius à une entrevue sur le pont de Bénévent ; c'est là qu'il conféra à Roger l'investiture des duchés de Pouille et de Calabre, et de Naples.

La ressemblance de leurs embarras devait rapprocher le pape et l'empereur. Honorius II, allié de Lothaire, déclara nul le sacre de Conrad de Franconie, et excommunia ce prince lui-même : Lothaire le dépouilla de son duché, et ôta la Thuringe au seul ami qui restât à ce rival. La mort d'Honorius II amena des événements qui resserrèrent encore l'alliance de l'Église et de l'Empire (1130). Seize cardinaux s'étaient hâtés d'élire Innocent II ; les autres, plus nombreux, s'assemblèrent plus tard, et firent choix d'Anaclet, fils d'un juif converti, que les richesses de son père rendaient puissant dans Rome. Chacun des deux élus se déclara légitime, et deux partis s'étant formés, Anaclet força son adversaire à quitter Rome ; il rechercha l'appui de Roger, celui-ci venait d'obliger à l'hommage le prince de Capoue, Robert II ; Anaclet approuva cette violence, et par une bulle donna au vainqueur le titre de roi de Sicile, avec la suzeraineté sur la principauté de Capoue et le duché de Naples, Roger se fit couronner à Palerme, ajouta à ses titres le nom de roi d'Italie, reçut l'hommage volontaire du duc de Naples, et établit dans ses États la dignité d'*archimandrite* ou abbé général, qu'il se réserva à lui-même, en vertu du *privilège de Sicile*. Cependant Innocent II arrivait en France ; l'assemblée mixte d'Étampes, composée de prélats et de seigneurs, où siégeait le roi Louis le Gros, et où saint Bernard parla avec sa puissance accoutumée, avait d'avance reconnu l'exilé pour chef légitime de l'Église. Louis le Gros vint au devant du pape avec toute sa famille, et les autres souverains, à son exemple, reconnurent Innocent II, à l'exception de Roger, et du roi d'Écosse. Après avoir tenu un concile à Clermont, Innocent vint à Liège¹, et dans une entrevue avec l'empereur où saint Bernard parut encore, il obtint la promesse d'être ramené dans Rome par l'assistance impériale. Lothaire vint en effet avec une armée ; mais il ne put entrer à Milan, il ne put chasser Anaclet de Rome, il ne put être couronné que dans l'église de Latran (1133). Le testament de Mathilde était toujours un objet de contestations ; le concordat de Worms n'avait rien décidé touchant les alleuds que cette princesse léguait au Saint-Siège, et que l'empereur Henri V avait réunis à son domaine. Innocent II décida que ces alleuds appartiendraient à Lothaire, comme fiefs de l'Église, et après lui, au duc de Bavière, moyennant cent marcs d'argent par an. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ces deux vers placés au bas du tableau qui représentait le sacre de Lothaire :

*Rex venit ante fores, jurans prius urbis honores,
Post homo fit papæ, sumit quo dante coronam.*

Cette expédition avait plutôt nui que profité aux affaires du pape, en découvrant la faiblesse de son allié. Lothaire repassait en Allemagne pour surveiller les princes de Hohenstaufen, et pour céder définitivement la Saxe à son gendre Henri le Superbe Roger échappait à une révolte excitée par la fausse nouvelle de

¹ Ott. Fris., 7-18.

sa mort, dépouillait entièrement le prince de Capoue, et régnait vassal d'Anaclet. Les Pisans, alliés du pape, attaquaient et pillaient Amalfi, puis, vaincus, abandonnaient leurs conquêtes et ne remportaient que leur butin. Heureusement l'éloquence de saint Bernard termina la rivalité de l'empereur et des princes de Souabe¹ ; Frédéric et Conrad furent rétablis dans tous leurs fiefs et honneurs ; Conrad obtint même la première place parmi les ducs d'Allemagne, et le droit de porter la bannière impériale. En même temps, l'empereur de Constantinople, Jean Comnène, fit proposer à l'empereur d'Occident une alliance offensive et défensive contre le roi de Sicile. L'espérance de conquérir pour lui-même l'Italie méridionale, engagea Lothaire à une seconde expédition (1137) ; cette fois il parla en maître. Il s'établit juge entre Milan et Crémone, divisées par la guerre, fit proscrire par les princes d'Italie les Crémonais, et ravagea lui-même leurs terres et leurs forts. Les habitants de Bologne et de l'Émilie, qui avaient autrefois méprisé sa faiblesse, vinrent suppliants offrir leurs services. L'Apennin passé, il reçut la soumission d'Ancône, de Spolète, et des autres villes, tandis que le duc de Bavière allait chercher Innocent II. Dans l'Apulie et la Campanie, *il fit de si grandes choses qu'il surpassa tous les rois francs depuis Charlemagne*². Il prit Capoue, Troia, Salerne, des châteaux forts, des citadelles inaccessibles ; il occupa Bénévent qu'il rendit au pape : il vainquit Roger en personne et le força de fuir. Mais tant de succès ne décidèrent encore rien. Tous ceux qui avaient suivi Lothaire, réclamaient le droit de retourner, après leur devoir fidèlement rempli, auprès de leurs femmes et de leurs enfants. Il fallut donc se hâter de régler le sort de la conquête on déclara Roger ennemi, et on donna la Pouille et la Calabre au comte Réginald. L'empereur voulait exercer aussi bien que le pape le droit d'investiture ; ils convinrent donc que, pendant la cérémonie, chacun d'eux tiendrait à la main un étendard. Tel fut le dernier acte de l'empereur Lothaire ; il mourut au pied des Alpes, avant de revoir l'Allemagne (1137).

Le pape restait seul en présence de Roger et d'Anaclet. Le Sicilien, avec des forces nombreuses, menaçait Réginald, et rejetait la médiation de saint Bernard. Cependant la mort d'Anaclet détruisait son parti. Innocent II convoquant alors au palais de Latran un concile œcuménique, y prononça, devant deux mille prélats, ces paroles mémorables : *Vous savez que Rome est la capitale du monde, que l'on reçoit les dignités ecclésiastiques, par la permission du pontife romain, comme à titre de fief, et que sans cela on ne peut les posséder légitimement.* Tous les actes d'Anaclet furent cassés, et un successeur que les schismatiques avaient voulu donner à cet antipape, abdiqua ses prétentions ; ainsi fut terminé le schisme. Il ne fallait plus vaincre que Roger, à qui la mort de Réginald ôtait une grande crainte. Comme Léon IX, Innocent II voulut commander lui-même la guerre contre cet ennemi ; comme Léon IX, il fut vaincu, fait prisonnier, et traité en suzerain par le vainqueur. Roger demanda son pardon et une réconciliation entière. Le pape fit la paix, recouvra Bénévent, et en échange reconnut Roger et ses descendants, pour rois de Sicile, ducs de Pouille et de Calabre, à la condition de prêter hommage au souverain pontife, et de payer un tribut annuel de six cents pièces d'or. Il n'était point question de Naples dans ce traité ; mais les Napolitains vinrent eux-mêmes à Bénévent se soumettre à Roger, et obtinrent pour duc un de ses fils (1139).

¹ Ott. Fris., 19.

² Cinnamus, 3-1.

La mort de l'empereur Lothaire II ouvre la querelle des *Guelfes* et des *Gibelins*.

Deux familles redoutables par leur puissance se disputaient le trône impérial, la famille Welf et la famille de Hohenstaufen ; la première était représentée par Henri le Superbe, duc de Bavière, gendre de Lothaire II, à qui son beau-père avait conféré les duchés de Saxe et de Toscane, et qui tenait en ce moment les ornements impériaux¹ ; la seconde était représentée par le duc de Souabe, Frédéric, et par son frère Conrad, duc de Franconie, qui s'était autrefois déclaré et fait reconnaître *roi des Romains*. Henri le Superbe avait mérité, avec son nom, la haine de tous ceux qui l'avaient vu dans la guerre d'Italie ; et sa puissance qui s'étendait, comme il s'en vantait lui-même, de la mer à la mer, du Danemark à la Sicile, était un grand motif de crainte. Une élection furtive débarrassa les princes allemands d'un tel empereur ; l'archevêque de Trèves convoqua à Coblentz une assemblée des princes de Ben parti, et, sans attendre l'arrivée des États de Saxe et de Bavière, qui auraient certainement choisi leur duc, il fit proclamer le duc de Franconie sous le nom de Conrad III. Le couronnement se fit avec la même rapidité, à Aix-la-Chapelle, par les mains du légat d'Innocent II, et les Saxons, puis les Bavarois, après quelque hésitation, approuvèrent tout ce qui s'était fait. Henri le Superbe se soumit lui-même, et rendit les ornements impériaux, dans la diète de Ratisbonne (1138).

Si Conrad III eût voulu s'en tenir là, il n'y aurait pas eu de rivalité entre sa famille et la famille Welf ; mais il prit facilement ombrage d'un prince qui avait failli l'emporter sur lui, et qu'on pouvait à juste titre soupçonner de mécontentement et d'ambition turbulente. A la diète d'Augsbourg, il déclara n Henri le Superbe que sa puissance était trop grande pour un vassal, et qu'elle menaçait la tranquillité de l'empire ; il le somma en conséquence d'abandonner un de ses duchés. Il savait bien que Henri le Superbe n'y consentirait pas, et, profitant de cette résistance et de la haine que les autres princes portaient à son rival, il le déclara déchu de la Saxe, qu'il conféra au margrave de Brandebourg, Albert l'Ours, et de la Bavière, qu'il conféra au margrave d'Autriche, Léopold IV. Ce coup hardi étonna tout le monde ; la crainte vint ensuite de laisser prendre trop d'autorité à l'empereur. Les Saxons réclamaient pour leur duc, plusieurs des princes qui avaient jusque-là soutenu Conrad, se tournèrent du côté de Henri le Superbe ; Albert l'Ours fut chassé de la Saxe, et Henni le Superbe.se préparait à chasser également le margrave d'Autriche quand il mourut (1139). Il laissait un fils de dix ans, Henri le Lion, qu'il avait recommandé à l'archevêque de Magdebourg ; les Saxons soutinrent cet enfant, et ôtèrent toute espérance à son rival dans leur duché ; mais le défenseur de la Bavière, Welf d'Altorf, onde de Henri le Lion, après d'heureux combats, fut vaincu dans une grande bataille. !! avait chassé le roargravè d'Autriche, il voulu délivrer son château de Winsberg assiégé par Conrad ; il donna aux siens pour cri de guerre le nom de sa famille *Welf* ou *Guelfe* ; les partisans de l'empereur se servirent alors du nom de Waiblingen, petite ville dont la possession avait été le commencement de la fortune des Hohenstaufen de là les dénominations de Guelfes et de Gibelins. Welf d'Altorf vaincu ne put donner aucun secours à ceux qui défendaient le château. Conrad irrité de la résistance, ne voulut accorder qu'aux femmes la permission de sortir avec ce qu'elles avaient de plus précieux ; elles emportèrent toutes

¹ Ott. Fris., 7-20.

leurs maris sur leurs épaules. La mort du margrave d'Autriche rendit ensuite un accommodement plus facile. Conrad restitua la Saxe à Henri le Lion, à condition que celui-ci renoncât à la Bavière ; la Bavière fut donnée au nouveau margrave d'Autriche, Henri Jochsammergot et le margraviat de Brandebourg, pour dédommager Albert l'Ours, fut érigé en fief immédiat de l'empire. Welf d'Altorf mécontent, continua encore quelque temps la guerre contre le duc de Bavière, mais sans succès (1142).

Les noms de *Guelfes* et de *Gibelins* ont donc pris naissance ; ils désignent d'abord les partisans de la famille de Henri le Superbe, et de la maison impériale de Souabe. Plus tard la rivalité de ces deux familles s'étant renouvelée pendant que l'empereur faisait la guerre à l'Italie, et les Italiens qui combattaient pour leur indépendance nationale s'étant unis aux Guelfes, le nom de Guelfes désigna les partisans de l'indépendance italienne, le nom de Gibelins, les partisans de l'autorité d'un empereur étranger. Plus tard encore, quand les empereurs eurent perdu l'autorité réelle sur l'Italie, et que dans les villes italiennes devenues républiques, il s'éleva des seigneurs qui s'efforcèrent de constituer à leur bénéfice de petites royautes, en s'appuyant de la volonté des empereurs, le nom de Guelfes désigna les partisans de la liberté républicaine, le nom de Gibelins, les seigneurs et leurs partisans.

La lutte de l'Allemagne et de l'Italie était la conséquence inévitable de leur réunion sous un seul maître. Les Italiens ne voulaient pas dépendre des Allemands, et ils s'étaient essayés à la résistance depuis le règne de Henri II, et sous les princes de la maison de Franconie. ; une grande rivalité se préparait. Comme les habitants des villes tiennent le premier rang dans cette lutte, il importe de rechercher quelle était la situation particulière des villes au milieu du gouvernement féodal.

En Allemagne, un très-grand nombre de villes étaient demeurées sous l'autorité immédiate des empereurs, quoique enclavées dans les États des grands vassaux. Les Ottons avaient confié aux évêques l'*avouerie*, ou la lieutenance impériale des meilleures villes du domaine. L'empereur Henri V révoqua successivement ces concessions et rétablit la plupart des cités dans leur ancienne immédiateté : Lothaire II suivit cet exemple, et ses successeurs s'appliquèrent comme à l'envi à multiplier ces petites républiques. Henri fit plus, il trancha d'autorité sur les anciens règlements qui faisaient une distinction entre les citoyens libres et les artisans ; et voulant fortifier le corps de bourgeoisie des villes de Spire, de Worms, et autres, il affranchit tous les artisans, gens de métier, et habitants serfs qui s'y trouvaient, et leur accorda les droits et la qualité de citoyens. Ce fut alors que, pour maintenir l'ordre parmi ces bourgeois agrégés, on établit des tribus et des communautés de gens de métiers, Les citoyens nobles s'unirent de leur côté sous le nom de *monnayers*, et se séparèrent entièrement des *francs-bourgeois*, avec lesquels ils avaient eu jusqu'alors plus d'une sorte de liaison. Les *francs-bourgeois* dédaignant, à leur tour, tout commerce avec les membres des tribus, se cotisèrent pareillement, et introduisirent ; par ce moyen, une nouvelle distinction, que l'empereur Lothaire II adopta lui-même dans une charte accordée à la ville de Mayence, en 1135, où il différençia les *familiæ* ou les nobles, des *liberi* ou francs-bourgeois, et ceux-ci des *cives opifices* ou *bourgeois artisans*... Les empereurs statuèrent aussi qu'un serf étranger qui, s'étant réfugié dans une ville, y demeurerait un temps déterminé, sans être réclamé par son maître, recouvrerait sa liberté et serait reçu dans les tribus. Outre l'avantage particulier que les villes retirèrent de la réception des artisans, au nombre de leurs citoyens, il en résulta un bien universel pour toute l'Allemagne. Jusqu'alors

les arts et les métiers les plus utiles avaient flétri ceux qui les exerçaient et les préjugés de la nation germanique étaient parvenus au point que les personnes libres qui s'adonnaient au commerce se ravalait au-dessous de la condition des affranchis, et tombaient dans une espèce de servitude, pareille à celle que le moyen âge avait imposée aux Juifs. Les Slaves du Mecklembourg, de la Poméranie, et du Holstein, profitèrent de ces erreurs des fiers Germains., pour attirer à. soi tout le commerce et toutes les manufactures de cette monarchie. Tout changea de face, après que Henri V eut déclaré libres les artisans et les négociants les fleuves de l'Allemagne se couvrirent de barques ; une abondance, inconnue jusqu'alors, passa des villes dans la campagne, et les commerçants acquirent, en moins de cent cinquante ans, une puissance qui fit trembler plus d'une fois les rois de Suède et de Danemark¹.

En Italie, la seconde invasion et l'éloignement des empereurs avaient successivement fait de toutes les villes de petits États, auxquels il ne manquait qu'une déclaration officielle pour être indépendants tout à fait. En présence des Sarrasins et des Hongrois, elles s'étaient bâti des fortifications, par droit de danger, à l'exemple des seigneurs féodaux. Otton Ier leur permit ensuite de se donner une administration municipale ; et chaque ville plaça à sa tête deux consuls annuels, élus par de libres suffrages, et chargés de présider les différents conseils. La *faida*, le droit de la défense et de la vengeance personnelle, appartenant à quiconque avait l'existence politique, les villes, ainsi constituées, le prirent comme les seigneurs, et organisèrent leurs milices. L'archevêque de Milan, Eribert, inventa, au commencement du XI^e siècle, le *caroccio*, char à quatre roues, traîné par quatre paires de bœufs, au-dessus duquel s'élevait un Christ les bras ouverts, et l'étendard de la ville entre deux voiles blanches ; un chapelain l'accompagnait jusque sur le champ de bataille, et y célébrait les saints mystères ; la garde en était confiée aux meilleurs soldats. Toutes les villes adoptèrent l'invention des Milanais, et se donnèrent ainsi hors de leurs murs, un signe de nationalité, un gage de la liberté de leur patrie, qu'il était honteux de laisser aux mains de l'ennemi, et pour lequel il fût glorieux de mourir. Les nobles, qui habitaient ordinairement dans les campagnes devinrent jaloux de l'importance des bourgeois. Plusieurs nobles relevaient des évêques des villes, et se plaignaient des vexations de ces suzerains ; les évêques étaient ordinairement soutenus par les bourgeois, dont ils défendaient les institutions, et ils pouvaient, souvent à leur gré, dépouiller leurs vassaux turbulents. D'autres nobles craignaient d'être conquis par les bourgeois, et assujettis à l'égalité et aux devoirs de la cité. L'autorité impériale, également suzeraine des bourgeois et des nobles, ne s'entremettait dans ces querelles que pour attester par ses efforts son impuissance. Sans parler des usages féodaux et de ce droit de guerre qui donnait des armes à toutes les mains, quelle autorité pouvait exercer en Italie un souverain étranger dont le séjour sur cette terre conquise n'était jamais qu'un voyage ? L'empereur y venait ordinairement une fois pendant son règne, se présentait de ville en ville, prenait en Lombardie la couronne de fer, et n'avait pas toujours le loisir ni la force d'aller à Rome recevoir la couronne impériale. Il prononçait des ordres, contraignait à l'exécution ceux qu'il pouvait vaincre, se retirait devant la résistance, et quand ses vassaux allemands, après avoir accompli leur temps de service, réclamaient le droit de retourner dans leurs familles, il s'exposait à rester seul, s'il ne repassait les Alpes avec eux. De là cette grande importance des villes italiennes. Jamais les droits des empereurs sur

¹ Pfeffel, *Histoire du droit public d'Allemagne*, t. I.

les villes, jamais les devoirs des villes envers les empereurs n'avaient été clairement définis. L'absence du maître, la richesse du commerce, et la force qui en résultait, poussaient les esprits à la liberté républicaine. Les nobles des campagnes subirent, faute de protection, le joug des bourgeois, et ne conservèrent leurs terres que par la recommandation qui les agrégeait aux villes. Au milieu du XII^e siècle, toute la Lombardie était ainsi divisée en villes, dont chacune avait attiré à soi tous ceux qui habitaient son territoire : on ne trouvait plus de grand noble, de puissant, qui n'eût subi la domination d'une ville. Tout était bon aux bourgeois, pour faire la guerre ; des hommes de condition inférieure, des ouvriers dans les arts mécaniques, que, dans les autres contrées, on repoussait comme une honte, des nobles occupations, mais que les villes acceptaient dans leur milice ou élevaient aux charges¹. Du reste, l'activité des bourgeois tournait quelquefois contre eux-mêmes ; les villes se faisaient la guerre entre elles, faute d'avoir d'autres ennemis à combattre. En 1111 Milan détruisit Lodi, et défendit aux vaincus de relever jamais leurs murailles. Côme fut forcée de démanteler ses forteresses, et s'engagea à servir les Milanais dans toutes les guerres. Vers l'an 1143, une atroce rivalité de Venise et de Ravenne, de Vérone unie à Vicence, et de Pavie unie à Trévise, de Pise unie à Florence, et de Sienne unie à Lucques, couvrit l'Italie de sang, de ravages et d'incendies.

Rome elle-même se ressentait de cette fermentation républicaine. Il y avait toujours dans cette ville un parti qui ne voulait pas de la seigneurie du pape, et qui, tout en affectant le respect de son autorité spirituelle, repoussait son autorité temporelle et réclamait le rétablissement de l'ancienne république romaine. L'hérésie des *politiques* favorisait cette misérable réminiscence du passé. Le moine Arnaud de Brescia, disciple d'Abeilard, enseignait que les possessions temporelles de l'Église étaient un abus, et que le clergé devait se contenter des dîmes et des offrandes ; il mêlait d'autres erreurs à ces déclamations². Le concile de Latran (1139) le condamna et le força à fuir à Zurich. Mais sa doctrine était matée après lui. Les Romains, si fiers de leur nom, venaient de prendre la ville de Tibur qui avait soutenu Anaclet. Ces conquérants futurs du monde prétendaient imprimer une grande crainte de leur puissance aux vaincus, et ils réclamaient la destruction de la ville conquise. Innocent II s'y opposa. Aussitôt les politiques se soulèvent, s'assemblent au Capitole et rétablissent un sénat : ils croyaient déjà les temps glorieux revenus. Innocent mourut sur ces entrefaites, et fut remplacé par Célestin II, qui ne régna qu'un an³. Lucius II ne put faire prévaloir la raison contre la folie romaine. Il vit les politiques placer un patrice à la tête du sénat, et élever à ce titre le frère d'Anaclet. Le patrice fut investi de tout le pouvoir, de tous les droits régaliens dans la ville et hors de la ville ; on ne laissa au pape que les dîmes et les offrandes ; Lucius II périt des suites d'une sédition (1145). Eugène III, qui le remplaça, erra d'abord de retraite en retraite. Les Romains firent reconnaître par la force l'autorité de leur patrice, abattirent les tours des laïques, renversèrent les maisons des cardinaux et du clergé, profanèrent l'Église de Saint-Pierre, et extorquèrent aux pèlerins des offrandes qu'ils gardaient pour eux-mêmes. Eugène III parvint cependant, avec l'aide des tiburtins et les foudres de l'excommunication, à les réduire pour un moment à l'obéissance ; mais comme Innocent II, il refusa la destruction de Tibur, et prit la route de l'Allemagne.

¹ Ott. Fris., *De reb. gest.*, Frid., 2-13.

² Guntheri Lig. *Carmina*, liv. 3.

³ Ott. Fris., *Chron.*, 7-27.

L'empereur Conrad III, sollicité par l'empereur de Byzance Jean Comnène, se préparait à combattre le roi de Sicile Roger. Il y était encore excité par le nouveau sénat et le nouveau peuple romain ; ceux-ci apprenant qu'Eugène III comptait sur les secours de l'Allemagne, voulurent le prévenir :ils écrivirent à Conrad que tout ce qu'ils avaient fait, ils l'avaient fait pour lui, afin de rétablir en sa faveur l'empire de Constantin, et résumèrent en quelques méchants vers latins, au milieu d'une longue lettre en prose, les souhaits qu'ils formaient pour lui :

Que le roi soit puissant, qu'il obtienne ce qu'il désire, qu'il domine sur ses ennemis, qu'il siège à Rome, qu'il gouverne le monde. Prince de la terre, comme Justinien, César, qu'il exerce les droits de César, et le pape les siens, et que Pierre paye le tribut, selon l'ordre de Jésus-Christ.

La publication de la seconde croisade (1146) empêcha l'empereur de se décider, et suspendit la solution de toutes ces querelles. Roger, que tant d'inimitiés menaçaient, fut libre d'agir, et de se venger. Il combattit heureusement pour lui-même et pour le pape. En 1146 il attaqua les Grecs, prit Corfou sans combat, ravagea l'Acarnanie, et toute la côte. Il pénétra dans le golfe de Corinthe, dans le port de Crissa, sans rencontrer d'ennemi égal à son audace. Laissons parler ici les Byzantins ; l'emphase de leur langage exprime trop bien leur terreur et la vanité de leur orgueil. Tandis que Roger se montrait sur les côtes, le commandant de sa flotte faisait sortir des vaisseaux, des hommes pesamment armés, d'autres armés à la légère comme ces monstres marins qui cherchent leur nourriture sur les deux éléments ; il envahit la Béotie, et courut en renversant les villes sur son passage jusqu'à Thèbes. L'homme insatiable ! il dépouilla les habitants qui avaient une grande réputation de richesse, et *ne craignit pas une victoire cadmienne*. Ses vaisseaux enfoncèrent sous le poids de l'or et de l'argent ; il attaqua ensuite Corinthe, et même l'Acrocorinthe, la citadelle, où tous avaient déposé leurs trésors. Ce château fort, sur une haute montagne, avec ses eaux limpides et sa fontaine de Pirène, célèbre dans l'*Odyssée*, malgré la nature et le travail des mains humaines, fut occupé par les *francs siciliens*¹. Cette guerre avait introduit dans la Sicile et dans l'Italie, des ouvriers en soie², et déjà Roger attaquait Tripoli et les pirates de l'Afrique musulmane. En 1149, il ramena dans Rome le pape Eugène III, et retourna contre les Grecs. L'empereur Manuel, semblable au Jupiter d'Homère ou à Thémistocle que les trophées de Miltiade empêchaient de dormir, roulait dans son esprit ce qu'il avait à faire³. Il rassembla de nombreux vaisseaux, et mit sur quelques-uns le feu grégeois qui depuis longtemps n'était plus employé, Corfou, occupé par les Siciliens, fut menacé, et les Vénitiens s'unirent aux Grecs. Georges, général de Roger, ne se sentant pas capable de résister, alla mettre le feu aux faubourgs de C. P., et lança une flèche enflammée contre le palais impérial. Les Grecs reprirent Corfou ; mais une tempête empêcha la flotte de Manuel d'aller attaquer la Sicile, et la paix fut faite sur la demande du pape. Roger se vengea sur l'Afrique où il fit quelques conquêtes. Mais la mort l'arrêta en 1164 ; il eut pour successeur son fils Guillaume le Mauvais⁴.

¹ Nicéas, *Manuel Comnène*, 2-1.

² Ott. Fris., *De gent.*, Frid., 1-33.

³ Nicéas, *ibid.* Cinnamus.

⁴ Voici l'inscription du sceau et de l'épée de Roger :

Apulus et Calaber, Siculus mihi servit et Afer.

Conrad III était mort au retour de la croisade (1162), après avoir désigné pour successeur au trône impérial, non pas son jeune fils, Frédéric de Rothenbourg, mais son neveu Frédéric Barberousse duc de Souabe. Cette désignation décida le choix des princes allemands auxquels s'étaient adjoints quelques barons d'Italie. Les uns et les autres espéraient beaucoup de l'énergie de ce prince, pour la pacification de l'Allemagne toujours menacée par la turbulence de Henri le Lion, et pour la pacification de l'Italie. Frédéric Barberousse commença par citer devant son arbitrage, trois compétiteurs qui se disputaient le royaume de Danemark, et l'ayant adjugé à Suénon, il en investit ce prince comme d'un fief de la couronne germanique. Il voulait ensuite porter la guerre en Hongrie, et ramener cette contrée par la force dans la dépendance de l'empire. Les États s'y opposèrent. On préférait mettre fin par un arrangement aux réclamations des princes guelfes, et à la diète de Constance, les députés de Lodi étant venus demander justice des Milanais, on voulait saisir cette occasion d'assujettir de nouveau les villes italiennes. Quatre diètes successives à Wurtzbourg, à Spire, à Worms, à Gozlar, réclamèrent la Bavière pour Henri le Lion. Le margrave d'Autriche, qui ne voulait pas rendre ce duché, fut condamné par ses pairs, et il eût sans doute subi une guerre terrible, si de pressantes sollicitations n'avaient fait décréter une guerre contre l'Italie. Le héraut impérial, chargé de porter aux Milanais l'ordre de laisser rebâtir Lodi, avait été assommé par le peuple, et ses lettres déchirées. Le comte de Capoue Robert invoquait l'empereur contre Roger, Les demandes contradictoires du pape et du peuple romain semblaient livrer Rome aux Allemands. Frédéric prit donc le parti de passer les Alpes. Ni lui-même, ni ceux qui l'appelaient ne savaient encore ce que deviendrait cette guerre. Ce n'est qu'après la première expédition que la question sera nettement posée, et que la lutte s'engagera ouvertement entre la liberté italienne et l'ambition germanique.

Frédéric, ayant passé les Alpes, campait dans la plaine de Roncaglia, sur le Pô, non loin de Plaisance, à la manière des rois francs et teutons, qui faisaient halte pendant quelques jours dans cette plaine, quand ils venaient demander la couronne impériale. On suspendait un bouclier à une barre de bois ; le héraut de la cour appelait tous les chevaliers qui avaient des fiefs, pour faire garde au roi pendant la nuit, et ceux-ci appelaient à leur tour leurs feudataires. Le jour suivant, ceux qui étaient convaincus d'avoir manqué à la garde nocturne, amenés en présence du roi, des autres princes et des hommes illustres, étaient condamnés à perdre leurs fiefs ; il en était de même de ceux qui, par mauvaise volonté pour leur seigneur, étaient restés dans leur pays. C'était encore l'usage qu'en arrivant en Italie, le roi envoyât devant lui quelques-uns de ses familiers à chaque ville, pour réclamer les droits dus au fisc royal, et que les habitants du pays appelaient *foderum*. Alors toutes les dignités, toutes les magistratures cessaient devant cette justice royale établie par une ancienne coutume ; il fallait fournir aux soldats et au roi, toutes les choses utiles à la vie, excepté les bœufs et les semences nécessaires à l'agriculture. Si les villes osaient contredire ces réclamations, ou ne payer qu'une partie, elles étaient attaquées et détruites, et de là tant de ruines dans la Lombardie¹.

Frédéric tenant donc à Roncaglia une diète des princes et des consuls des villes, diverses plaintes s'élevèrent. On entendit le marquis de Montferrat, Guillaume, qui presque seul des barons italiens avait évité la domination des villes, l'évêque d'Asti, et les députés de Côme et de Lodi. Le roi annonça qu'il passerait par

¹ Ott. Fris., *De gest.*, Frid., 2-12, 13. *Guntheri carmina*, livre 2.

Milan., et retint auprès de lui comme guides, les consuls de cette ville. Tandis que les-députés de Gênes lui apportaient des présents, les consuls le conduisaient par des lieux arides où l'on ne trouvait pas de vivres à prendre ou à acheter. Il s'irrita ; les Milanais osaient lui offrir de l'argent pour qu'il approuvât leurs actes ; des pluies fréquentes exaspéraient son armée ; il déclara donc la guerre aux Milanais, et ravagea leurs châteaux, entre autres celui qu'ils avaient construit pour maintenir l'obéissance de Novare. Les habitants de Cheri et d'Asti avaient repoussé ses ordres ; à son approche, ils s'enfuirent dans les montagnes voisines ; les deux villes furent démolies et brûlées. Après une trêve accordée au besoin de repos des soldats, pendant laquelle nul à l'inférieur du camp ne devait porter les armes, ou nuire aux alliés, il s'approcha de Tortone, amie des Milanais contre Pavie. Tortone se fit mettre au ban de l'empire pour son refus de quitter ses alliés, et ferma ses portes : cernée de tous côtés, par le roi à l'occident, le duc de Bavière devant le faubourg, les Pavésans dans la campagne, à l'orient et au nord, elle résista deux mois aux machines de tout genre, et ne se rendit qu'à la condition que tous auraient la vie sauve, et emporteraient ce qu'ils voudraient. Frédéric détruisit du moins la ville ; et invité à se rendre à Pavie, il s'y fit couronner aux grands applaudissements du peuple. Il passa ensuite par Plaisance et Bologne, et arrivé en Toscane, il ordonna aux Pisans d'armer une flotte contre Guillaume, fils de Roger ; enfin il se dirigea vers Rome¹.

A Eugène III avait succédé, après un court intervalle, un Anglais, Adrien IV — Nicolas Brekspeare. Arnaud de Brescia, qui était revenu à Rome dès le pontificat d'Eugène III, y demeurait toujours ; Adrien IV jeta l'interdit sur la ville de Rome : le peuple força le sénat de chasser le prédicateur ; mais on ne savait pour quel parti le roi germain allait se déclarer ; le pape retiré dans le Fort de Castellane, fut surpris de se voir amener, de la part du roi, Arnaud de Brescia pris en Campanie ; et il vint lui-même au camp de Frédéric. Une ambassade romaine arriva presque au même moment : elle parlait fièrement du Capitole rendu à son ancienne gloire, du sénat régénéré, du retour des temps glorieux ; elle exigeait pour Rome des conditions, l'assurance de la paix, une somme de cinq mille livres pour les officiaux qui seraient chargés de proclamer l'empereur, le sacrifice de son sang, s'il le fallait, pour écarter de Rome toute injure, et des privilèges confirmés par un serment². Frédéric répondit avec dédain : *J'avais beaucoup entendu parler de la sagesse et du courage des Romains, mais surtout de leur sagesse : je m'étonne donc de vos paroles, plus arrogantes que sages. Je reconnais que Rome a été grande et puissante : mais d'abord sa noblesse a été transférée à une ville d'Orient ; ensuite un Franc est survenu, véritablement noble par son nom et ses hauts faits, qui lui a enlevé la liberté. Tout est aujourd'hui en notre pouvoir, vos consuls, votre sénat, vos soldats. Ce que vous demandez est juste ou ne l'est pas ; s'il est injuste, il ne vous appartient pas de le demander, ni à moi de l'accorder.* Cependant Frédéric prit ses précautions ; par le conseil du pape, il fit entrer dans la cité Léonine et près de l'église de Saint-Pierre un corps de mille hommes, et entra lui-même précédé d'Adrien. Pour que la cérémonie de son couronnement ne fut point troublée par le peuple, une garde veillait au pont voisin du château Saint-Ange. Mais quand le peuple rassemblé au Capitole avec les sénateurs eut appris qu'on ne lui avait pas demandé son consentement, il s'élança furieux au delà du Tibre, et tue dans l'église de Saint-Pierre quelques gardes impériaux ; l'empereur, rassemblant les

¹ Ott. Fris., *De gest.*, Frid., 2, de 13 à 20.

² Ott. Fris., 2-21. *Guntheri carmina*, Discours des ambassadeurs.

siens, accablés de soif et de fatigue, commence le combat. Les femmes romaines animaient leurs maris, mais les Allemands remportèrent ; à les voir renverser et tuer les Romains on eût cru les entendre dire : **Rome, reçois pour l'or d'Arabie le fer allemand, voilà l'argent que ton prince te donne pour ta couronne ! C'est ainsi que les Francs achètent l'empire ; voilà les serments qu'il te prête !** Mille Romains périrent tués ou noyés, et deux cents furent pris ; mais le climat était plus dangereux que les armes¹. L'ardente canicule rendait l'air épais et mortel ; l'empereur remonta vers le nord, exigeant de plusieurs villes le *foderum* que Spolète refusa ou paya en monnaie fausse. Les Spolétins résistèrent, vinrent au-devant de l'armée ; mais repoussés et suivis de près, ils ne purent fermer leurs portes. La ville fut pillée, brillée ; ceux qui échappèrent se sauvèrent à moitié nus sur une montagne voisine ; en même temps les exilés du royaume de Naples rentraient chez eux, bravant le successeur de Roger, sous la protection allemande. Ce châtement et ces menaces n'effrayèrent pas les Véronais. Par un antique privilège de Vérone, les empereurs, à leur arrivée en Italie ou à leur départ, ne passaient pas dans cette ville, mais traversaient l'Adige sur un pont de bateaux au-dessous des murs. Cette fois, le pont avait été préparé de manière à se rompre quand, une partie de l'armée ayant passé, l'autre pourrait être, facilement détruite. L'armée traversa pourtant sans dommage, mais des embuscades l'attendaient sur la route pour exiger des cavaliers leurs cuirasses et leurs chevaux, et de l'argent du roi. Heureusement Otton de Wittelsbach, comte palatin de Bavière, tourna un corps de troupes sur la route de Vérone à Trente, le vainquit, et fit pendre ses prisonniers, à l'exception d'un seul qui fut chargé de l'exécution².

Lorsque Frédéric reparut en Allemagne, il ne trouva dans ce pays aucune résistance à ses volontés. Il fit rendre la Bavière à Henri le Lion ; seulement, pour dédommager le margrave d'Autriche, Henri le Jochsammergot, il détacha de la Bavière le pays au-dessus de l'Ens, qu'il joignit à l'Autriche, et donna au margrave le rang de vassal immédiat, et même le privilège de disposer de son duché à l'extinction de ses héritiers. A la diète de Worms il punit l'archevêque de Mayence et le comte palatin du Rhin, qui troublaient de leurs querelles la tranquillité publique, et condamna le palatin à la peine de la cynophorie ; il cita l'évêque de Ratisbonne, qui, élu par le clergé et le peuple, consacré par son métropolitain, avait sous-inféodé quelques fiefs de son église, avant d'avoir lui-même reçu de l'empereur les droits régaliens³. Il attaqua la Pologne, dont le duc, Boleslas IV, prenait le titre de roi, et refusait à l'Allemagne un hommage qu'il fut contraint de rendre ; les villes se plaignant des péages nombreux établis par les princes, l'empereur abolit tous les péages du Mein entre Bamberg et Mayence. Il donna ensuite au duc de Bohême le titre de roi, avec le tribut payé par la Silésie et la Pologne.

L'Italie ne s'était pas si facilement résignée. Cette fierté de Barberousse, qui surpassait Otton le Grand, qui parlait aux villes des droits impériaux avec le bon des anciens Romains, qui s'attribuait, en présence de Rome, l'héritage de la puissance romaine, qui attentait déjà à la succession de Guiscard et de Roger, cette fierté inquiétait et soulevait tous les partis. Le pape, jusqu'alors allié de l'empereur, allait être averti des dangers de cette alliance, et devenir le chef de la résistance italienne. Le Normand de Naples, Guillaume, fils de Roger, s'était

¹ Ott. Fris., *De gest.*, Frid., 2- 22.

² Ott. Fris., *De gest.*, Frid., 25.

³ Ott. Fris., 2-28.

maintenu, malgré le puissant empereur. Les Grecs de Manuel Comnène, en relation avec les Allemands, avaient soustrait des lettres marquées du sceau de Barberousse, et les portaient en Campanie et en Apulie, comme un témoignage de la donation que l'empereur d'Allemagne leur avait faite. Attaqué par les Grecs et par les exilés, Guillaume Ier fut un moment réduit (1155) aux villes de Salerne, Troia, Naples, Melfi, Amalfi et Sorrento¹. Le pape Adrien IV, délivré d'Arnaud de Brescia, attaquait lui-même son vassal, après lui avoir refusé le titre de roi. Il recevait directement l'hommage des barons du royaume, et Guillaume eut besoin d'une grande victoire pour obtenir l'investiture (1156). Cette paix déplut à Frédéric, un mot mal interprété décida la rupture. Au moment où Frédéric, l'invincible empereur des Romains, recevait le salut cordial et l'affection de Henri, roi d'Angleterre, duc de Normandie et comte d'Anjou, où des ambassades de la Dacie, de la Pannonie, de l'Italie, de la Bourgogne, apportant des présents et des supplications, s'admiraient l'une l'autre avec un certain effroi ; à ce moment deux légats du pape Adrien IV parurent à la diète de Besançon². ils apportaient une lettre où Adrien, se plaignant qu'un évêque ait été arrêté sur les terres de l'empire, rappelait à Frédéric quels services il lui avait rendus, comment l'Église romaine l'avait reçu, lui avait conféré la couronne impériale. Il ajoutait ; *Nous n'avons pas de repentir d'a-voir- ainsi satisfait tous les désirs de : ta volonté ; si la chose eût été possible, ton excellence aurait reçu de nous de plus grands bienfaits*³ (*beneficia*). Ce mot, qui dans la langue féodale voulait dire des fiefs, choqua l'empereur et les princes. Le légat Roland dit à son tour : *Si l'empereur ne tient pas la couronne impériale du pape, de qui la tient-il donc ?* Le comte palatin de Bavière voulait le tuer. Frédéric ordonna aux légats de quitter Besançon, et envoya dans toute l'étendue de son empire une lettre, où il prenait le nom de *Christ, à qui la divine puissance avait confié le royaume et l'empire et la paix de l'Église, tandis que le chef de l'Église se faisait la cause des dissensions, la source de tous les maux.* Le pape expliqua ce mot de *beneficium* par le sens biblique ; mais l'empereur s'était promis une vengeance.

En 1158, il commença une seconde expédition Son allié de Byzance envoyait alors une flotte contre Guillaume. La défaite de cette flotte, *par une trahison de la fortune*⁴, laissait encore le Normand aux prises avec ses sujets mécontents de ses favoris. Frédéric avait surtout à cœur l'insolence des Milanais, qui avaient relevé les murs de Tortone, et fait la guerre au marquis de Montferrat, aux villes de Pavie, de Novare et de Crémone, Au camp devant Brescia, il publia une *trêve du prince* pour maintenir la discipline dans l'armée⁵ ; il déclama contre Milan, *qui arrachait les barons à leur pairie, à leurs femmes et à leurs enfants*, et, sur le conseil des hommes de lois, il cita les Milanais. Ceux-ci ayant envoyé de l'argent, l'empereur refusa, les déclara ennemis, et se prépara à les assiéger L'Addua, grossi par la fonte des neiges et défendu par mille cavaliers de Milan, fut forcé ; mais quelques impériaux trop ardents, espérant surprendre la ville, se portèrent en avant, et périrent. L'empereur, plus irrité, commença le siège ; cette ville, antique ennemie des rois, qui aimait la division de l'empire, pour se révolter mieux, était entourée d'un mur et d'un large fossé plein d'eau, tout cela par la prévoyance de ses consuls. Il fallait l'environner, l'affamer, et non la frapper de

¹ Ott. Fris., 2-28. Cinnamus, lib. 4.

² Radevici Frisingensis canonici appendicis ad Ottenem, lib. 1, caput 7, 8.

³ Radevici Frisingensis canonici appendicis ad Ottenem, lib. 1, caput 9.

⁴ Cinnamus, 4-2.

⁵ Radevicus, *ibid.*, 26.

machines ; encore les assiégés venaient-ils troubler le camp ennemi par leur agilité, par leurs archers et leurs frondeurs. Deux fois ils firent irruption sur le camp de Frédéric, duc de Souabe, et sur celui du duc d'Autriche ; ils conservèrent ainsi libre un côté de leurs murs, par où ils envoyaient leurs troupeaux dans la campagne, et entraient ou sortaient à leur gré. A force d'examen et de fatigues, l'empereur vint à bout de leur fermer cette issue ; la crainte et la famine les prirent. Ils virent les hommes de Crémone et de Pavie se venger avec cruauté, comme un ennemi domestique, et ruiner leurs vignes, leurs figuiers, leurs oliviers ; la faim, le fer, la peste, les poussant, ils demandèrent enfin la paix¹. L'empereur consentit par la médiation du roi de Bohême, et stipula la liberté pour les villes de Côme et de Lodi, pour lui-même le serment de fidélité prêté par tous les citoyens de quatorze à soixante-dix ans, la construction d'un palais impérial, une somme d'argent et trois cents otages pour garanties. Il permit aux consuls de garder leurs fonctions ; mais ordonna qu'à l'avenir les consuls élus par le peuple seraient confirmés par l'empereur. Il fit dresser son trône à deux lieues de Milan, et là se rendirent l'archevêque et le clergé, précédés des croix, marchant pieds nus ; les consuls et la noblesse, pieds nus têtes nues portant une épée nue sur la nuque ; enfin le peuple la corde au cou ; ils s'inclinèrent, et prêtèrent serment². Le vainqueur, s'éloignant ensuite de la ville, força les Gênois à démolir leurs fortifications, à payer mille marcs d'argent, et désigna aux Lodésans un lieu pour rebâtir Lodi.

Ce que la terreur commençait à faire, la loi devait le sanctionner. Frédéric rassembla une diète à Roncaglia, un grand nombre d'Italiens y parurent, évêques, archevêques, et députés des villes, et quatre hommes habiles dans les lois, Bulgarus, Martinus, Jacobus et Hugo, docteurs de la ville de Bologne, et maîtres d'un grand nombre d'auditeurs. Avec ces quatre hommes, l'empereur jugeait tous ceux qui arrivaient *portant des croix*, c'est-à-dire réclamant justice, et discutait sur les droits royaux qui depuis longtemps avaient péri par la négligence des rois, ou la témérité de ceux qui les avaient envahis. Les jurisconsultes appliquèrent à l'empereur cette formule de l'ancien pouvoir impérial : *Que ta volonté soit le droit ; tout ce qui plaît au prince a force de loi*. Nul évêque, nul seigneur, nulle ville n'osa contredire tous, d'un même aveu, rendirent au roi les droits régaliens ; les Milanais se résignèrent les premiers, et on adjugea ainsi à l'empereur les duchés, les marches, les comtés, les consulats, les monnaies, le *foderum*, les impôts, les moulins, les pêches, les ports, tous les revenus produits par les fleuves, enfin un cens annuel pour chaque tête de citoyen. On lui reconnut encore le droit de confirmer dans toutes les villes, les podestats, les consuls et les autres magistrats élus par le peuple, et qui devaient lui rester fidèles. Quand toutes les villes eurent prêté serment et donné des garanties au gré de l'empereur, quand la paix eut été jurée par tous, Frédéric publia une constitution sur les fiefs, pour l'Allemagne comme pour l'Italie. Le vassal appelé qui ne venait pas dans le temps marqué devait perdre son fief ; le fils du vassal qui insultait le suzerain, ne succéderait pas à son père, s'il ne faisait satisfaction. Dans tout serment de fidélité d'arrière-vassal à vassal, l'empereur serait excepté. Venaient ensuite des lois de paix publique qui fixaient des amendes aux perturbateurs, dépendaient les assemblées dans les villes, les alliances entre une ville et une ville, entre une personne et une personne, entre

¹ Radevicus, lib. 1, de 33 à 40.

² Radevicus, lib. 1, 41, 42, *Guntheri carmina*, lib. 8.

une personne et une ville. Frédéric, *empereur des Romains par la grâce de Dieu et toujours auguste*, ordonnait l'observation éternelle de ces lois¹.

Les armes, la loi, avaient établi les droits impériaux ; il ne restait plus qu'une chose à faire, la plus difficile, c'était l'exécution. Frédéric, passant l'hiver à Albe, envoya des princes dans les villes pour y faire élire les consuls, des cartulaires pour rapporter au fisc ce qui lui était dû, et donna les biens de Mathilde à Welf d'Altorf. Mais déjà le pape Adrien IV se plaignait du *foderum*, et des agents impériaux qui pesaient sur les terres de l'Église ; il accusait l'empereur d'ingratitude pour tant de bienfaits. Des lettres furent échangées, qui aigrissent les esprits². Bientôt, les Milanais recommencèrent. Le chancelier Reinald, et Otton, comte palatin de Bavière, qui leur avaient été envoyés pour l'élection de leurs consuls, furent poursuivis, injuriés orgueilleusement, et frappés de pierres. Frédéric jura qu'il ne poserait plus la couronne sur sa tête, avant de s'être vengé. Les Milanais cités à une nouvelle diète, osèrent y venir ; comme on leur rappelait leur serment : *Nous avons juré*, dirent-ils, *nous n'avons pas promis de tenir ce que nous avons juré*. L'empereur rappela ses vassaux d'Allemagne qui, après la dernière campagne, étaient retournée chez eux, pressa la reconstruction de Lodi, s'assura l'alliance de Côme, fit déclarer les Milanais ennemis publics, et repoussa fièrement les légats du pape qui réclamait, pour l'Église, l'exemption du *foderum*. Les Milanais, de leur côté, prirent les armes, conspirèrent, cent les Allemands, contre la vie du prince, s'approchèrent pendant la nuit de la nouvelle Lodi, et la brûlèrent. L'empereur ayant enfin reçu des forces amenées par sa femme Béatrix et par Henri le Lion, assiégea Crème, sur le conseil des Crémonais³. Crème, au milieu d'une plaine, défendue d'un côté par un marais, entourée d'un fossé rempli d'eau et d'un double mur, pouvait repousser tous les assauts. On la cerna de toutes parts, on travailla aux machines de siège], tandis que les Pavésans se chargeaient d'occuper les Milanais. La mort du pape Adrien IV (1159) était alors suivie d'un schisme. La majorité avait choisi le cardinal Roland, Alexandre III ; et la minorité, le parti impérial, avait désigné le cardinal Octavien, sous le nom de Victor III. L'empereur ne quitta point le siège de Crème pour appuyer l'un des deux de son autorité, la résistance des Crémasques répondait à tous les efforts des assiégeants ; la violence était la même des deux côtés ; les impériaux jouaient avec les têtes des prisonniers comme avec des balles ; les Crémasques coupaient en morceaux sur les murs les corps des Impériaux. L'empereur fit élever une tour qui dominait les murs, mais on l'accablait de pierres ; pour la sauver, il y fit placer les prisonniers crémasques ; les pierres n'en furent pas moins lancées. Dans sa colère, il déclara qu'il n'y aurait plus de miséricorde pour les captifs ou les fugitifs qui viendraient demander grâce. On les pendit, comme il le promettait ; les Crémasques pendirent les impériaux. Les Milanais, malheureux dans leurs tentatives, s'entendirent avec les Plaisantins pour envoyer des secours aux assiégés. Frédéric, occupé de terminer le schisme, apprenait chaque jour quelque route nouvelle où ses soldats périssaient. Enfin, il fit avancer toutes ses machines, et en dernier combat fut livré. Les Crémasques exténués demandèrent la paix, la liberté de sortir, avec leurs femmes, leurs enfants, et tout ce qu'ils pourraient emporter sur leurs épaules. Frédéric l'accorda, détruisit la ville, et se vanta d'avoir laissé la vie aux habitants, par

¹ Radevicus, *ibid.*, lib. 2, de 3 à 7.

² Voyez dans Radevicus, la correspondance du pape et de l'empereur, liv. 2, de 15 à 20.

³ Radevicus, 2, de 21 à 39.

respect pour les lois divines et humaines qui commandent aux princes la clémence¹.

Alors se tint à Pavie un concile pour décider sur le schisme. Alexandre III refusa d'y paraître. Le concile, sous l'influence impériale, prononça en faveur de Victor III ; et les armes furent appelées à décider. Alexandre, ayant excommunié l'empereur, ne put se maintenir en Italie ; il passa en France, et Milan fut assiégée. Ce siège long et opiniâtre, en épuisant les forces des Italiens, pouvait affermir l'autorité impériale. Aux cruautés des Milanais., l'empereur répondait en coupant la main droite à leurs auxiliaires ; réduits à l'extrémité, ils demandèrent encore une fois la paix, et vinrent à, Pavie dans l'humble costume auquel leur première défaite les avait réduits, quatre ans plus tôt. Il leur laissa la vie, mais ordonna la destruction de leur ville. Lee, Pavie, Crémone se vengèrent lâchement sur ces murs déserts. Brescia, Plaisance, Bologne n'osèrent plus résister ; la charrue passa sur le sol où avait été Milan ; le pape était en fuite ; l'empereur, qui prétendait au droit d'assembler les conciles, croyait régner sur l'église et sur l'empire (1162).

Frédéric Barberousse en était arrivé à ce point où la puissance ne peut plus s'accroître, où elle ne peut changer que pour diminuer. Son troisième voyage en Italie (1163), lui apprit qu'il avait fini de vaincre. La dureté de ses agents souleva la Lombardie, et le désir de l'affranchissement unit Padoue, Vérone, Vicence, Trévise ; l'empereur, avec une faible armée, fut forcé de reculer ; il crut se venger en donnant pour successeur à Victor un Pascal III, en faisant un roi de Sardaigne, en arrachant aux évêques allemands le serment de ne jamais reconnaître Alexandre III ; il avait compris qu'il fallait tout recommencer. Déjà Alexandre III était rentré dans Rome. Frédéric avait envoyé en avant les archevêques de Cologne et de Mayence, et lui-même suivant de près, paraissait en Italie pour la quatrième fois (1166) ; il promettait justice contre ses officiers, et se dirigeait vers Ancône, quand une confédération se forma derrière lui au monastère de Puntido, sous le nom de *ligue lombarde*. Les Milanais dispersés, Vérone, Vicence, Trévise, Padoue, Crémone, Brescia, Bergame, Mantoue, Ferrare, Bologne, Modène, Reggio, Parme, Plaisance, s'engagèrent à rebâtir Milan, à défendre leur liberté contre l'empereur, tout en réservant ses droits à leur fidélité. Au bout d'un mois, Milan était rebâtie, et Lodi contrainte d'entrer dans la confédération.

La *ligue lombarde* ne fut pas infidèle à ses promesses Les deux archevêques venaient de battre les Romains, et Frédéric, maître de Rome, s'y était fait couronner de nouveau avec sa Femme par l'antipape. Des maladies assaillirent son arillée ; il courut à Pavie, la seule ville qui lui restât fidèle ; il voulut tenter les passages des Alpes ; la ligue lombarde les gardait tous. Abandonné des siens, il fuyait avec une escorte de trente hommes ; et toujours poursuivi, il faisait pendre de distance en distance les otages milanais. Quand les habitants de Suze le virent chez eux, ils fermèrent leurs portes, renvoyèrent ce qui restait d'otages, et essayèrent de le tuer ; il échappa sous un déguisement. De toute sa puissance, il n'avait laissé à l'Italie que l'armée de l'archevêque de Mayence, cantonnée près de Rome. Partout ailleurs, les villes chassèrent les gouverneurs impériaux ; la ligue s'accrut, et, dans sa hardiesse, elle construisit, sur les frontières du marquis de Montferrat, rallié de l'empereur, une ville qu'elle appela

¹ Radevicus, 2, de 39 à 63. *Guntheri carmina*, 10.

Alexandrie, du nom du pape ; elle protestait ainsi contre le troisième antipape Callixte III qui s'élevait par la mort de Pascal.

L'empereur, à son retour en Allemagne, avait trouvé la Saxe déchirée par les querelles de Henri le Lion et de ses vassaux. Il termina le différend à l'avantage de Henri ; il hérita de la Franche-Comté, ressaisit le duché de Souabe, qu'il avait cédé à son cousin Frédéric de Rothenbourg, acheta de Welf d'Altorf les biens patrimoniaux de la maison guelfe en Souabe et une diète tenue à Bamberg (1169) partagea d'avance la succession impériale entre ses fils. Henri, l'ainé, fut reconnu roi des Romains ; Frédéric eut la Souabe et l'Alsace ; Otton, la Franche-Comté ou comté palatin de Bourgogne, avec le vicariat de la Bourgogne occidentale, et Conrad, le duché de Franconie. De Bamberg il courut à Salzbourg et à Passau pour en chasser les deux évêques qui avaient reconnu Alexandre III, et, à la diète de Worms, il déclara une nouvelle guerre à l'Italie. Sa cinquième expédition n'en fut pas plus glorieuse (1171). L'archevêque de Mayence, Christian, le précéda encore cette fois. Le belliqueux prélat, traversant la Lombardie, se hâta d'arriver en Toscane, où les querelles des villes lui offraient un espoir de succès et de domination : sa conduite perfide retint les Toscans dans l'obéissance impériale. Sienne, Pistoie, Lucques, les nobles de l'Ombrie et de la Romagne lui donnèrent des forces pour ravager le territoire de Florence, et bientôt assiéger Ancône. Secondé par les Vénitiens, malgré leur adhésion à la ligue lombarde, il attaqua par mer et par terre, ravagea sans résistance les vignes, les arbres, les oliviers des environs. Privés de vivres, les habitants soutinrent les deux chocs de l'armée de terre et des Vénitiens, et mirent le feu aux machines. Comme l'archevêque ne voulait pas se retirer pour de l'argent, ils mangèrent courageusement des chairs immondes, des cuirs, des herbes sauvages, des orties de mer qu'on croyait empoisonnées. Les femmes aussi intrépides, animaient la défense ; une d'elles, voyant un soldat abattu à terre par la faim, lui offrit le lait dont elle nourrissait son jeune enfant, et le fit rougir de succomber ailleurs que sur les murs. Une armée qui arrivait au secours d'Ancône décide Christian à se retirer¹.

Frédéric vint donc lui-même (1174) ; il brûla Suse pour se venger du danger qu'il avait couru dans la dernière campagne, soumit Asti, et donna rendez-vous aux Pavésans et au marquis de Montferrat devant Alexandrie. Les Allemands voulurent railler en voyant cette ville qui n'avait ni tours, ni murs et défendue seulement par un fossé et des remparts de boue et de paille ; ils l'appelaient Alexandrie de la Paille, et le nom est resté comme un monument glorieux de sa faiblesse et du désastre des Allemands. Une première attaque repoussée aigrit l'empereur davantage contre cette ville bâtie en haine de lui, en l'honneur du pape légitime. Il pratiqua une mine, donna une trêve pour la célébration du vendredi saint, et, ce jour même, il essaya d'introduire ses soldats par la mine ; il les fit exterminer. La ligue lombarde amenant des forces, il mit lui-même le feu à son camp, et prit la route de Pavie. On pouvait lui couper le chemin : on préféra traiter, s'il était possible. Il proposait des arbitres, en réservant la droite de l'empire ; la ligue les acceptait, en réservant son dévouement à l'Église romaine et la liberté. On négocia. Les légats d'Alexandre III furent entendus, rien ne fut décidé, et on reprit les armes. Ici recommence la querelle des Guelfes et de la maison- de Souabe, suspendue depuis que Henri le Lion avait recouvré ses

¹ Voyez Boncompagni, *obsidio Anconæ*, 24. Schœll, dont assurément on ne peut contester la science, ne dit pas un mot du siège d'Ancône ; serait-ce par orgueil national ou dévouement aux monarchies allemandes ?

duchés ; les Allemands, ennemis de l'empereur, font alliance avec les Lombards ; les noms de *Guelfes* et de *Gibelins* deviennent italiens. Pendant les négociations, les deux partis ayant licencié leurs troupes, Henri le Lion était revenu en Allemagne ; Frédéric lui indiqua un rendez-vous, et lui demanda son secours. Le Guelfe ne répondit pas ; Frédéric se jeta vainement à ses genoux : alors l'impératrice s'écria : *Levez-vous, seigneur, [mot illisible]-vous grand Dieu, vous rappeler cette scène !* La cause du refus c'était que Frédéric ne voulait pas abandonner Gozlar, ville impériale de Saxe. D'autres vassaux amenèrent leurs hommes, et l'empereur se porta vers le château de Lignano (1176). Les Milanais avaient formé deux cohortes de cavalerie d'élite, telle *de la mort*, et celle *du caroccio* : elles décidèrent la victoire. Barberousse, se précipitant au milieu de l'ennemi, eut trois chevaux tués sous lui ; sa bannière tomba aux mains des Lombards et la plupart des Allemands périrent dans le Tésin ; pour que rien ne manquât à la joie de la ligue, on répandit le bruit que l'empereur était mort, et sa femme prit le deuil¹. Venise fut choisie pour le lieu du traité. Alexandre III s'y était rendu, et avait été reconnu pour pape légitime. La paix fut faite entre l'empereur et le pape, une trêve de quinze ans entre l'empereur et le roi de Sicile, une trêve de six ans entre l'empereur et les villes lombardes. L'antipape, bien traité, reçut une abbaye, et les biens de Mathilde furent abandonnés pour quinze ans à l'empereur. Alexandre remit au doge de Venise un anneau, comme symbole de son union avec la mer, et de là le mariage annuel du doge avec la mer.

Lorsque Barberousse revint en Allemagne, après cette pacification qui humiliait l'empire, et vengeait solennellement l'Italie il voulut faire retomber sa colère sur le premier auteur de son désastre, et il désigna Henri le Lion comme le grand coupable dont le châtement devait égaler la Félonie, Le prince guelfe, détesté des autres pour sa puissance qui leur faisait envie, ne trouva aucun allié. Cité successivement à trois diètes (1179-1180), il ne voulut comparaître à aucune, et celle de Wurtzbourg le déclara déchu de tous ses fiefs. Barberousse savait trop bien ce que l'empereur avait à craindre d'un vassal trop puissant, pour donner à un seul homme la succession entière de Henri le Lion. Il écouta toutes les ambitions qui espéraient une part des dépouilles, et il démembra les duchés de Saxe et de Bavière. La Saxe se composait des trois provinces de Westphalie, d'Angrie et d'Ostphalie ; l'Ostphalie seule garda le nom de duché de Saxe et fut donnée à Bernard de Brandebourg ; dans les deux autres parties, les évêques furent autorisés à se rendre indépendants ; ceux de Brême de Magdebourg, Minden, Verden, Paderborn, Munster, Hildesheim, Halberstadt, Mersebourg, Naumbourg, devinrent ainsi vassaux immédiats ; le landgrave de Thuringe reçut, à titre de fief impérial, la dignité de comte palatin de Saxe ; la Westphalie, avec quelques districts de l'Angrie, fut donnée aux archevêques de Mayence ; Lubeck fut déclarée ville impériale. En Bavière, Ratisbonne devint aussi ville impériale ; les évêchés, les margraviats de Styrie et d'Istrie, et le comté d'Andechs ou de Méranie, fiefs immédiats ; à ces conditions, le titre de duc de Bavière fut donné au comte palatin, Otton de Witterlbach. La maison guelfe sembla anéantie, car elle ne conserva que ses allodiaux qui ont formé plus tard le duché de Brunswick et le pays de Hanovre. Mais l'empereur comprit bien vite que sa justice tournait contre sa propre autorité et quand Henri le Lion tenta le sort des armes, il lui eût volontiers fait grâce, et l'eût rétabli dans ses terres, s'il l'avait pu. C'est qu'ami lieu d'un seul vassal qu'un seul arrêt pouvait dépouiller de tous ses fiefs, comme

¹ Sigonium, *De regno italico*. — Romualdi salernit., *Chronicon*.

la chose venait de se faire, il créait un grand nombre de souverains, contre chacun desquels il faudrait désormais un prétexte et une guerre, pour les dépouiller. L'immédiateté multipliait les petits rois ; tous ces immédiats s'arrogèrent peu à peu la juridiction, le droit de réclamer le service militaire, d'établir des péages et de battre monnaie, en un mot la *quasi-souveraineté* ou *supériorité territoriale*. Ainsi Henri le Lion était vengé, en quelque sorte, par sa spoliation même.

Il fallut encore que Barberousse se résignât à reconnaître l'indépendance de l'Italie. Dès l'an 1179, Alexandre III avait complété l'affranchissement des papes, et prévenu les élections d'antipapes. Désormais le pontife légitime serait celui qui aurait réuni les deux tiers des suffrages des cardinaux, et, comme l'Église de Rome n'avait pas de supérieur, aucun juge étranger ne pourrait prononcer dans une élection litigieuse. Les villes lombardes obtinrent en 1183 la paix de Constance ; jouissance des droits régaliens dans leurs murs, et hors des murs si elles les y avaient possédés autrefois ; confirmation des droits et immunités accordés par les anciens empereurs ; droit d'élire leurs seigneurs, qui recevraient l'investiture de l'évêque, selon l'usage ancien, ou d'un délégué de l'empereur, mais gratuitement ; le droit de se fortifier et de se confédérer. L'empereur prenait pour lui l'établissement d'un juge à qui serait porté l'appel des causes civiles ; le serment de fidélité prêté et renouvelé toutes les dix années par les citoyens de seize à soixante-dix ans et le *foderum*, mais à la condition qu'il ne s'arrêterait pas trop longtemps dans une ville ou un diocèse. Enfin pour sauver son honneur, il fut convenu que la ville d'Alexandrie prendrait le nom de Césarée, que les habitants en sortiraient tous un certain jour, et y feraient reconduits par un lieutenant de l'empereur ; la chose se fit ainsi. Petite et misérable formalité qui n'a pas empêché le nom du pontife vainqueur de triompher jusqu'à nous dans le nom d'Alexandrie. Frédéric, étant venu en Italie en 1184, fut bien obligé de s'incliner devant la puissance pontificale. Lucius III, successeur d'Alexandre, forcé de quitter Rome encore remuante, les allodiaux de Mathilde, et refusa de couronner le fils de l'empereur, disant qu'il ne pouvait y avoir deux empereurs à la fois.

Enfin le roi de Sicile triomphait de son côté. Espérant réunir la couronne de Sicile à l'empire avait négocié le mariage de son fils Henri avec Constance, fille de Roger, et tante de Guillaume II. Tandis que l'empereur parcourait le Nord, Guillaume attaquait les Grecs, dont l'Allemagne avait autrefois réclamé l'alliance. Le prince Alexis, exilé par l'empereur Andronic (1185), entraîna les Normands à Dyrrachium, et de là à Thessalonique. Le gouverneur de la ville, *plus timide que les cerfs*, demeura spectateur du siège, ne fit aucune sortie, ne revêtit jamais son casque ou ses armes, mais dédaignant le casque, la cuirasse, les bottes de guerre, il se promenait mollement dans les rues, vêtu d'un manteau et de chaussures incrustées d'or¹. Les Normands ne furent donc pas arrêtés longtemps devant Thessalonique ; *un océan de malheurs y entra* quand elle se fut rendue ; *les barbares, confondant les choses divines et humaines*, n'étaient retenus par aucune religion, et massacraient les fugitifs dans les églises ; *plus cruels que les bêtes féroces, ils ignoraient ce que c'est que la pitié, et se délectaient dans le massacre des hommes*. Ils se dirigèrent ensuite vers C. P. elle-même, qu'Andronic fortifia, s'arrêtèrent à la nouvelle qu'Isaac l'Ange était empereur, et furent battus par une flotte grecque. Mais une défaite n'affaiblissait pas leur réputation de force et d'audace ; le mariage n'en fut pas moins conclu entre le

¹ Nicétas, *Andronic*, 1-7.

roi des Romains et Constance de Sicile. Urbain III, qui craignait cet agrandissement de la maison de Souabe, éleva de nouvelles réclamations sur les biens de Mathilde, parla d'excommunication, et la troisième croisade éloigna l'empereur (1187).

Le succès du parti guelfe avait constitué au nord de l'Italie un grand nombre de petites républiques. Tandis que l'empereur déclarait tenir pour Pavie, Crémone, Côme, Tortone, Asti, Alexandrie, Gênes et Albi, et désignait ainsi les forces du parti gibelin ; les villes de Novare, Verceil, Lodi, Bergame, Brescia, Mantoue, Vérone, Vicence, Padoue, Trévise, Bologne, Faenza Modène, Reggio, Parme et Plaisance, prenaient le nom de confédérées ; elles modifiaient leur gouvernement dans l'intérêt de la liberté. Les Milanais, par exemple, ôtèrent aux consuls le pouvoir judiciaire, pour le transporter à un étranger, élu chaque année, et qui s'appela *podestat*. Ce *pouvoir de sang*, ce glaive nu qu'il faisait porter devant lui, semblait peu redoutable dans la main d'un homme du dehors, qui n'avait pas d'appui dans la ville. On lui confia dore encore le soin de faire la guerre aux ennemis de l'ordre public. L'archevêque, ancien comte de la ville, gardait le droit de battre monnaie, et de faire percevoir un péage aux portes de Milan. Les consuls, au nombre de douze formaient le *conseil de confiance* ; ils avaient la nomination aux charges, et l'administration des finances. Le peuple chargea de leur élection cent électeurs choisis parmi les artisans de la ville, et comme pour réunir tous les partis, désigna les nobles au choix des électeurs. A Bologne, trois conseils, des consuls, et un podestat. La ville était divisée en quatre tribus ; dix électeurs de chaque tribu y élisaient annuellement les membres des conseils, parmi les citoyens qui avaient plus de dix-huit ans, les bas artisans étaient seuls exceptés. Le podestat étranger, comme à Milan, était désigné par quarante électeurs, quelquefois les conseils leur indiquaient dans quelle ville il fallait le prendre. Des lois pareilles furent portées dans presque toutes les villes. A Gênes, un podestat étranger (1196) remplaça les consuls, et quelques années après, tous les citoyens furent exclus des magistratures. Une ville fait exception à cette ardeur démocratique, mais elle n'appartient pas à l'histoire de la ligue lombarde ; c'est Venise, cette ville qui avait échappé habilement aux empereurs de Byzance et aux empereurs germaniques. Après avoir commencé par la démocratie, elle arrivait déjà à cette aristocratie odieuse qui a fait sa force et sa servitude. Le peuple élisait le doge, et l'on n'aperçoit pas jusqu'à la fin du XIIe siècle, de famille puissante, qui ait réclamé ou retenti l'influence et l'autorité. Un tribunal de quarante membres, la *quarantie*, avait le droit de rendre la justice, sans exercer d'autre pouvoir. Tout à coup (1171), ce tribunal prit une attitude imposante. Le doge Michaeli venait d'être tué dans une sédition populaire ; la *quarantie* osa décider que dorénavant six électeurs, représentants des six quartiers, choisiraient quatre cent soixante-dix citoyens pour former un grand conseil et remplacer les assemblées ; que ce grand conseil nommerait tous les ans six hommes, un par quartier, qui seraient les conseillers intimes du doge, et sans lesquels il ne pourrait rien faire. Le doge avait encore un autre conseil, celui des *pregadi* ou *priés*, qu'il invitait à venir délibérer avec lui ; la *quarantie* décida que les quatre cent soixante-dix choisiraient parmi eux chaque année soixante *pregadi*. Sebastiano Ziani, élu doge, confirma ces règlements ; le grand conseil arriva en un siècle à être la seule noblesse et la seule puissance dans Venise¹.

¹ Daru, *Histoire de Venise*. Nous mentionnons plutôt que nous ne racontons l'histoire intérieure de Venise à laquelle il nous semble que l'on attache beaucoup trop d'importance avant le XIVe siècle.

Enfin, le chef de la liberté italienne, le pape, recouvrait son autorité dans Rome. Clément III (1188) transigea avec la république romaine, replaça sous sa main le sénat, la ville, la basilique de Saint-Pierre, les autres églises, et tous les droits régaliens ; il n'abandonna que le tiers du produit de la monnaie, et le péage d'un pont : la dignité de patrice fut abolie, et les sénateurs, nommés tous les ans devaient prêter au pape serment de fidélité.

IV

Frédéric Barberousse mourut dans la troisième croisade (1190), quelque temps après Guillaume II de Sicile. Henri VI fils de Barberousse et son successeur à l'empire, était aussi le seul héritier direct de Guillaume, par sa femme Constance. Il importait au parti gibelin, humilié par les Guelfes, de ne pas perdre cette occasion d'agrandissement ; mais un petit-fils du roi Roger, Tancrède comte de Lecce, avait déjà occupé le royaume de Sicile par l'intrigue et par la force : c'est ce pince qui régnait au moment du passage de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion à Messine. Henri VI, après avoir reçu à Rome la couronne impériale, et l'autorisation de conquérir l'héritage des Normands, arriva dans la Pouille, prit plusieurs places, échoua devant Naples, et rappelé en Allemagne par quelques mouvements de Henri le Lion, il laissa sa femme à Salerne. A peine il était parti que l'impératrice fut livrée à Tancrède qui la lui renvoya ; la guerre continua sans résultat décisif pour les Allemands.

Le caractère despotique des princes de Hohenstaufen s'était déjà révélé dans Barberousse ; leur acharnement ne reculait devant aucun moyen de succès ; la fraude, le sang, ne leur répugnaient pas. Henri VI porta encore plus loin ces mœurs de famille. Richard Cœur de Lion, jeté par une tempête en Autriche, avait été arrêté par le duc Léopold : le roi anglais était allié de Tancrède ; pour lui faire expier cette alliance, l'empereur réclama le prisonnier, et l'acheta *comme un bœuf ou comme un âne*, selon l'expression des Anglais eux-mêmes. Une grande indignation s'éleva aussitôt en Europe contre cet affront du héros de la troisième croisade. Le pape Célestin III sollicité par la mère de Richard, menaça Henri VI de l'excommunication ; les Anglais pressaient le pape d'user en leur faveur de son pouvoir sur les rois. L'empereur avait pour lui l'attachement des princes d'Allemagne, les intrigues du roi de France, l'ambition du frère de Richard ; il ne céda qu'après quinze mois de négociations, et encore, par les traités de Spire et de Haguenau, il se fit donner une rançon de 160.000 marcs d'argent avec la promesse que le roi délivré se reconnaîtrait son vassal. Cette basse extorsion fut le prélude de la conquête de la Sicile, et des cruautés qui suivirent. Tancrède était mort quelques jours après son fils aîné, et son second fils Guillaume III régnait sous la tutelle de la reine Sibylle (1194). Henri VI commença par demander l'alliance des Génois. *Si par vous après Dieu*, disait-il aux Gênois, *je parviens à recouvrer mon royaume de Sicile, l'honneur en sera pour moi et le profit pour vous*. Les forces qu'il conduisait contre la Pouille l'en eurent bientôt rendu maître ; il fit expier cruellement aux Salernitains leur trahison envers sa femme ; pas sent de là en Sicile, il prit Messine avec la flotte génoise et Palerme, le jeune Guillaume III déposa docilement sa couronne aux pieds du vainqueur. On croyait aux belles promesses de Henri VI ; il s'était engagé à bien traiter le jeune roi, et il le nommait comte de Lecce et prince de Tarente ; tout à coup, dans une diète tenue à Palerme, il accusa de conspiration, sur de prétendues lettres dont il était l'auteur, plusieurs barons du royaume. Un grand-nombre de

prélats, de comtes, de nobles, furent arrêtés, puis Sibylle et son fils Guillaume ; les uns eurent les yeux crevés, d'autres furent pendus, d'autres brûlés vifs, d'autres relégués en Allemagne. Ce fut ensuite le tour des morts : Tancrède et son fils Roger furent tirés du tombeau, et leurs cadavres dépouillés de la couronne. La célébration d'une noce vint se mêler à ces horreurs. Henri VI avait donné à son frère Philippe de Souabe le duché de Toscane et les biens de Mathilde, il le maria avec la veuve de Roger fils de Tancrède. Alors il crut pouvoir reprendre la route de l'Allemagne. Il avait découvert des trésors cachés, et une *glorieuse* quantité de pierres précieuses et de perles, et de vêtements de soie ; il rapportait ce butin avec lui¹, et traînait encore les otages des différentes villes, parmi lesquels l'archevêque de Salerne, la reine Sibylle, ses trois filles et Guillaume. Arrivé en Allemagne, il enferma les princesses dans un cloître, Guillaume dans une forteresse, et fit crever les yeux aux otages.

S'il avait espéré, par ce déploiement de rigueur, dompter toutes les résista.nc.es, et prévenir la rébellion par le despotisme, il fut bientôt désabusé. Les villes de Lombardie ne lui avaient pas fermé le passage, mais quand il voulut leur parler en maître, il les vit former une confédération nouvelle, et n'essaya même pas de les empêcher. En Allemagne il fit reconnaître pour roi des Romains son jeune fils Frédéric, âgé de deux ans, mais il échoua dans le projet le plus ambitieux qu'aucun empereur eût encore annoncé. Il voulait rendre la couronne impériale héréditaire dans sa famille, et il en fit la proposition à la diète de Mayence. Il offrait en retour de réunir le royaume de Sicile à l'empire, de reconnaître l'hérédité de tous les fiefs qui relevaient de l'empereur, et de renoncer au droit de dépouille. Cinquante princes paraissaient disposés à y consentir ; le duc de Saxe, le margrave de Brandebourg et les autres princes saxons s'y refusèrent absolument. Henri VI, furieux de ce refus, tourna sa vengeance contre la Sicile ; Célestin III l'excitait à la croisade ; il prit la croix, pour entraîner à sa suite quelques Allemands, et arrivé en Pouille, il fit arrêter de nouveaux conspirateurs ; l'un d'eux avait été élu roi, on lui attacha la couronne avec des clous sur la tête, les autres subirent divers supplices, et tous ceux qui n'étaient pas coupables firent l'objet d'une amnistie. Henri VI avait mérité le surnom de *Cyclope*. Il mourut la même année (1197), à la grande joie de toute l'Italie. Il laissait le royaume de Sicile à son fils Frédéric, sous la tutelle de Constance, et sous la suzeraineté du pape ; c'est une clause formelle de son testament ainsi conçue : Frédéric reconnaîtra tenir du pape en fief le royaume de Sicile ; au défaut d'héritiers après lui ce royaume reviendra au Saint-Siège. Si le pape confirme à Frédéric la dignité impériale, Frédéric restituera les biens de Mathilde ; il recevra du seigneur pape le duché de Ravenne et la manche d'Ancône, lesquels au défaut d'héritiers reviendront aussi à l'Église romaine². Le jeune Frédéric hérita donc du royaume de Sicile, mais en Allemagne les princes ne pouvait accepter un si jeune empereur, se partagèrent entre Philippe de Souabe frère de Henri IV, et Otton IV fils de Henri le Lion.

Innocent III venait de monter sur le trône pontifical (1198). Jamais, depuis Grégoire VII, tant d'énergie, d'activité, de vertu, ne s'était trouvé réuni dans un même homme, et l'admiration serait incertaine entre ces deux pontifes, si Grégoire VII n'avait paru le premier. Innocent III commença par assurer son pouvoir dans Rome. A la place du sénat qu'ils avaient d'abord établi, les Romains venaient de créer un *sénateur*, chargé d'exercer seul tous les pouvoirs du sénat.

¹ Arnold de Lubeck, 2-20.

² Muratori, *rer. Ital.*, III.

Innocent III exigea le serment de ce magistrat et la promesse de n'anticiper jamais sur les droits régaliens qui appartenaient à saint Pierre. Il obligea au même serment le préfet de Rome, officier de l'empereur, lui donna une nouvelle investiture de sa charge par le manteau, et anéantit par là l'autorité impériale dans les murs de Rome. Jusqu'alors tous les empereurs avaient promis à leur sacre de mettre le Saint-Siège en possession de la donation de Charlemagne mais aucun n'avait tenu sa parole. Innocent III envoya deux cardinaux dans la marche d'Ancône, et deux autres dans le duché de Spolète, pour soumettre ces deux provinces ; les villes fatiguées de la tyrannie des empereurs ouvrirent leurs portes, et satisfaites de conserver leurs gouvernements municipaux, elles entrèrent avec joie sous l'autorité de l'Église. Il était impossible encore d'occuper l'exarchat et d'obtenir enfin justice touchant les allodiaux de Mathilde ; Innocent III s'en dédommagea du moins en excitant à l'indépendance les villes Toscanes, Florence, Lucques, Sienne, Volterra, Prato, San-Miniato, s'associèrent en effet par une ligue guelfe ; elles s'engageaient à ne reconnaître aucun empereur, aucun roi, aucun marquis ou duc, qui n'eût pas été approuvé expressément par l'Église romaine, à se défendre les uns les autres, à défendre l'Église toutes les fois qu'elles en seraient requises, à seconder le pape dans tous ses efforts. Pise, Pistoia, et Poggibonzi, voulurent rester fidèles à l'empereur, et formèrent une ligue gibeline. Le royaume de Sicile intéressait doublement le pape comme suzerain de la terre et comme tuteur du jeune roi : Constance s'était placée sous la protection d'Innocent III. Le privilège de Sicile fut révoqué en grande partie, et après la mort de Constance, le pape, malgré les troubles intérieurs, conserva à Frédéric un royaume, dont il abusa depuis contre l'Église romaine odieusement¹.

La mort de Henri VI avait empêché la réunion du royaume de Sicile à l'empire ; rien ne troublait la liberté des villes italiennes. La lutte des deux compétiteurs qui se disputaient le trône d'Allemagne suspendait toutes les prétentions des empereurs sur l'Italie, Le chef des guelfes, le pape, surveillant ces circonstances, s'efforçait de leur faire produire tous leurs résultats. Ce génie infatigable, dont tout l'univers chrétien a ressenti l'influence et que les musulmans ont appris à redouter en Orient et en Occident, en tourne temps qu'il donnait ses ordres aux croisés d'Orient, qu'il combattait Philippe-Auguste dans le nord de la France, les Albigeois dans le comté de Toulouse, Jean sans Terre en Angleterre, les Almohades en Espagne, qu'il soumettait à la justice de ses réclamations les rois de Portugal, et d'Aragon, et qu'il faisait reconnaître la suprématie catholique du pontife romain à l'Église même des Bulgares, dirigeait les affaires d'Italie et d'Allemagne avec la liberté d'esprit, et la continuité de pensées d'un souverain qui n'a qu'un royaume et qu'un intérêt à gouverner. Tant qu'il vécut le parti guelfe l'emporta, et s'il ne fit pas mort à cinquante-cinq ans, on ne peut dire ce qu'il serait advenu de l'empire romain germanique.

Un légat d'Innocent III arriva en Allemagne (1201) pour déclarer légitime l'élection d'Otton IV, et excommunier Philippe de Souabe. Comme les princes s'étonnaient que le pape prononçât dans cette querelle, Innocent III leur répondit que le pape, pouvant seul couronner l'empereur, avait bien le droit d'examiner auquel des deux compétiteurs il pourrait donner la couronne légitimement. Otton promettait respect et obéissance au Saint-Siège, et des secours pour recouvrer les biens réclamés. Le sort des armes semblait décider autrement ; l'union de Philippe avec la noblesse de Souabe et de Franconie, la mort de Richard Cœur de Lion lui avait soutenu. Otton IV, et plusieurs

¹ *Vita Innocentii III*, passim.

défections, réduisaient ce dernier à ses alleuds de Brunswick, Innocent III, en présence de ces événements défavorables, consentit à se réconcilier avec le vainqueur, pourvu qu'il promit de marier sa fille au frère du pape, et de leur donner pour dot la Toscane, Spolète et la marche d'Ancône, de laisser désigner Otton pour son successeur et de faire la paix avec ce rival. Philippe acceptant ces conditions, ou du moins il avait déjà conclu une trêve d'un an. Tout à coup une inimitié personnelle mit fin à sa vie ; il fut assassiné par le comte palatin de Bavière, en présence de l'évêque de Spire (1208).

Le consentement unanime de tous les princes reconnut enfin Otton Ier. Cet empereur était doublement guelfe, par le nom et par son alliance avec l'Église le pape et les Guelfes mirent d'abord en lui leur confiance. Il promettait que les élections des évêques et des abbés seraient libres et gratuites, que les appels en cour de Rome ne seraient pas contrariés, qu'il rendrait au Saint-Siège le duché de Spolète, la marche d'Ancône, l'exarchat, la Pentapole, et les biens de Mathilde. Quand il parut en Italie les Guelfes de la Lombardie saluèrent avec empressement leur partisan ; le pape vint à sa rencontre, et le couronna à Rome. Cependant le titre d'empereur, et le désir d'en exercer tous les droits avaient bien vite changé les dispositions d'Otton IV ; ce Guelfe était devenu Gibelin. On n'avait pas remarqué en Lombardie qu'il recherchait l'amitié des podestats, de ces magistrats choisis par des citoyens libres, mais déjà empressés d'usurper le pouvoir monarchique dans les villes qui les avaient choisis. La vigilance d'Innocent III, trop pénétrante pour être jamais surprise, ne se laissa pas distraire du danger. Aussitôt après le sacre, il réclama l'exécution des promesses. Otton faisait naître de grandes difficultés, il ne voulait restituer ni Viterbe, ni Pérouse, ni Spolète. Il osa davantage, il donna en son nom l'investiture de la marche d'Ancône, et essaya de soulever les Romains en faveur de l'ancien sénat il donna le duché de Spolète à un Allemand, et accorda aux Pisans de grands privilèges, qui ont fait de Pise la ville la plus gibeline de l'Italie, il menaça même le jeune Frédéric de Sicile.

Innocent III ne se déconcerta pas. Il conçut alors le projet de renverser Otton IV par Frédéric, de faire ce jeune prince empereur, d'attacher par ce grand bienfait la maison de Souabe à l'Église, de subordonner l'Allemagne à l'Italie sous un empereur italien. En conséquence il négocia le mariage de son pupille avec Constance, fille du roi d'Aragon, et traita avec le roi de France, Philippe-Auguste, et plusieurs seigneurs allemands, pour faire élire Frédéric empereur. Otton était entré dans le royaume de Naples, mais l'archevêque de Mayence publiait contre lui la bulle d'excommunication ; celui de Trèves, le landgrave de Thuringe, le roide Bohême, le duc de Bavière, formaient une ligue sous l'influence de Philippe-Auguste ; l'empereur quitta l'Italie. Il avait à peine repassé les Alpes, que déjà Frédéric s'en approchait pour réclamer l'empire ; il trouva quelque résistance dans les Guelfes italiens qui tenaient pour le Guelfe Otton, et ne comprenaient pas l'alliance du pape avec un Gibelin. Frédéric cependant fut reconnu empereur à Aix-la-Chapelle (1212), et Otton, défait à Bouvines (v. ch. XXI), put garder encore le titre d'empereur ; il ne pouvait détruire son jeune concurrent. En 1213, Frédéric, à la diète d'Égra, reconnut par une bulle d'or toutes les prérogatives de la cour de Rome, promit de rendre toutes les terres réclamées, et d'y ajouter même la Sardaigne et la Corse. En 1216, par un acte daté de Strasbourg, il promit qu'aussitôt après avoir reçu la couronne impériale, il céderait à son fils Henri le royaume de Sicile. Innocent III mourut avant d'avoir reçu cette promesse.

Ainsi, depuis la mort de Barberousse, l'incertitude avait confondu les deux partis, et retardé la reprise d'une guerre ouverte. Quand Innocent III eut disparu, Frédéric II ne dissimula plus, il se crut affranchi de ses promesses par la mort de celui qui les avait reçues ; la lutte recommença entre l'Allemagne et l'Italie, entre l'empire et l'Église. Jamais lutte ne fut plus solennelle, les princes de Souabe y succombèrent jusqu'au dernier.

L'Allemagne obéissait à Frédéric. Après avoir donné en 1212 au roi Bohême Ottocar Ier une lettre de majesté qui lui confirmait le titre de roi, il avait châtié, en 1215, le comte palatin du Rhin qui soutenait encore son frère Otton IV, et donné le palatinat au duc de Bavière Louis Ier, qui le céda à son fils. Enfin, la mort d'Otton IV le laissait sans compétiteurs (1218). Pour assurer la docilité des princes, il consentait à retirer quelque chose des droits impériaux, et il promit (1220) aux princes ecclésiastiques de ne plus intervenir dans leur juridiction, sauf le cas de sa présence personnelle dans leurs États. Il retardait la croisade dont il avait fait vœu en 1216, cherchait à faire nommer son fils Henri roi des Romains, et répondait au pape Honorius III qu'il n'avait pas la pensée de réunir la Sicile à l'empire. En protestant de son dévouement à l'Église qui l'avait nourri de son lait comme une mère, en renonçant à la dépouille des évêques, en donnant toutes les garanties pour la séparation des couronnes impériale et sicilienne, il obtint à Francfort l'élection de son fils, et fut couronné à Rome de la main du pape. De Rome, il vint dans le royaume de Naples, son royaume de prédilection ; et, de concert avec son chancelier, Pierre des Vignes. Il fit des lois et une administration nouvelle. Pendant le dernier délai qu'Honorius III lui accorda pour la croisade, il fonda l'université de Naples (1224), et soumit au repos les Arabes qui agitaient encore la Sicile ; il en transporta vingt mille en Capitanate, et leur céda Lucera ; il se fit ainsi une armée de Sarrasins toujours prêts à combattre pour lui, contre toute croyance et toute opinion ; il contint ses feudataires par des châteaux et des garnisons, et bâtit le château de Naples¹.

Depuis que les menaces impériales n'inquiétaient plus les villes de la Lombardie, malgré la rivalité toujours subsistante des noms guelfe et gibelin, il n'y avait plus de ligue lombarde ; au contraire, ces villes, autrefois unies, n'hésitaient pas à se faire la guerre. Plusieurs se divisaient déjà en factions ; les nobles contraints de quitter leurs châteaux et de venir demeurer dans les villes, se vengeaient par une affectation d'orgueil et de mépris. Quelquefois ils se faisaient chasser comme il arriva à Milan, en 1221 ; les Milanais détruisirent les demeures des nobles, et effacèrent la noblesse pour quelque temps. D'autres villes étaient gênées par des voisins puissants qu'elles n'avaient pu soumettre à leur autorité. La maison de Romano avait commencé ainsi son odieuse célébrité. Un gentilhomme allemand, Ezzelin, ou le petit Attila, que l'on appelle *Ezzelino*, avait reçu de Conrad II les terres d'Onara et del Romano dans la marche de Trévis². Ses héritiers, étendant leurs domaines, avaient égaré la force des républiques auxquelles ils confinaient et se montraient les chefs du parti gibelin. Admis dans les villes de Vicence, de Padoue, de Vérone, quelquefois exclus ; ils exerçaient cependant une grande influence, quand une ville choisissait un podestat de leur parti. La maison d'Est, dont les possessions touchaient aux territoires de Padoue, de Vicence, de Vérone et de Ferrare, avait aussi échappé à la domination des républiques ; alliée des Guelfes, ennemie de la maison de Souabe, elle défendait l'Église. Ailleurs, les deux partis restaient en présence, égaux en force. Florence, appelée

¹ Voyez Schœll, t. IV, qui fait un grand usage de l'ouvrage allemand de Raumer.

² *De factis in marchia Trevisana*, Rolandini.

à la liberté par Innocent III, avait pris, comme les autres, son podestat étranger qui exécutait les ordres de la commune, faisait décider les procès civils, prononçait les sentences criminelles. Mais vers 1215, une querelle de famille troubla Florence. Un jeune homme de la famille des Buondelmonti prit une femme dans la famille des Donati, malgré sa parole donnée aux Amidei alliés des Uberti. Il fut assassiné, et deux partis se formèrent les Buondelmonti entraînaient quarante-deux familles dans le parti guelfe ; les Uberti en entraînaient vingt-quatre dans le parti gibelin. Chaque faction éleva des tours, fortifia des palais ; pendant trente-quatre ans, la rivalité ne décida pas la victoire ; les deux ennemis demeurèrent dans l'enceinte des mêmes murs. Il n'y avait encore que Venise où l'aristocratie l'emportant, les factions fussent impossibles. Le grand conseil resserrait alors le pouvoir du doge, en établissant les *cinq correcteurs du serment des doges* et les trois inquisiteurs de la conduite du doge défunt. Les premiers imposaient au doge, à son entrée en charge les volontés du grand conseil ; les autres flétrissaient sa mémoire, et pouvaient poursuivre sa famille. Toutefois, malgré leurs divisions, les villes d'Italie étaient redoutables ; on pouvait tout attendre de ces hommes égaux entre eux, qui combattaient pour leur patrie, rapportaient leurs blessures à leurs familles, ou préféraient la mort à l'autorité impériale. Frédéric II ne tarda pas de l'éprouver.

Avant de partir pour la croisade (1226), il voulut mettre fin aux troubles des villes lombardes ; il indiqua une diète à Crémone, et s'imagina que la présence d'une armée allemande commandée par le roi des Romains rétablirait l'ordre partout. A cette nouvelle, la ligue lombarde se forma pour la seconde fois ; les villes en avaient le droit par la paix de Constance. Milan, Bologne, Plaisance, Vérone, Brescia, Faenza, Mantoue, Verceil, Lodi, Bergame, Turin, Alexandrie, Vicence, Padoue, Trévise, se confédérèrent, rompirent toute alliance entre leur ligue et les villes qui n'y entraient pas, et défendirent à leurs citoyens de communiquer avec l'empereur. Frédéric ne trouva partout que des ennemis qui lui fermèrent les chemins ou les portes des villes ; il voulut les mettre au ban de l'empire, mais il n'avait pour alliés que les villes gibelines de Modène, Reggio, Parme, Crémone, Asti, Lucques et Pise ; il fallut revenir dans la Pouille, et accorder, comme l'exigeait le pape, une amnistie aux Lombards.

Le successeur d'Honorius III, Grégoire IX, fut bien autrement formidable (1227). Ce vieillard de quatre-vingt-cinq ans poursuivait sans crainte l'exécution de ce qui lui avait paru utile et bon. Il pressa Frédéric de partir pour la croisade, l'excommunia pour sers retarde (v. ch. IX), lui défendit de partir, et le poursuivit au delà des mers d'un anathème qui fut entendu des chrétiens d'Orient. Pour le forcer au retour, il prêcha contre lui une croisade dans ses États d'Europe, et confia l'armée pontificale à Jean de Brienne, beau-père de Frédéric. Les troupes du pape portaient sur leurs habits les clefs de saint Pierre comme les croisés de Palestine portaient la croix ; la ligue lombarde réunie à Mantoue, commença par décider que les républiques confédérées ne prendraient pour podestat aucun citoyen des villes gibelines, aucun sujet de l'empereur, qu'aucun citoyen lombard ne recevrait des pensions, des présents ou des fiefs de l'empereur, enfin que toutes les villes confédérées répareraient les dommages éprouvés par l'une d'elles¹. Milan et Plaisance envoyèrent des troupes au pape : et déjà le royaume de Naples était ravagé. Frédéric revenu lança contre l'Italie ses Arabes et les Allemands qui avaient visité la terre sainte ; il reprit ses places perdues, et souleva des factions dans Rome. Grégoire IX, forcé de se retirer à Pérouse, offrit

¹ Bernardo Corio, Histoire de Milan.

la couronne impériale au neveu d'Otton IV qui refusa. Le patriarche d'Aquilée l'archevêque de Salzbourg, l'évêque de Ratisbonne, les ducs d'Autriche, de Carinthie, de Méranie, le grand maître des teutoniques, s'interposèrent en faveur de la paix. Elle fut conclue à San-Germano (1210) ; elle donnait amnistie aux ennemis de l'empereur, révoquait le ban porté contre les villes lombardes, laissait au pape pendant un an les villes de Gaète et de Sainte-Agathe, et exigeait l'exécution des lois de l'Église dans toutes les présentations et élections ecclésiastiques. Ensuite, la paix fut prêchée. Frère Jean de Vicence courut dans les villes, en commençant par Bologne, où la foule rassemblée autour de lui avec des croix et des étendards le chargea de réformer les statuts de la république ; il entra dans Padoue sur le *caroccio* de la ville, et réforma les statuts comme à Bologne. Il visita les villes et les seigneurs de la marche trévisane ; et pour que l'amitié rétablie entre tous les Lombards, il les convoqua près de Vérone ; il y prêcha sur ce texte : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix*. Au nom du Saint-Siège il leur ordonna de renoncer à leurs inimitiés, rapprocha par un mariage les maisons d'Est et de Romano, et maudit les troupeaux, les moissons, les vignes, les vergers de ceux qui enfreindraient cette pacification. Frédéric, réconcilié avec le pape, travailla avec Pierre des Vignes à l'administration du royaume de Naples, acheva les lois ecclésiastiques civiles, féodales, et appela au conseil des barons et des prélats, des députés envoyés par les villes.

Les villes lombardes ne savaient pas vivre en paix les unes avec les autres ; mais toutes les inimitiés particulières cessaient dès qu'il était question de défendre l'indépendance nationale, et la paix dura quelque temps entre la confédération lombarde et l'empereur. Ce n'est pas que Frédéric n'essayât de le rompre. Mais Grégoire IX se mit entre les deux partis, prononça une sentence arbitrale qui donnait l'avantage aux villes, et se servit des troupes de Frédéric pour contenir Rome agitée. En même temps les troubles de l'Allemagne retenaient forcément l'attention de l'empereur. On commençait à ressentir tous les résultats fâcheux de la spoliation de Henri le Lion ; le progrès toujours croissant de la puissance des vassaux constituait, comme de petits royaumes, tous les anciens fiefs, et toutes les principautés sorties du démembrement de la Saxe et de la Bavière. Les fiefs impériaux devenant la propriété des investis, et déjà se partageaient entre plusieurs héritiers comme les alleuds ; le Brandebourg en avait donné l'exemple (1221). En 1230 Frédéric accorda aux princes séculiers ce qu'il avait accordé dix ans plus tôt aux ecclésiastiques, la promesse de ne plus intervenir dans leur juridiction, sauf le cas de sa présence personnelle. Il porta ainsi le dernier coup aux comtes palatins, lieutenants de la justice impériale. Il perdait aussi la plupart des droits que les empereurs avaient exercés jusque-là sur les villes libres ; son fils Henri, roi des Romains, renonça (1232) au droit de marier à son gré les filles des principaux bourgeois. L'empereur voulait au moins retirer aux bourgeois l'élection de leurs magistrats municipaux ; les villes s'armèrent, et les corps de métiers eux-mêmes gardèrent leur part dans cette élection (1233). Le nombre et l'importance des bourgeois s'accroissait avec leur richesse ; de grands seigneurs s'alliaient avec les villes, et pour en être protégés, entraient dans la bourgeoisie sous le nom d'*Usburger* ou *bourgeois externes*. D'autre part, des serfs fugitifs, des gens sans aveu venaient réclamer la même protection ; ils ne pouvaient être reçus au nombre des citoyens, mais ils s'établissaient entre la ville et des palissades qui leur servaient de rempart : ces *pfalburger* ou *bourgeois des palissades* ont fondé les faubourgs. Enfin, en 1234, le jeune roi des Romains tenta une révolte contre son père. Il publia à Worms une constitution qui obligeait les ducs, comtes, et prélats, à consulter les plus

notables de leurs hommes sur les affaires publiques, Cette tentative de popularité effraya l'aristocratie et l'empereur lui-même. Malgré une entrevue à Aquilée avec son père, le jeune prince persista dans ses desseins, il surprit l'alliance de Milan, Brescia, Bologne, Novare, Lodi et du marquis de Montferrat, et se révolta ouvertement. L'impartial Grégoire IX donna tort au fils rebelle, réprimanda les évêques allemands qui avaient manqué de fermeté dans cette circonstance, et ordonna à celui de Mayence d'excommunier le coupable. Henri, obstiné à lutter contre son père, échoua devant Worms, fut pris, et condamné à une prison perpétuelle ; il alla languir dans la Pouille. Il ne pouvait plus prétendre à l'empire, il fut solennellement déposé de ses droits, et son frère Conrad mis à sa place ; cette élection se fit par les seuls électeurs, c'est-à-dire par un certain nombre de princes qui étaient parvenus successivement à changer la *prétaxation* en élection définitive ; les autres princes ne firent qu'approuver ce que *les pères et les luminaires de l'empire* avaient arrêté. Frédéric reprit pour lui-même le duché de Souabe et d'Alsace, reçut à titre de fiefs quelques domaines occupés par l'évêque de Strasbourg, érigea en duché de Brunswick et Lunebourg les possessions de la maison guelfe, publia la paix à Mayence, et passa en Alsace l'hiver de 1236.

Ce fut par ces maisons puissantes qui entouraient les républiques italiennes que la guerre recommença contre l'Italie. Eccelin II de Romano, se retirant du monde, avait hissé à son fils Eccelin le Féroce, les châteaux entre Padoue et Vérone, à l'autre, Alberic, les fiefs dépendants de Trévise ; Frédéric II avait pris les deux frères sous la protection impériale. Eccelin parvint (1236) à la charge de podestat de Vérone ; il avait liespérée d'être soutenu par les villes de Crémone, Parme, Modène, Reggio, toutes gibelines, et qui avaient opposé leur confédération à la ligue lombarde. Menacé par les Guelfes dont le chef Azzon III d'Est était podestat de Vicence, il appela à son aide Frédéric II. L'empereur, en 1236, se contenta de mettre, à feu les districts de Mantoue et de Brescia, de sauver Vérone menacée pendant l'absence d'Eccelin. Le Féroce enhardi par ce succès, attaqua Padoue effrayée, s'y établit en maître, disposa à son gré des charges, de la vie des citoyens et de leurs propriétés.

Frédéric reparut en 1237 ; douze mille Serrasins vinrent à sa rencontre ; sa bannière, portée par un éléphant, était entourée de l'élite des Apuliens et des Arabes. Mantoue fut réduite à l'obéissance. Les villes lombardes amenaient aussi leurs bannières chacune sur son *caroccio* traîné par des bœufs, et défendu par Ta cohorte des vaillants. Les Magnais, surpris à Corte-Nuova, soutinrent avec courage le choc des Sarrasins et des Allemande, mais plièrent à ta fin. Leur *caroccio* abandonné fut envoyé à Rome comme un monument de la victoire impériale. Leur podestat, Pierre Thiépolo, fils du doge de Venise, fut freiné dans les prisons de la Pouille, et mourut sur l'échafaud. La confédération, dissoute par le peur, fut réduite un instant à quatre villes Frédéric, dominant sans partage, donna à son fils Enzius l'île de Sardaigne, promise au pape.

Il s'agissait de savoir si la liberté italienne succomberait, si d'atroces despotes opprimeraient les villes sous la protection allemande, si les promesses faites au Saint-Siège seraient toujours éludées impunément. L'intrépide Grégoire IX ne se rebute pas malgré ses quatre-vingt-dix-sept ans. Il traita avec les Vénitiens (1239), leur demanda des secours leur promit L'investiture du royaume de Naples, s'ils s'en rendaient maîtres, et le dimanche des rouleaux (1239), il excommunia l'empereur, comme ennemi de l'Église, du pape et des cardinaux, fauteur des Arabes. Pierre des Vignes rédigea un manifesté adressé à toute l'Europe, et trouva dans l'Apocalypse que le pape était le grand dragon qui séduit

l'univers. Grégoire IX répliqua par une accusation terrible, fit connaître à tous cette parole de Frédéric : que le monde avait été trompé par trois imposteurs, Moïse, Jésus-Christ et Mahomet, et son ardeur releva le parti guelfe, qui triompha à Trévise et à Ravenne. Frédéric, bien reçu par les villes gibelines de la Toscane, soumit Viterbe dans l'état de Rome, cernée de toutes parts, et partagée aussi en Guelfes et Gibelins, semblait devoir succomber ; mais Grégoire IX, précédé de la croix, marcha vers la basilique de Latran au milieu des lâches injures du parti gibelin. Il entraîna tout par sa fermeté, même ses ennemis ; ils le suivirent à écouter sa parole puissante, et tout ravis d'admiration, ils prirent la croix contre l'empereur ; le parti gibelin n'osa plus paraître et Frédéric s'éloigna.

Les Guelfes confédérés venaient de prendre Ferrare, et de la remettre au légat du pape ; l'empereur assiégeait Faenza lorsque Grégoire IX convoqua un concile. Frédéric déclara qu'il s'y opposerait, que le pape ne pouvait assembler un concile sans la permission de l'empereur, et il équipa une flotte commandée par Enzius, qui se joignit à celle des Pisans. Les prélats furent pris à la bataille de Meloria. Quoique forcé par les menaces de saint Louis à relâcher ceux de France, Frédéric se sentait fort ; il prit Spolète, Tivoli, Narni ; le cardinal Jean Colonna, ennemi du pape, s'empara du château de Monteforte que le pape avait construit pour sa sûreté. Obligé d'habiter les parties basses de la ville dans un air malsain, l'héroïque vieillard voulait lutter toujours mais son corps succomba (1241). Frédéric, en conçut une grande espérance ; à la demande des cardinaux, il relâcha les prélats captifs, cessa les hostilités contre Rome, et vit élire Célestin IV, qui mourut après dix-huit jours. Mais l'état ecclésiastique, il espérait un pape à sa convenance ; comme il ne restait que sept cardinaux, et que dans toute élection, il fallait l'accord des deux tiers, trois cardinaux auraient empêché le choix d'un pape son ennemi. Après une longue vacance les cardinaux élurent le Génois Sinibald de Fiesque, qui prit le nom d'Innocent IV (1243).

Frédéric hésitait : le nouveau pontife avait été lié avec lui il le redoutait maintenant ; on prétend qu'il dit ces paroles : **Cardinal, il était mon ami ; pape, il sera mon ennemi** ; il demanda à négocier avec l'Église romaine. Le pape répondit qu'il ne ferait pas la paix sans les Lombards, empêcha que la confédération fût soumise au jugement des tribunaux. de l'empire un cardinal essaya de chasser les troupes impériales de Viterbe ; alors Thaddée de Suessa et Pierre des Vignes obtinrent les conditions suivantes : **L'empereur restituera à l'Église et à ses adhérents tout ce qu'ils ont possédé avant son excommunication ; il déclarera que s'il a méprisé cette censure c'est qu'elle ne lui avait pas été signifiée dans les règles ; il se soumettra aux pénitences que le pape exigera, pour obtenir l'absolution ; il rendra aux prélats captifs ce qui leur a été enlevé ; le pape axera quelle réparation doit être faite aux églises et aux ecclésiastiques qui ont souffert. L'amnistie sera réciproque et entière**¹. Mais pendant les négociations, Frédéric cherchait des ennemis au pape ; il voulait se faire livrer les fortifications élevées par les nobles Romains dans le Colisée, et dominer ainsi du haut d'une citadelle. Innocent IV, obligé de se travestir pour visiter les villes de l'État ecclésiastique², s'entendit avec les Génois ; il trouva leur flotte à Civita-Vecchia, passa par Gênes, ramena au parti guelfe Asti et Alexandrie, et se rendit à Lyon, où, l'archevêque et les chanoines lui donnèrent toute sûreté.

¹ Mathieu Paris, *Histoire d'Angleterre*, ann. 1244.

² Voyez Sismondi, t. III.

La fuite du pape annonçait de grands événements. Innocent IV convoqua un concile général, et renouvela l'excommunication de l'empereur. Le concile étant ouvert, le pape prononça un discours où il compara aux cinq plaies du Sauveur, les cinq douleurs de l'Église, les succès des Mongols, le schisme des Grecs, les hérésies, les succès des Khowaresmiens, et les attentats énormes de Frédéric II. Thaddée de Suessa demanda un délai de douze jours ; au bout de ce temps, il en appela à un autre concile, à un autre pape ; ses remontrances furent perdues ; Innocent IV prononça cette sentence : *Je suis le vicaire de Jésus-Christ, tout ce que je lierai sur la terre, sera lié dans le ciel ; suivant la promesse du fils de Dieu à saint Pierre ; c'est pourquoi, après en avoir délibéré avec nos frères et avec le concile, je déclare Frédéric atteint de sacrilège et d'hérésie, excommunié et déchu de l'empire ; j'absous pour toujours de leur serment ceux qui lui ont juré fidélité ; je défends, sous peine de l'excommunication, de lui obéir désormais ; j'ordonne aux électeurs d'élire un autre empereur, et je me réserve la disposition du royaume de Sicile.* Quand il eut fini, les pères du concile jetèrent à terre les cierges qu'ils tenaient allumés, et Thaddée de Suessa s'écria : *Jour de colère, de calamité et de misère.* Le pape se leva et dit : *J'ai fait mon devoir,* et il entonna le *Te Deum*.

La colère de Frédéric acheva de le perdre. *Ce pape m'a donc rejeté,* s'écria-t-il ; *qu'on m'apporte ma couronne,* et se la mettant sur la tête : *Non, elle n'est pas perdue ; ni les attaques du pape, ni les décrets du synode n'ont pu me la ravir ; je ne la perdrai pas qu'il n'en coûte bien du sang.* Une lettre plus violente encore compara le clergé aux Pharisiens, accumula des injures, exagéra les vices de quelques-uns, en les attribuant à tous ; il souleva ainsi contre lui ses propres sujets de Naples. Le pape encouragea cette ardeur de liberté dans les Napolitains¹ ; il pressa les princes allemands d'élire un autre empereur, et fit choisir Henri Raspon, landgrave de Thuringe. Frédéric combattait les conspirations dont il était entouré, dénonçait à l'Europe les conspirateurs ; il les frappait, n'épargnant personne dans ses soupçons ; il fit périr Pierre des Vignes lui-même. En Allemagne, le roi des Romains, Conrad, combattait l'anti-César ; vaincu à Francfort, il se releva par une victoire près d'Ulm, qui fit mourir Raspon de douleur. Mais Enzius était réduit à l'inaction dans la Lombardie par l'épuisement des deux partis ; Guillaume, comte de Hollande, devenait empereur, sous l'influence d'Innocent IV, qui l'aidait de son argent et de ses exhortations. Frédéric, offrant satisfaction au pape, demandant à être admis dans la croisade de saint Louis, promettant de rester jusqu'à sa mort au-delà des mers, apprit que la ville de Parme était envahie par les troupes pontificales. Tout à la fois l'anti-César Guillaume s'empara d'Ulm, et les Parmesans repoussèrent Frédéric. Il avait donné à son camp la forme d'une ville, qu'il appelait Vittoria par une espérance anticipée ; pendant qu'il était à la chasse, les Parmesans le brillèrent, détruisirent ses travaux, prirent Thaddée de Stressa, qui avait perdu les deux mains en combattant, et le massacrèrent (1248).

L'empereur avait encore pour lui la Toscane, où le parti guelfe était abattu ; Il assurait le triomphe des Gibelins à Florence (1249), et trente-six palais des Guelfes renversés avec leurs tours, la ville de Capraia réduite par la famine, les prisonniers conduits dans la Pouille pour y mourir, ou perdre les yeux², toutes ces vengeances relevaient Frédéric. Mais un légat excitait les Bolonais à

¹ Sismondi, tout en gardant sa défiance, ne peut s'empêcher d'admirer la lettre du pape aux Napolitains.

² Villani, 6-23.

conquérir la Romagne. Bologne déploya toutes ses forces. Imola, Faenza, Forlì, etc., jurèrent d'être fidèles à l'Église, et constantes à l'alliance de leurs vainqueurs ; Modène fut menacée. Enzius, venant au secours, rencontra les Bolognais près du torrent de Fossalta ; la bataille dura tout le jour ; vers le soir, les Gibelins se rompirent, et, se dispersant, laissèrent leurs chefs en danger. Enzius fut pris, conduit à Bologne, reçu avec honneur, et emprisonné. Une loi fut portée qui défendait au sénat ou au peuple de le remettre jamais en liberté. Enzius offrit, quelque menace qu'il fit entendre. Retournant aussitôt contre Modène, les Bolognais lancèrent dans la ville un âne mort ferré d'argent, qui tomba dans la plus belle fontaine. Cet intolérable affront donna du courage aux assiégés, que Frédéric abandonnait ; ils sortirent pour vaincre et, satisfaits de leur honneur conservé, ils négocièrent leur alliance avec Bologne ; et leur fidélité à l'Église. Eccelin seul donnait quelque puissance au parti gibelin ; il avait soumis dans la marche de Trévise un grand nombre de châteaux ; il avait réduit les villes de Feltre et de Bellone ; partout l'atrocité de ses vengeances répandait la terreur et la colère. Il traînait les condamnés sur la place, revêtus d'une robe noire et leur faisait trancher la tête ; il confisquait leurs biens, rasait leurs maisons, déclarait suspects leurs parents et leurs amis ; il faisait construire de nouvelles prisons près de l'église Saint-Thomas, à Padoue. Un accusé ayant écarté ses gardes et poignardé son juge, l'approbation publique se manifesta par ce mot, qui devint proverbe : **Celui qui veut mourir est maître de la vie du roi**. Tel était l'ami de Frédéric L'empereur, retiré depuis un an dans la Capitanate, où il s'était entouré d'une nouvelle garde de Sarrasins, y mourut en 1250.

V

Le triomphe des Guelfes, la ruine de la maison de Souabe, n'étaient pas encore décidés. Innocent IV quitta Lyon, et, parvenu à Gênes, reçut les ambassadeurs de toutes les villes guelfes ; il se rendit à leur invitation, les visita l'une après l'autre, et traversa, entouré d'escortes d'honneur, le territoire des villes gibelines. Milan, qui avait forcé Lodi à entrer dans la ligue guelfe, et Pavie à traiter, le retint plus de deux mois, et lui déféra le droit de nommer le podestat. Les Guelfes rentrent dans Florence (1261) par la volonté du peuple, divisèrent la ville en six *sesti*, administrés chacun par deux *anziani*, donnèrent la juridiction civile et criminelle à deux juges étrangers qu'ils appelèrent capitaine et podestat ; le peuple fut divisé pour la guerre en trente-six districts la cloche Martinella devait annoncer à l'ennemi, pendant quatre semaines, l'entrée en campagne ; Pistoia, Arezzo, Siègne devinrent par la force alliés de Florence.

Quoique le pape eût annoncé l'intention de réunir aux domaines de l'Église le royaume de Naples, un fils de Frédéric Mainfroy, en prenait la régence au nom de Conrad IV. Ce nouvel empereur parut en Italie, s'entendit avec les Gibelins du nord, soumit le royaume de Naples, et, sentant bientôt qu'il allait mourir, il recommanda à Innocent IV son jeune fils Conradin., et laissa la régence à Berthold de Hohenbourg (21 mai 1254). La maison de Souabe finissait ainsi en Allemagne ; Guillaume de Hollande n'avait plus de compétiteurs, et ceux même qui n'avaient pas contribué à son élection ne parlaient pas d'en choisir un autre. Le pape réclamant le royaume de Naples, Berthold céda la régence à Mainfroy, et celui-ci reçut du pape, comme fiefs immédiats de l'Église, la principauté de

Tarente, le comté d'Adria ; il voulait réserver les droits de son neveu or ri mais partout dans le royaume des légats réclamèrent le serment pour le pape.

Il était important en effet que le chef du parti guelfe eût une puissance capable d'arrêter les Gibelins. Les florentins venaient de conquérir Volterra, place forte de leurs ennemis, et ils en avaient trimai-porté les habitants à Florence. Au nord, Eccelin dominait toujours ; **ce fils de perdition, cet homme de sang, le plus inhumain des enfants des hommes, brisait tous les liens de la société humaine, tontes les lois de la liberté évangélique...** Quand ses captifs étaient morts dans ses cachots, ou par leu tortures, il renvoyait leurs cadavres dans leurs villes, où on leur tranchait la tête ; les gentilshommes, conduits par troupeaux sur la place, périssaient sous le sabre, et leurs corps, coupés en morceaux, entassés en Forme de bûcher, étaient consumas par le feu. Innocent I étant mort. à Naples (décembre 1264), au moment où M'alerte- prenait les armes, Alexandre IV lui avait succédé ; ce neveu de Grégoire IX n'avait pas moins d'activité, il offrit à Edmond de Lancastre, Els du roi anglais Henri III, la couronne de Sicile, comme fief de l'Église, à la condition d'un tribut, et prêcha une croisade contre Eccelin (1256). Guillaume de Hollande venait de périr dans une guerre contre les Frisons ; le pape écrivit aux princes allemands pour éloigner Conradin de l'empire, et soutint d'abord la lutte contre Mainfroy ; il fut le plus faible : le fils de Frédéric, aidé par les maladies qui travaillaient l'armée pontificale, s'empara successivement de Naples, de Capoue et d'Aversa, soumit la -Sicile, fit cesser la domination directe du pape dans ce pays. Les princes allemands, n'ayant pu s'entendre (1257), avaient choisi deux maîtres, Richard de Cornouailles, et Alphonse X de Castille, Conradin était du moins écarté ; Mainfroy fit répandre le bruit de sa mort, se laissa proclamer roi à Palerme, et, quand la mère de Contadin réclama, il répondit que son jeune neveu était un Allemand ; que, pour gouverner les Napolitains, il fallait un homme élevé dans leurs mœurs ; que si Conradin voulait venir eu Sicile, il le laisserait régner après lui (1258).

Eccelin n'était pas si heureux ; l'archevêque de Ravenne, chargé de prêcher la croisade, avait formé une armée nombreuse de persécutés A la tête des milices de Padoue, Vérone, Vicence, Eccelin avait mis à feu le district de Mantoue, et chargeait un de ses lieutenants d'arrêter sur la Brenta les troupes croisées. Le légat eue fut point arrêté ; après avoir enlevé plusieurs châteaux, il se dirigea vers Padoue, en Faisant chanter-parles siens l'hymne *Vexilla Regis* ; maîtres des faubourgs, les croisés attaquèrent la ville, reçurent la poix enflammée sur leurs machines, et retournèrent l'incendie contre les assiégés ; ils massacrèrent, mais ouvrirent les prisons d'Eccelin ; ils furent salués comme des libérateurs. Eccelin, apprenant cette nouvelle, conduisit à Vérone onze mille Padouans qu'il avait dans son armée, les désarma, les mit en prison, les fit périr par le froid, la faim, la soif, et massacra ceux dont la vie avait résisté à ces maux. Cette atroce exécution aurait du soulever toute la Lombardie ; malheureusement le légat manquait de talent. Brescia et Milan étaient agitées. A Milan, Martin della Torre (1257), chassant l'archevêque et les nobles, commençait la puissance des Torriani. Eccelin put attaquer Brescia, mais sa rapacité le brouillant avec ses alliés, une ligue se forma contre lui ; Crémone y entra comme Milan, pour venger les habitants de Friola qui tous avaient été mutilés par Eccelin. Les Milanais, commandés par Martin (1259), le repoussèrent de Monza ; le marquis d'Este, avec les troupes de Crémone, Ferrare et Mantoue, l'atteignit au pont de Cassano ; blessé dès la première attaque, il vit, en frémissant de colère, ses troupes découragées mal obéir ; les Milanais survenaient et achevaient de l'entourer ; il voulait gagner Bergame ; ses soldats tombaient autour de lui à lui-même, blessé

à la tête, fut fait prisonnier : il ne voulut aucun secours, déchira ses plaies, et mourut après onze jours de captivité. Aussitôt les villes de sa domination chassèrent ses satellites et appelèrent les troupes de l'Église ; Vicence et Bassano demandèrent des podestats à Padoue ; Vérone choisit Mastino della Scala. Albéric, frère d'Eccelin, chassé de Vicence, ne put trouver d'asile. Cerné dans un château fort, pressé par la faim voulut se rendre avec sa femme et ses enfants ; on les massacra.

Le parti gibelin, qui devenait peu à peu le parti de la noblesse et des Familles puissantes, semblait abattu dans la haute halle. En Allemagne, Richard de Cornouailles avait été couronné par l'archevêque de Cologne, en présence de l'archevêque de Mayence, de dix évêques, de trente ducs et comtes, et d'un grand nombre de chevaliers Alphonse X, retenu par les Castillans, pressait vainement le pape de prononcer entre les deux concurrents. Richard, obligé de revenir souvent en Angleterre, laissait l'Allemagne dans l'anarchie ; le grand interrègne commençait pour la sûreté des Italiens. Mais le parti gibelin vivait encore au midi, comme parti de la maison de Souabe. Après Eccelin restait Mainfroy, Alexandre IV, pour traiter avec lui, exigeait qu'envoyât ses Arabes ; Mainfroy en appela un plus grand nombre (1260), envahit l'état ecclésiastique, et secourut Sienne, qui faisait la guerre à Florence. La bataille de Mont-Aperto décida le succès des Gibelins ; les Guelfes y perdirent dix mille morts, et un plus grand nombre de prisonniers ; Florence retentit de gémissements ; l'armée gibeline y entra, fit abolir toutes les lois populaires, et l'autorité fut rendue à la noblesse, sous la protection de Mainfroy, à qui elle prêta serment de fidélité. Ensuite une diète des cités gibelines de la Toscane délibéra sur les moyens de conserver la prépondérance. Sienne et Pise proposèrent de détruire Florence. L'éloquence de Farinata dei Uberti s'y opposa, et l'on décida que la ligue gibeline prendrait à sa solde mille gendarmes commandés par le comte Guido Novello, Mainfroy était devenu le maître de la Toscane ; il voulait conquérir aussi l'état de et les troubles de Rome l'y excitaient ; le sénateur Brancateone, qui avait forcé le pape de quitter la ville, avait fait démolir cent quarante tours de la noblesse ; à sa mort il fut remplacé par son oncle Castettano, malgré l'opposition du pape. Urbain IV, successeur d'Alexandre (1261), eut encore un ennemi de plus. Il avait nommé Otton Visconti archevêque de Milan, Martin della Torre s'y apposa, repoussa l'archevêque malgré l'interdit lancé sur sa ville, et laissa son pouvoir à son frère Philippe, qui ajouta aux domaines de Milan, Côme, Verceil, Novare et Lodi ; ainsi les villes guelfes elles-mêmes commençaient à subir le joug d'une famille, et les plus faibles étaient menacées par les puissantes.

Urbain IV, dans ces circonstances, offrit la couronne de Sicile au frère de saint Louis, Charles d'Anjou. L'hommage, la présentation annuelle d'une haquenée blanche, un secours de trois cents cavaliers pour trois mois, le rappel des exilés, la restitution des biens de l'Église, l'obligation de ne jamais être roi d'Allemagne ni empereur, de ne posséder jamais la Toscane ou le Lombardie : c'étaient là les conditions qui devaient être jurées tous les dix ans par les barons du royaume. Saint Louis ne pouvait s'opposer à cet accord. [Cette guerre de Sicile était encore une croisade ; faire la guerre aux Hohenstaufen, alliés des Arabes c'était encore combattre les infidèles ; c'était une œuvre pieuse d'enlever à la maison de Souabe cette Italie du midi, qu'elle livrait aux Arabes de Sicile, de fermer l'Europe à l'Afrique, la chrétienté au mahométisme](#)¹. Une seule circonstance retarda un moment la conclusion ; une des factions qui agitaient Rome fit

¹ Nous prenons au sérieux ces paroles moqueuses d'un auteur moderne.

nommer Charles d'Anjou sénateur de la ville, et l'ambitieux homme noir espérait, avec cette dignité redoutée du pape, obtenir de meilleures conditions. La mort d'Urbain IV fit cesser l'incertitude, le Français Clément IV ayant été élu, Charles d'Anjou se disposa au départ. Personne, à ce moment, ne pouvait douter du triomphe du parti guelfe (1265).

Charles d'Anjou, comte de Provence par son mariage, avait une femme ambitieuse, Béatrix, dont les trois sœurs étaient reines, et qui demeurait avec peine en un rang inférieur. Lui-même, sage et prudent au conseil, hardi dans la guerre redouté de tous les rois du monde, ennemi des mimes, des troubadours et des courtisans, il parlait peu, dormait peu, agissait beaucoup, ne riait presque jamais ; réservé comme un religieux, catholique ardent, âpre à rendre justice, indomptable à l'adversité, fidèle dans ses promesses, égal par ses hautes pensées aux plus grandes entreprises, avide d'acquérir pour aider à ses projets, il semblait plus qu'aucun autre seigneur fait pour la majesté royale. Il portait la terreur dans son regard dur, sa peau basanée, son corps grand et nerveux¹. Les Gibelins tremblèrent quand ils surent ses desseins. Philippe della Torre fit alliance avec lui, et demanda un podestat provençal, le marquis d'Este, seigneur de Ferrare, releva le parti guelfe dans la marche Trévisane. Les Guelfes toscans errant à l'aventure pour trouver des Gibelins à combattre, s'approchèrent de Modène, y rétablirent les Guelfes, se formèrent un corps de quatre cents chevaux, et se pourvurent d'argent. Mainfroy anima de son côté le marquis Pelavicino, seigneur de Pavie, qui avait été successivement seigneur et allié de Milan ; il tint prête la flotte des Pisans pour intercepter la route de mer. Charles d'Anjou osa pourtant avec vingt galères et mille chevaliers traverser la mer de Marseille au Tibre, où il pénétra malgré la flotte de Mainfroy. Comme il était entré dans Rome, et s'était établi au palais de Latran, Clément IV alors à Pérouse, le réprimanda, et après avoir reçu ses excuses, envoya quatre cardinaux pour lui donner la couronne des Deux-Sicules, et lui remettre l'étendard de l'Église. Béatrix cependant rassemblait une armée, la conduisait par la Savoie, le Montferrat, et atteignait Ferrare, guidée par Napoléon della Torre ; son armée grossie des Guelfes florentins, des sujets du marquis d'Este, et de quatre mille Bolonais entraînés à la croisade contre Mainfroy, arriva enfin à Rome (1266).

Charles d'Anjou signa toutes les conditions de son investiture, reconnut que toute princesse de Sicile qui se marierait sans la permission du pape perdrait son droit à la succession, laissa abolir toute la législation ecclésiastique de Frédéric II, et promit de déposer la place de sénateur de Rome quand il serait maître du royaume. Il marcha ensuite contre Mainfroy, et le joignit près de Bénévent ; les gendarmes français repoussèrent les Sarrasins ; les Guelfes de Florence brillaient par une incroyable valeur. Tout à coup, Charles donna l'ordre de frapper aux chevaux, et déconcerta ainsi la cavalerie allemande ; les barons de Sicile prirent la fuite. Mainfroy, pour combattre jusqu'à la mort, mettait son casque, mais l'aigle d'argent qui en formait le cimier tomba sur son cheval ; **Voilà, dit-il, le signe de Dieu**. Il se jeta dans la mêlée et y périt. On le retrouva après trois jours ; ses barons captifs ayant déclaré que c'était bien lui, le vainqueur défendit d'inhumer en terre sainte le corps de l'excommunié. On lui creusa une fosse près du pont de Bénévent, et chaque soldat français y apporta une pierre. Hélène, femme de Mainfroy, fille du despote d'Épire, et ses enfants furent enfermés. Hélène mourut en peu d'années : ses enfants portèrent leurs chaînes pendant trente et un ans.

¹ Villani, 7-1.

La victoire de Charles d' Anjou lui livrait le royaume ; il entra dans Naples avec une extrême magnificence, appela les barons pour les rassurer, et dispersa sur toutes les provinces des justiciers, des comtes, des inspecteurs des ports et des magasins, des douaniers, des baillis, des notaires. Il mêla l'administration royale qui commençait à se former en France, à l'administration féodale, doubla les emplois, encouragea la rapacité ; le pape Clément IV lui adressa de sévères reproches¹. Cependant les Guelfes l'emportaient. A. Florence, le lieutenant de Mainfroy, Guido Novello, soutenu par quinze cents chevaliers allemands, fut effrayé de l'espérance populaire qui annonçait le retour d'une république guelfe. Pour demeurer maître, il se résigna à partager son pouvoir ; il appela de Bologne deux frères Gaudenti, l'un Guelfe, l'autre Gibelin, les nomma podestats, leur donna un conseil de trente-six prud'hommes moisis parmi les nobles et les marchands, les Gibelins, et les Guelfes ; il laissa les métiers les plus importants se réunir en corporations, et s'établir ainsi les sept arts majeurs des jutes et notaires, des marchands de Calimala, des banquiers, des fabricants d'étoffes de laine, des médecins et droguistes, des marchands de soieries, les cinq arts mineurs des marchands détailliers, des bouchers, des cordonniers, des maçons et charpentiers, des maréchaux et serruriers. Quand il voulut établir un impôt nécessaire à la solde de ses gendarmes, les trente-six refusèrent, résistèrent aux Gibelins qui les menaçaient, forcèrent Guido à fuir, et demandèrent le secours de Charles d'Anjou. Huit cents chevaliers français (1267) suffirent pour éloigner les Gibelins, et Charles fut déclaré seigneur pour dix ans ; les trente-six furent réduits à douze, et le vicaire du seigneur chargé de la guerre et de la justice². Nommé par le pape vicaire impérial en Toscane, et *conservateur de la paix*, le roi de Sicile prit Poggibonzi, la retraite des Gibelins, et fut reçu comme seigneur dans les villes de Pistoie, Prato et Lucques ; il ne restait plus que les Torriani, ces Guelfes incertains qui supportaient l'interdit sans se lasser, et ne voulaient pas recevoir l'archevêque Otton Visconti.

Les Pisans, toujours Gibelins, toujours dévouée à la maison de Souabe se servirent des vexations exercées par Charles dans son nouveau royaume ; de concert avec les persécutés, ils appelèrent le jeune Conradin que sa mère élevait à la cour de Bavière, sous la tutelle de l'évêque de Constance sans pouvoir lui conserver son duché de Souabe. Cet enfant de quinze ans fut tout à coup entouré par les sollicitations des Napolitains qui lui promirent pour défenseurs les Sarrasins de Lucera, ces amis de Frédéric II qu'ils pleuraient encore, des Pisans qui offraient les fortes de la moitié de la Toscane, du podestat de Vérone Mastino della Scala, Gibelin zélé à la tête d'une ancienne ville guelfe, et du marquis Pelavicino dépouillé de sa domination par la victoire des Français. Sa mère ne pu le retenir ; la noblesse d'Allemagne accourant à lui. Rome était soulevée contre le pape par son sénateur Henri de Castille, d'abord ami de Clément IV, et qui s'était brouillé, pour n'avoir pas obtenu le royaume de Sardaigne ; l'absence de Charles d'Anjou encourageait les révoltes dans le royaume de Naples. Conradin traversa la Lombardie sans résistance ; son général Conrad Capece allait chercher en Afrique Frédéric de Castille, frère de Henri, et le ramenait dans la Sicile, que les proclamations de Conradin firent révolter, excepté Palerme et Messine. Charles d'Anjou, campé en Toscane par où il croyait que Conradin s'avancerait, apprit que les Sarrasins de Lucera avaient pris les armes, qu'il ne

¹ Voyez dans Sismondi la lettre de Clément IV à Charles d'Anjou.

² Villani.

lui restait plus qu'une ville fidèle dans les Abruzzes. Cette nouvelle, et une lettre de Clément IV, le ramenèrent en arrière ; il assiégea Lucera.

Les Pisans reçurent Conradin avec enthousiasme ; leur flotte envoyée sur les côtes des Deux-Siciles assiégea Gaète, détruisa les environs, et prit vingt-sept galères de la flotte royale. De Pise, Conradin se rendit à Sienne ; et dédaignant les menaces du pape, il apprit qu'il venait d'être excommunié ; il passa devant Viterbe et s'imagina faire trembler le pape en déployant toute son armée. Clément IV, alors en prières, se contenta de dire à quelques prêtres effrayés : **Ne craignez rien ce sont des victimes qui vont au sacrifice**. Conradin, bien reçu dans Rome par le sénateur, s'avança hardiment dans le royaume de Naples jusqu'à la plaine de Tagliacozzo (1268). Les forces de Charles étaient bien moins nombreuses ; mais un vieux Français, Alard de Saint-Valery, qui revenait de la terre sainte, partagea cette armée en trois corps : deux furent chargés de défendre la rivière qui séparait les combattants ; le troisième se cacha dans un vallon, sous le commandement du roi et d'Alard pour attendre la fin du combat. Conradin passa la rivière à gué, et donna au travers des Provençaux et des Français ; en un instant l'armée de Charles fut mise en déroute ; et les Gibelins se croyant vainqueurs, se mirent à poursuivre et à piller : **Sire, il est temps, dit alors Alard** ; et les huit cents hommes, s'élançant de leur embuscade, tombent au dépourvu sur les Allemands ; les Français dispersés par le premier combat se rallient. Conradin fuit à son tour : Henri de Castille arrêté est livré au vainqueur. Conradin et son inséparable ami Frédéric d'Autriche espéraient se sauver sur une barque jusqu'en Sicile. Le seigneur d'Astura, Jean Frangipani, qui leur avait donné asile, assiégé par les troupes de Charles d'Anjou, fut forcé de les livrer.

Le vainqueur jugea qu'il fallait aux Gibelins un exemple qui les contînt par la terreur. Il convoqua à Naples deux syndics de chaque ville de la terre de Labour et de la principauté ; il en forma un tribunal, leur déféra Conradin, Frédéric d'Autriche, et leurs partisans, et il les accusa lui-même, Un jurisconsulte néanmoins parla pour Conradin, et un seul juge, Provençal de nation, osa voter la mort les autres se taisaient. Charles confirma la sentence, et Conradin fut amené avec ses compagnons sur la place de Naples, en face de cette baie enchantée où il avait espéré régner en maître. Le roi, toute sa cour, une foule immense, remplissaient la place. Lorsque le juge provençal récita la sentence, Robert de Flandre, gendre de Charles, se jeta sur lui et le poignarda en disant : **Il ne t'appartient pas de condamner un si noble seigneur**. Mais la volonté inflexible du roi ne permettait pas d'espérer grâce. Conradin détacha son manteau, se mit à genoux pour prier, et se relevant, il dit : **Oh ma mère ! quelle douleur je vous ai préparée**. Alors il se retourna vers le peuple, jeta son gant dans la foule, et tendit sa tête à la hache. Frédéric d'Autriche mourut après lui, puis deux comtes de Lancia, dont la famille avait été dévouée à Mainfroy, puis Gérard et Gavareo Donoratico de Pise. Les Gibelins de Sicile, découragés par cette exécution tombèrent les uns après les autres aux mains des Français ; vingt-quatre barons de Calabre, saisis au château de Gallipoli, furent tous envoyés au supplice. En Sicile, le farouche Guillaume assiégea Augusta entre Catane et Syracuse, la prit par trahison, et ne laissa pas échapper un seul de ses mille défenseurs. Les Sarrasins de Lacera furent dispersés ou exterminés. Charles d'Anjou étendit sa vengeance jusque dans Rome sur les citoyens qui avaient reconnu Conradin.

Ainsi s'éteignit la maison de Souabe ; Enzius retranché du monde depuis dix ans, mourut lui-même en 1272 ; il ne restait de la race des Hohenstaufen, de cette **race de vipères**, comme on les appelait, que des femmes, l'une fille de Frédéric II, qui avait épousé le landgrave de l'infirmité, Albert le Dénaturé, et une fille de

Mainfroy, mariée à Pierre III d'Aragon. Leurs derniers partisans succombaient le marquis Pelavicino disparut ; les Torriani promirent de recevoir l'archevêque Visconti, et après la mort de Clément IV, pendant une longue vacance du Saint-Siège (1269), Charles d'Anjou réunit les villes lombardes à Crémone, et s'offrit à elles pour seigneur. Le plus grand nombre refusa, mais les Milanais et quelques autres y consentirent.

Tous les événements concouraient à assurer l'affranchissement de l'Italie la décadence de l'empire toujours croissante donnait gain de cause à l'Église et à la liberté défendue par elle. Les empereurs d'Allemagne ne passaient plus les Alpes ; on pouvait urémie croire qu'il n'y avait plus d'empereurs. Qu'était-ce que Guillaume de Hollande, et qui avait succédé à Guillaume ? Des deux compétiteurs auxquels la division des suffrages donnait des droits égaux, l'un, Alphonse de Castille, ne pouvait obtenir de ses sujets la permission de quitter son royaume, l'autre, Richard de Cornouailles, voyageait d'Angleterre en Allemagne, et d'Allemagne en Angleterre ; il ne régnait ni ne gouvernait. Cependant cet interrègne livrait à toutes les ambitions les débris de l'autorité impériale. Du démembrement de la Saxe et de la Bavière, opéré par Barberousse, étaient sortis de nombreux souverains ; la mort de Conradin eut un résultat pareil ; les possessions de la maison de Hohenstaufen se démembrèrent comme celles de la maison guelfe ; cent cinquante États se formèrent des États d'un seul duc ; ducs, comtes, évêques, abbés, villes libres, tous aspirèrent à l'immédiateté qui aboutissait à la supériorité territoriale, c'est-à-dire à l'indépendance, sous la suprématie nominale de l'empereur. Ainsi fut détruite pour toujours l'œuvre d'Otton le Grand, et l'Allemagne retourna, par cette multiplicité de petits princes, à l'ancienne division de la Germanie en tribus indépendantes. Alors aussi il s'établit une hiérarchie entre tous ces États. Au premier rang sont les électeurs. La *pré-taxation*, devenue l'élection définitive, s'était clairement manifestée sous Frédéric II, à l'élection de son fils Conrad. Sept princes conservèrent seuls l'ancien droit de la nation tout entière, comme un privilège et un patrimoine : c'étaient l'archevêque de Trèves, l'archevêque de Mayence, archi chancelier de l'empire ; l'archevêque de Cologne, archi chancelier d'Italie ; le comte Palatin de Lorraine ou du Rhin, l'héritier de l'ancienne puissance des ducs de Franconie, archi sénéchal ; le duc de Saxe, archi maréchal ; le roi de Bohême, archi échanson, et le margrave de Brandebourg, archi chambellan. *Ces pères, et les seuls luminaires de l'empire*, outre le droit d'élire l'empereur, avaient encore une part dans le gouvernement impérial ; ils concouraient à la concession des grâces et des privilèges, et aux investitures. Au-dessous des électeurs se rangèrent les *princes du saint-empire*. Ce nom désigna tous les souverains, ecclésiastiques ou séculiers, vassaux immédiats de l'empereur, qui n'étaient pas électeurs. Enfin les *villes impériales* au troisième rang ; elles ne formaient pas encore un ordre particulier ; mais la communauté de leurs intérêts devait les réunir, et l'exemple des princes leur donner la confiance de prendre le nom de *villes libres*.

Le *grand interrègne* porta donc le coup mortel aux empereurs par le grand nombre de souverainetés dont il affermit les privilèges contre l'autorité du suzerain suprême. Il bouleversa en même temps l'Allemagne par le désordre dont il fut la cause, et par le droit de la force qu'il consacra. La première pensée de chaque prince avait été de devenir maître chez soi ; la seconde fut de s'agrandir aux dépens de ses voisins. Quiconque se crut capable d'usurpation, s'efforça d'usurper par les guerres privées. La violence, qui avait formé autrefois la féodalité, reparut avec toutes ses conséquences : le faible ne put échapper à

sa ruine qu'en se confédérant avec les faibles. Les nobles inférieurs formèrent alors les *ganerbinats* : la première condition de ces ligues, c'était de fortifier un château qui fût un lieu de défense et de retraite, et dont tous les confédérés fussent propriétaires et héritiers en commun — *ganerben* ou *gemein-erben*. Les villes plus menacées encore eurent aussi leurs confédérations. Déjà en 1247 les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, et soixante villes situées sur les deux rives du Rhin, depuis Zurich jusqu'à Cologne s'engagèrent à faire une guerre perpétuelle aux perturbateurs du repos public. Telle fut la confédération du Rhin, l'empereur Guillaume de Hollande le confirma en 1255. Il fut convenu que les alliés s'assembleraient tous les trois mois, afin de délibérer sur leurs intérêts, dans les villes de Cologne, Mayence, Worms et Strasbourg. A peu près dans le même temps se forma la *ligue hanséatique* ou *hanse teutonique*. Lubeck l'avait fondée (1241) par son alliance avec quelques villes voisines, pour combattre les pirates de la Baltique ; à la faveur du *grand interrègne*, toutes les villes commerçantes, situées entre le Rhin et la Baltique, y entrèrent par l'espérance de mettre leur commerce à l'abri de la violence des nobles ; la crainte d'Alaric et d'Attila avait fondé Venise ; la crainte fonda de même au nord de l'Allemagne, une puissance commerciale qui tint anus sa loi, pendant plusieurs siècles, tous les États du nord.

Les empereurs avaient perdu peu à peu toute leur juridiction. La justice impériale, qui, en protégeant les arrière-vassaux contre les vassaux immédiats, constatait la supériorité du suzerain, avait été abandonnée ou usurpée. Pendant le grand interrègne, la même nécessité de défense qui justifiait la formation des ligues, autorisa l'établissement d'une justice nouvelle. Les États, qui voulaient la paix, se constituèrent réciproquement arbitres nés des différends qui s'élevaient entre eux, ou que d'autres leur suscitaient ; ainsi commença la juridiction arbitrale des *austrègues* — décision définitive d'un litige. Né du désordre, cet établissement judiciaire aurait dû cesser au rétablissement de la paix ; mais il survécut au désordre. Les États y trouvaient l'avantage de décliner la juridiction de l'empereur, et de consacrer, par leur propre justice, l'indépendance de leur pouvoir,

Richard de Cornouailles n'essaya même pas de lutter contre ces maux ; il eût compromis un titre déjà trop incertain, et dont la conservation lui attirait au moins la considération des Anglais ; il favorisa lui-même l'ambition du roi de Bohême, Quo-car H, en lui donnant les duchés d'Autriche et de Styrie. Il fit accepter en 1269 une ordonnance utile qui abolit les péages établis sur le nitra au grand détriment de la navigation, puis il épousa une belle Allemande, et retourna pour toujours en Angleterre. L'anarchie n'eut plus de frein ; le grand domaine de l'empire usurpé par les quatre électeurs du Rhin ; les domaines royaux, situés dans les duchés, ravis par les ducs ou les comtes ; les droits régaliens des empereurs attribués au fisc des États ; les villes impériales se disant libres et affranchies de tout tribut ; le clergé prenant l'habitude de ne plus fournir à l'entretien de la cour impériale ; les droits que le concordat de 1122 laissait à l'empereur, entièrement oubliés, il ne restait plus à celui qui serait élu qu'un titre sans puissance ni revenus, que le droit des premières prières, et la liberté d'assister aux élections des chapitres. Richard de Cornouailles étant mort en 1272, on ne se hâtait, pas de lui donner un successeur.

Un archidiacre de Liège, Thibaud Visconti avait été élu pape en 1271, après une vacance de trois ans (1268-1271), et consacré sous le nom de Grégoire X. L'évêque d'Olmütz lui ayant écrit, au sujet de l'anarchie allemande : *Tout le monde désire un empereur bon et sage, mais nul ne veut entendre parler d'un*

empereur fort, Grégoire X menaça les Allemands de choisir l'empereur, s'ils tardaient plus longtemps. Les électeurs se réunirent donc à Francfort. Prémislas Ottocar II, roi de Bohême, duc de Moravie, d'Autriche, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, était capable de relever l'autorité impériale ; il fut repoussé pour cette seule raison. L'archevêque de Mayence Werner, proposa de choisir Rodolphe de Habsbourg. Ce prince, du second ordre, tirait son nom du château de Hahichtsbourg (château des autours), bâti par un de ses ancêtres, dans le XI^e siècle. Il possédait le comté de Habsbourg, avec une partie du canton de Zurich, des terres en Souabe, le bourgraviat de Rheinfelden et l'avouerie des trois cantons de Schwitz, Uri et Unterwalden, le landgraviat de la Haute-Alsace, les comtés de Kybourg, de Baden en Suisse et de Leuzbourg. Il avait autrefois accompagné l'archevêque de Mayence à Rome, comme écuyer, et l'on dit qu'il avait rempli la charge de maître d'hôtel à la cour d'Ottocar. L'archevêque de Mayence le proposa donc comme un homme vertueux, et un prince de peu de puissance ; et le bourgrave de Nuremberg, Frédéric de Hohenzollern représenta aux électeurs séculiers qui avaient perdu leurs femmes, que Rodolphe ayant six filles, ils pourraient les demander en mariage, et régner par leur beau-père. Rodolphe fut élu à l'âge de cinquante-sept ans : il faisait alors la guerre à l'évêque de Bâle ; à la nouvelle de l'élection, il prit la ville, et l'évêque s'écria : **Tenez ferme, ô mon Dieu, sur votre trône, ou bien ce Rodolphe vous en chassera**. Rodolphe en effet, allait réduire au repos la turbulence féodale, et son règne termine cette période par le rétablissement de l'ordre, en préparant à l'Allemagne de nouvelles destinées. Il reçut d'abord le serment des vassaux à Aix-la-Chapelle ; ils avaient fait disparaître le sceptre sur lequel ils devaient jurer ; Rodolphe, sans se déconcerter, saisit une croix sur l'autel, en disant : **Cette croix qui a sauvé le monde vaut bien un sceptre**. Avant de sortir de la ville, il maria une de ses filles au comte palatin du Rhin, et une autre au duc de Saxe. Cet exemple, habilement suivi par ses descendants a fait leur force et leur importance. Depuis les six filles de Rodolphe, jusqu'à notre impératrice Marie-Louise, la maison de Habsbourg-Autriche a régné sur la moitié du monde ou s'est relevée de ses plus épouvantables désastres par des mariages :

*Belli gerant alii, tu felix Austria nube,
Nam quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.*

Rodolphe termina d'abord la longue lutte qui avait divisé le sacerdoce et l'empire. Grégoire X vit arriver au concile de Lyon (1274) le vice-chancelier de l'empire, qui renouvela les serments d'Otton IV et de Frédéric II. Rodolphe dans une entrevue avec le pape (1275), confirma la promesse de n'accepter aucune charge dans l'état ecclésiastique, et de ne point inquiéter les vassaux de l'Église. Trois papes ayant succédé à Grégoire X, dans l'espace d'une seule année Nicolas III (1277), pour décider Charles d'Anjou à renoncer au titre de vicaire de l'empire en Toscane, lui fit donner par Rodolphe l'investiture du comté de Provence, réclamé par Marguerite, veuve du roi de France, saint Louis, et sœur aînée de Béatrix. Le pape obtint pour lui-même la cession de l'exarchat, et une déclaration (1279) formelle qui rendait à l'Église Bologne, Imola, Faenza, Forli, Forlimpopoli, Cesena, Ravenne, Rimini et Urbin. Ainsi fut constitué définitivement l'état ecclésiastique.

Rodolphe avait dit qu'il viendrait à Rome pour y recevoir la couronne impériale mais il comparait l'Italie à la caverne du lion. Les affaires d'Allemagne suffisaient à son activité. Dès l'an 1276, Ottocar avait réclamé contre l'élection de Rodolphe. L'insolence de son envoyé à la diète d'Augsbourg le fit mettre au ban de l'empire. Il voulut résister par les armes, Rodolphe, rassemblant la noblesse de l'Alsace et

de la Souabe, marie une de ses filles au duc de la Basse-Bavière, pour le détacher d'Ottocar, entre en Autriche, et jette sur le Danube un pont qu'il faisait porter sur des charriots. Ottocar, attaqué dans ses retranchements, demanda la paix et des arbitres (22 novembre 1276). Les arbitres le condamnèrent à restituer l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, la Carniole et le district d'Égra. Ottocar, ensuite, reçut à genoux l'investiture de la Bohême et de la Moravie : mais le caractère altier de sa femme le perdit, il reprit les armes. Rodolphe, après avoir gagné les grands d'Autriche par des privilèges, et déclaré Vienne ville immédiate, livra (1278) la bataille de Marchfeld ; il y paya de sa personne, et, renversé à terre sous son cheval, il ne fut sauvé que par son bouclier : Ottocar, percé de dix-sept blessures fut relevé par un bohémien qui le montra à Rodolphe. L'empereur pénétra ensuite en Bohême, et fit la paix avec le jeune Venceslas II fils d'Ottocar ; il lui laissa la Bohême, lui promit une de ses filles, et prit pour cinq ans la Moravie comme indemnité. L'Autriche, la Styrie, la Carniole, furent données, à titre de duchés, au fils de Rodolphe, Albert. Vienne, déclarée ville municipale, fut dotée de grands privilèges.

Il fallait reprendre encore tous les droits régaliens usurpés par les vassaux ; on ne m'a pas fait roi, pour que je me cache, disait Rodolphe ; il révoqua donc les concessions ou les usurpations qui n'étaient pas antérieures à la mort de Frédéric II ; il n'excepta que la Souabe, voulant laisser le rang, d'immédiats à tous les vassaux qui l'avaient pris, et les soumettre directement à l'autorité impériale ; il les força de renoncer aux guerres privées ; il abattit leurs châteaux, dont les ruines ont demeuré jusque aujourd'hui sur les Vosges, ou dans la Forêt-Noire. Ainsi tomba le farouche comte de Wurtemberg, Eberhard, qui avait pour devise : *Ami de Dieu, ennemi de tout le monde*. La Franche-Comté fut soumise, malgré le roi de France Philippe le Bel, et la paix publique partout établie. En 1281 les États de Franconie, en 1286 ceux de Souabe et de Bavière, en 1288, ceux d'Alsace jurèrent la paix pour cinq ans, promirent de n'exercer aucune violence, et de ne point se faire justice par eux-mêmes. Rodolphe veille rigoureusement à l'exécution des promesses, et détruisit en Thuringe soixante-six châteaux d'où partaient les guerres privées. Il mourut en 1291, sans avoir pu faire reconnaître son fils Albert pour roi des Romains. Mais sa famille avait pris rang parmi les premières familles, et l'Allemagne était pacifiée.

L'Italie était enfin libre ; dans l'espérance d'assurer cette liberté par le concours de toutes les volontés, Grégoire X s'efforça de concilier toutes les haines, et de faire un seul peuple des deux anciens partis. Il se montra généreux envers les Gibelins, il tenta de contenir les Guelfes. Il avait permis aux Torriani de ne pas recevoir l'archevêque Visconti, relevé de la censure ecclésiastique, réintégré les Gibelins vaincus dans Florence, fait cesser la guerre entre Venise et Bologne ; il reconnut l'empereur grec Michel Paléologue, pour contenir l'ambition de Charles d'Anjou, qui aspirait au trône de Byzance en vertu d'un traité conclu avec l'empereur Baudouin II. Charles d'Anjou, mécontent, avait de toutes ses forces fait opposition au pape, et le parti guelfe divisé approchait de sa ruine.

Après la mort de Grégoire X, l'archevêque Visconti, le soutien des nobles et des Gibelins, s'approcha de Milan (1277), chassa les Torriani, et fut proclamé seigneur perpétuel. Milan cessa d'être libre ; la famille gibeline des Visconti, entourée de la noblesse-mercenaire qu'elle ramenait, régna sans peine sur un peuple fatigué de tant de guerres et corrompu par la prospérité. Mais le coup le plus terrible, celui qui frappa le parti guelfe dans son chef le plus redoutable, ce sont les *Vêpres Siciliennes*. Charles d'Anjou se croyait assuré de nouveau par l'élection de Martin IV, prélat français, qui lui avait transmis la dignité de

sénateur de Rome ; il établissait des troupes françaises dans la Romagne, la marche d'Ancône, le duché de Spolète, le patrimoine de Saint-Pierre, et résidait à Viterbe avec le pape ; il réclamait une seconde fois l'empire grec au nom de sa fille qui avait épousé le fils de Baudouin II, et provoquait l'excommunication contre Michel Paléologue qui était retourné au schisme. Une nombreuse cavalerie et une flotte étaient prêtes : dans le royaume de Naples, en deçà du phare, les barons français établis à la place des Allemands maintenaient l'obéissance ; mais il oubliait que dans la Sicile restaient des barons dépouillés qui attendaient un vengeur, et que les Français établis dans les villes et sur les côtes, ne pénétraient pas à l'intérieur¹ ; il ne savait pas que le médecin de Mainfroy, Jean de Procida, dépouillé de tous ses biens, s'était retiré à la cour d'ors ; et qu'après avoir instruit la reine Constance, fille de Mainfroy, des plaintes des Siciliens, il avait passé en Sicile au moment où les préparatifs d'une croisade entraînaient de nouvelles persécutions, de Sicile à C. P., puis à Rome où il avait décidé le pape Nicolas III à déposséder Charles d'Anjou. Charles ne conçut de l'inquiétude qu'en apprenant les armements du roi d'Aragon Pierre III, et tout à coup une effroyable nouvelle lui fut apportée. Le lundi de Pâques (1282), un grand nombre de nobles siciliens étant réunis à Palerme, les habitants, suivant l'usage, se mirent en route pour aller entendre vêpres à trois milles de la ville, dans l'église de Montréal. Le vice roi avait défendu aux Siciliens de porter des armes, et les Français voulant s'assurer si l'ordre était exécuté, une jeune femme sicilienne reçut un de ces outrages que les peuples ne pardonnent pas. Un cri s'éleva : *Qu'ils meurent les Français, qu'ils meurent*. Deux cents périrent à l'instant dans la campagne, le massacre se communiqua à la ville, rien n'est épargné ; les Français reconnus, ceux qui ne peuvent prononcer le mot *ciceri*, les femmes siciliennes qui ont épousé des Français, quatre mille hommes ou femmes périrent en un seul jour. Les Palermitains, arborant l'étendard du pape leur souverain, appellent à leur aide Pierre d'Aragon, et sortent de leur ville pour entraîner le reste du pays ; les Français périrent dans d'autres lieux ; les habitants de Calatafimo, gouvernés par Guillaume de Porcelets, se ressouvirent de sa justice et de sa loyauté, ils le renvoient avec honneur, puis se révoltent ; enfin, Messine éclate, abat les armoiries de Charles d'Anjou, chasse son vicaire, et jure de partager le sort des habitants de Palerme.

En apprenant ces massacres, Charles s'écria : *Sire Dieu, puisqu'il t'a plu de m'envoyer la fortune contraire, qu'il te plaise aussi d'ordonner que ma décadence ne se fasse qu'à petits pas* (Villani). Il passa aussitôt en Sicile et assiégea Messine. Vaincus deux fois, les assiégés envoyèrent une députation au roi qui la reçut mal, mais cependant permit au légat qui l'accompagnait d'entrer dans la ville pour connaître les demandes des habitants. Les Messinois promettaient de rentrer sous l'obéissance de Charles, à condition que le passé serait oublié, que les tributs établis autrefois sous Guillaume le Bon seraient seuls exigés, et que les Français seraient exclus de toute magistrature et de toute charge en Sicile.

¹ Les plaintes des historiens contre Charles d'Anjou ne sont peut-être que l'expression des plaintes du peuple de Sicile : *Que dire de leurs inventions inouïes, de leurs décrets sur les forêts ? De l'interdiction du rivage, des taxes sur le produit des troupeaux. Que tout périsse de langueur sous le climat accablant de l'automne, ils ne déclarent pas moins que la moisson a été abondante. Nous avons reçu l'antéchrist du royaume de Sicile. Il faut représenter chaque troupeau au bout de l'an, et plus de petits que le troupeau n'en peut produire. Les pauvres laboureurs pleurent, les bouviers, les gardiens de chèvres tremblent ; toutes les fois qu'il plait au roi de frapper une nouvelle monnaie, la trompette sonne dans les rues, et il faut livrer l'argent.*

Les seigneurs français eux-mêmes étaient d'avis d'accepter ces conditions. Mais Charles aurait cru faire acte de faiblesse que de consentir. Il répliqua qu'il établirait les taxes à son gré, qu'il confierait les places aux Français comme aux Siciliens, et que les assiégés, s'ils voulaient obtenir miséricorde, livreraient huit cents étages à sa discrétion. Ce fut cette rigueur qui perdit ses affaires. Le légat se retira ; les assiégés jurèrent de manger leurs enfants plutôt que de se rendre ; l'activité et la constance de la défense égalèrent l'activité et la constance de l'attaque ; en vain le roi faisait battre les murs sur tous les points, pour donner un assaut général ; les murs, aussitôt réparés que frappés, renouvelaient incessamment tous les obstacles.

Pierre d'Aragon avait d'abord fait voile vers l'Afrique ; il voulait attendre ce que deviendrait la révolte des Siciliens, et n'y prendre part qu'à coup sûr, lorsqu'il n'y attirait plus qu'il en recueillir le profit. Il avait dit, pour expliquer ses armements, qu'il voulait faire la guerre aux infidèles, et sous ce prétexte, il avait emprunté de l'argent au pape. La nouvelle de la résistance des Messinois et les ambassades des Palermitains le tirèrent enfin d'incertitude. Il aborda à Trapani avec huit cents hommes d'armes et dix mille fantassins sur cinquante galères. Deux jours après il entra dans Palerme en libérateur, aux acclamations des habitants, et envoya à Charles d'Anjou un ordre de quitter la Sicile, dont l'impérieuse assurance contrastait singulièrement avec la pusillanimité de sa prudence antérieure. Charles d'Anjou répondit avec la même fierté, mais quand il sut que, par le conseil de Procida, l'Aragonais envoyait Roger de Loria, à la tête de sa flotte, pour surprendre dans le phare la flotte française, il crut prudent de ne pas exposer en vain ses hommes et ses vaisseaux. Il leva le siège de Messine, et donna ordre de regagner la Calabre. A peine arrivé sur le rivage, il vit l'amiral ennemi s'emparer de vingt-neuf galères dans le détroit, et en brûler quatre-vingts près de Reggio ; il mordait son sceptre de colère, et criait : *Dieu, Dieu, vous m'avez offert beaucoup à surmonter ; je vous prie que la descente se fasse doucement*. Il avait la conscience de sa valeur, et ne se croyait pas vaincu par la défaite des siens ; il proposa un combat singulier à Pierre d'Aragon, ou bien un combat de cent chevaliers contre cent, près de Bordeaux sous la garantie du roi d'Angleterre.

Dans ces circonstances, la rivalité de Pise et de Gênes se renouvelait : la possession de la Corse et de la Sardaigne les avait autrefois armées l'une contre l'autre ; les Pisans, enrichis par le commerce, étaient encore les plus puissants des Gibelins ; Gênes, qui humiliait alors Venise dans les mers d'Orient, et attirait à elle tout le commerce par son alliance avec les Paléologues, pouvait seule lutter contre Pise. Le juge de Ginerça, en Corse, exerçant des pirateries, fut réprimé par les Génois ; les Pisans prétendirent le secourir, et la guerre fut déclarée. Pendant deux ans, on s'observa sur mer ; enfin, en 1284, la bataille de la Méléria fut décisive ; les Pisans y perdirent vingt-huit galères prises, sept coulées à fond, cinq mille morts et onze mille prisonniers. Les captifs furent conduits à Gênes, et l'on disait dans toute l'Italie : *allez à Gênes, si vous voulez voir Pise*. Les Guelfes de la Toscane reçurent les Génois dans leur ligue, et s'engagèrent à ruiner Pise, à disperser ses murs et ses habitants.

Ce grand désastre de la ville gibeline par excellence, fut inutile cependant aux Guelfes du midi ; car le combat proposé n'avait pas eu lieu ; selon les uns, le pape blâmant Charles d'Anjou d'exposer sa cause au hasard d'un combat, aurait écrit au roi d'Angleterre de ne pas permettre cette rencontre sur son domaine ; selon d'autres Pierre d'Aragon, qui n'avait accepté que pour gagner du temps, serait venu à Bordeaux avec trois chevaliers, protester que le roi de France se

tenant dans le voisinage avec ses troupes, il n'y avait aucune sûreté pour lui-même ; après quoi il aurait disparu à la hâte, et fait cent milles d'une seule traite. Quoi qu'il en soit, la querelle se débattait de nouveau dans le royaume de Naples. Martin IV avait excommunié Pierre, et le déposant de son royaume espagnol, il avait désigné à sa place Charles de Valois, fils de Philippe le Hardi¹. Charles d'Anjou se mettait en mer pour conduire à Naples cinquante-cinq galères armées, et trois gros vaisseaux chargés de troupes, lorsque Roger de Loria, instruit de son arrivée, vint provoquer au combat le prince de Salerne, Charles le Boiteux. Les insultes des Aragonais firent oublier au jeune prince la défense de son père : il s'élança sur l'ennemi, et fut vaincu et pris ; quand on le dit au roi, il s'écria : *Or fût-il mort, puisqu'il a failli notre mandement* ; et après le débarquement, il fit pendre c'eut cinquante Napolitains qui s'étaient montrés infidèles à sa cause. Sa vengeance s'arrêta là : il mourut en 1285 ; ses ennemis et ses amis moururent dans la même année, Philippe le Hardi, Pierre d'Aragon et Martin IV.

Les Guelfes de Toscane poursuivaient leurs avantages. Depuis l'an 1282 une nouvelle forme républicaine avait été donnée au gouvernement de Florence. *Six prieurs des arts*, dont la réunion s'appelait la seigneurie, étaient investis de tout le pouvoir exécutif, et chargés de représenter la majesté de l'État. Ils mangeaient à la même table, aux frais de la république, et ne devaient pas s'absenter pendant les deux mois que duraient leurs fonctions : l'humiliation des nobles était toujours à Florence la garantie de ces institutions populaires. Pise, au contraire maintenait la noblesse, et soutenue par Arezzo, prétendait braver toute la haine de la ligue toscane. Elle faillit périr par la trahison d'un de ses nobles ; le comte Ugolin de Gherardesca, pour se rendre maître des affaires, s'était entendu avec les Guelfes. Devenu podestat, il régla le gouvernement à son gré, et jouit pendant quelque temps de son audace. Que me manque-t-il ? *Disait-il un jour, en parlant de sa puissance : rien que la colère de Dieu*, lui répondit une voix intrépide. Ugolin refusa de se laisser associer l'archevêque Roger, frappa du poignard son propre neveu qui l'avertissait du mécontentement du peuple, et tua d'un coup de hache le neveu de l'archevêque. Ces crimes eurent enfin leur châtement. Ugolin saisi par les Gibelins avec deux de ses fils et de ses petits-fils, fut enfermé dans une tour où ils moururent tous de faim. Sortie de ce danger, Pise appela le comte de Montefeltro, qui la défendit heureusement pendant quelques années ; mais une nouvelle guerre avec les Génois (1290) ruina son port, et commença la décadence de sa richesse. La ligue guelfe en triomphait. L'année suivante les Florentins publièrent les *ordinamenti della Giustizia*, cette terrible expression de la vengeance plébéienne, et de l'humiliation de la noblesse. Trente sept familles nobles privées du droit de cité, ne pouvaient plus se faire inscrire même dans les corps de métiers. La seigneurie fut autorisée à inscrire sur cette liste toute famille plébéienne qui mériterait d'être traitée comme noble : tout individu inscrit sur cette liste dut fournir une caution de 2.000 livres de Florence, et tous ses parents légitimes ou illégitimes devinrent solidaires des amendes ; judiciaires qu'il pourrait encourir. Il fut défendu aux nobles de parage dans les rues, en cas de tumulte, de posséder une maison proximité d'un port ou d'une porte de la ville, de paraître en justice pour

¹ Je laisse à d'autres, dit Muratori, à décider si ce décret fut juste et louable. Mais ce que je sais bien, c'est que les Français, qui dans ces derniers temps ont attaqué le pouvoir que s'attribuent les souverains pontifes de déposer les rois, et de disposer de leurs royaumes reçurent à baisemain ce don que Martin leur fit des États d'un autre.

dénoncer un plébéien. Des services signalés pouvaient seuls obtenir la réhabilitation. Il semble que la démocratie ne puisse aller plus loin. Nous verrons cependant les Florentins précipiter encore plus bas la noblesse.

Les Guelfes de Sicile, au contraire, avaient perdu dans Charles d'Anjou, toutes leurs espérances de vengeance. Charles II le Boiteux était prisonnier des Aragonais, quand son père mourut ; le comte d'Artois administra pour lui. L'héritage de Pierre d'Aragon divisé après sa mort, donna à Jayme son second fils le trône de Sicile. Deux fois le roi d'Angleterre, Édouard e, s'entremet pour procurer la fin des hostilités. Il obtint la délivrance de Charles II, à condition que celui-ci renoncerait à la Sicile, et Charles de Valois à l'Aragon. Jayme de Sicile se repentit bientôt de cet accord, et en 1289 il reprit les armes. Il est occupé toute la Calabre, sans l'activité du comte d'Artois ; et Gaëte sans une nouvelle intervention du roi d'Angleterre. Le traité de Tarascon, conclu en 1291, devait terminer la rivalité en retirant aux deux rivaux leurs alliés ; les rois de Naples et de France s'engageaient à ne plus faire la guerre à l'Aragon, et le roi d'Aragon à ne plus secourir son frère de Sicile. Mais le trône d'Aragon devenant vacant sur ces entrefaites, Jayme courut en prendre possession, et transmit la Sicile à son Frère Frédéric, qu'aucune promesse n'engageait à la paix.

Ainsi le parti guelfe n'avait pu jouir de son triomphe. Il n'appartenait pas ; à la maison d'Anjou d'enlever la Sicile aux Aragonais. Il n'était pas réservé aux villes Lombardes de garder à l'intérieur de leurs murs, la liberté qu'elles s'étaient faite par l'affaiblissement des empereurs. Déjà Vérone et Milan avaient un seigneur. Ces Gibelins réclamaient pour leur pouvoir naissant la protection impériale, et l'archevêque Visconti obtenait pour son neveu le titre de vicaire de l'empire en Lombardie. En 1294, le trône pontifical fut occupé par Boniface VIII, sous lequel l'influence de la papauté dans les affaires temporelles de l'Europe, devait commencer à déchoir.

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME

Rivalité de la France et de l'Angleterre. — Louis le Gros, les Plantagenêts, Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe le Bel, Henri II d'Angleterre, Richard Cœur de Lion, Jean sans Terre, Edouard Ier.

Le règne insignifiant de Philippe Ier durait depuis trente-six ans. Dévoué tout entier à Bertrade, gardant ou renvoyant cette femme, frappé ou relevé de l'excommunication, Philippe bravait l'Église ou la trompait tour à tour. Entouré de tous côtés par des vassaux puissants et hardis, il obtenait à peine l'obéissance des seigneurs de son domaine ; nul grand fief n'était plus agité que l'ancien duché de France Au nord de Paris, à quatre lieues, le baron de Montmorency, maître de la fort et de la vallée, premier baron chrétien, premier baron de France, possédait les seigneuries d'Écouen, de Marli de Saint-Brice, de Hérouville et d'Épinay. Au midi, six lieues, sur la route d'Orléans, Montlhéry (la montée rude) élevait ses tours qui dominaient le Hurepoix, et recelaient les conspirations des ennemis de la royauté. Milon de Brai, seigneur de Montlhéry, surnommé *le Grand* pour sa puissance, fermait le chemin au roi quand il voulait, *de sorte que ceux de Paris et d'Orléans ne pouvaient aller en la terre les uns des autres pour marchandises, sans la volonté de ce traître seigneur, et sans une escorte bien armée*¹. En face, sur la Seine Corbeil avait un comte, à l'esprit turbulent, à la taille haute, à la force prodigieuse, qui disait à sa femme en partant contre le roi : *Noble comtesse, donnez joyeusement cette épée à votre noble baron, qui vous la rapportera ce soir comme roi de France*². Les Coucy surpassaient tous les autres par leur férocité. Issus de ce fier *Lion* ou *Léon*,

Qui de Coucy tenait tout le terral
Qui fut de neuf pis (pieds) gran, un bras eut trop mortal,

ils tenaient la baronnie de Coucy, une des plus anciennes et des plus notables, dont le seigneur n'était obligé de faire foi et hommage qu'à la personne du roi. Leur ville, sur une montagne, défendue par une tour de cent soixante-douze pieds, et une muraille de dix-huit pieds d'épaisseur, semblait un repaire de brigands. Enguerrand de Coucy, comte d'Amiens, pendait ses prisonniers, ou leur coupait les pieds, ou leur crevait les yeux, et son fils, Thomas de Marle, maître du château de Montaigu tombant à l'improviste sur les nobles et sur les paysans, soulevait tout contre ses violences. Les alliés du roi, c'étaient les seigneurs de Montfort-l'Amaury, ennemis des Montmorency et des Normands, ou bien ce comte de Blois, Etienne VI, qui possédait autant de châteaux que l'année a de jours³, mais qui, pour sortir de captivité, avait promis une, inviolable soumission, et tenait parole.

Les grands feudataires du midi ou du nord, qui Se contentaient des titres de ducs ou de comtes étaient bien plus puissants que le roi. Le comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles, régnait entre la Garonne, les Pyrénées et les Alpes ; comte de Toulouse, comte d'Albigois, de Quercy, de Rouergue, duc de Narbonne, marquis de Provence, il avait l'autorité souveraine sur toute l'ancienne Septimanie, et régentait à son gré ce qui est entre le Rhône, l'Isère, les Alpes et la Durance. On ne songeait guère à comprendre l'Aquitaine dans la France, lorsque les actes des comtes de Poitiers, ducs d'Aquitaine, se dataient de cette formule : *Regnante rege Philippo in Francia, Goffredo duce in Aquitania*. Le duc Guillaume VII, le Jeune, bon troubadour, bon chevalier, réprimait la turbulence de ses vassaux, guerroyait ses voisins, faisait des chansons, faisait de la

¹ *Chronique de Saint-Denis*.

² Suger, *vita. Ludov.*, VI.

³ Suger, *vita. Ludov.*, VI.

débauche, battait les évêques pour obtenir l'absolution, et courait le monde pour voir la croisade ou chercher des plaisirs. L'indépendance du comte de Flandre n'était pas moins certaine ; le comte de Flandre recevait une pension du roi d'Angleterre, et jamais Philippe Ier n'avait pu vaincre Robert le Frison.

Cependant le tour du roi de France était enfin arrivé. En réunissant à la couronne le Vexin français, fief de l'abbaye de Saint-Denis, le roi était devenu avoué de l'abbaye¹. La croisade ensuite éloigna les vassaux, et Philippe, associant à la royauté (1099) son fils Louis-l'Éveillé, plus tard sur nommé le Gros, opposa à la féodalité un habile et actif adversaire. Le baron de Montmorency, Bouchard, attaquait l'abbé de Saint-Denis ; ils s'entredéfièrent et s'entrecoururent sus à armes et à batailles, et ardi (brûla) li uns à l'autre sa terre. Aussitôt Louis fit *semondre de droit* et condamner le baron de Montmorency ; aidé du seigneur de Montfort et du comte de Flandre, il assiégea le château du vassal rebelle, fut repoussé, et néanmoins imposa la paix. Bientôt le seigneur de Montlhéry, honteusement revenu de la croisade, perdit le titre de sénéchal, et donna Montlhéry au roi, et sa terre au prince Philippe. Le roi dit alors à son fils : *Biau fieu Loeis, garde bien cele tor (tour) qui tantes fois m'a travalié, et en cui escombattre et asalir ge me suis toz envesliz* (envieilli). Quelque temps après le château de Montlhéry fut rasé, à l'exception de la grosse tour. Devenu seul roi par la mort de son père (1108), Louis VI combattit une ligue formée par sa belle-mère, Bertrade, entre Philippe de Mantes, son frère à qui il avait cédé la terre de Montlhéry, Gui le Bouge, frère du dernier châtelain de Montlhéry, et ses fils, Gui de Rochefort, et Hugues de Crécy, enfin Amaury de Montfort. Plus habile que tous ses ennemis, le roi prit Mantes, et enleva à Gai le Rouge la terre de la Ferté-Baudouin. Bertrade imagina de céder la terre de Montlhéry à Hugues de Crécy, croyant fermer ainsi au roi la voie de Normandie par les forces de Hugues, de Gui de Rochefort, du comte Amaury, qui pourraient chaque jour faire le dégât jusqu'à Paris, tandis que le roi ne pourrait aller à Dreux. Le roi vainquit encore ; mais, trop faible pour forcer Montlhéry, il présenta aux habitants Milon de Brai, frère du dernier châtelain. On le reçut avec transport, comme si le roi eût fait descendre dans la ville le soleil et les étoiles².

Ces petites guerres, dans un espace si rétréci sont pourtant la-fondation de la royauté ; ainsi s'est formé le pouvoir d'un seul par la ruine de la féodalité. En même temps commençait la révolution communale, n.ort moins- dangereuse aux seigneurs. Cambrai" avait donné l'exemple on savait que les habitants de Cambrai, repoussant la seigneurie de l'évêque et du comte, s'étaient unis entre eux, et s'étaient fait des magistrats. Un chanoine de Cambrai, Baudri, fonda à Noyon, dont il fut élu évêque en 1098, une *commune* qui constituait les bourgeois en association perpétuelle sous des magistrats appelés *jurés*, leur garantissait la propriété de leurs biens, et le droit de n'être appelés en justice que devant leurs magistrats municipaux. L'évêque de Beauvais en fit autant dans sa ville ; le comte de Vermandois (1102) donna une charte de commune aux habitants de Saint-Quentin. Louis le Gros confirma de sort autorité royale la

¹ Le Vexin (*pagus vulcassinus*) est le pays des anciens Véliocasses. Lorsque Charles Le Simple céda à Rollon toute la Neustrie jusqu'à L'Epte, la partie du Vexin qui s'y trouvait renfermée s'appela Vexin Normand, l'autre s'appela Vexin Français. Le français fut donné en fief à l'abbaye de Saint-Denis : l'abbé inféoda des terres à des vassaux qui furent les défenseurs de l'abbaye ; ils en portaient la bannière dans les guerres que l'abbaye avait à soutenir.

² Chronique de Saint-Denis, Suger, *ibid.*

charte de Noyon. Les bourgeois de Laon, ayant tué leur évêque (1112) qui avait révoqué la charte d'abord consentie par lui, se virent menacés par le roi ; ils recoururent Thomas de Marie, et le suivirent sur ses terres ; le cruel seigneur, mais au ban du royaume, excommunié, poursuivi par son père même, ne protégea pas les meurtriers ; il perdit le château de Crécy : et la commune de Laon fut abolie roué seize années. Mais après avoir puni des assassins, le roi soutint la commune d'Amiens contre les seigneurs, et combattit bravement pour elle à côté de l'évêque (1113) ; au même moment, les habitants de Soissons obtinrent une charte de leur évêque et de leur comte.

C'était ordinairement dans l'église ou sur la place du marché que les bourgeois se réunissaient pour former la commune. Ils juraient ensemble ; leur serment s'appelait conjuration ; eux-mêmes s'appelaient *communiers* ou *jurés*. ils élisaient des magistrats que dans le midi on appelait consuls, par souvenir de l'administration romaine, et dans le nord *jurés* ou *échevins* ; ce dernier nom dérivé de *skepen* (juge). Un ou plusieurs étaient mis à la tête sous le titre de *majeur* (maire). Les chartes de commune donnaient aux bourgeois le droit de marcher tous en armes pour la défense de l'association¹ ; le droit de punir quiconque aurait touché à un membre de la commune². Ici les communiers libres de leur personne et de leurs biens n'avaient rien à payer que par le jugement des échevins³ ; là, ils ne payaient au seigneur que le cens qu'ils lui devaient par tête, et s'ils retardaient le paiement, le seigneur n'avait à exiger aucun dédommagement pour le retard⁴. La puissance royale ne pouvait que gagner à cette diminution de la puissance des seigneurs ; bientôt les rois établirent en principe que toute commune relevait immédiatement du roi. Quoiqu'ils n'aient pas fondé de communes dans les villes de leur domaine, pour ne rien perdre de leur pouvoir, ils contribuèrent aux affranchissements qui commençaient en fondant des *villes neuves*, où pouvaient venir habiter, sous leur protection, des serfs impatients de leurs seigneurs. La féodalité s'en plaignit plus d'une fois comme d'une atteinte à sa suzeraineté.

De tous les vassaux du roi de France, le plus puissant paraissait être le roi d'Angleterre, duc de Normandie ; car l'ardeur de la croisade avait porté Robert à céder son duché à son frère Guillaume le Roux. Il semblait encore que ce roi fut bien autrement le maître chez lui que le roi de France. Il gouvernait la Normandie sans réclamation, ravageait le Maine qui refusait de le reconnaître, et chassait le comte Hélié de La Flèche, que les habitants du pays préféraient au Normand. Mais un jour qu'il était entré dans la nouvelle forêt ses compagnons s'étant séparés de lui pour courir le gibier, on le retrouva le soir gisant par terre, le cœur percé d'une flèche sans qu'on pût savoir qui l'avait frappé (1100). Sa mort fut suivie de troubles qui compromirent la puissance des rois anglo-normands, Robert de Normandie était retenu en Sicile, son jeune frère Henri s'empara de la couronne d'Angleterre, et publiant une charte de liberté, il gagna la nation les vainqueurs et les vaincus, par la promesse de rendre à l'Église ses anciennes immunités, de laisser aux barons la libre disposition de leurs propriétés personnelles, de remettre en vigueur les lois d'Édouard le Confesseur, amendées et publiées par son père ; il donna une charte de liberté aux habitants de Londres, et enfin il enferma Flambard. Mais le captif échappa et vint réveiller

¹ Charte de Noyon.

² Charte de Beauvais.

³ Charte de Saint-Quentin.

⁴ Charte de Laon.

le duc de Normandie, qui renonçait encore à ses droits. Robert et ses barons, habitués par la croisade aux grandes aventures et aux nobles faits d'armes, passèrent en Angleterre. Des désertions nombreuses effrayèrent Henri ; il traita, et renonça à tous les châteaux qu'il possédait en Normandie. Mais il voulut punir les barons dont la désertion avait failli le perdre ; Robert se rendit imprudemment en Angleterre pour défendre ses partisans, son frère le reçut bien, puis le tenant captif, le força de payer une somme considérable pour sa liberté. Ce fut la cause d'une rupture nouvelle. Henri battit Robert sous les murs de Tinchebray (1106), le prit, le garda en prison jusqu'à sa mort ; on dit même qu'il lui ôta la vue. C'est ainsi que l'Angleterre et la Normandie furent réunies dans une seule main. La vengeance de Robert arma le roi de France contre le roi anglais.

Ce sera, pendant longtemps, une lutte sans intérêt. D'abord on disputa sur les limites des deux nations. La rivière d'Epte ayant été fiée pour séparation les Normands bâtirent sur les terres françaises le château de Gisors. Sur les plaintes du roi de France, le château fut mis en séquestre entre les mains d'un chevalier, puis fortifié par Henri. Louis le Gros prit les armes pour exiger la démolition de la place, rencontra avec neuf cents hommes les neuf cents hommes de Henri à Néaufle, le battit et signa une trêve à Gisors (1113). Il fut question ensuite de Guillaume Cliton, fils de Robert. Le roi de France promettait au jeune prince l'investiture de la Normandie ; Foulques d'Anjou lui promettait sa fille Sybille ; le plus terrible des protecteurs de Cliton était le comte de Flandre, Baudouin VII, dit *à la hache*. Ce fier baron, le plus redoutable des barons de France, portait partout sa hache, et son inflexible volonté de n'être pas contredit. Il domptait la turbulence des nobles flamands par des chaudières d'eau bouillante ou par la corde dont il les étranglait. Il résista hardiment au roi d'Angleterre. Henri Ier le menaçant de le poursuivre jusque dans Bruges : *Je t'épargnerai la peine du voyage*, répondit Baudouin, *et j'irai moi-même te visiter à Rouen*. Il part en effet avec cinq cents-chevaliers, et trouvant la porte de Rouen fermée, il y enfonce sa hache pour défier Henri au combat. Il mourut d'un coup de lance au siège du château d'Eu (1119). Louis le Gros ne triompha pas davantage à Brenneville. Trois hommes furent tués dans cette mêlée. Henri reçut deux coups de hache sur son casque, et jeta le sang par les narines. ; Louis le Gros eut son cheval tué sous lui, il faillit être fris par un Anglais ; mais les milices communales qui accoururent avec leurs curés et les bannières de leurs saints, lui donnèrent la force de prendre Ivry. Le pape Callixte II, tenant un concile à Reims, le roi de France recommanda Cliton à l'Église, et lui donna le comté de Mantes (Vexin français). Henri Ier arma alors contre la France son gendre l'empereur Henri V. Louis le Gros, avec l'oriflamme qu'il était allé prendre à Saint-Denis, et les milices communales, forcèrent le puissant empereur à la paix.

Après ces guerres, la rivalité cessa. Louis le Gros se porta sur l'Auvergne, dont le comte tourmentait l'évêque de Clermont ; força par respect le duc d'Aquitaine, Guillaume le Jeune qui voulait défendre le comte, son vassal, et qui se reconnaissant lui-même vassal de la couronne, promit de représenter le comte d'Auvergne à la cour du roi, pour y subir le jugement qui serait rendu¹. Le comte de Flandre, Charles le Bon, ayant été assassiné, le roi de France fit donner ce comté par les États à Guillaume Cliton, et combattit pour lui contre Guillaume d'Ypres, qu'il fit prisonnier (1127). De retour dans ses domaines, il apprit que Thomas de Marie, sire de Coucy, avait assassiné le comte de Chaumont, et

¹ Suger, *vita. Ludov.*, VI.

dépouillé et emprisonné des marchands qui traversaient sa terre sur la foi d'un sauf-conduit : il courut assiéger le château de Thomas, et le blessa à mort dans une sortie (1128). Au même moment Clinton périssait, à l'instigation du roi d'Angleterre, sous les coups de Thierry d'Alsace, qui s'empara de la Flandre ; au moins Louis le Gros, aidé du comte de Vermandois, continua la guerre contre Enguerrand II de Coucy, fils de Thomas ; Enguerrand restitua aux églises les vols de son père, fut assiégé dans la Fère, et se soumit en épousant une cousine du roi (1132). Ainsi la royauté capétienne sortait du silence où elle avait vécu pendant quatre règnes ; elle se faisait craindre dans ses domaines, réclamait l'hommage de l'Aquitaine ; elle osait se montrer jusqu'en Flandre ; on savait dans l'Europe que l'empereur d'Occident avait fui devant la bannière de saint Denis, portée par le roi de France.

Au milieu de tous ces soins, Louis le Gros n'avait pas vu, ni contrarié, un nouvel agrandissement des princes normands. Henri I^{er}, délivré de son frère Robert, du roi de France, et bientôt de Cliton, régnait en maître sur l'Angleterre, imposant sa volonté malgré toutes les réclamations, furieux de toute résistance, sanguinaire dans ses vengeances. Il cachait sa cruauté sous un zèle apparent de justice ; on l'appelait le *Lion de Justice*, décrit par l'enchanteur Merlin, et par sa vigueur contre les violences, il fit disparaître les voleurs ; il ajoutait aux peines contre les freux-monnayeurs, il punit les gens de sa cour qui abusaient, quand ils l'accompagnaient du droit de *pourvoirie* ; mais pendant tout son règne, il fit percevoir le danegeld à raison de douze sous par hide ; les collecteurs ministres impitoyables de la rapacité du maître, jetaient en prison ou chassaient celui qui ne pouvait payer, vendaient ses meubles, enlevaient les portes de sa maison. Malgré la promesse qui lui avait assuré le trône, Henri vendait les bénéfices vacants, ou les laissait vaquer pour s'en approprier le profit ; l'archevêché de Cantorbéry resta cinq ans sans évêque. Tous les biens de l'évêque de Londres, Gilbert furent, à sa mort confisqués au profit de la couronne. Le célibat, de nouveau imposé aux clercs, donna une nouvelle cause de rapines ; le roi rechercha avec soin les clercs coupables d'incontinence pour exiger d'eux une amendé en réparation. Toutes les plaintes qui s'élevaient contre de pareils abus étaient ou méprisées, ou impitoyablement punies. Un troubadour, pris dans une guerre, était condamné à perdre la vue ; ou demandait grâce au nom des rigueurs adoucies des nations chrétiennes : *Ce n'est pas, répliqua Henri, la première fois qu'il a porté les armes contre moi ; mais, ce qui est pire, il m'a pris pour le sujet d'une satire... Que son exemple apprenne aux faiseurs de vers qu'on n'offense pas en vain le roi d'Angleterre*¹. Il brava encore les remontrances, quand il voulut régler sa succession. Il avait perdu son fils dans un naufrage, et n'avait plus qu'une fille, Mathilde, veuve de l'empereur Henri V ; il parla d'en faire son héritière, proposition singulière en Normandie et en Angleterre, où jamais une femme n'avait régné. On n'osa point protester ; on ne contesta que pour l'ordre dans lequel les prélats et les barons rendraient hommage à la fille du roi. Depuis Guillaume le Conquérant, il y avait inimitié entre les comtes d'Anjou et les princes normands ; les uns et les autres réclamaient le Maine que le comte d'Anjou, Foulques le Jeune, avait enfin occupé en 1110. Devenu sénéchal de France, à la place du seigneur de Garlande, Foulques avait aidé Louis le Gros contre le roi anglais ; Henri I^{er} imagina de marier sa fille Mathilde avec le fils du comte Geoffroy, qu'on surnommait *Plantagenêt*, pour une branche de genêt qu'il portait toujours sur son bonnet. Ce

¹ Voyez Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II.

mariage, négocié en secret, fut à peine publié, que les barons anglais mécontents parlèrent de ne plus reconnaître Mathilde pour héritière. Henri les força au silence ; il avait ajouté deux provinces aux possessions de sa famille.

Il est vrai que l'exécution des volontés de Henri était fort difficile après sa mort ; les siens eurent un moment la destinée qu'il avait faite à Robert (1135). Mathilde était absente ; Étienne, comte de Boulogne, petit-fils du conquérant par sa mère Adèle, aborda aux côtes de Kent, au moment où les Anglais se vengeaient sur les bêtes fauves, protégées par Henri Ier, de ses lois cruelles touchant les foras et la chasse. Accueilli à Londres, il fut rejoint par le primat, et l'intendant de la maison du roi jura que Henri, sur son lit de mort, avait désigné Étienne pour son successeur. Étienne, proclamé, fit les promesses d'usage, abolition du danegeld, répression de la simonie tant de fois exercée au profit de la couronne ; il distribua sans réserve les trésors royaux, et attira à lui de nombreux volontaires. Il renouvela et doubla les promesses à l'assemblée d'Oxford ; restitution au clergé et aux talques de leurs forêts, permission à chacun de chasser sur ses domaines, et à ses barons de bâtir sur leurs propriétés autant de châteaux qu'il serait nécessaire, enfin rétablissement des anciennes lois. Mathilde cependant se faisait reconnaître en Normandie, mais son mari Geoffroy s'en faisait chasser par ses excès. Le roi de France, se mettant de la partie, donnait à Eustache, fils d'Étienne, l'investiture de la Normandie, et tandis que la Normandie et l'Angleterre, agitées par l'incertitude, ne savaient à qui appartenir, Louis le Gros mariait son fils Louis le Jeune avec Éléonore de Guyenne, seule héritière du duc d'Aquitaine, Guillaume FMI. Il ajoutait par là au domaine royal le Poitou, le Limousin, la Saintonge, l'Auvergne, le Périgord l'Angoumois, la Gascogne, une partie de la Touraine. Ce mariage figurait l'union future du nord et du midi. L'Aquitaine, cette Gaule romaine, qui avait résisté aux Mérovingiens par les Mérovingiens fils de Caribert, sue Carlovingiens par les Carlovingiens fils de Pépin, aux Capétiens par l'indépendance Féodale ; l'Aquitaine, du consentement des barons, revenait Capétiens. Ce fut le dernier acte de Louis le Gros : il mourut en 1137.

Comme il était dans la destinée du roi de France de faire sa fortune sans éclat, afin de la faire durable, un si grand accroissement ne demeura que quelques années. Étienne lutta pendant toute sa vie sans pouvoir assurer le trône à sa famille. Le roi d'Écosse, David, descendant des rois anglo-saxons par les femmes, combattit le premier pour Mathilde ; les Écossais, paraissant inattendus dans les comtés du nord, à la manière des anciens Pictes, dont ils rappelaient les mœurs farouches, profanèrent les églises, brûlèrent les villages et les monastères massacrèrent les femmes et les enfants, les vieillards, et tous ceux qui n'avaient pas d'armes ; vaincus à la bataille de l'Étendard, par le vieux archevêque d'York, et les barons de Northumberland (1138), ils laissèrent pour Tes remplacer les barons du midi, soulevés contre Étienne, les prélats soupçonnés d'attachement à Mathilde, et enfin Mathilde elle-même, qui, avec cent quarante chevaliers se risqua à réclamer l'héritage de son père. Étienne, qui pouvait la prendre, la laissa échapper par courtoisie ; il perdit ainsi une partie de l'Angleterre qui se déclara hautement pour Mathilde, et fut pris lui-même au siège de Lincoln. Bientôt, délivré par un échange, et enhardi par le mécontentement que la fière princesse soulevait de toutes parts, il reprit les armes avec succès. Geoffroy Plantagenêt, après une guerre de six années, venait enfin d'être reçu à Rouen ; il dominait dans la Normandie ; sa femme, assiégée dans Oxford, n'échappa que sous un habillement blanc, au milieu d'une neige épaisse. Étienne était de nouveau reconnu roi dans les comtés de l'est. Privée de

ses amis qui mouraient à ses côtés, elle fut bien obligée de se retirer en Normandie, pour y attendre un temps meilleur. Mais l'imprudent Étienne abusa de la vengeance qui lui semblait permise contre ses barons, il en prit quelques-uns par fraude, les força de livrer leurs châteaux pour obtenir la liberté, mécontenta le clergé en faveur de son frère, l'évêque de Winchester, et apprit que l'interdit était jeté sur ses domaines par le primate. Cependant le jeune Henri, fils de Geoffroy et de Mathilde passait en Écosse, recevait du roi David l'ordre de chevalerie ; il obtenait de son père la cession de la Normandie, et bientôt héritait de l'Anjou et du Maine (1151).

Le roi de France, Louis le Jeune, d'abord en querelle avec Innocent II, au sujet d'un archevêque de Bourges, nommé par le pape, s'en était pris au comte de Champagne, et avait brûlé l'église de Vitri ; de là il était parti pour la Terre-Sainte, et avait fait, au milieu des dangers, cette seconde croisade où sa valeur, admirée des Turcs, n'aida point les chrétiens de Palestine. De retour, il avait donné à Geoffroy et à Henri l'investiture de la Normandie. La mauvaise vie de sa femme, Éléonore, pendant l'expédition d'outre-mer, le porta à faire casser son mariage pour cause de parenté ; il rendit à Éléonore ses provinces. Aussitôt le jeune Henri épousa la femme décriée dont son suzerain ne voulait plus, il ajouta l'Aquitaine aux autres fiefs qu'il possédait déjà en France, et, passant en Angleterre, il effraya Étienne par la force dont il appuyait ses droits. Étienne venait de perdre son fils Eustache ; il reconnut Henri pour son successeur, lui *donna* le royaume d'Angleterre : en 1164, la mort d'Étienne accomplit le traité.

Ainsi s'accroissait la puissance menaçante des princes normands. Henri, roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine, duc de Normandie, maintenant qu'il possédait tout l'héritage de sa mère, devait abandonner à ses frères la succession paternelle ; il ne rendit rien, il força son frère Geoffroy de chercher asile chez les Bretons révoltés contre leur comte, et garda pour lui-même le Maine et l'Anjou : il tenait la plus grande partie de la France ; jamais un vassal n'avait été si puissant en face de son suzerain. On dirait que de ces causes de rivalité va sortir une guerre formidable, et cependant cette rivalité n'est pas grande encore sur les champs de bataille, nous sommes bien loin de Crécy ou d'Azincourt. De petites contestations, au sujet de toutes petites provinces ; de petites batailles, que la mémoire des peuples n'a pas gardées, des promesses de mariage réclamées et éludées, de mauvais fils soutenus contre leur père par le roi de France, une femme jalouse soutenue par ses fils contre son mari, voilà les faits ordinaires. Les plus brillants héros de la croisade n'ont pas de gloire à l'Occident, sur la terre d'Europe ; il ne reste d'autre grand souvenir de ce temps, que Thomas Becket, et la bataille de Bouvines.

La dynastie des Plantagenêts commençait en Angleterre avec Henri II, en même temps Nicolas Brefspear devenait pape sous le nom d'Adrien IV, et le roi et toute la nation manifestaient leur joie d'un événement si glorieux pour l'Angleterre. Maître absolu, Henri II réparait les maux de la guerre civile, chassait les mercenaires étrangers, abattait les châteaux construits par les barons, et rappelait à son domaine les terres aliénées par Étienne et Mathilde, il étonnait le roi de France par la magnificence des siens ; son chancelier, Thomas Becket, archidiacre de l'église de Cantorbéry, fut envoyé pour traiter avec Louis le Jeune de la paix entre les deux pays. Quand il entra dans une ville, son cortège se composait de deux cent cinquante jeunes gens, chantant des airs nationaux ; puis venaient ses chiens accouplés, suivis de huit chariots, deux, chargés d'ale, devaient être distribués à la populace, un autre portait les objets nécessaires à la chapelle du chancelier, un second les meubles de sa chambre à

coucher, un troisième les ustensiles de cuisine, un quatrième la vaisselle d'argent ; puis douze chevaux surmontés d'un singe et d'un valet, puis les écuyers conduisant les chevaux de bataille des chevaliers, les enfants des gentilshommes, les fauconniers, les officiers de sa maison, les chevaliers et les clercs, deux à deux et à cheval ; enfin le chancelier fermait la marche, conversant avec ses amis. On s'écriait sur son passage : [Quel homme doit être le roi d'Angleterre, quand son chancelier voyage avec tant d'éclat !](#)¹

Thomas Becket avait obtenu pour le fils aîné de Henri II, Marguerite, la plus jeune fille de Louis le Jeune ; un baron normand avait été chargé de l'éducation de Marguerite, et sa dot, composée de trois châteaux dans le Vexin, remise aux templiers jusqu'à la conclusion du mariage. Mais Henri II réclama tout à coup le comté de Toulouse au nom de sa femme, comme Jour le Jeune avait fait quand il était le mari d'Éléonore. Ce fut le premier acte de guerre. Louis le Jeune défendit le comte Raymond V, se jeta dans Toulouse envoya ses frères sur la Normandie, et malgré Becket, qui voulait tenter l'assaut, fit reculer le roi anglais. Henri, pour se venger, célébra le mariage de son fils avec la jeune Marguerite, qui n'avait encore que trois ans, et réclama sa dot des templiers qui la remirent. Quelques hostilités survinrent, et furent apaisées par un légat d'Alexandre III. C'est dans une autre querelle que le roi de France devait prendre sa revanche.

Thomas Becket était devenu archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre. Le Saxon ([car il était de la race vaincue](#)) se ressouvint que l'Église était l'asile des persécutés ; l'homme de cour rejeta les habits magnifiques et éloigna les gentilshommes, s'entoura de prêtres vertueux, vécut pauvrement, donna tout aux pauvres, et résigna la dignité de chancelier. Il quitta le roi pour l'Église, le parti vainqueur pour l'opprimé, réclama les terres enlevées à son siège, et s'opposa au rétablissement du danegeld. Il ne tarda pas d'avoir à combattre pour les libertés ecclésiastiques. Un antique privilège ne permettait pas que le clergé fût cité devant les tribunaux laïques ; mais les tribunaux ecclésiastiques ne prononçant jamais de peine qui fit couler le sang, si un clerc commettait une Faute capitale, il ne pouvait être puni que par la flagellation, l'amende, la prison ou la dégradation n'y avait pas en cela de quoi inquiéter beaucoup : la seule chose qui pût paraître un abus, c'est que tout homme attaché à une église, même sans avoir reçu les ordres, avait droit de réclamer la juridiction ecclésiastique ; et encore dans ce temps d'oppression, l'Église sauvait ainsi bien des innocents injustement poursuivis. Un clerc, que le roi n'aimait pas et qui, après avoir été condamné pour homicide à la compensation, avait insulté un officier royal, fut jugé de nouveau, condamné à être fouetté en public, à perdre ses bénéfices, et à ne pas exercer ses fonctions pendant deux ans. Henri II s'indigna de cette clémence, il jura par les yeux de Dieu que le clerc avait été épargné à cause de son caractère, et voulut arracher aux évêques la promesse que dorénavant l'ecclésiastique dégradé par la juridiction spirituelle, serait renvoyé devant un tribunal laïque ; les évêques firent des objections ; Henri leur demanda s'ils promettaient d'observer les anciennes coutumes ; leur réponse prudente à une question captieuse l'irrita davantage, et il fit convoquer un concile à Clarendon. Là, il exigea le serment. Becket, longtemps inflexible, céda enfin aux prières des templiers et à la crainte de faire massacrer les évêques que les chevaliers menaçaient de l'épée nue. Le roi ensuite fit connaître ces [coutumes](#) dont nul jusque-là n'avait encore entendu parler : [La garde de tout archevêché ou évêché vacant sera donnée au roi, et les revenus lui en seront payés.](#)

¹ Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II.

L'élection sera faite d'après l'ordre du roi, avec son consentement, par le haut clergé de l'Église. Lorsque dans un procès, l'une des deux parties, ou les deux parties, seront ecclésiastiques, le roi décidera si la cause doit être portée devant la cour séculière ou la cour épiscopale ; si le défendeur est convaincu d'action criminelle, il perdra son bénéfice de *clergie*. Aucun tenancier du roi ne sera excommunié, sans que l'on se soit adressé au roi ; aucun ecclésiastique ne passera la mer sans la permission du roi. Les ecclésiastiques tenanciers du roi seront obligés aux mêmes services que les laïques.

Ce serment, surpris par la force et la perfidie, ne pouvait être d'aucune valeur. Le primat pleura en rentrant à Cantorbéry, il s'interdit lui-même ses fonctions, écrivit au pape Alexandre III, révoqua sa promesse, et le pape, ayant pris son parti, la persécution royale commença. Cité au concile de Northampton, accusé de mépris pour le roi, il fut condamné à une amende de cinq cents livres ; on lui redemanda trois cents livres de rente octroyées par le roi : **Je les paierai**, dit-il ; on lui redemanda encore cinq cents livres reçues du roi sous les murs de Toulouse ; il voulait répondre que c'était un présent, on répliqua que la parole du roi valait mieux que la sienne ; il donna caution pour le remboursement. On lui parla d'abdication, on l'injuria lâchement : les évêques eux-mêmes qui lui devaient la vie, lui disaient : **Tu fus notre primat, mais en t'opposant aux coutumes royales, tu as rompu ton serment de fidélité au roi ; un archevêque parjure n'a plus de droit à notre obéissance. De toi nous appelons au pape, et nous te sommons de nous répondre devant lui.** — **J'écoute**, répondit Becket. Le comte de Leicester, à la tête des barons, s'approcha pour lui lire sa sentence : **Ma sentence !** s'écria Thomas avec un accent de tristesse, **ô comte, mon fils, vous savez avec quelle fidélité j'ai servi le roi vous êtes mon fils en Dieu ; ni la loi ni la raison ne vous permettent de juger votre père : puis reprenant le ton d'archevêque : Je récusé votre tribunal, je réfère de ma querelle au pape, j'en appelle à lui seul, et je pars sous la protection du siège apostolique.** Quelques courtisans lui jetaient des brins de paille, une voix l'appela traître, il se retourna et dit : **Si le caractère de mon ordre ne me le défendait, le couard se repentirait de son insolence.** Le peuple l'accueillit avec enthousiasme quand il sortit, et pendant la nuit il partit, accompagné de deux clercs, sous le nom de *frère Christian*. Il vint visiter le roi de France, et le pape Alexandre III, exilé comme lui¹.

Tel était l'héroïque et saint adversaire de Henri II. Le roi de France, le pape, accueillirent le fugitif. Thomas offrait de résigner son titre, le pape s'y opposa et l'investit une seconde fois de la dignité archiepiscopale. Henri insulté par les Gallois, repoussé de leur pays par un ouragan formidable, venait pourtant d'ajouter la Bretagne aux possessions normandes. Le comte de Bretagne, Conan, avait transféré ses possessions à sa fille Constance ; un mariage, impossible encore, avait été conclu entre Constance et Geoffroy, troisième fils de Henri II, et le roi anglais, tuteur de ces enfants, détruisait les châteaux des barons, et réprimait leur turbulence. Qui eût pensé qu'un pauvre archevêque, trahi et exilé lui ferait ombrage ? Il confisqua pourtant les biens de Becket et ceux des ecclésiastiques qui l'avaient suivi. Il raya son nom de la liturgie, persécuta sa famille, ses amis ; une liste de quatre cents noms fut publiée, quatre cents proscrits eurent ordre d'aller se montrer à l'archevêque. Mais le roi de France, le pape, la reine de Sicile secoururent ces infortunés, Becket vivait dans une cellule à Pontigny, le roi menaça les moines de Meaux, à qui Pontigny appartenait, de

¹ Voyez Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II.

chasser, de ses États tous ceux de leur ordre s'ils gardaient le traître plus longtemps. Becket se retira à Sens sous la protection du roi français ; Henri II réclama : **Allez dire à votre maître**, répondit Louis le Jeune, **que s'il est jaloux des coutumes de son royaume, je sais aussi garder celles de mes ancêtres ; leur plus noble coutume a toujours été de protéger ceux qui souffrent persécution pour la justice** (1164).

Ainsi le roi de France se vengeait en protégeant l'archevêque ; la querelle dura six ans ; le pape lui-même hésita par moment ; Louis le Jeune ne manqua à l'exilé qu'une seule fois. Par la crainte seule de ce qu'il pouvait faire, il tint le roi anglais dans l'incertitude, et l'empêcha d'agir ouvertement. Thomas Becket étant venu à Vézelay, excommunia les ministres du roi qui avaient communiqué avec l'anti-pape opposé par Barberousse à Alexandre III, ou appuyé les constitutions de Clarendon, ou envahi les propriétés de l'Église. Henri, dans sa colère, reconnut l'antipape Callixte III, puis désavoua son action et reconnut Alexandre, puis il autorisa les évêques anglais condamnés par Becket à appeler au pape, et demanda des légats pour décider la question en France. Deux fois il conféra avec le primat et ne put rien conclure, il réservait les droits de sa couronne, nomme Becket réservait la dignité de l'Église. Dans son impatience de l'emporter, Henri s'humilia devant Louis le Jeune, que les barons normands invoquaient comme le suzerain de leur suzerain ; il demanda pour son second fils une autre princesse de France, la jeune Alix, promit de céder le Maine et l'Anjou à son fils Henri **court rnantel**, l'Aquitaine à Richard ; ces deux fiers sous la suzeraineté immédiate du roi de France. A ce prix, il gagna Louis le Jeune, qui essaya de réconcilier Henri et le primat, et n'ayant pu réussir parut abandonner Thomas Becket.

Le primat délaissé n'était pas vaincu. Henri poursuivant sa vengeance fit couronner pour son successeur son fils Henri **court mantel**, par les mains de l'archevêque d'York., s'autorisant d'une lettre attribuée à Alexandre III. C'était un attentat aux droits de l'église de Cantorbéry- ; aussi bien la femme du jeune Henri, Marguerite, n'avait pas été couronnée avec son mari ; Louis le Jeune reprit en main la cause de Becket, pour dépendre l'honneur de sa fille. Il fallut bien que le roi anglais cédât, au moins en apparence. Son suzerain, le roi de France, ménagea l'entrevue de Freitville, Becket obtint tout ce qu'il demandait, protection pour lui et les siens, restitution des terres enlevées à l'église de Cantorbéry, réparation du déshonneur fait à cette église, lorsque le jeune roi avait été couronné par l'archevêque d'York. Mais il ne fut pas dupe de ces promesses, il attendit en vain l'argent promis pour les frais de son voyage en Angleterre, et il y retourna avec la pensée d'y trouver sa passion.

Ce fut un beau spectacle que son débarquement au pays de Kent. Son peuple, qui ne l'avait pas vu depuis sept ans, accourut affamé de recevoir sa bénédiction. On se prosternait devant lui, les uns poussaient des cris, les autres étendaient leurs vêtements sur son passage, d'autres chantaient : **Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur**. Quelques-uns redoutant le roi et ses amis, osaient dire que le Seigneur venait pour être crucifié une seconde fois, et qu'il allait souffrir en son Christ pour l'église de Kent, comme à Jérusalem il avait souffert lui-même pour le salut du monde. L'archevêque ne se dissimulait pas quel sort il devait attendre ; il ne dit qu'un mot à cette foule qui l'entourait : **Je viens mourir au milieu de vous**. Et en effet, Alexandre III, qui ne savait pas la réconciliation de Freitville, avait suspendu ou excommunié les évêques qui avaient officié au couronnement. Becket avait reçu ces lettres, il les supprima pour n'irriter personne ; mais les évêques ayant appris qu'il les portait sur lui, les réclamèrent, et, poussé à bout par leurs instances et leurs menaces, il les publia lui-même.

Les évêques condamnés ouvertement commirent aussitôt en Normandie se plaindre au roi ; le jeune Henri refusa de recevoir l'archevêque ; tous les jours les biens de l'Église étaient pillés ; Thomas Becket, à la fête de Noël, annonça que sa fin était prochaine, et deux jours après arrivèrent quatre chevaliers normands.

En entendant les plaintes des évêques, Henri II s'était écrié : *De tous les lâches qui mangent à ma table, il ne se trouvera donc pas un homme qui veuille me débarrasser de ce prêtre !* Les quatre étaient partis aussitôt ils venaient pour tuer l'archevêque et l'assillèrent dans son église. Comme ils entraient en criant : *Où est le traître ?* — *Il n'y a pas de traître ici,* répondit Becket, *que voulez-vous ?* — *Nous voulons que tu meures.* — *Je m'y résigne, mais au nom du Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher à aucun de ceux qui me suivent, clerc ou laïque, grand ou petit.* Il n'en dit pas davantage, et tomba sous leurs coups. Quand il fut mort, l'un d'eux lui fit sauter la cervelle, et ils sortirent en disant : *Il a voulu être roi, eh bien qu'il soit roi maintenant* (1171)¹.

Henri II, loin d'être délivré, se vit entouré de plus grands embarras. Le roi de France dénonça le meurtre au pape, et les Anglais, envoyés à Mame, n'obtinrent audience d'Alexandre III qu'après quatre jours. Tous les meurtriers, leurs conseillers, leurs complices et leurs protecteurs, étant excommuniés, et deux légats chargés de connaître en France de cette affaire, Henri II quitta la Normandie pour conquérir l'Irlande. Adrien IV lui avait accordé le droit de la prendre en vertu de cette propriété sur toutes les îles que nul en ce temps ne songeait à contester au Saint-Siège², et sous la condition d'instruire un peuple ignorant, d'extirper les vices qui flétrissaient la vigne du Seigneur, et d'étendre à l'Irlande le denier de saint Pierre. Les querelles des Irlandais facilitèrent les succès de Henri. Quand il eut pris terre à Waterford, il reçut l'hommage des princes voisins ; il vint à Dublin et fut reçu dans un palais de charpente élevé à la hâte pour lui faire honneur ; les évêques irlandais, assemblés à Cashel, sous la présidence d'un légat, reconnurent la suprématie du roi, et firent quelques règlements ecclésiastiques. Mais déjà des affaires urgentes pressaient Henri de retourner dans ses États. On lui disait que ces légats d'Alexandre III qu'il avait voulu éviter, lui seraient favorables, et il vint les trouver à Avranches. Il jura, la main sur l'Évangile, devant les légats, les barons et le peuple qu'il était innocent du meurtre de l'archevêque ; pour expiation de la mauvaise parole qui avait échappé à sa colère, il promit d'entretenir à ses frais, pendant un an, deux cents chevaliers pour le service de la terre-sainte, de combattre lui-même pendant trois ans, si le pape l'exigeait, les infidèles de Palestine ou d'Espagne, de rendre leurs terres aux amis du martyr, d'abolir les coutumes contraires à la liberté du clergé si depuis son avènement, il s'était introduit de semblables coutumes ; il dit dans une lettre au pape : *Mon fils et moi, nous jurons que nous recevons et tiendrons du pape Alexandre, et de ses successeurs catholiques, le royaume d'Angleterre. Le royaume d'Angleterre est soumis à votre juridiction. Je vous suis lié, mais à vous seul, par toutes les obligations d'un feudataire.* Enfin, quelque temps après, l'assemblée de Northampton modifia singulièrement les coutumes

¹ Voyez Lingard et la vie quadripartite de saint Thomas de Cantorbéry. L'auteur se plaint aux rapprochements entre le sauveur et Thomas, il compare cette épée qui fit jaillir la cervelle du martyr à la lance du païen qui perça le flanc de Jésus-Christ ; le mot de meurtriers : *qu'il soit roi*, aux insultes dont les Juifs poursuivaient le Sauveur sur la croix, etc., etc.

² Voyez Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II.

inventées à Clarendon ; rendit au clergé les juges ecclésiastiques, défendit au roi de garder en sa main pendant plus d'un an un évêché ou une abbaye, déclara confisqués les biens de celui qui aurait tué un clerc, et exempta les ecclésiastiques de donner des gages de bataille¹. Henri II espérait par là s'attacher l'Église contre ses ennemis.

Ses plus grands ennemis étaient sa femme et ses enfants. Éléonore avait donné quatre fils à Henri : Henri *court mantel*, Richard, à qui l'Aquitaine était promise, Geoffroy, comte de Bretagne, et Jean, surnommé *Sans Terre* : elle animait ces princes à la venger des outrages qu'elle recevait de son mari, Le jour où l'archevêque d'York couronna son fils aîné, Henri II avait dit : *Dès ce jour je ne suis plus roi*, et quelques mois après la mort de Becker, Marguerite, femme du jeune Henri, ayant réclamé et obtenu pour elle-même l'honneur du couronnement, les deux époux, à l'instigation de Louis le Jeune, demandèrent qu'on les mit en possession de la Normandie ou de l'Angleterre. Sur un refus formel, Éléonore excita ses fils à la guerre : elle-même fut arrêtée et resta captive pendant quatorze ans ; mais le jeune Henri, Richard et Geoffroy, avaient cherché asile auprès du roi de France, suzerain de son père. Invité à les livrer, Louis le Jeune répondit qu'il n'avait plus foi aux promesses d'un homme double dont l'hypocrisie violait les plus sacrés engagements. Il entraîna ses autres barons dans le parti des fils ambitieux ; Philippe d'Alsace, comte de Flandre, espéra gagner ainsi le comté de Kent ; le Northumberland fut promis au roi d'Écosse, Guillaume.

Henri II s'adressa au pape ; il demanda à l'Église d'étendre son bouclier sur l'Angleterre, le fief du Saint-Siège, et le patrimoine de saint Pierre, contre des enfants dénaturés. ; il répandit l'argent avec profusion, et attira à lui vingt mille aventuriers, de ces Brabançons qui vendaient leurs services au plus offrant, et se montra à ses ennemis successivement en France et en Angleterre. Ses fils et Louis le Jeune assiégèrent Verneuil, les Écossais ravagèrent les comtés du nord, comme ils savaient faire ; l'avantage sembla demeurer au vieil Henri. Il vint en Angleterre pour s'opposer aux Écossais, visita en costume de pénitent le tombeau de Thomas Becket, proclamé saint sous le nom de saint Thomas de Cantorbéry, se soumit à la flagellation, et cinq jours après reçut la nouvelle que le roi d'Écosse avait été pris à la bataille d'Alnwick. Il pacifia tout par sa présence (1174) envoya en Irlande la lettre du pape Adrien IV, qui lui en conférait la souveraineté pour décider les évêques, et par les évêques tous les Irlandais à lui obéir, et il repassa sur le continent. Il sauva Rouen assiégé par les confédérés, força ses fils à traiter, à lui garder obéissance, à se contenter de quelques châteaux ; il rendit vaine la protection de Louis le Jeune et de Philippe d'Alsace ; par la menace d'une captivité sans fin, il obtint du roi d'Écosse l'hommage-lige et reçut la soumission de Roderic O'Connor, roi supérieur d'Irlande, qui garda la couronne sous la souveraineté anglaise (1175).

Louis le Jeune n'avait pas abaissé le roi anglais. Henri II avait augmenté ses possessions d'un nouveau royaume, de l'Irlande, qu'il inféodait à Jean, son plus jeune fils. Le roi de France fiança du moins son autre fille Alix avec Richard, et promit d'aller en Palestine avec Henri II ; mais il mourut en 1180. Philippe-Auguste, qui lui succéda, à quinze ans, sous la tutelle du comte de Flandre, ne

¹ Voyez encore Lingard. Je ne saurais trop recommander cet ouvrage, qu'on peut bien appeler la première histoire d'Angleterre, et qui nous dédommage enfin des mensonges et de l'ignorance anglaise du XVIIIe siècle.

fut au commencement que le soutien des fils de son rival. Le jeune Henri et Richard se brouillèrent d'abord, puis Richard, réconcilié avec son père, eut à le défendre contre le jeune Henri et contre Geoffroy-Plusieurs fois, la vie du roi fut exposée- Un jour Till venait à une conférence avec les rebelles, une flèche perça sa cuirasse ; une autre fois son cheval fut blessé à la tête. La guerre continua malgré les évêques de Normandie, qui excommuniaient les fils, par ordre du pape, pour soutenir le père. Ils avaient fixé le lundi de la Pentecôte pour livrer bataille au vieux roi, lorsque le jeune Henri tomba malade ; il mourut sans avoir vu son père, qui craignait une entrevue où le fils impie pourrait lui dresser quelque embûche, et fut inhumé avec pompe par les soins de Philippe-Auguste. Le roi de France (1183) réclama aussitôt la dot de Marguerite ; Henri II la refusa, ou plutôt la demanda pour Alix ; mais cette princesse, promise à Richard, était gardée, par le roi anglais, dans un château dont personne ne pouvait approcher. Richard, se joignant à ses réclamations, vécut avec lui comme un frère, coucha dans le même lit, mangea à la même table, Il eut ensuite à craindre que son frère Jean ne lui fût préféré pour la succession d'Angleterre, il en référa à Philippe, et dans une entrevue avec son père, comme il n'obtenait pas de réponse précise, il se tourna vers le roi de France, détacha son épée et dit : *C'est à vous, sire, que je remets la défense de mes droits, je vous fais hommage pour tous les domaines de mon père en France.* Philippe déclarant qu'il acceptait Richard pour vassal, la guerre recommença. Henri II, chassé du Mans, du château d'Amboise et de la ville de Tours, traita à la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin (1188). Il permit à ses vassaux de rendre hommage à Richard, remit Alix aux mains de trois arbitres, qui la rendraient à Richard, et demanda seulement une liste des barons qui avaient porté les armes contre lui. Le premier nom qu'il y trouva fut celui de son fils Jean. Ce coup affreux acheva sa vie ; il mourut en 1189, à Chinon, et fut enseveli à Fontevrault.

Les deux frères d'armes, Philippe et Richard, ne pouvaient plus rester amis ; ils ne s'entendirent qu'un moment pour la croisade, et se brouillèrent ensuite, lorsque Éléonore amena à son fils Bérengère de Navarre. On composa : Richard promit de payer à Philippe dix mille marcs d'argent, et de rendre Alix et sa dot. Après la prise de Ptolémaïs (v. ch. XIX), Philippe regagna l'Europe, réclama et reprit l'Artois et la Picardie, au nom de sa femme Isabelle, et encouragea les menées de Jean sans Terre, qui profitait de la captivité de Richard. Les évêques, rassemblés à Oxford envoyaient des députés, au captif dans les prisons de Henri VI. Éléonore suppliait le pape Célestin III de s'armer de l'excommunication, et de délivrer son fils en frappant l'empereur. Jean sans Terre se réjouit seul ; il partit en hâte pour Paris rendit à Philippe quelques portions de la Normandie, lui fit hommage ; mais il ne pouvait tenir contre la force ; les Anglais préféraient Richard ; les habitants de Rouen, attaqués par Philippe, auraient eu honte de céder à *un homme qui avait fui devant les infidèles*, les femmes elles-mêmes versèrent la poix bouillante sur la tête des assaillants, et dégagèrent leur ville.

Richard fut délivré au prix de 100.000 marcs d'argent, et à la condition de résigner sa couronne entre les mains de Henri VI, qui la lui rendit comme fief de l'empire sous l'obligation d'un tribut annuel de 5.000 livres. Il annonçait qu'il se vengerait d'une façon exemplaire du roi de France ; cependant aucune action décisive n'amena de résultat important. Pendant quatre ans, on combattit ou on traita par lassitude. Dans la quatrième année l'impatience d'en finir rendit les deux partis cruels ; les uns et les autres arrachaient les yeux à leurs prisonniers, Dans un combat près de Gisors, le pont de l'Epte se rompit sous la cavalerie française ; le roi de France tomba dans l'eau, et Richard se vanta d'avoir forcé

son suzerain à boire l'eau de la rivière d'Epte ; quarante barons, cent chevaliers, et cent quarante chevaux de bataille furent le prix de la victoire ; c'est l'action la plus brillante de cette guerre. Une trêve ensuite donna à Philippe, Gisors, Néaufle, Vernon, Longueville, Ivry. L'année suivante, Richard fut tué au château de Chalus, dans une guerre misérable contre le comte de Limoges (1199).

II

Jusqu'ici le roi d'Angleterre a tenu le roi des Français dans sa dépendance ; il a donné ou refusé, comme il a voulu, le droit d'agir. L'histoire des deux nations c'est l'histoire de la suprématie des rois anglais. Tout change par la mort de Richard. La suzeraineté n'est plus un vain nom. Philippe-Auguste assure la royauté française par l'affaiblissement de ses vassaux anglais.

Le comte de Bretagne, Geoffroy, était mort avant son frère Richard, laissant un jeune fils nommé d'Arthur, qui hérita du comté, et que par droit de représentation, Richard avait une fois désigné pour son successeur au trône d'Angleterre, et aux provinces de Normandie, du Maine, de Touraine, d'Anjou, et d'Aquitaine. Jean sans Terre l'emporta cependant. L'Angleterre le choisit pour roi, la Normandie suivit cet exemple, et Éléonore toujours regardée comme dame des provinces méridionales, lui assura l'Aquitaine. Le Maine, la Touraine, et l'Anjou, soutinrent seuls la cause d'Arthur, Philippe-Auguste s'y joignit ; mais pressé alors par le pape Innocent III pour les affaires de son divorce, il traita et abandonna la cause du jeune prince, se fit céder Évreux et obtint quelques fiefs pour son fils Louis, époux de Blanche de Castille, nièce de Jean.

Philippe-Auguste avait épousé, en 1193, Ingelburge, sœur du roi de Danemark, et le lendemain avait voulu la répudier. Malgré l'opposition du pape Célestin III, il avait pris à sa place Agnès de Méranie ; mais l'inflexible Innocent III jeta l'interdit sur le royaume de France, et força bien Philippe à reprendre Ingelburge. A ce moment Jean sans Terre, faisant casser son mariage pour cause de parenté, enlevait Isabelle d'Angoulême, femme du comte de La Marche. Le comte trop faible contre le roi d'Angleterre appela le secours de Philippe-Auguste, et la cause d'Arthur fut de nouveau mise en avant. A peine le jeune comte de Bretagne était investi par Philippe de l'Anjou et de l'Aquitaine, que les barons de Jean mécontents de lui, passèrent au roi de France. Tout cédait à leur confédération. La vieille Éléonore était assiégée par son petit-fils dans le château de Mirebeau. Mais Jean, tout abattu de ses désastres si rapides, se réveilla pour délivrer sa mère, il prit Arthur, le tint captif, et Éléonore étant morte, il le fit disparaître.

La *renommée malveillante* répandit le bruit que Jean sans Terre avait lui-même poignardé son neveu, et l'avait enseveli sous les eaux de la Seine. Les Bretons plutôt que de céder au meurtrier, reconnurent la jeune Alix, fille de Guy de Thouars, qui avait épousé Constance après la mort de Geoffroy, et finirent par la marier avec Pierre de Dreux, arrière petit-fils de Louis de Gros ; la Bretagne cessa ainsi d'appartenir aux Plantagenêts. Philippe-Auguste, à titre de suzerain, prétendit juger son vassal. Il le cita devant la *cour des pairs*. C'était la première fois que les grands vassaux et les principaux prélats étaient appelés à prononcer, sous la présidence du roi, sur le sort d'un vassal coupable. Jean sans Terre n'ayant pas paru, sa sentence ordonna que toutes les terres qu'il tenait à hommage seraient confisquées, et l'exécution en fut prompte. Attaqué par les Bretons et par Philippe-Auguste, Jean s'entourait de plaisirs dans sa ville de

Rouen, recevait en riant la nouvelle des conquêtes de ses ennemis, certain de leur reprendre en un seul jour les avantages de toute une année. Il perdit ainsi la Normandie, l'Anjou, le Maine, et la Touraine ; l'Aquitaine seule lui demeura, par suite d'une trêve de deux ans. Le roi de France doublait par là l'étendue de son royaume ; deux grandes guerres commençaient à ce moment, qui ne furent pas moins favorables à son agrandissement, les troubles de l'Angleterre où Philippe-Auguste prit part, et qui aboutirent à la *grande charte*, et cette guerre des Albigeois où le nord de la France s'abattant sur le midi en extirpa les dernières erreurs et les derniers crimes du manichéisme ; l'une amena des événements qui continrent pendant longtemps les rois anglais dans leur île, l'autre donna au roi de France un grand fief du midi, le comté de Toulouse.

Innocent III régnait à Rome : chef du monde, comme de l'Église, par sa dignité, son génie et sa vertu, il brisa le roi anglais et en fit son vassal. Une double élection venait d'être faite pour le siège de Cantorbéry par les moines de la cathédrale, et les deux élus s'étant pourvus à Rome, Innocent III leur préféra Étienne Langton, savant anglais, estimé du roi Jean lui-même, et que son mérite avait désigné au choix du pape pour le titre de cardinal ; nul n'était plus digne de gouverner et d'illustrer l'Église d'Angleterre. Innocent demanda au roi la permission de le faire élire à Rome, par les moines anglais qui avaient accompagné les concurrents, et l'élection faite, il demanda l'approbation du roi. Les lettres du pape ne parvinrent pas à Jean Langton fut néanmoins consacré ; Innocent célébra ses vertus et son mérite ; mais Jean sans Terre, entraîné par un des prétendants, s'en prit aux moines, les chassa outre-mer et réunit leurs possessions à sa couronne.

L'interdit jeté sur l'Angleterre (1208) fit aussitôt taire les cloches et fermer les églises, arrêta l'administration des sacrements, exclut les morts de la terre consacrée. Jean affectait seul un grand calme. au milieu de la consternation de tous ; il saisit les parents de trois archevêques, occupa tous les revenus ecclésiastiques. Il dominait l'Écosse et l'Irlande ; il prétendit dominer son gré tous ses sujets et leur fortune il taxa arbitrairement les moines, les templiers, les hospitaliers les juifs ; il exigea dix mille marcs d'un juif, et lui fit arracher une dent par jour jusqu'à ce qu'il les donnât ; il les obtint ainsi à la huitième : il se mit à rire- des moines de Liteaux qui alléguaient leurs privilèges, et les dépouilla presque entièrement, il imposa une taxe aux vaisseaux dans tous les ports d'Angleterre, et ne permit plus de sortir du pays sans son autorisation. Dans cette rage de mal, il abattait les levées, ou comblait les fossés qui fermaient les forêts, pour livrer le passage aux bêtes fauves jusqu'aux champs et aux jardins des Anglais. Une femme ayant été tuée à Oxford, il fit pendre sans forme de procès trois étudiants et par cette terreur en exila trois mille autres. Ses barons, qu'il voyait de plus près, recevaient les premiers coups et les plus terribles, il prenait leurs biens, et tuait ou empoisonnait leurs femmes et leurs filles¹.

Il y avait un an que l'interdit était porté lorsque l'excommunication arriva (1209). Le roi la brava aussi pendant quelques années ; il osa faire alliance avec le chef des Almohades, Mohammed-al-Naser. Mais à la fin l'archevêque et les autres prélats ayant recouru au pape contre tant de cruautés, la sentence de déposition fut envoyée de Rome, tous les vassaux de Jean sans Terre relevés du serment de fidélité, et tous ces princes et barons chrétiens appelés à la- guerre contre un roi impie (1213). Philippe-Auguste se présenta le premier, et rassembla une armée

¹ Mathieu Paris, *Histoire d'Anglet*.

considérable sur les bords de la Seine. L'Anglais qui voulut répondre par des armements considérables, s'effraya lui-même de ses propres forces ; il renvoya ceux qui n'avaient pas fait le serment de porter une cotte de mailles ou une cuirasse de fer, puis d'autres encore qui auraient consumé inutilement les vivres ; et quand il n'eut plus que soixante mille hommes, il les regarda, y reconnut ses ennemis et se défia de tous. Alors il écouta les conseils d'un légat, et plutôt que de céder aux réclamations des siens, il voulut tourner le pape contre ceux que le pape encourageait ; il se fit vassal du Saint-Siège. Il jura d'être fidèle à Dieu, au bienheureux Pierre, à l'Église romaine, au pape Innocent, de ne jamais aider leurs ennemis en paroles ou en actions, et de les aider eux-mêmes de tout son pouvoir. Ce serment, qui n'était qu'une promesse de réparer tous les maux commis depuis cinq ans, et de rendre à l'église d'Angleterre sa liberté et ses droits, fut accepté par le pape Philippe-Auguste ne pouvait plus envahir l'Angleterre au nom l'Église : le comte de Flandre, Ferrand, refusait de suivre son suzerain à une guerre injuste, et Philippe lui ayant enlevé rapidement Cassel, Ipres et Bruges, une flotte française surprise au moment d'entrer dans le port de Damme fut brûlée ou capturée par la flotte anglaise. Mais Jean sans Terre se perdit par ses perfidies. Ses barons l'avaient vu avec plaisir humilié ; ils attendaient que l'exécution du serment fait au pape leur rendit leurs biens et leurs droits, ils proclamaient Innocent suzerain de leur suzerain, pour en appeler à lui ; le roi éludait déjà l'exécution, impatient de se venger du roi de France, il s'embarqua pour l'île de Jersey, et revint parce qu'aucun de ses barons ne l'avait suivi. Il voulait les punir ; Langton lui faisant des remontrances, il répondait : Gouvernez votre église, et laissez-moi gouverner l'État. Il fut forcé cependant par le primat d'entendre et de juger ceux qu'il voulait d'abord condamner sans procès, et par de nouvelles promesses il gagna la protection du pape et apaisa les barons. Libre de toute crainte, il se dirigea enfin vers la France, Louis Bis de Philippe sauva la Bretagne, et tint le roi anglais dans l'inaction ; mais du côté du nord, s'avancait l'empereur d'Allemagne Otton IV, qui voulait punir dans Philippe-Auguste le protecteur de Frédéric II, le comte de Flandre Ferrand, et le comte de Boulogne, tous alliés de Jean sans Terre. Alors fut livrée la bataille de Bouvines entre Lille et Tournay. Au premier rang de l'armée française étaient les milices des communes de Corbie, d'Amiens, d'Arras, de Beauvais, de Compiègne, *et quand Otton vit de tels gens, il n'en fut pas moult joyeux*. Les deux chefs se battirent bravement. Otton tenant des deux mains une lourde épée, tuait ou démontait d'un seul coup ses adversaires ; un chevalier d'une force prodigieuse le saisit à travers le corps, et l'eût emporté sans les nombreux Allemands qui le lui arrachèrent. Philippe-Auguste, démonté par un coup de lance barbelée, fut un moment foulé aux pieds des chevaux ; mais il se redressa et vainquit enfin. Le comte de Boulogne fut pris, pour être resté au combat, pendant que les siens fuyaient : Ferrand, captif, fut livré à la dérision publique. *Nul ne porroit dire ne deviser la grant joye que ceulx de Paris firent au roi Phelippe leur seigneur, après celle victoire, lequel emmenoit Ferrant avecque luy en une litière que portoient deux cheaus pommelée. Si crioit le peuple quand Ferrant passoit, par manière de gober et mocquer, que deux ferrans (chevaux arabes) portaient Ferrant, mais Ferrant esfoit enferrez*¹. La comtesse Jeanne, sa femme, obtint la permission de gouverner elle-même ses États, à la condition de démolir les fortifications d'Ypres, de Cassel le d'Oudenarde, et de Valenciennes. Jean sans Terre, vaincu au passage de la Loire, obtint pour 60.000 livres sterling une trêve de cinq ans.

¹ Chronique manuscrite citée par L'Art de vérifier les dates, tome XIII.

Philippe-Auguste n'avait rien de mieux à faire que de le renvoyer aux troupes de son royaume. Les barons anglais, dans plusieurs réunions secrètes, étaient convenus des garanties qu'ils exigeraient, et montant l'un après l'autre au maître-autel de l'abbaye de Saint-Edmond, ils avaient juré de ne plus reconnaître Jean sans Terre s'il repoussait leurs réclamations. Il voulut éluder, retarder, et octroya quelques privilèges. Les deux partis réclamant à Rome, le pape se déclara pour Jean. Était-il juste en effet, de refuser à Jean sans Terre les droits que la couronne avait possédés sous les autres rois ; le primat n'avait-il pas fomenté les troubles ; ne devait-il pas au contraire employer son autorité à apaiser les deux ennemis ? Les barons ne voulaient-ils pas enlever par la violence ce qui était une faveur ? Les barons cependant persistèrent, l'énormité de leurs demandes fit dire au roi : **Ils pourraient bien aussi me demander ma couronne, je ne leur accorderai jamais des libertés qui feraient de moi un esclave.** Mais il eut beau tergiverser encore, Langton parla de l'excommunier ; les barons se proclamèrent armée de Dieu et de sa sainte Église, entrèrent deus Bedford et se rendirent maîtres de Londres. Jean sans Terre céda, et la *grande charte* fut accordée (1215). A l'Église, possession entière et inviolable de ses libertés. Aux vassaux du roi, la liberté personnelle et le respect de leurs propriétés ; un homme libre ne pourrait plus être arrêté, emprisonné, dépossédé de sa terre ou proscrit, ni poursuivi en quelque manière que ce fût, que par le jugement de ses pairs. Le roi, tuteur d'un héritier, ne pourrait affermer l'héritage à son profit, ni forcer l'héritier à se marier contre son gré. Les veuves, jouissant paisiblement de leurs biens, de leur dot, resteraient veuves aussi longtemps qu'il leur plairait. Le droit d'exiger un subside était restreint à trois circonstances, la captivité du roi, la réception de son fils aîné dans l'ordre de la chevalerie, le mariage de sa fille aînée : dans tout autre cas il faudrait le consentement des grands tenanciers de la couronne. Le ban de justice, établi à Westminster sous les deux règnes précédents, fut confirmé ; les plaids communs ne suivraient plus la personne du roi, mais demeurerait dans un lieu fixe ; la cour du roi et celle de l'échiquier ne connaîtraient plus que des causes criminelles et des affaires de finances. Le roi ne tirerait plus d'argent des procédures ; la *grande charte* disait : **Nous ne vendrons, nous ne refuserons droit de justice à qui que ce soit.** Les pourvoyeurs du roi ne prendront plus rien sans payer, ne se serviront des charriots ou ne couperont les bois que par le consentement du propriétaire : les grands vassaux qui obtenaient toutes ces concessions du roi, devaient les accorder à leur tour à leurs vassaux. A la ville de Londres, aux autres villes et bourgs, confirmation de leurs anciennes libertés, et libres coutumes par terre et par eau, uniformité des poids et mesures dans toutes les parties du royaume la liberté aux marchands étrangers de venir en Angleterre d'y séjourner, d'en sortir sans payer de droit. Enfin, douze chevaliers, choisis dans la cour de chaque comté, devaient informer le roi des abus des lois forestières.

Cette *grande charte*, qui enlevait au roi tant de moyens d'oppression, sera pendant longtemps le grand ennemi contre lequel luttera le roi, la grande ressource de l'aristocratie contre l'autorité royale. Elle sera ratifiée quatre fois par Henri III, deux fois par Edouard Ier, quinze fois par Edouard III, sept fois par Richard II, six fois par Henri IV ; une fois par Henri V. Jean sans Terre, le premier, prétendit ne pas l'exécuter. Furieux d'avoir consenti à tant perdre, et maudissant le jour de sa naissance, il grinçait des dents, rongeaient le bois et la paille de son lit, puis, se souvenant qu'il avait des alliés, il envoya ramasser des mercenaires en Flandre, en Guyenne, en Poitou, il sollicita du pape son suzerain une décision qui le délivrât de son serment. Le pape, il est vrai, cassa la charte

obtenue par la violence, en promettant de faire donner aux barons des conditions convenables, mais ceux-ci déjà, soupçonnant la perfidie du roi, avaient pris les armes, malgré une sentence d'excommunication, et l'interdit jeté sur la ville de Londres. Le jeune roi d'Écosse, Alexandre, leur promettait des secours, au prix des comtés de Northumberland de Cumberland et de Westmorland, Jean, dans l'espoir de les réduire à l'obéissance par le malheur, et de faire cesser ainsi toutes leurs prétentions, renouvela et surpassa les horreurs de la conquête lorsque Guillaume le Conquérant rendait la terre inculte et stérile pour de longues années. Il brûlait lui-même, le matin, les maisons où il avait passé la nuit. Les habitants d'abord furent livrés à ses soldats mercenaires, ensuite, pour éviter sa rencontre, tout fuyait à gon approche dans les forêts ou les montagnes ; les barons, du haut des murailles de Londres, voyaient ces dévastations et n'osaient pas sortir.

Ils se tournèrent enfin vers Louis de France, fils de Philippe-Auguste, allié par son mariage à la famille des Plantagenêts. Malgré Innocent III, malgré l'opposition apparente de son père, Louis le Lion partit de Calais avec une flotte de six cent quatre-vingts vaisseaux. Le roi anglais, qui l'attendait près de Douvres, perdit courage quand il le vit, et décampa plein de défiance de ses mercenaires. La marche du prince français fut un triomphe. Reçu à Londres, il nomma chancelier le frère du primat ; tous les comtés voisins se soumirent les mercenaires de Jean l'abandonnèrent ; le roi anglais voulait en finir par une grande bataille ; mais il faillit perdre la vie en traversant des lieux marécageux où ses bagages et ses trésors restèrent engloutis la fièvre le prit, et il mourut près de Lincoln (1216).

Ce fut ce qui ruina le prince français. La haine avait vaincu l'orgueil national, et permis à un étranger de s'appeler roi d'Angleterre. On n'avait point de haine contre le jeune Henri III, fils de Jean. Ses partisans osèrent le faire couronner dans l'église de Glocester par le légat, et relièrent en son nom une amnistie pour tout le passé. Un grand conseil révisa la grande charte, rendit au roi la liberté de quelques abus, et promit aux mécontents une autre révision. Au contraire, le Français Lois, dédaignant les Anglais, donnait les charges aux étrangers : bientôt on l'accusa de conspirer contre la noblesse anglaise, et partout on publia l'excommunication portée contre lui par Innocent III. La bataille de Lincoln, ou, comme disaient les Anglais dans leur joie, la belle de Lincoln, le força de reculer sous les Murs de Londres. La défaite d'une flotte qui venait à son aide acheva de l'épuiser. Il traita, rendit les prisonniers, reprit les siens, et renonça à la royauté d'Angleterre. Henri III régnait, mais l'aristocratie anglaise, si longtemps comprimée sous la main des rois, l'avait enfin emporté. La tyrannie redoutée des Guillaume ou des Henri avait pu seule combattre, sans distraction, la royauté de France ; aujourd'hui, le premier adversaire que le roi anglais eût à combattre, et peut-être le plus redoutable, c'étaient ses propres sujets.

La guerre civile d'Angleterre avait consolidé les conquêtes de Philippe-Auguste au nord ; la guerre des Albigeois dans le même temps anéantissait le comte de Toulouse. Deux hérésies avaient levé la tête au midi ; les Vaudois, disciples de Valdus, qu'on appelait encore les pauvres de Lyon et les Albigeois. Les premiers voulaient ramener l'Église à la pauvreté des premiers temps, c'était à peu près la doctrine d'Arnaud de Brescia, et de ses *politiques* contestant au clergé le droit de posséder ; les autres, pour être appelés *Albigeois*, ne professaient pourtant pas une doctrine qui fût née dans Albi ; c'était le manichéisme qui avait longtemps vécu en sociétés secrètes, et qui maintenant se montrait au grand jour, essayait d'embrasser le monde, sans se douter que le grand jour allait le tuer. Deux

principes, deux dieux, l'un bon, l'autre mauvais ; l'un auteur de l'ancien Testament l'autre du nouveau ; haine à l'Église romaine, point de sacrements, point de résurrection ; point de péché dans la débauche, de quelque nom qu'elle s'appelle, voilà les principaux dogmes du manichéisme des Albigeois. Ils se divisaient en deux classes, les *parfaits* ou *bons hommes* et les *croyants*. Quelquefois ils se nommaient *cathares* (purs). Leurs adversaires les appelaient *catharins* et *Bulgares*. Le Comte de Toulouse, Raymond VI, qui commença de régner en 1194, les encouragea par son affection et son dévouement. Ses mœurs infâmes se trouvaient au large dans une doctrine si commode. Il put ainsi répudier trois femmes en quelques années ; et il disait aux Albigeois qu'il serait heureux de faire quelque chose pour eux et qu'il se croirait assuré du salut, s'il mourait entre leurs mains ; il les recevait la nuit dans son palais, et faisait contrefaire par son fou les cérémonies du culte catholique. L'hérésie avait anéanti la vraie foi dans plusieurs parties du comté de Toulouse.

Les Albigeois persécutaient cruellement pour augmenter leur nombre par la terreur. Les prédications entreprises contre eux n'avaient point amené de résultat. Ceux qui avaient hué saint Bernard, ne se laissèrent pas davantage convaincre par saint Dominique, noble castillan qui sacrifiait sa fortune et offrait sa vie pour le triomphe de l'Église. Innocent III en appela alors au bras séculier, et envoya les légats Raoul et Pierre de Castelnau, à Raymond VI pour le sommer de chasser les hérétiques. Le comte promit, puis refusa ; fut excommunié. À cette nouvelle, il prononça des paroles de mort contre le légat, et Pierre de Castelnau fut poignardé près du Rhône par un chevalier toulousain. C'en était trop. Innocent III chargea les moines de Cîteaux de prêcher la croisade contre les hérétiques ; évêques, comtes, barons, peuples, rois, tout fut appelé contre ces hérétiques ennemis de l'humanité (1208). Philippe-Auguste n'y pouvait venir, car il avait à lutter contre le roi anglais ; mais on vit accourir les comtes de Nevers, de Saint-Pol, d'Auxerre, de Bar-sur-Seine, de Forez, les évêques d'Autun, de Clermont, Nevers, Bayeux Lisieux, Chartres le duc de Bourgogne et le comte Simon de Montfort. Ce dernier avait déjà pris la croix contre les infidèles et il avait refusé d'aller au siège de C. P. défendu par le pape. Ses ennemis vantaient en lui la constance, la prévoyance, sa valeur, et toutes les vertus d'un grince. Il devint en quelques mois le chef de cette croisade, car ce fut une vraie croisade, les Albigeois n'étaient pas moins redoutables à la chrétienté que les infidèles musulmans. Les soldats de Montfort portaient la croix sur la poitrine pour se distinguer des autres croisés.

Philippe-Auguste, en qualité de suzerain avait confisqué les terres du comte de Toulouse frappées de l'interdit, et les avait abandonnées au premier occupant. Innocent III choisit pour légats l'évêque de Riez et l'abbé de Cîteaux, et il leur recommanda d'attaquer leurs ennemis séparément de peur d'être vaincus par tant d'hommes réunis, de ne pas s'en prendre d'abord au comte Raymond, et de l'amener, par la défaite des siens, à résipiscence. Raymond, effrayé des forces considérables qui se levaient contre les Albigeois, demanda à traiter. Il remit sept forteresses pour garantie de sa parole, fit serment d'aider les croisés contre les hérétiques, et se soumit à la pénitence publique pour obtenir l'absolution ; mais quelques-uns de ses vassaux plus fiers que lui, osèrent ne pas céder. Son neveu, le vicomte de Béziers, avilit mais cette ville eu état de défense et s'était enfermé dans Carcassonne. Béziers fut pris ; rien ne fut épargné : il était difficile de distinguer les orthodoxes des hérétiques : **Tuez tout**, dit l'abbé de Cîteaux, **Dieu connaît ceux qui sont à lui**. C'est que la fureur des Albigeois avait poussé à bout les amis de l'Église. Ces hommes qui tuaient les prêtres et les moines, qui

détruisaient les églises et les monastères qui écorchaient vifs et coupaient en morceaux leurs prisonniers, ne devaient guère s'attendre à la pitié. Un grand nombre de places tombèrent après Béziers, et les défenseurs de Carcassonne, réduits à se rendre, s'enfuirent par une issue souterraine.

Les princes croisés, déjà las et impatients de retourner chez eux, laissèrent le soin d'achever la guerre à l'imperturbable Simon de Montfort, le seul homme capable, par la vigueur de son âme et son inflexibilité, de faire quelque chose avec des armées qui servaient pendant quarante jours et s'écoulaient ensuite. Aussitôt le comte de Toulouse, qui avait mal dissimulé ses liaisons avec les hérétiques, reçut l'ordre de livrer tous les Toulousains suspects d'hérésie. Le refuser, c'était trahir sa promesse de combattre les hérétiques. Raymond espéra retarder sa ruine en appelant au pape, et en venant à Rome pour recevoir l'absolution. En vain il rapporta des ordres d'Innocent III, en vertu desquels il devait être jugé après avoir été entendu ; Montfort refusa de rien entendre. En vain Raymond fit alliance avec l'empereur Othon IV, avec son beau-frère Pierre II d'Aragon, avec les comtes de Foix et de Comminges qui n'étaient pas exempts du soupçon d'hérésie : un concile d'Arles excommunia le comte de Toulouse pour n'avoir pas accepté les conditions qu'on lui offrait, et la ville de Lavaur, en Albigeois, fut emportée et tous ses habitants massacrés. Toulouse fut menacée. L'évêque de Toulouse, Foulques, l'ami de soit fort, avait institué dans cette ville une confrérie blanche ennemie de l'hérésie ; les autres lui avaient opposé la confrérie noire. Il sortit pour se joindre à Montfort, excita les habitants à se rendre, appela au-dehors tout son clergé, et lança l'excommunication contre la ville. Tout cela n'agit pas encore ; les comtes de Foix et de Comminges s'étant réunis à Raymond, firent de vigoureuses sorties, et le siège fut levé ; le comte recouvra quelques châteaux, puis fut vaincu à Castelnaudary.

Les remontrances de Pierre II d'Aragon firent quelque impression sur Innocent III ; il suspendit la croisade. Mais le concile de Lavaur refusa d'admettre Raymond à se justifier. Le roi d'Aragon appela au pape, envoya défier Montfort. Il se croyait redoutable avec ses forces nombreuses, avec celles de Raymond et des comtes ses alliés. Montfort avait peu de soldats, mais des hommes dévoués à leur cause qui ne craignaient pas le nombre et espéraient en Dieu. La bataille de Muret le fit bien voir. Montfort s'avançait au secours de cette place, quand les confédérés l'attaquèrent. Ils y perdirent vingt mille hommes et le roi d'Aragon ; Montfort ne perdit qu'un chevalier et huit autres croisés. Le comte de Toulouse désespéré passa en Angleterre, visita le roi Jean son allié, l'ennemi de tous ses ennemis, et revint pour se venger de son frère Baudouin ; il le condamna à mort sans lui donner le temps de recevoir les sacrements et la sentence fut exécutée à l'instant même par le comte de Foix et son fils. Mais il ne faisait qu'irriter les croisés. Enfin les trois comtes exténués vinrent à Narbonne solliciter leur grâce du légat Pierre de Bénévent, et abjurèrent toute doctrine contraire à l'Église romaine. Pendant ce temps, Simon de Montfort achevait d'envahir les domaines du comte de Toulouse.

Le concile de Montpellier (1215) donna à Montfort le comté de Toulouse, et l'évêque Foulques fut chargé de prendre possession de la ville. Raymond dépossédé vint à Rome avec les comtes de Foix et de Comminges. Tous voulaient se disculper d'hérésie dans le concile de Latran ; **Pour le comte de Foix, répondit Foulques, il ne peut disconvenir que son comté ne soit plein d'hérétiques, car après la prise au château de Montségur, on a brûlé tous les habitants.** Le pape adjugea les conquêtes des croisés à Montfort, et réserva le reste au fils de Raymond VI.

Ce n'était pas à la famille du conquérant que devait revenir la conquête mais au roi de France. Le Toulousain n'avait pas accepté la décision d'Innocent III, il rentra dans Avignon, bientôt dans Toulouse ; Simon de Montfort périt d'un coup de pierre au siège de cette ville, et son fils Amaury, aidé du prince français Louis le Lion, ne put résister aux comtes de Foix et de Comminges ; Toulouse, deux fois assiégée, se délivra. Mais Raymond, étant mort quelques mois avant Philippe-Auguste (1222-1223), Amaury de Montfort céda ses droits sur le comté de Toulouse au roi français Louis VIII. Ce nouveau roi, dans un règne de trois ans, continua les succès de son père. Le jeune Henri d'Angleterre était alors gouverné par Hubert du Bourg. Quelques actes vigoureux l'avaient affermi dans l'autorité. Les forêts fermées depuis le règne de Richard étaient rendues à tous, et les peines forestières changées en amende, mais tous les châteaux élevés depuis la guerre civile s'abattaient par l'ordre royal. Alexandre, roi d'Écosse, l'ennemi de Jean, faisait hommage à son fils ; les ministres de Henri III prétendirent que, pour obtenir la paix, Louis VIII avait promis de restituer la Normandie, le Maine et l'Anjou ; ils les réclamèrent. Louis VIII, pour toute réponse, entra en armes dans le Poitou, au nom de la sentence portée contre le meurtrier d'Arthur, prit la Rochelle, et poussa ses conquêtes jusqu'à la rive droite de la Garonne (1224). De là, il se dirigea vers le comte de Toulouse, Raymond VII.

Celui-ci, résistant à son suzerain, fut excommunié, et, bravant cette sentence, bouleversa le pays par où les Français devaient passer ; il laboura les prés, coupa les moissons en herbe, brûla les magasins, combla les fontaines. Cependant Avignon fut prise, ses murs renversés, ses fossés comblés, plus de trois cents maisons détruites. Le Languedoc ait été soumis si Louis VIII, attaqué d'une dysenterie, ne fût mort à Montpensier en Auvergne (1226). Il n'avait pas quarante ans.

L'occasion était belle pour tous les ennemis de la royauté française ; Louis IX avait douze ans, sa mère Blanche de Castille, nommée régente par son mari, était étrangère, et donnait sa confiance à un Italien, le cardinal Buonaventura. La féodalité, comprimée par Philippe-Auguste, punie de ses révoltes dans le comte de Flandre par une captivité qui durait encore, essaya de réclamer. Tandis que Raymond VII de Toulouse reprenait l'avantage dans ses États, Philippe le Hurepel (grossier), oncle du jeune roi, réclamait la régence ; Jeanne de Flandre demandait la liberté de son mari Ferrand ; le comte de la Marche Hugues de Lusignan, qui avait épousé Isabelle veuve de Jean sans Terre, et mère de Henri III, se laissait entraîné par sa femme ; Enguerrand de Coucy. Oubliait ses promesses jurées à Louis VIII ; le comte de Bretagne, Pierre de Dreux, vassal incertain du roi de France, ou du roi anglais, ancien duc de Normandie dont la Bretagne ne relevait, voulait se rendre indépendant. On espérait les secours de Henri III. La régente n'avait pour elle que le comte de Champagne Thibaut IV, guerrier poète, qui se disait son chevalier et la servait avec dévouement.

Le roi anglais ne vint pas. Blanche avait gagné Hubert du Bourg, et malgré l'ardeur de Henri III, l'armistice entre la France et l'Angleterre fut prolongé. Thibaut, par ordre de la régente, entra dans la confédération, en connut et en révéla tous les secrets. L'activité de Blanche déconcerta toutes les intrigues ; elle fit sacrer son fils à Reims, marcha en Bretagne, dissipa une armée des rebelles, rendit la liberté aux comtes de Boulogne, et de Flandre, et sépara ainsi Jeanne de la ligue. Les autres s'assemblaient à Corbeil, pour enlever le roi ; Blanche se jeta dans Montlhéry, et se fit ramener dans Paris par les bourgeois de cette ville. Le roi d'Angleterre, sollicité de nouveau, avait pris les armes, et tous les barons

d'Angleterre et d'Irlande accouraient à Portsmouth, mais ils n'y trouvèrent pas de vaisseaux, par la négligence de Hubert du Bourg. Pierre de Dreux, réduit à traiter, promit sa fille au plus jeune des frères de Louis IX. Il paraissait vaincu ; la régente reprit la guerre contre les Albigeois. Raymond VII, qui mutilait tous ses prisonniers, aurait tenu longtemps dans Toulouse, si les croisés n'avaient ravagé tout le pays. Les Toulousains forcèrent leur comte à céder. Raymond abandonna à l'Église romaine ce qui lui appartenait au-delà du Rhône (le comtat venaisin) ; au roi de France, tout ce qui est compris entre les limites du diocèse de Toulouse, et depuis le Tarn jusqu'au Rhône ; il promit de marier sa fille Jeanne avec Alfonse, frère du roi ; et pour garder le reste de ses États, il vint jurer la paix à Paris, puis il entra nu-pieds dans l'église de Notre-Dame, et fut relevé de l'excommunication (1229). L'inquisition établie au concile de Toulouse, pour la protection autant que pour la recherche des hérétiques, mettait fin à la guerre des Albigeois ; cependant la féodalité renouait encore. Les rebelles qui avaient pénétré la conduite de Thibaut, entrèrent dans la Champagne pour soutenir les prétentions d'Alix, reine de Chypre, qui réclamait ce comté. Le duc de Bourgogne s'entendait avec eux, et Thibaut, abandonné des Champenois, obligé de briller lui-même ses villes, allait être dépossédé, quand le jeune roi parut. Sa valeur fit reculer les confédérés ; plusieurs se réconcilièrent avec Thibaut ; l'indomptable Pierre de Dreux passe vite en Angleterre, fait hommage à Henri III et ramène enfin à sa suite (1230). Pendant son absence, le roi l'avait déclaré vassal félon, et déchu de son comté. Il eut beau livrer ses châteaux au roi anglais, et lui faire rendre hommage, Henri III recula devant Louis IX. Pierre se soumit : la régente, prononçant en souveraine entre Thibaut et adjugea une somme de 40.000 marcs à Alix, et le comté de Champagne à Thibaut. Comme il n'avait pas d'argent, elle lui fournit la somme, et prit en échange les comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre, et la seigneurie de Châteaudun. Le comte de Bretagne se perdit encore dans un nouvel effort (1234). Il n'obtint aucun secours de l'Angleterre, et serré de toutes parts, il vint, la corde au cou, demander pardon. Mauvais traître, lui répondit le jeune roi, encore que tu aies mérité une mort infâme, cependant je te pardonne en considération de la noblesse de ton sang, mais je ne laisserai la Bretagne à ton fils que pour sa vie, et après sa mort, je veux que le roi de France soit le maître de ta terre. Pierre se soumit et garda sa parole. Deux ans après (1236), Louis fut déclaré majeur.

III

La royauté capétienne fondée dans l'île de France et l'Orléanais par Louis le Gros, augmentée par Philippe-Auguste, Louis VIII et Blanche de Castille, de la Picardie, de l'Artois, de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, du Poitou, d'une grande partie du comté de Toulouse, commença à organiser son administration sous le règne de saint Louis. La famille de saint Louis l'entourait de toutes parts, établie dans les grands fiefs à la place d'anciennes familles féodales. Son frère Robert était comte d'Artois ; son frère Alphonse, comte de Poitou et d'Auvergne, devait, par son mariage, hériter du comté de Toulouse ; son frère, Charles, comte de Provence, par son mariage avec Béatrix, fut encore investi de l'Anjou et du Maine. Les autres vassaux furent facilement contenus, Isabelle d'Angoulême, autrefois reine, maintenant simple comtesse, ne pouvait souffrir que son mari rendit hommage au frère du roi, qui n'était que comte de Poitou. A son instigation, Lusignan vint à Poitiers, défia publiquement Alphonse, et se retira au

milieu de ses archers qui tenaient l'arc tendu (1242). Cette insulte ne demeura pas impunie. Isabelle appelait son fils Henri III qui partit malgré ses barons, avec trois cents chevaliers et trente tonneaux d'argent. Saint Louis vint au secours de son frère, et les deux rois se rencontrèrent près de Taillebourg. Le pont de la Charente, qui séparait les armées, fut forcé sous l'oriflamme par les Français et les Anglais, apprenant qu'un autre corps avait passé la rivière plus loin, et venait pour leur couper la retraite, s'enfuirent précipitamment à Saintes. Poursuivis avec autant de rapidité, ils faillirent laisser prendre leur roi ; le lendemain, une autre bataille refoula le comte de la Marche dans la ville. Son fils vint se jeter aux pieds de saint Louis, et obtint le pardon de son père qui dut se séparer de l'armée anglaise, livrer trois châteaux aux garnisons françaises, et s'abandonner à la discrétion du vainqueur. Henri III n'eut plus qu'à regagner à la hâte son royaume. Après sa première croisade, saint Louis traita avec le roi d'Aragon Jacques Ier (1258). Il lui abandonna ses droits de suzeraineté sur les comtés de Barcelone, d'Urgel, de Roussillon, de Cerdagne, de Gironne, et reçut en retour l'abandon des villes et pays réclamés par l'Aragonais, de Carcassonne, de Béziers, d'Albigeois, de Rouergue, de Narbonne, cédant ainsi des droits difficiles à faire valoir sur des pays éloignés, et acquérant des terres plus rapprochées des nouvelles possessions dans le Languedoc. L'année suivante (1249), il fit un acte sans exemple, dont l'honnêteté sublime imposait à l'Angleterre l'obligation de ne plus rien redemander des conquêtes de Philippe-Auguste. Par le traité d'Abbeville, il distingua ce qui avait été enlevé à Jean sans Terre, des provinces occupées par Louis VIII ; il garda la Normandie, le Maine, l'Anjou, le Poitou, et rendit à Henri III le Limousin, le Périgord, le Quercy, la Saintonge et l'Agenois, sous la condition de l'hommage-lige. Henri III prêta serment et prit rang parmi les pairs de France, sous le nom de duc de Guyenne. Déjà pour éviter les conflits de suzeraineté, et prévenir les parjures, saint Louis avait déclaré aux barons qui tenaient des fiefs de lui et du roi anglais, qu'on ne pouvait servir deux maîtres, et qu'il fallait, se décider pour l'un des deux.

Le principe qui domine dans les *établissements* de saint Louis, c'est que si le vassal est soumis au baron, le baron est soumis au roi, et que le prince ne tient sa puissance que de Dieu et de son épée¹. Le baron a toute justice en sa terre². Tout gentilhomme qui a *basse justice*, peut condamner à la potence celui qui a volé dans sa terre³. Mais nulle justice ni seigneurie n'a droit sur l'homme du roi, que dans le cas où il serait pris sur le fait, et il suffit qu'il nie le fait, pour que la connaissance de la chose appartienne à la justice du roi⁴. On peut appeler au roi des jugements rendus par les barons, mais personne ne peut appeler d'un jugement rendu par la cour du roi ; car aucune justice n'a le droit de la réformer. Si une affaire entamée à la cour du roi, est rendue au jugement du baron, le baron est tenu de continuer l'affaire de la même manière qu'elle a été entamée. Mais si la justice du roi redemande son justiciable appelé devant la cour d'un baron, les errements commencés en la cour du baron ne seront point suivis en la cour du roi ; car il ne convient pas qu'une procédure entamée dans une *justice inférieure* soit suivie à la cour du souverain⁵. Saint Louis réserva encore à sa justice certains cas que nul autre ne pouvait juger, ce sont les cas royaux : si

¹ *Établissements*, liv. I, ch. 78.

² *Établissements*, 1-24.

³ *Établissements*, 1-88.

⁴ *Établissements*, 2-32.

⁵ *Établissements*, 2-33.

quelqu'un veut attaquer un jugement comme faux, on ne soumettra pas l'affaire à la décision du combat ; mais les plaintes les réponses à ces plaintes, et tous les autres errements du procès seront apportés en notre cour¹ ; saint Louis entrainait par là dans le pouvoir de ses vassaux, en conservant le sien inviolable

Saint Louis introduisit dans les procédures un changement notable ; il interdit le jugement de Dieu ; il défendit les *batailles* par tout son domaine, en toutes querelles, et en lieu de batailles, mit preuves des témoins ou des chartes. Dans toutes les affaires où il est question de trahison, de rapt, de meurtre de femme enceinte ou de l'enfant qu'elle porte dans son sein, dans tous les crimes dont la peine doit être la perte de la vie ou de quelque membre, il veut qu'on substitue à la preuve par le combat, celle qui doit se faire par témoins. Si quelqu'un est accusé d'un de ces crimes au tribunal d'un bailli, celui-ci fera informer l'affaire jusqu'aux preuves ; il en instruira le roi, et alors le roi enverra pour entendre les preuves, et ses envoyés appelleront au jugement ceux qui doivent s'y trouver².

Philippe-Auguste avait, pour ainsi dire, fondé la cour des pairs de France, en rassemblant ses vassaux immédiats pour prononcer sur le sort de l'un d'eux. La juridiction royale s'était enfin réveillée, et pour coup d'essai, elle avait frappé le plus puissant des vassaux. Le même prince avait encore institué quatre baillis, à l'imitation des *missi dominici*, qui devaient tenir leurs assises quatre fois par an ; ces délégués de la juridiction royale maintenaient ainsi sur les vassaux l'autorité du suzerain. Saint Louis rendit en quelque sorte la cour des pairs permanente ; les cas royaux l'obligeant à prononcer souvent lui-même, il fallait qu'il retint auprès de sa personne une partie au moins de ses assesseurs, et comme il n'y pouvait retenir tous les barons, l'usage s'introduisit d'y appeler des conseillers au choix du roi. Tel est le commencement du *parlement*, dont le nom fut bientôt synonyme de la *cour des pairs*, parce que les *pairs de France* y siégèrent avec les autres conseillers.

Les rapports des barons avec les vassaux, et du roi avec les barons, font également ressortir le souveraineté du roi. Tous les hommes coutumiers des châtelainies doivent au baron service de chevauchée, le baron ne doit pas les conduire dans un lieu si éloigné qu'ils ne puissent revenir le soir même. Si le baron le voulait, ils pourraient refuser de l'accompagner, sans craindre de payer l'amende. Le baron et tous les vassaux du roi sont tenus de se rendre auprès de lui, quand il les en somrait, et de le servir à leurs dépens, l'espace de soixante jours et de soixante nuits, avec les chevaliers qui les doivent accompagner, et il peut exiger ces services *quand il le veut*, et qu'il en est besoin. Si le roi voulait les retenir plus de soixante jours à ses dépens et pour la défense du royaume, ils seraient contraints de rester³.

Saint Louis avait restreint, vers 1257, le droit de guerres privées, et prescrit entre la provocation et l'attaque la *quarantaine, le roi, l'asseurement* ; il se réserva le droit de juger les infracteurs si quelqu'un, après avoir consenti à l'asseurement qui lui a été demandé à la cour du roi, vient à rompre la trêve, et en soit appelé à la cour du roi, il sera tenu d'y répondre, lors même qu'il serait levant et couchant en une autre seigneurie où il y eût haute justice. Il conviendra

¹ *Établissements*, 1-6.

² *Établissements*, 1-3.

³ *Établissements*, 1-61.

qu'il y reste pour se justifier au sujet de l'asseurement encore qu'il n'ait pas été pris sur le fait ; *car le roi étant souverain, sa cour doit être souveraine*¹.

La monnaie commença à devenir un moyen de puissance royale. Plus de trente seigneurs avaient le droit de battre monnaie². Saint Louis, en 1262, défendit que la sienne fût contrefaite. Désormais dans les pays qui n'avaient point de monnaie propre, nulle monnaie ne devait courir que celle du roi ; personne ne devait acheter, vendre, faire marché qu'avec cette monnaie. *Et peut et doit courre la monoye le roy, par tout son royaume sans contredit de nul qui ait monnaie ou point. Et veult le roi et commande que cet ordenement soit tenu dans toute si terre, et es terres à ceux qui n'ont point propre monoye. Et à ceux qui ont propre monoye, veult le roi qu'il soit aussi tenu en leurs terres, fors tant que chascun puisse faire prendre la monoye propre en sa terre.* Ainsi la monnaie du roi court partout, celle du baron ne court que dans sa terre, et encore concurremment avec la monnaie du roi. Philippe le Hardi, dans la première année de son règne, ordonnait de punir *asprement* celui qui trépasserait cette ordonnance, et chargeait son amé frère et féal duc de Bourgogne de la faire exécuter par tous ceux qui avaient justice en la terre de Bourgogne³.

On rapporte encore à saint Louis l'introduction des communes dans le gouvernement. Il opposait ainsi le peuple des villes à la féodalité. Dans l'Occitanie, nouvellement conquise, il avait trouvé des assemblées d'État, dernier vestige des anciennes assemblées ordonnées par les gouverneurs romains. Il les imita dans ses anciens domaines ; car, pendant longtemps, il y eut distinction entre les anciens et les nouveaux, entre le pays de la *langue d'oc*, et les pays de la *langue d'oïl* ; leurs *États* étaient séparés. Deux fois en 1266 et en 1262, il appela aux assemblées des barons quelques représentants des communes. Dans ses ordonnances, dans ses actes, il imitait de toutes ses forces l'administration romaine, qu'il opposait à la jurisprudence féodale. Les *établissements* citent continuellement la législation de Justinien.

Nul ne réclama contre ce pouvoir devenu si fort. L'opinion même n'appelait pas de ses jugements ; car on le croyait saint pendant sa vie, et on le disait en sa présence⁴. Il fut le juge des querelles de son temps, prononça entre le roi de Navarre et le duc de Bretagne, entre Henri III et ses barons. On ne le blâma jura anémie d'avoir résisté ait pape, et d'avoir apporté, par sa *pragmatique sanction*, quelques empêchements aux rapports de Rome et des évêques de France. Le règne de saint Louis a fait la fortune de ses successeurs.

Plus le roi de France grandissait, en attirant à soi tous les pouvoirs, en se servant pour lui-même de toutes les libertés, plus le roi d'Angleterre perdait sa prépondérance, et laissait envahir les prérogatives royales. La vertu, la sainteté du laïque *dont les prêtres mêmes désiraient d'imiter la vie*, faisaient révéler dans

¹ *Établissements*, 2-28.

² Une ordonnance de Louis le Hutin donne leurs noms : comte de Nevers, duc de Bretagne, prieur de Souvigné, comte de La Marche, de Sancerre, de Charenton, vicomte de Brosse ; sire d'Urec, seigneur de Vierson, de Château-Raoul, de Château-Vilain, de Mehun ; l'archevêque de Reims ; comte de Soissons, de Saint-Paul, évêque de Maguelonne, comte de Rethel, vicomte de Limoges, évêque de Clermont, comte du Mans, évêque de Laon, comte d'Anjou, de Vendôme, de Poitiers, de Blois, seigneur de Châteaudun, évêque de Meaux, évêque de Cahors, seigneur de Fauquembergue, duc de Bourgogne.

³ Recueil des ordonnances.

⁴ Voyez Joinville.

saint Louis et regarder comme inviolable le pouvoir qu'il exerçait pour le bien de tous. La puissance royale était méprisée et avilie dans Henri III, héritier des Normands et des Plantagenêts perfide comme eux, mais sans rien avoir de leur habileté, qui rivait subi depuis son enfance le joug d'un ministre, de Hubert die Bourg, ou du Poitevin Pierre des Roches, évêque de Winchester ; qui s'entourait de Poitevins et de Bretons, leur livrait la garde de sa personne, la perception de ses revenus, la justice, la tutelle de la jeune noblesse et les mariages des jeunes héritières. La charte qu'il avait jurée, amendée, dent sans cesse on réclamait l'exécution, était son mal et sa crainte de chaque jour. Dans l'épuisement de son trésor, il demandait chaque année un subside qu'on refusait avec dédain. Quelquefois on accordait, mais le roi le payait en humiliation. Dans la grande salle de Westminster, en présence des prélats et des barons, la main sur la poitrine, il disait : **Je m'engage à observer ces chartes, comme je suis chrétien, chevalier et roi couronné et consacré.** C'est de cette manière que les Anglais obtinrent, en 1234, l'éloignement de tous les étrangers.

Le mariage de Henri III avec Éléonore de Provence, belle-sœur de saint Louis, amena des Provençaux, qui reçurent des seigneuries, des évêchés, et dont l'un Boniface de Savoie, devint archevêque de Cantorbéry. Les mécontents reprurent leurs plaintes, et ils avaient à leur tête Un étranger, Simon de Montfort, le plus jeune fils du vainqueur des Albigeois, créé comte de Leicester, mais qui faisait oublier sa naissance française par sa haine des exactions royales. Il avait formé des sociétés qui parlaient de réparations à exiger : et un grand conseil, ayant été convoqué à Westminster (1266), le troisième jour les barons y vinrent tout armés. **Suis-je donc votre prisonnier,** leur demanda le roi. — **Non,** reprit un baron, **mais ton amour des étrangers, ta prodigalité, ont ruiné le royaume ; il nous faut un comité de barons et de prélats, qui gouverne, qui corrige les abus, et fasse de bonnes lois.** Henri III, pris au dépourvu, laissa former une commission de vingt-quatre membres, prélats et barons, où seraient admis les douze membres de son conseil et douze autres choisis par ses vassaux. Ce grand conseil se réunit à Oxford ; les Anglais l'appellent le parlement enragé.

On y fit une constitution nouvelle ; quatre membres, choisis par les autres, nommèrent quinze personnes pour composer le conseil d'état. Le justicier fit serment d'administrer la justice d'après les ordres du conseil de réforme. Le chancelier jura qu'il n'apposerait le grand sceau sur aucune ordonnance qui n'eût été approuvée par le roi et son conseil privé, sur aucune concession qui n'eût obtenu le consentement du grand conseil. Quatre chevaliers, choisis parmi les francs tenanciers de chaque comté, viendraient devant le parlement pour dénoncer les injustices de l'autorité royale ; un grand shérif serait élu chaque année dans chaque comté par les francs tenanciers tous les shérifs trésorier, chancelier, justicier, rendraient leurs comptes tous les ans. Le parlement se réunirait trois fois par an, en février, juin et octobre..... Ces innovations, soutenues par l'énergie de Montfort, furent jurées par Édouard, fils aîné du roi, et par Richard de Cornouaille lui-même, le frère de Henri III, élu roi des Romains.

On ne tarda pas à s'apercevoir que les réformateurs agissaient dans un intérêt personnel ; ils avaient promis d'avoir fait leur œuvre aux fêtes de Noël, et ils publiaient la nécessité de garder plus longtemps le pouvoir, afin que rien ne demeurât incomplet. A leur tour, ils distribuaient les charges de l'Église et de l'État à leurs amis ; et percevaient leur part des revenus royaux. Pressés par des remontrances universelles, ils donnèrent de nouveaux règlements, et instituèrent des commissaires pour inspecter la conduite des juges, deux commissaires pour surveiller la cour du ban royal, deux autres pour les procès pendants à

l'échiquier. Ils ordonnèrent que, dans chaque comté, quatre chevaliers rappelleraient le shérif à ses devoirs, et s'il ne les écoutait pas, avertiraient le justicier ; enfin, en contradiction avec leur premier règlement, ils donnèrent aux grands officiers de l'État le choix des shérifs.

Tels furent les *statuts d'Oxford* : guerre était imminente : le roi, honteux de tant d'abaissement, déduit au conseil des vingt-quatre qu'il ne les regardait plus comme son conseil et s'enferma dans la tour de Londres. Les barons, rassemblant leurs vassaux, parurent en armes près de la capitale. Tel fut le premier arbitre de cette seconde guerre civile.

Une bulle du pape Alexandre IV, invoqué par Henri III, annula les statuts d'Oxford, comme injurieux à l'État, et contraires au serment prêté par le roi ; les barons eux-mêmes se montraient favorables à une pacification proposée, et leur ligue se dissipait. mais Simon de Montfort, avec le nom de *roi parjure* dont il poursuivait Henri, avec son habileté à grossir le mécontentement, souleva le peuple de Londres qui poursuivit le prince Édouard dans le château de Windsor, et outragea la reine. Ni le roi des Romains, Richard de Cornouailles, ni même saint Louis, pris pour arbitre, ne put faire la réconciliation. Saint Louis (1264), annulant les statuts d'Oxford, rendant au roi le droit de nommer tous les officiers de l'État et ceux de sa maison, et d'appeler à son conseil ceux qu'il jugerait convenable, ne donnait pas assez aux barons, quand il n'imposait que l'observation de la charte jurée. Les barons ne voulaient pas qu'on appelât insensé le conseil d'Oxford ; ils prirent les armes : déjà Montfort gouvernait sans opposition dans Londres ; le maire de Londres, son partisan, nomma un connétable et un maréchal pour la cité, réunit les habitants en association, et les tint prêts à marcher en armes, au son de la cloche de Saint-Paul. Cinq cents juifs furent emprisonnés avec les juges du ban du roi et de l'échiquier ; l'homme le plus riche du royaume fut tué de la main d'un baron qui prit ses trésors. Cependant le roi avait appelé ses tenanciers, et les deux partis se rencontrèrent près de Lewes : une seule bataille donna gain de cause aux hilefie³. Tandis que le prince Édouard poursuivait sans prudence les habitants, de Londres, Henri III et le roi des Romains passaient captifs aux mains de Montfort. On fit le lendemain le *compromis de Lewes*, par lequel les prisonniers de cette guerre recouvrèrent la liberté, mais les fils des deux rois, Édouard et Henri, demeurèrent en otages.

Alors le véritable roi fut Montfort. Il ne rendait pas la liberté à Henri III ; il ne lui permettait pas de s'éloigner ; il le traitait avec un respect affecté, mais il ne le consultait pas, pour apposer le sceau sur des actes contraires à l'autorité royale. Il envoya dans chaque comté un de ses partisans, sous le nom de conservateur de la paix, chargé d'y faire élire quatre chevaliers pour représenter le comté dans le prochain parlement ; tel fut le commencement de la chambre des communes. Il fit décider par cette assemblée que Henri déléguerait à trois personnes le droit de choisir ses conseillers. Il fit autoriser par le roi la formation d'un conseil de neuf membres qui serait le maître absolu quand le parlement ne siégerait pas, qui nommerait les officiers d'état, et ceux de la maison royale, et tous les gouverneurs des châteaux royaux. Trois de ces conseillers suivraient constamment la personne du roi. L'aristocratie anglaise se vengeait donc de la tyrannie des Guillaume ; elle envahissait et prenait ses garanties pour conserver.

Des aventuriers appelés par la reine Éléonore se réunissaient en armes sur les côtes de Flandre, et troublaient l'autorité de Montfort. Comme on réclamait la délivrance des deux rois, il convoqua à un parlement les barons de son parti, et y

introduisit les représentants des comtés, des cités, et des bourgs. Les décisions de ce parlement assuraient l'observation des chartes, des ordonnances, et mettaient Montfort à l'abri de toute poursuite pour ses actes. Mais avant que rien ne fût accepté, le prince Édouard s'échappa de sa prison ; ce fut le terme du pouvoir de Montfort. Quoiqu'il menât toujours le roi avec lui, et publiât de terribles sentences contre les perturbateurs de la paix, depuis le plus élevé jusqu'au plus bas, les partisans d'Édouard et de Henri III lui coupaient les communications, occupaient les châteaux, le chassaient jusqu'au pays de Galles. Son Sis, surpris avec les siens dans Kenilworth, échappa seul et presque nu : lui-même revenant vers Evesham tomba au milieu de l'armée ennemie. **Que le seigneur ait pitié de nos âmes, s'écria-t-il, car nos corps sont au prince Édouard.** Le roi Henri qu'il avait dans son armée fut blessé par des gens qui ne le connaissaient pas. Montfort jeté à bas de son cheval demanda si l'on faisait quartier. **Non, point de quartier pour les troupes,** répondit une voix inconnue. Il vit tomber son fils aîné, lui-même fut blessé à mort après une résistance opiniâtre. Tel était le destin de cette race, héroïque sur les champs de bataille, et sans pitié pour l'ennemi de son pouvoir et de sa foi. Le corps de 2Wonifori fut traîné et insulté par les vainqueurs. Quelques années après, son second fils retrouva en Italie le neveu de Henri III, le poignarda au pied d'un autel, et dit : **Je me suis vengé.** — **Quoi donc,** reprit un de ses compagnons, **votre père ne fut-il pas traîné ?** A ce mot, il rentre dans l'église, saisit le cadavre par les cheveux et le traîne jusqu'à la porte.

Henri III était délivré ; par le *dictum* de Kenilworth, et la décision de douze prélats et barons, il rendit à ceux qui avaient porté les armes contre lui leurs propriétés, au prix d'une somme proportionnée à leurs actes. Ceux qui résistaient encore dans l'île d'Ély obtinrent à la fin le don de la vie, de leurs membres et de leurs bagages. Mais le vaincu était le roi. Le parlement s'était formé par la guerre civile. Aux grands vassaux de la couronne, qui presque toujours siégeaient seuls aux Grands conseils, s'étaient joints les chevaliers des comtés ; les deux chambres les deux oppositions commençaient¹. Henri III mourut en 1272.

La paix, rétablie par le traité d'Abbeville entre la France et l'Angleterre ne fut pas troublée par l'avènement de Philippe le Hardi et d'Édouard Ier. Les deux princes s'agrandirent autrement que par l'ancienne rivalité des deux nations. La dernière croisade, comme la première, avait augmenté la fortune du roi de France Jean Tristan, mort devant Tunis, laissait le Valois à la couronne. Bientôt la mort d'Alpha/tee de Poitiers transmit le Poitou et celle de Jeanne de Toulouse sa veuve, laissa les derniers restes du comté des Raymond ; ainsi fut complétée l'acquisition de l'Occitanie ou pays de la langue d'oc, réunie désormais à la France. On n'en détacha que l'Agenois que le traité d'Abbeville avait laissé à la comtesse de Poiriers pour sa vie, et qui fut réclamé par le roi d'Angleterre et rendu par le traité d'Amiens (1279). Vint ensuite l'acquisition de la Champagne et de la Navarre. Thibaut IV, comte de Champagne, devenu roi de Navarre, après Sanche ru, était mort en 1263 (v. ch. XXII). Son héritage occupé successivement par ses fils Thibaut et Henri le Gros, passa en 1274 à Jeanne, fille de Henri. Philippe le Hardi, appelé par la régente, envoya le comte d'Artois Rober, qui

¹ Il y a dans Lingard une curieuse dissertation sur les chevaliers tenanciers des comtés. Montfort n'est pas le premier qui les ait convoqués. Déjà en 1213 une ordonnance de Jean sans Terre appelle quatre chevaliers de chaque comté à Oxford pour délibérer sur les intérêts du royaume.

châtia les mutins, repoussa les Aragonais, et acquit ainsi au fils du roi (1275), depuis Philippe le Bel, la main et les possessions de Jeanne.

Depuis ce moment, Philippe le Hardi ne détourna plus les yeux de l'Espagne. Il prit parti pour les infants de Lacerda, dépouillés du trône de Castille par leur oncle Sanche le Brave (v. ch. XXII), et soutint contre les rois d'Aragon la famille française que la valeur et la rude tyrannie de Charles d'Anjou avaient établie à Naples. Il accepta pour son fils, Charles de Valois, le royaume d'Aragon offert par Martin IV, et fit alliance avec Jayme d'Aragon, roi de Majorque. Il prit Gironne où son fils fut reconnu roi, mais, battu sur mer par Roger de Caria, il revint mourir à Perpignan (1286).

Philippe le Bel, dès son avènement se trouva engagé dans les affaires de Castille et d'Aragon ; il fit céder aux infants de Lacerda le royaume de Murcie qu'ils refusèrent, et s'allia au roi de Castille, Sanche le Brave, contre l'Aragonais Alphonse III. Il consentit au traité de 1288, par lequel Charles le Boiteux renonçait à la Sicile, et Charles de Valois à l'Aragon ; il consentit également aux traités de Tarascon et d'Anagni. Peu lui importaient des événements et des inféodations qui n'étaient pas les siens propres.

Philippe le Bel est le premier roi de France qui ait usé de la royauté en maître absolu et pour lui-même. Son règne est le premier chus de ce pouvoir sanctionné par la sainteté de son aïeul. Il veut détruire la féodalité, et humilier l'Église ; il appelle à son secours la loi romaine et les hommes du peuple, également favorables à la centralisation monarchique, Il organise le parlement en introduisant dans ce corps les légistes, les Bouteiller, les Nogaret, les Plaisiens, les Hugues d'Angers, les Chambli¹, hommes dévoués à la royauté, qu'il enrichit aux dépens de son propre domaine, et dont il compte opposer la noblesse et l'orgueil judiciaire à la noblesse terrienne et seigneuriale des grands. Ces hommes ne connaissent que la loi romaine, la loi des empereurs, qui met aux mains d'un seul maître toute l'autorité, qui proclame que tout ce qui plaît au monarque a force de loi. c'est encore Philippe

le Bel qui fonde les états généraux, en appelant auprès de lui, avec le clergé et la noblesse, les représentants des communes. Toutefois ce roi fut l'ennemi de tout le monde ; ses actes, dirigés contre les grands et le clergé, retombèrent aussi sur le peuple. Il abusa odieusement de la monnaie ; il fut le premier faux monnayeur de son royaume, et prétendit être le seul. Il donna l'exemple de ces banqueroutes par lesquelles ses successeurs pourvoient à leurs dépenses et au paiement de leurs dettes, *décriant* la monnaie courante, pour donner au même poids de métal une valeur plus haute si le roi avait à payer, la décriant pour en diminuer le prix, s'il avait à recevoir². Plus d'une fois, des troubles éclatèrent dans Paris même. Il abusa encore du droit de subside ; il m'épargna que l'Occitanie, qui obtint quelquefois, en donnant de l'argent, l'exemption du service de la guerre. Au nord, les impôts levés injustement et par force, *mal tollus*, comme on disait, donnèrent lieu au nom nouveau de maltôte. Quoiqu'il fût l'époux de la comtesse de Champagne, reine de Navarre, et que ces deux pays aient passé à ses enfants, Jeanne sa femme y conservait seule l'autorité. Philippe le Bel ne fut pas roi de Navarre et ne réunit pas la Champagne à la France. Il avait reçu à Paris l'hommage de l'Anglais Édouard, duc de Guyenne, et s'était fait

¹ Voyez une ordonnance de Philippe le Long qui réclame les terres données à ces hommes.

² Voyez toutes les ordonnances de Philippe le Bel.

céder le Quercy, moyennant une rente de 3.000 livres ; mais il convoitait tout le duché d'Aquitaine. Il n'aimait pas non plus les Flamands, dont la comtesse Marguerite de C. P. n'avait pas, fait hommage à saint Louis pour toutes ses terres. L'industrie des Flamands se tournait volontiers vers l'Angleterre, et leurs richesses excitaient la convoitise d'un roi qui avait besoin d'argent. Les Anglais et les Flamands furent les deux ennemis extérieurs qu'il combattit par les armes ; il les unit ainsi et prépara une des causes qui prolongèrent et rendirent si pernicieuse la guerre de cent ans,

Édouard Ier, roi d'Angleterre à trente-six ans, avait caché, sous la gloire de deux conquêtes importantes, l'affaiblissement du pouvoir royal. Les Gallois jusqu'alors n'avaient point été soumis, ou bien s'ils cédaient quelquefois à la force et à la fatigue, ils protestaient bientôt au nom de la liberté et de leurs espérances. Leur chef Llewellyn, obligé à l'hommage par Henri refusa de le rendre à son fils. Il alléguait le danger d'un voyage en Angleterre ; lorsque Édouard lui offrit un sauf-conduit, il de manda des conditions, et sa valeur était ai redoutée, que les prélats et les barons d'Angleterre intercédèrent pour lui. Mais ensuite les mêmes hommes le condamnèrent comme rebelle, et David, son frère appela les Gallois à la trahison. Les tenanciers d'Édouard cernèrent Llewellyn, lui coupèrent la communication avec la mer (1277), et l'emprisonnant dans ses forêts ou ses montagnes qui ne produisaient rien, le réduisirent à se rendre. De rudes conditions imposées à sa défaite ne furent point exécutées ; Édouard croyait les Gallois soumis.

Cependant Llewellyn et son frère s'étaient réconciliés, La guerre recommença par plusieurs districts cédés au roi anglais, qui prétendait les soumettre à la juridiction anglaise. David, l'ami d'Édouard, était mécontent d'une grande route pratiquée dans une de ses forêts ; Llewellyn se plaignait des exactions des officiers royaux : David l'excitait à combattre ; on ne doutait pas du succès ; une prédiction de Merlin avait annoncé que le chef des Gallois serait couronné à Londres, quand la monnaie anglaise deviendrait circulaire, et Édouard venait de frapper .une monnaie ronde. Pendant la nuit du dimanche des Rameaux (1282), David surprit un château, et arrêta un justicier dont il tua les chevaliers, les écuyers et les valets. Llewellyn survint, et les Gallois firent descendre de leurs montagnes le fer et le feu sur le pays ennemi. Édouard, un moment déconcerté, rassembla des troupes ; mais il ne put forcer les montagnes garnies d'ouvrages de défenses ; ses Anglais reculaient aux cris des Gallois, il offrait des conditions ; Llewellyn les refusa, et ce fut ce qui le perdit. Édouard, secouru de troupes nombreuses, força le passage de la Wye, et Llewellyn fut tué dans une grange. Sa tête, portée à Londres, fut exposée sur les murs et entourée d'une couronne de lierre, pour éluder, en l'accomplissant, l'oracle de Merlin. Le découragement jeté par cette nouvelle dans le cœur des Gallois laissait David sans appui. Les montagnes, les forêts, son infatigable activité, le sauvèrent pendant six mois. Pris enfin avec sa femme et ses enfants, il s'entendit prononcer cette sentence. **Il sera tramé au gibet comme traître au roi ; pendu comme meurtrier de gentilshommes anglais ; pour avoir profané par l'assassinat les jours de la passion de Jésus-Christ, il aura les entrailles brûlées ; et les quatre parties de son corps seront dispersées dans le pays, parce qu'il a conspiré en divers lieux contre le roi son seigneur.** Tout fut exécuté impitoyablement. Quand le corps eut été partagé, les deux villes de Winchester et d'York se disputèrent à qui aurait son épaule droite ; le conseil l'adjugea à Winchester.

Les Gallois avaient tout perdu, *excepté leur nom, leur langue et leur Dieu* ; des châteaux fortifiés, des barons anglais établis sur le sol de la conquête,

menaçaient éternellement la rébellion. Les bas qui chantaient la liberté périssaient par ordre d'Édouard ; cependant le féroce vainqueur s'adoucit. Il traita bien ceux qui promettaient fidélité et gagna ainsi tous les autres ; il établit des corporations de marchands dans les villes pour mettre fin à la vie nomade, et adapta ses ordonnances aux formes et aux coutumes galloises. Enfin, le fils qui venait de lui naître dans leur pays, au château de Carnarvon, il sembla le leur donner en l'appel au prince de Galles ; dernière apparence de nationalité qu'ils accueillirent avec transport, et qu'on ne leur a pas enviée depuis six cents ans.

Édouard avait vaincu des hommes qui avaient dit aux féroces Saxons, aux avides Normands : *Vous ne nous détruisez pas*. Pour achever l'unité, pour rassembler toute la Grande-Bretagne dans un seul royaume, il n'y avait plus à prendre que l'Écosse. La race des rois écossais s'était éteinte dans la branche masculine ; il ne restait qu'une jeune Marguerite, fille du roi de Norvège, et petite-fille par sa mère du roi Alexandre III ; on l'appelait la *Vierge de Norvège*. Édouard Ier espérait la marier avec son fils, mais la traversée lui donna la mort, et l'Écosse s'agita entre seize compétiteurs. Deux seulement pouvaient avoir des droits, comme issus de la famille royale, Robert Bruce et Jean Baillol : on convint de s'en remettre au roi d'Angleterre.

Plus d'une fois déjà, les rois anglais avaient reçu l'hommage des rois d'Écosse, surtout depuis la bataille d'Alnwich, où Guillaume le Lion devint prisonnier de Henri II. Après quatre ans d'hésitation, Alexandre III s'était reconnu vassal d'Édouard Ier, à genoux, en présence des prélats et des barons anglais, et contre tous les hommes. Édouard déclara donc qu'il déciderait la question, comme lord suzerain de l'Écosse. Cette prétention n'étant pas contredite, tous les compétiteurs s'entendirent demander s'ils accepteraient la décision d'Édouard, comme celle de leur suzerain, et quand ils l'eurent déclaré par un acte signé de leur main, ils reçurent l'ordre de fournir les preuves de leurs droits devant un conseil de quarante Écossais nommés par Baillol, de quarante choisis par Bruce, et de vingt-quatre Anglais choisis par Édouard. Quoique le pape Nicolas IV refusât de confirmer la suzeraineté anglaise, Édouard ayant prononcé pour Baillol, le nouveau roi fit hommage à l'Anglais pour son royaume, aux dépens de sa vie, de ses membres, et de ses dignités terrestres, et cinq semaines après renouvela cette humiliation à Newcastle.

Baillol connut bientôt à quelles conditions il était roi ; les vexations se multiplièrent. Ses vassaux appelaient de ses jugements à Édouard, qui affectait de rendre une sévère justice au plus humble comme au plus élevé. Dans la première année, Baillol reçut quatre citations à la cour de son suzerain ; et le suzerain avait soin de lui faire perdre sa cause. L'Écossais n'était plus qu'un vassal ordinaire ; Édouard lui écrivait, retranchait le nom de frère, et ne rappelait que cher et féal (*dilectus et fidelis*). Baillol et les Écossais attendaient un allié, ils le trouvèrent dans le roi de France.

Deux matelots, l'un Anglais, l'autre Normand, s'étaient rencontrés dans le port de Dayonne, et le Normand avait succombé dans la lutte. Une guerre s'engagea aussitôt entre les marins de varice et d'Angleterre. Les Normands surprirent un marchand de Bayonne, et le pendirent au mât avec un chien aux talons. Chaque parti appela des alliés, les Normands furent secourus par les matelots de France et de Gènes, les Anglais par ceux d'Irlande et de Gascogne ; au milieu des ravages de chaque jour, La Rochelle fut pillée, et les Normands vaincus perdirent quinze mille hommes et de nombreux vaisseaux (1293).

Philippe le Bel somma Édouard d'arrêter ses sujets coupables ; comme Édouard refusait, le sénéchal de Périgord eut ordre de saisir toutes les terres qui appartenaient au duc d'Aquitaine, et la cour des pairs de France le cita lui-même à comparaître sous trente jours. Il envoya son frère Edmond pour traiter de la paix. Philippe répondit qu'il ne voulait que conserver son honneur, et que si la Gascogne lui était remise pour quarante jours, il la rendrait ensuite par une nouvelle investiture. En même temps, un mariage, proposé entre Marguerite, sœur de Philippe, et Édouard, devait donner aux enfants qui en naîtraient le duché de Guyenne. Le roi anglais se laissa prendre à ces arrangements. Au bout des quarante jours, on refusa de rendre la Gascogne. Édouard ramassa de l'argent, extorqua des sommes considérables au clergé, et obtint un septième des représentants des bourgs et dies cités. admis dans le parlement (1294) ; il traita avec le comte de Flandre, Gui de Dampierre, à la fille duquel il promit de marier son fils, Édouard de Carnarvon, et fit dire à Philippe le Bel : [Le lord Édouard roi d'Angleterre, lord d'Irlande, duc d'Aquitaine, vous a autrefois rendu hommage, mais vous avez refusé de lui rendre son duché de Guyenne, en conséquence il vous déclare qu'il n'est plus votre homme-lige.](#)

Philippe le Bel était en mesure. Il attira à sa cour le comte de Flandre et sa femme les enferma à la tour du Louvre, et ne les relâcha qu'en se faisant céder leur fille pour otage. Édouard. avait cherché l'alliance de l'empereur Adolphe de Nassau qui réclama les droits de l'empire sur le royaume d'Arles ; [il parle trop en Germain](#), répondit Philippe, qui s'allia avec Albert d'Autriche, le concurrent d'Adolphe. Il s'allia encore avec le roi de Norvège, Eric, et avec Baillol d'Écosse. Les Gallois, par une révolte, empêchaient Édouard de partir ; Baillol, sommé de venir à l'expédition de Guyenne, refusa l'hommage ; mais en même temps le comte Gui de Dampierre, ne pouvant obtenir la liberté de sa fille, prit les armes contre la France. La ferre se fit sur trois points. En Guyenne, le neveu d'Édouard, Jean de Bretagne, comte de Richemond, avait enlevé quelques villes qui furent reprises par Charles de Valois (1297) ; en Flandre Philippe le Bel assiégea Lille, la prit après trois mois ; le connétable de Nesle gagna la bataille de Comines, et Robert d'Artois, vainqueur à Furnes, conquit Furnes, Cassel, tous les confins de l'Artois et de la Flandre. Cependant la Champagne était envahie par le comte de Bar, gendre d'Édouard ; la reine Jeanne défendit elle-même ses domaines, et prit le comte. Edouard seul avait réussi contre Baillol. Le château de Dunbar assiéger avait promis de se rendre s'il n'était pas accouru flans trois jours ; le troisième jour, l'armée écossaise parut ; une ruse d'Edouard attira des hauteurs quarante mille hommes en désordre, qui se brisèrent contre les rangs serrés des Anglais. Quinze mille Écossais au moins y périrent. Baillol, monté sur un petit-cheval, une baguette blanche à la main, vint trouver le vainqueur dans un cimetière, condamna son alliance avec le roi de France, et sa révolte contre son seigneur. L'inflexible Edouard ne voulut pas perdre l'occasion qui s'offrait d'unir, par la confiscation féodale, l'Écosse à l'Angleterre. Baillol, réduit à signer sa renonciation au trône, déclara qu'il ne se mêlerait plus des affaires d'Écosse. Tout s'inclina devant Edouard ; un parlement, convoqué à Berwich, lui rendit hommage ; des Anglais furent élevés aux premières charges, et Edouard emporta la pierre où s'asseyaient les rois d'Écosse le jour de leur couronnement.

Cependant le comte de Flandre demandait la paix. Edouard, pour obtenir les secours des Anglais, avait été obligé de leur faire des concessions. [Aucun subside ne sera désormais établi ou levé par nous ou nos héritiers, sans le consentement unanime des archevêques, évêques et autres prélats, des comtes, des barons, des chevaliers, des bourgeois, et autres hommes libres de notre royaume. Aucun](#)

de nos officiers ne prendra ni blé, ni laine, ni cuir ou autres marchandises à qui que ce soit, sans le consentement du propriétaire. Malgré sa victoire sur Baillol, il redoutait le caractère des aventuriers écossais ; il accepta du roi de France, pour lui-même et pour le Flamand une trêve de deux années, par l'entremise du pape Boniface VIII. Cette trêve réglait le mariage d'Edouard avec Marguerite sœur de Philippe le Bel, et du fils d'Edouard avec la fille de Philippe ; elle remettait aux mains du pape toutes les possessions de l'Anglais en France, afin qu'il en disposât comme arbitre. Cette convention laissa Edouard libre de combattre les Écossais, et Philippe d'attaquer les Flamands.

De toutes parts l'Écosse s'agitait. D'un côté Wallace ; de l'autre Douglas, ailleurs Lindsay, ici Lundy, là Moray, qui furent tous appelés à se réunir en un seul corps par l'évêque de Glasgow. Une première résistance des Anglais, les força de capituler pour obtenir la vie et la conservation de leurs propriétés. Wallace et Moray seuls ne cédèrent pas. Ils massacrèrent une armée anglaise, et trouvant parmi les morts le trésorier qu'ils détestaient, ils écorchèrent son cadavre, et de sa peau firent des sangles de cheval. Edouard, revenu du continent, marcha contre eux avec huit mille cavaliers et quatre-vingt mille fantassins irlandais ou gallois, et les atteignit près de Falkirk. Wallace avait divisé ses lanciers en quatre corps, joints ensemble par les lignes d'archers ; la cavalerie écossaise, placée derrière, devait les empêcher de fuir, et en avant une palissade retardait l'ennemi. Cependant les Anglais vainquirent, et Wallace s'échappa. Le pape Boniface VIII survint pour réclamer au nom de l'Écosse (1299), et prouva par les faits que la suzeraineté anglaise, sur ce pays, n'avait jamais été établie que par la force ; mais un parlement, convoqué à Lincoln, appela à son aide les jurisconsultes des universités, les chefs des monastères, et Edouard, appuyé de leurs avis écrivit au pape que la suzeraineté sur l'Écosse remontait au temps d'Élie et de Samuel. Car en ce temps-là Brutus le Troyen délivra le pays des géants, et le partagea à ses trois fils Locrine (Logryens), Albanact (Calédoniens) et Camber (Cambriens), à la condition que les derniers tiendraient leurs terres en fief de leur aîné ; voilà pourquoi les Anglais ont vaincu et soumis le pays de Galles et l'Écosse. L'Écosse se fit en vain vassale du Saint-Siège : les armes pouvaient seules lui rendre l'indépendance.

Philippe le Bel respecta jusqu'en 1300 la trêve conclue avec le comte de Flandre ; mais en 1300, il recommença la guerre. Le comte de Flandre l'avait doublement offensé, par son alliance avec l'Angleterre, et en recherchant la protection du pape Boniface VIII. Une perfidie vengea le roi. Charles de Valois s'était emparé de Dam, de Dixmude : il serrait Gui de Dampierre dans la ville de Gand. Le comte demandant grâce : **Il n'y a qu'un moyen, répondit le prince français, c'est d'aller trouver le roi avec vos deux fils ; si, dans l'espace d'un an, vous n'avez pas fait la paix, je m'engage à vous ramener en Flandre.** Philippe le Bel, tenant les princes flamands, leur signifia que des vassaux félons devaient s'estimer trop heureux de conserver la vie ; il enferma le comte à Compiègne, son fils Robert à Chinon, l'autre en Auvergne, déclara la Flandre confisquée, et vint lui-même visiter sa conquête. Toutes les villes s'empressèrent de le recevoir avec un magnifique éclat. La ville de Bruges surprit le roi par sa richesse, et excita le dépit de la reine ; l'or, les pierreries qui brillaient dans le costume des femmes, lui faisaient dire : **On n'aperçoit que des reines à Bruges, je suis la seule reine pourtant.** Son oncle, Jacques de Châtillon, gouverneur de Flandre, se chargea de diminuer les trésors des Flamands.

Les impôts levés avec violence pour payer la réception faite au roi, des peines cruelles imposées aux récalcitrants, ne tardèrent pas à compromettre la

conquête (1302). Un tisserand, Pierre Kœnig, souleva la Flandre, et les Français furent massacrés dans les villes. Le comte de Namur se présenta pour soutenir l'indépendance. Le comte d'Artois, Robert, arrivait avec une bonne cavalerie, l'élite de la noblesse, et il ne doutait pas qu'une populace séditieuse, rassemblée des marais ou dies fabriques, ne s'enfuit à son approche : il les joignit près de Courtray. Le connétable de Nesle lui conseillait d'affamer les Flamands ; **Vous êtes un traître**, lui dit le comte. — **Je ne suis point un traître, je vous mènerai si loin que ni vous ni moi n'en reviendrons** ; et la cavalerie, partant au galop, souleva une poussière si épaisse, qu'elle ne vit point un marais sur son chemin. Elle y tomba en désordre. Les Flamands tuèrent à l'aise, et passant sur un pont de cadavres, prirent l'infanterie su dépourvu. Vingt mille Français périrent ce jour là. Quatre mille paires d'éperons dorés, dépouilles de quatre mille gentilshommes, furent suspendues dans les églises de Flandre. Gand, Lille, Courtray furent perdus pour la France.

L'Écosse n'avait point laissé de repos à Edouard : Wallace n'était pas mort. Une armée anglaise ayant été vaincue, et son général fait prisonnier, une seconde n'échappa à une destruction complète que par l'arrivée de la troisième qui reprit le général captif. Philippe et Edouard, également inquiets, traitèrent donc à Paris (mai 1303). La Guyenne fut rendue au roi anglais ; le comte de Lincoln jura fidélité au nom d'Edouard, et un traité de commerce unit les deux nations. Philippa se hâta de reprendre la guerre de Flandre. Il parut avec quatre-vingt mille hommes, ne fit rien, et renvoya aux Flamands leur vieux comte, à condition qu'il reviendrait reprendre sa chaire, s'il n'amenait pas les Flamands à la paix. Gui de Dampierre revint comme il l'avait promis ; le roi de France s'allia avec les Génois, vainquit par eux la flotte flamande, et livra lui-même (1304) la bataille de Mons-en-Puelle, où six mille Flamands restèrent morts ; sans s'arrêter, il assiégea Lille, et les assiégés allaient se rendre, lorsque soixante mille Flamands vinrent proposer une bataille ou une paix honorable. **N'aurons-nous jamais fait**, s'écria-t-il ; **je crois qu'il pleut des Flamands**. Il aima mieux traiter. Gui de Dampierre était mort ; son fils, Robert de Béthune, rendu à la liberté, recouvra la Flandre, en promettant une indemnité pour les frais de la guerre, et en donnant pour otage la Flandre française (1305).

La guerre d'Écosse n'avait pas mieux réussi à Édouard. Après le traité de Paris, avec une armée redoutable, se montre aux Écossais, poussa jusqu'aux extrémités septentrionales, afin de séparer les différentes provinces et les forces de l'ennemi. Wallace, prisonnier, fut conduit à Londres. Il parut à Westminster, une couronne de laurier sur la tête, fut accusé de trahison, de meurtre et de pillage. Il représenta qu'il n'avait pas prêté serment au roi, n'était pas traître ; on ne l'écouta pas, il subit le même supplice que le Gallois David. Édouard réglait sa conquête : division de l'Écosse, en quatre districts, à chaque district deux justiciers, l'un écossais, l'autre anglais ; abolition de la coutume des Scots, changement des lois contraires aux lois de Dieu et à la raison, enfin l'administration confiée à un gardien qui était Jean de Bretagne, neveu du roi, et qui eut deux Anglais pour chambellan et pour justicier. Mais les Écossais ne consentirent pas : il fallait que le sang de Wallace fût vengé. Baillol était mort en France, après avoir renoncé pour sa postérité au trône d'Écosse. Robert Bruce, fils de son concurrent, se mit à la tête de la révolte. Il commença par tuer Comyn, celui qui avait trahi Wallace, et bravant Edouard, qui convoquait la jeunesse écossaise pour recevoir l'ordre de chevalerie, il prit le titre de roi. Vaincu à Méthuen, il alla chercher asile aux monts Grampian ; ses complices, prisonniers, furent amenés à Edouard. L'Anglais, malade, assista aux

délibérations de son conseil, et varia le genre des supplices selon les crimes de chacun des captifs. Les exécutions devinrent si fréquentes, qu'on n'y faisait plus attention. Robert Bruce, cependant, vivait dans les bois, dans les cavernes, et faisait répandre le bruit de sa mort. Tout à coup, il sort de sa retraite, rassemble ses amis, bat les Anglais. Édouard se mettait en route ; mais la fatigue acheva d'exténuer son corps malade. Il ordonna à son fils de faire bouillir ce corps, d'en extraire les os, et de les porter toujours en tête de son armée. **L'ennemi**, disait-il, **s'en soutiendra pas la présence**. Il mourut en 1307 ; l'Écosse était délivrée.

Ici s'arrête la première rivalité de la France et de l'Angleterre, rivalité d'un vassal contre son suzerain, dans laquelle le suzerain l'a emporté ; désormais la lutte changera d'objet ; il s'agira de droits au trône de France, débattus entre les deux familles royales de France et d'Angleterre. Les autres événements du règne de Philippe le Bel, la querelle avec Boniface VIII, la destruction des templiers, la translation du Saint-Siège à Avignon, commencent une époque nouvelle dans l'histoire et dans la politique de l'Europe. (Voyez ch. XXIV, au 7e cahier.)

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Espagne pendant les croisades : croisade intérieure contre les Almoravides, les Almohades et les Mérinides. — Ordres militaires. — Mort du Cid, Alfonse le Batailleur et Urraque. — Avènement des maisons de Bourgogne en Castille, et de Barcelone en Aragon. Établissement de la monarchie portugaise. — Saint Ferdinand et Jayme le conquérant. — Puissance de l'Aragon et de la Castille.

Lorsqu'on apprit en Espagne (1099) que Jérusalem avait été délivrée par Godefroy de Bouillon, cette nouvelle rendit la joie à tous les cœurs, et fortifia leur espoir ; il semblait que la puissance des mahométans fût anéantie à jamais. Un grand nombre d'Espagnols s'en allaient à Rome, et se disposaient au voyage de la Terre-Sainte, mais le roi Alfonse VI réclama ses hommes dont il avait besoin contre les Almoravides, et Pascal II les renvoya en Espagne¹, où une croisade non moins utile à l'Europe leur était réservée.

Et en effet, malgré les succès d'Alfonse VI et la valeur du comte de Portugal, Henri de Bourgogne, quoique l'Aragon eût doublé sa puissance par l'acquisition de la Navarre et la conquête de Balastro, le danger demeurerait toujours. Le chef des Almoravides avait toute l'énergie d'un fondateur d'empire, et s'il n'avait pas repris Valence, il avait conquis les îles Baléares, connue un poste avancé d'où menaçait tous les rivages de la Méditerranée. Le Cid mourut en 1099, et sa femme Chimène s'aperçut bientôt qu'elle ne pourrait conserver son royaume de Valence. Elle y resta encore trois ans, puis elle partit (1102) pour conduire les restes de son mari au couvent de San-Pedro de Cardena près Burgos, où reposait son père, où elle-même fut déposée, où voulurent être ensevelis les compagnons du Cid. Aujourd'hui encore, les moines montrent aux voyageurs, sous de vieux tilleuls, la tombe de Bavioca, le fidèle cheval du Campeador².

Valence retomba sous les Almoravides. Youssouf passa en Espagne avec ses deux fils Temin et Alr (1103), nomma pour son successeur Aly à qui l'autre prêta serment ; il lui recommanda de ne confier les places de l'Espagne qu'aux Almoravides de sa tribu, d'entretenir sept mille cavaliers almoravides à Séville et dix mille dans les autres provinces, et de ne faire combattre que les musulmans d'Espagne contre les chrétiens. Aly prétendit inaugurer son règne par un glorieux succès. Il rassembla des troupes nombreuses, et s'avança en ravageant tout le pays jusqu'à Tolède. Alfonse VI, trop vieux pour combattre lui-même, confia ses forces à son fils Sanche et au comte Garcias, et les chrétiens rencontrèrent les musulmans près d'Ucles (1108). Le combat eut un résultat déplorable pour les Espagnols. Don Sanche tomba mort un des premiers : Garcias, pour couvrir de son bouclier le corps de l'infant resta longtemps exposé à tous les coups, éloignant avec son épée tous ceux qui approchaient, jusqu'à ce qu'il succombât sous le nombre. Six autres comtes périrent après lui, et vingt-quatre mille soldats. La douleur d'Alfonse VI fut au comble ; il n'avait plus de fils, ni de forces à opposer à l'invasion³.

La cause de nos défaites, disait un Espagnol à Alfonse, c'est l'habitude des plaisirs, l'usage des bains emprunté aux Maures, qui énervent nos mœurs, endorment nos corps dans la mollesse, et nos courages dans la sécurité. Le vieux roi ordonna donc aux Castillans d'abandonner cette coupable imitation des infidèles, et de revenir à l'antique simplicité qui avait fait la force et la gloire des héros chrétiens de l'Espagne. Il n'avait plus que deux filles. Urraque, l'ainée, était veuve d'un comte bourguignon, et mère d'un jeune prince qui s'appelait aussi Alfonse. Obligé de transmettre à une femme un royaume entouré de tant de dangers, il se rassurait au moins sur la valeur de son petit-fils. Bientôt il

¹ Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, cinquième partie, XIe siècle.

² Schoell, t. V, liv. 4, ch. 16.

³ Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, cinquième partie, XIe siècle. Mariana, 10-5.

conçut la pensée de marier Urraque, avec le quatrième roi d'Aragon, Alfonse Le Batailleur, prince ardent à la guerre et redouté. Plus tard, au XVe siècle, le mariage d'un roi d'Aragon avec une reine de Castille a donné à l'Espagne l'unité de territoire et de gouvernement ; mais cette union était encore prématurée au XIIe siècle. Les nobles castillans n'étaient pas moins redoutables à leur roi que les Maures aux chrétiens. Ils ne voulaient pas d'un roi étranger : pour prévenir ce mariage, ils recoururent à un médecin juif qui avait toute la confiance du roi ; ils ne réussirent pas, et les noces furent célébrées à Tolède. A peine Alfonse VI fut mort (1109), qu'ils détruisirent son œuvre. *Ces petits rois*, qui recevaient en fief le gouvernement des villes enlevées aux Maures, ou qui prenaient sous leur protection des districts entiers, trouvaient facilement, dans leurs administrés ou dans leurs protégés, des armées toujours prêtes à combattre le roi ou à le faire capituler. Alfonse le Batailleur voulut se dire roi de Castille, et plaça des gouverneurs aragonais dans les places fortes de ce royaume ; il exaspéra ainsi tous les nobles et sa femme. Il se para ensuite du nom d'*empereur d'Espagne* ; il ne le porta pas longtemps. Urraque prétendait exercer toute seule l'autorité dans le royaume de son père ; elle se montrait indépendante de son mari par la licence effrontée de ses débauches, et des Aragonais par la persécution de leurs partisans. Alfonse supporta d'abord cette audace ; il s'efforça de gagner les grands par la douceur de ses manières, et le peuple par sa justice ; il faisait droit aux réclamations des veuves, des orphelins, et défendait les pauvres contre les injures des grands. Enfin il se décida à punir, et enferma Urraque : la guerre commença immédiatement. Les nobles de Galice s'assemblèrent autour du fils d'Urraque, et demandèrent au pape Pascal II que le second mariage d'Urraque fût cassé pour cause de parenté, ces deux époux descendant de Sanche le Grand de Navarre, à un degré qui était un cas dirimant. Pascal II répondit comme le désiraient les grands, dans une lettre à l'évêque de Compostelle, et le concile de Palencia prononça la nullité. Alfonse le Batailleur n'avait plus rien à prétendre il ne céda pas cependant, et se mit en mesure de conquérir la Castille. Urraque fit proclamer son fils roi à Compostelle, et appela à son aide le comte de Portugal Henri de Bourgogne, son beau-frère et son vassal. Deux grandes victoires donnèrent d'abord l'avantage au Batailleur. A Campo d'Espina, le seigneur de Lara, épouvanté du choc des Aragonais, prit honteusement la fuite, et courut à Burgos annoncer à la reine un grand désastre ; le comte Gomez, plus brave, mourut en combattant ; son porte-drapeau, démonté, entouré d'ennemis, les deux mains coupées, soutint l'étendard de ses deux bras serrés contre la poitrine, jusqu'à ce qu'il succombât à ses nombreuses blessures. Le Batailleur, poursuivant sa bonne fortune, fond sur Léon et la Galice, et triomphe encore entre Léon et Astorga, à la fontaine des Serpents : le fils d'Urraque faillit être pris ; plusieurs comtes, non moins illustres par leurs exploits que par leur naissance, y succombèrent. La victoire eut été décisive, si, le vainqueur, en mettant la main sur les richesses des églises, ne se fût ainsi aliéné les esprits. Obligé de se renfermer dans une place forte où on l'assiégea, puis délivré par une trêve que le pape fit conclure, il exerça encore sa vengeance contre le seigneur de Lara, haï des autres pour son orgueil, et privé de leur secours par cette raison ; mais il ne put empêcher le fils d'Urraque d'être proclamé roi une seconde fois, et il revint en Aragon.

S'il est juste de blâmer ces discordes, ces querelles domestiques des chrétiens en présence des musulmans, n'est-il pas permis d'admirer en même temps cette énergie multiple des Espagnols, soutenant deux guerres à la fois ; armés, pour ainsi dire, d'un glaive à deux tranchants, frappant le concitoyen à l'intérieur, le

musulman au dehors. Dès son avènement, Alfonse le Batailleur s'était rendu redoutable aux environs de Saragosse, et avait mérité son surnom. De glorieux faits d'armes réparèrent bien vite sa querelle avec Urraque. Le comte de Barcelone, uni aux seigneurs de Narbonne et de Montpellier, et aux Pisans qui fournirent les vaisseaux, attaqua l'île de Majorque (1116), en conquit une grande partie et l'eût conservé sans la trahison de ses alliés. Alfonse le Batailleur annonça qu'il voulait prendre enfin Saragosse. A ce nom, l'histoire se représente tout ce que le courage humain put développer d'opiniâtreté. Combien de conquérants ont échoué devant Saragosse, les Francs de Childebert, les Francs de Charlemagne vainqueurs de la Saxe et de l'Italie ; et de nos jours combien a-t-il fallu d'assauts aux soldats de Napoléon pour en venir à bout ? Depuis quatre cents ans que Tank avait conquis l'Espagne, Saragosse était demeurée aux Maures ; cette forteresse inexpugnable, d'abord soumise aux khalifes de Cordoue, avait ensuite assuré l'impunité aux révoltes de la Celtibérie et bientôt l'indépendance royale à son émir. Tandis que les sois chrétiens poussaient leurs conquêtes vers le midi, elle restait au nord comme la poste avancé de l'islamisme, comme une menace permanente d'invasion vers les Pyrénées. Aussitôt qu'Alfonse le Batailleur eut annoncé son projet, de toutes parts on accourut à cet appel ; aux Espagnols vinrent se joindre Gaston comte de Béarn, Rotrou comte du Perche, les comtes de Bigorre et de Cominges, l'évêque de Lescar. Le comte du Perche ouvrit la pierre par la prise de Tudéla. Les Maures, convaincus de l'importance de Saragosse, tentèrent de leur côté des efforts égaux à l'attaque. Témin, frère d'Aly, vint d'Afrique avec des forces nombreuses et campa près de la ville assiégée ; le gouverneur de Cordoue envoya son fils avec ordre de pénétrer dans Saragosse et d'en renforcer la garnison. Alfonse avait déjà ébranlé les murs, élevé des tours de bois du haut desquelles il frappait les assiégés dans la ville même il persistait dans le siège malgré la rigueur de l'hiver. Il courut au devant des troupes de Cordoue, les vainquit, prit leur chef, et reparut vainqueur devant Saragosse. Les défenseurs de cette ville désespérèrent d'être secourus ; leurs forces étaient épuisées, ils se rendirent (1118). Enfin, après quatre siècles, un évêque chrétien fut installé dans Saragosse ; les comtes de Béarn et de Perche en furent institués gouverneurs, et la Celtibérie, c'est-à-dire le pays qui s'étendait de Medina Celi à Ricla, fut soumise malgré l'aspérité des lieux et l'ardeur belliqueuse de ses habitants. Une ville bâtie sur les confins des Maures de Valence fut donnée aux templiers, avec des revenus considérables, entre autres le cinquième du butin fait sur les Maures.

Urraque mourut en 1126 ; son fils Alfonse VIII lui succéda. Ainsi commença en Castille la maison de Bourgogne qui a conservé le trône jusqu'au XVe siècle. Alfonse VIII conclut la paix avec l'Aragon, et terminant pour toujours cette querelle de possession, il n'eut plus à combattre que les infidèles. Alfonse le Batailleur continuait ses exploits ; mais après avoir inutilement assiégé Frega (1134), il fut surpris par de nombreux ennemis. Il n'avait avec lui que trois cents cavaliers ; il les exhorta à ne pas mourir du moins sans vengeance, et leur fit honte d'être pris par les Maures ; il se jeta au combat, distingué de tous les autres par son manteau et l'éclat de ses armes, et les coups se dirigeant sur lui, il tomba mort. Il avait institué les templiers et les hospitaliers héritiers de son royaume mais les Aragonais tirèrent du cloître son frère Ramire, qui se maria, avec la permission du pape. Ramire II le Moine eut une fille, nommée Pétronille, qu'il fiança immédiatement au comte de Barcelone Raymond Bérenger. La Navarre profitant de la mort du Batailleur avait reconnu Garcie IV, descendant de ses anciens rois ; c'était un affaiblissement de l'Aragon ; mais à la mort de

Ramire (1137), Raymond Bérenger, qu'il avait désigné pour son gendre, lui succéda, et augmenta l'Aragon de la Catalogne. Tel est l'avènement de la *maison de Barcelone*. Cette maison devait bientôt étendre ses possessions au delà des Pyrénées, et, alliée des rois de Castille, chasser devant elle les musulmans d'Espagne jusqu'au détroit¹.

D'autres victoires constituèrent à la même époque le royaume de Portugal. Henri de Bourgogne, gendre d'Alfonse VI, premier comte de Portugal, avait régné sous la suzeraineté de la Castille jusqu'en 1112. Sa veuve Teresa avait pris la tutelle de son fils Alfonse Henriquez ; mais ce fils, parvenu à l'âge de dix-huit ans, prit lui-même l'autorité, refusa de reconnaître le roi de Castille pour suzerain, et s'appela *prince des Portugais par la grâce de Dieu*. En 1139, cinq princes maures, qui régnaient entre le Tage et la Guadiana s'amarrent avec quatre cent mille hommes, dans les plaines d'Ourique sur les confins des Algarve. Alfonse n'avait que treize mille soldats, mais un songe qu'il leur raconta, les remplit de confiance. Il avait vu, au milieu d'une lumière glorieuse, le Sauveur attaché à la croix et entouré d'anges ; le Sauveur lui avait dit : *Avant de livrer bataille, tu seras proclamé roi par l'armée portugaise ; accepte cette dignité, et prends pour armes mes cinq plaies et les 30 deniers pour lesquels je fus vendu*². A ce récit, les soldats d'Alfonse, le saluant du nom de roi, lui mirent sur la tête une couronne de feuilles et remportèrent une admirable victoire ; les cinq rois ennemis restèrent sur la place.

Le roi de Castille ne voulait pas laisser aux Portugais le titre de roi : il réclama auprès du pape Innocent II, et prit les armes. Rome et les armes décidèrent pour le vainqueur d'aurique. Alfonse Henriquez fit donation de son royaume à saint Pierre et à l'Église, et promit un cens annuel de quatre onces d'or ; ensuite il rassembla les cortès de Portugal à Lamego. Le roi étant assis sur son trône, Laurent Venegas, son procureur, se leva et dit : *Vous avez été appelés par le roi Alfonse que vous avez institué roi sur le champ de bataille d'Ourique, pour voir les bonnes lettres du seigneur pape, et pour déclarer si vous voulez qu'il soit roi. Et tous dirent : Nous voulons qu'il soit roi. Et le procureur dit : Comment voulez-vous qu'il soit roi ? Sera-t-il roi lui seul, ou ses enfants le seront-ils aussi ? Et tous dirent : Lui tant qu'il vivra et ses fils après lui. Et le procureur dit : Si telle est votre volonté, faites-le lui connaître par un signe. Et tous dirent : Ainsi soit-il, que le signe lui soit donné. Aussitôt l'archevêque de Braga, se levant, posa sur la tête du roi une grande couronne d'or qui venait des rois goths, et le roi, tenant de la main l'épée nue avec laquelle il avait combattu dans la guerre, dit : Que le Seigneur soit loué qui m'a été en aide ; c'est avec cette épée que je vous ai délivrés. Mais puisque vous m'avez fait roi, faisons des lois par lesquelles notre pays soit en paix et tous dirent : Seigneur roi, il nous plaît de rendre des lois qui vous semblent bonnes, et nous tous avec nos fils, nos filles et leurs enfants, vous obéirons.*

Ils firent des lois qui réglaient la succession héréditaire au trône par ordre de primogéniture dans la descendance directe du roi ; qui admettaient, ai le roi mourait sans enfants, son frère pour successeur, mais soumettaient le fils de ce frère à une élection nouvelle ; qui donnaient la succession à la fille du roi, mais à condition qu'elle ne se marierait qu'à un noble portugais, et que cet époux marcherait à sa gauche, et ne porterait jamais la couronne.

¹ Mariana, liv.10. Ferreras-Zurita.

² Gebauer, *Histoire de Portugal*.

Et le procureur du seigneur roi dit : Voulez-vous faire des lois sur la noblesse et la justice, et tous répondirent : Cela nous plaît, ainsi soit-il, avec l'aide de Dieu ; et ils firent les lois suivantes : Ceux qui sont issus de la famille du roi, de la famille de ses fils ou petits-fils, ceux qui auront sauvé à la guerre le roi ou sa bannière, ou son fils, pourvu qu'ils ne soient Maures ni juifs ; les fils de ceux qui, étant pris par les infidèles, meurent pour ne pas abjurer la foi de Jésus-Christ ; celui qui, en bataille rangée, tue le roi ennemi ou son fils, ou s'empare de la bannière royale ; tous ceux qui ont assisté à la grande bataille d'Ourique, tous ceux-là sont nobles. Mais les nobles qui, dans une bataille rangée, s'enfuient, qui frappent une femme de leurs armes, qui dans une bataille ne défendent pas de toutes leurs forces le roi, ou son fils, ou sa bannière ; ceux qui prêtent un faux témoignage, qui ne disent pas la vérité au roi, qui parlent ruai de la reine ou de ses filles, qui désertent aux Maures, qui s'emparent du bien des autres, qui blasphèment Jésus-Christ ; ces nobles-là ne sont plus nobles, ni eux, ni leurs fils à jamais.

Et Laurent Venegas, procureur du roi leur dit : Voulez-vous que le seigneur roi aille aux cortès du roi de Léon, et lui paye un tribut ou à quelqu'autre à l'exception du seigneur pape qui l'a nommé ? Et tous se levèrent en tirant leurs sabres et s'écrièrent : Nous sommes libres et notre roi est libre. Nos mains nous ont délivrés, et le seigneur roi nous a délivrés aussi. S'il en est un parmi nous qui consente à la servitude, qu'il meure. Si c'est le roi, qu'il cesse de régner sur nous. Et le seigneur roi, la couronne sur la tête et l'épée à la main, s'adressant à tous, dit : Vous savez les combats que j'ai livrés pour votre liberté ; quiconque consent à l'esclavage mourra ; et si c'était mon fils ou mon petit-fils, qu'il ne règne pas. Et tous dirent : C'est là une bonne parole¹.

II

Dès les premières années du règne d'Aly-ben-Youssouf, une dissension fâcheuse avait agité l'empire des Almoravides. Abou-Abdallah-al-Mahadi, qui se disait issu de Fatime, affectait une grande vertu, déclamaient contre les vices des Almoravides, prêchait le culte du Dieu unique, et l'extermination des idolâtres et des polythéistes. Ses sectateurs prenaient le nom de *Mouahedins*, c'est-à-dire *unitaires*, d'où l'on a fait par corruption celui d'*Almohades*. En 1120, le chef s'associa Abdel-Moumem, et s'établit à Tinmal dans le pays de Sus ; trois conseils entouraient sa puissance, le conseil des dix, choisi parmi ses plus zélés partisans, celui des cinquante, enfin celui des soixante-dix. Il commença la guerre contre Aly ; Abdel-Moumem la continua contre le fils d'Aly, Tachefin, qui périt au siège d'Oran. Maroc se rendit, après que deux cent mille habitants furent morts de faim, et soixante-dix mille autres périrent dans l'assaut (1146). Le dernier chef des Almoravides fut mis à mort.

De leur côté, les musulmans d'Espagne, qui voulaient s'affranchir de la domination des Almoravides, avaient massacré tous les Africains². Alfonso VIII s'était fait couronner empereur par l'archevêque de Tolède ; il soutint les uns contre les autres les Maures d'Espagne et les Almoravides ; et Alfonso de Portugal, profitant de ces troubles, s'empara de Santarem par surprise. En 1141,

¹ Cortez de Lamego, rapportées par Schœll.

² Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, cinquième partie, XIe siècle.

il prit Lisbonne avec le secours d'une armée de croisés. Alfonse VIII, maître de Calatrava, entra en Andalousie ; Almeria, bien fortifiée, fut investie du côté de la mer par les vaisseaux de Barcelone, de Montpellier, de Gênes et de Pise ; du côté de la terre, par toutes les troupes de la Castille, de l'Aragon et de la Navarre. Almeria prise, les habitants exterminés, les alliés payés largement de leurs services, l'Aragonais Raymond retourna chez lui et occupa Tortose. Partout la gloire du christianisme éclatait par ces victoires. La grande mosquée de Lisbonne, purifiée, devenait le siège d'un évêque anglais qui avait assisté à la prise de la ville. Fraga, Lérida, acquises par Raymond, recouvraient leurs évêques et leurs honneurs ecclésiastiques, l'empereur de Castille, pour commander à des rois, partageait d'avance sa succession à ses deux fils Sanche III et Ferdinand II¹. Mais en 1149, si l'on en croit -un historien d'Espagne, une pluie de sang tomba dans l'Andalousie, et l'almohade Abel-Moumem, maître absolu en Afrique, débarqua en Espagne. Toutes les villes musulmanes le reconnurent, depuis Séville jusqu'à Grenade ; tous les chrétiens qu'on y trouva périrent par l'épée, et le christianisme fut anéanti dans l'Andalousie. Le roi mahométan de Murcie et de Valence refusa l'obéissance au conquérant, et se fit vassal du roi d'Aragon ; mais l'inépuisable Afrique envoya de nombreuses armées contre les chrétiens.

Alors se forma, pour leur résister, la chevalerie espagnole. Deux moines de Cîteaux étaient venus à la cour de Castille pour traiter d'affaires (1153) ; un d'eux, appelé Raymond de Fitero, offrit à Sanche III de défendre Calatrava contre les Maures. Il tint parole ; il reçut la ville pour récompense, alla chercher vingt mille hommes dans son abbaye et aux environs, et les établit dans les dépendances de Calatrava. Ainsi commença l'*ordre militaire de Calatrava*. Leur distinction était une croix de gueule fleurdelisée de sinople, accostée en pointes d'entraves, et placée sur l'estomac². L'*ordre de Saint-Jacques* suivit de quelques années. Depuis longtemps on venait en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle comme on allait à Jérusalem. Mais au milieu d'une guerre continuelle, et sous la terreur des Maures, les chemins n'étaient pas plus sûrs qu'en Asie. Les chanoines de Saint-Éloy avaient bâti des hôpitaux sur toute la route plus tard, quelques gentilshommes de Castille mirent leurs biens en commun, et se chargèrent de protéger les pèlerins. Le roi de Léon, Ferdinand II, confirma leur résolution et leur donna pour armoirie une épée ensanglantée en forme de croix. Une bulle du pape Alexandre III, leur permit de se marier, avec l'agrément de leur grand maître, et les subordonna à un conseil de treize choisis parmi les plus braves et les plus pieux, qui tiendraient chaque année le chapitre général de l'ordre. En 1162, Alfonse Ier de Portugal tira de l'obscurité une corporation qui s'était formée à Coïmbre. Il leur fit donner, par deux moines, la règle de saint Benoît, d'après la réforme de Cîteaux ; tous promirent de vivre dans le célibat, et de faire la guerre aux infidèles ; on les appelait la *nouvelle milice* ; lorsque le roi eut conquis Evora (1166), il leur en donna la garde ; on les appela les chevaliers d'Evora jusqu'en 1211, où le château d'Avis leur étant concédé, ils devinrent l'*ordre d'Avis*.

En 1157, l'empereur de Castille, Alfonse VIII réconcilia Raymond-Bérenger et le roi de Navarre Sanche (VI) le Sage ; les trois princes réunis marchèrent contre les Almohades et remportèrent une grande victoire. Ils firent une faute en ne poursuivant pas le succès, et les troubles qui suivirent en firent perdre le

¹ Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, cinquième partie, XIe siècle.

² Mariana, liv. 11.

résultat. Alfonse VIII mourut la même année, et laissa deux royaumes à ses deux fils, la Castille à Sanche III, le Léon à Ferdinand II, Sanche ne fit que paraître (1157-1158), et fut remplacé par son fils Alfonse, le troisième de ce nom en Castille. La minorité de ce jeune roi encouragea l'ambition et la rivalité des grands : son père l'avait placé sous la tutelle des seigneurs de Castro ; la famille de Lara se plaignit d'une préférence qui flétrissait sa vieille importance dans le royaume ; à peine les deux familles avaient transigé et partagé entre elles l'éducation du jeune prince et les soies de gouvernement, que le roi de Léon se présenta en armes pour réclamer la tutelle de son neveu, ravagea les terres des seigneurs, et l'emporta par l'occupation violente des principales villes. La nécessité de secouer le joug d'un étranger fut bientôt un autre prétexte à la turbulence castillane. Les onze ans d'Alfonse III parurent un âge raisonnable pour lui donner l'autorité ; on le promena de ville en ville, on chassa de leurs forteresses les garnisons du roi de Léon ; mais aucun des nobles ne voulut remettre les villes dont Sanche leur avait donné la garde jusqu'à la majorité de son fils. Alfonse II, successeur de Raymond-Bérenger, en Catalogne, et de Pétronille, en Aragon (1162), s'occupa moins des infidèles, au commencement de son règne, que de l'acquisition de la Provence, à laquelle il ajouta un peu plus tard le Roussillon et la Cerdagne. Le seul Alfonse de Portugal combattait sans relâche ; il sauva Santarem (1170) menacé par Youssef, fils d'Abdel-Moumem, et en mémoire de la protection qu'il croyait devoir à saint Michel, il fonda l'ordre militaire de Saint-Michel de l'aile, qui, du reste, ne lui survécut pas. L'Espagne chrétienne s'obstina longtemps encore dans ces discordes. Chaque année, le chef des Almohades envoyait ou amenait lui-même de nouvelles forces, dévastait le pays, reculait, s'il était vaincu, mais toujours pour revenir. De telles menaces ne pouvaient mettre fin aux querelles des rois de Castille et de Léon, des rois d'Aragon et de Navarre. Le roi d'Aragon, poursuivant les Almohades, était arrivé à Xativa (1172), quand il fut rappelé par les provocations du roi de Navarre Sanche VI ; le roi de Castille venait de prendre Cuença (1177), lorsque le roi de Léon fit invasion dans la Castille, et fut lui-même assailli par le roi de Portugal, qui voyait avec peine des forteresses menaçantes s'élever sur ses frontières. Alfonse de Portugal, un moment prisonnier de Ferdinand, sortit de captivité pour combattre encore, et, après avoir arraché une seconde fois Santarem aux Almohades, il mourut plein d'années et de gloire avec le surnom de *Conquistador* (1184). Ferdinand II fut lui-même remplacé, en 1188, par son fils Alfonse le neuvième du nom en Léon.

Les tentatives renouvelées des souverains pontifes pour rendre la concorde aux chrétiens ne furent pas inutiles ; la paix fut faite entre les différents royaumes ; la guerre reprise contre les Almohades. Sanche, second roi de Portugal, enrichit les ordres militaires pour s'assurer leurs services ; il donna des villes aux templiers, aux chevaliers de Saint-Jacques, à ceux d'Avis. Il conquiert Silves dans les Algarves, Elvas dans l'Alentéjo et, pour réparer les désastres d'une peste et d'une famine qui se joignirent à la guerre, il envoya des colonies dans les lieux ravagés : il fut surnommé le *Poplador*. Le Castillan Alfonse III, et son cousin Alfonse IX, de Léon, s'unirent contre les infidèles. Ils ravagèrent si cruellement l'Andalousie, que le fils de Youssef, Jakoub, publia contre les chrétiens la *gacie*, ou guerre sainte, dans laquelle le pardon des péchés était promis à la mort sur un champ de bataille. Une prodigieuse multitude de musulmans répondit à cet appel. Le roi de Castille les atteignit le premier près d'Alarcos (1195) : il avait demandé les secours du Léon et de la Navarre. A la vue des tentes ennemies qui couvraient toute la contrée, et dont l'œil ne pouvait atteindre la fin, les uns

étaient d'avis de temporiser, et d'attendre les alliés en amusant l'ennemi ; les autres demandèrent immédiatement la bataille, dans la crainte de partager la gloire du succès. Cette pensée d'orgueil prévalut, et fut partie d'un désastre pareil à celui d'Ucles. Les Castillans, écrasés par la multitude, périrent en grand nombre sur le champ de bataille ou dans la fuite. Alarcos fut perdu, et les vainqueurs se montrèrent à quelque distance de Tolède. Les rois de Léon et de Navarre, arrivés trop tard, retournèrent dans leurs royaumes.

Cette défaite fut encore une leçon inutile. Jakoub poursuivant ses progrès dans la Castille, Alfonse III n'y fit pas même attention, et envahit le royaume d'Alfonse IX. Il envahit le Portugal en 1199, et en 1200 enleva au roi de Navarre, Sanche VII, les trois provinces de Biscaye, d'Alava et de Guipuscoa, qui, depuis ce temps, ont toujours été réunies à la Castille. Il fallut un grand danger, auquel toute l'Europe fut attentive, parce que toute l'Europe se crut menacée, pour réunir tous les rois chrétiens et rendre aux Espagnols leur constance et leur énergie contre les infidèles.

Le roi de Castille, Alfonse III, avait provoqué, en 1211, les armes du fils de Jakoub, Mohamed-al-Naser. L'Almohade prit Salvatierra, et leva dans l'Andalousie des forces innombrables. Innocent III fut averti du danger qui menaçait l'Espagne, et les princes chrétiens au delà des Pyrénées appelés au secours par le pape et les Espagnols. Sanche VII de Navarre, Pierre II d'Aragon, s'unirent à Alfonse III. On vit arriver à Tolède les bandes des villes, les grands maîtres des ordres militaires, les guerriers d'au delà des monts. Le roi de Portugal n'y vint pas car Sanche Ier mourut alors, et son fils, Alfonse II, avait à peine recueilli la succession, mais les Portugais y vinrent ; il vint aussi des hommes de la Galice et du Léon, quoique leur roi, Alfonse IX, n'y parût pas. Il n'y avait pas de place à Tolède pour tant de prélats, de seigneurs, de simples gentilshommes ; on dressa des tentes dans les jardins du roi ; Cependant Innocent III ordonnait dans Rome un jeûne de trois jours, et le mercredi qui suit la Trinité il fit lui-même les prières publiques. Les femmes, en habits de deuil, pieds nus, les moines, les chanoines réguliers, tous les ecclésiastiques, enfin la cour pontificale, les cardinaux et le pape, se rendirent à Saint-Jean de Latran. Le pape y prit la relique *lignum crucis*, et tous se dirigèrent vers le palais du cardinal-évêque Albani. Innocent III les harangua d'un balcon, les conjura d'avoir pitié des chrétiens d'Espagne, et de prier pour la religion contre les infidèles ; puis les femmes entendirent la messe à l'église de Sainte-Croix, et les hommes et le clergé retournèrent pour l'entendre à Saint-Jean de Latran

L'armée chrétienne, rassemblée à Tolède, se mit en marche au mois de juin (1212). En tête marchaient, avec leurs hommes, les archevêques de Bordeaux et de Narbonne, l'évêque de Nantes, le comte de Bénévent, le vicomte de Turenne ; puis le roi d'Aragon, puis le roi de Castille, avec les seigneurs et les bandes des villes. Tous ces croisés enlevèrent Calatrava. Mais, comme si la gloire de délivrer l'Espagne devait n'appartenir qu'aux seuls Espagnols, les étrangers n'en voulurent pas faire davantage ; ils partirent, ne laissant que l'archevêque de Narbonne. Les Espagnols prirent Alarcos, et les étrangers furent remplacés par le roi de Navarre qui amena enfin ses troupes. Mohamed avait mis en réquisition tous ses États d'Afrique et d'Espagne ; sa cavalerie était de quatre-vingt mille hommes, et, avec une infanterie innombrable, il s'était posté à Jaen. Il avait redouté d'abord l'union des étrangers aux Espagnols ; quand il sut leur départ, il ne douta pas du succès, il s'avança vers les Navas de Tolosa, et fit fermer la Sierra Morena. Mais un pasteur servit de guide aux chrétiens à travers les montagnes, et les musulmans, surpris, voulaient engager le combat contre ces

trompes fatiguées. Les chrétiens, gardant bien leur camp, remirent au lendemain ; ils avaient besoin de confession et de communion ; on leur lut les indulgences accordées par le pape à tous ceux qui auraient concouru à cette guerre, et ils se rangèrent en trois corps ; au centre, les Castillans et leur roi ; à l'aile droite, Sanche VII et les Navarrais ; à l'aile gauche, Pierre II d'Aragon L'émir Al Moumenin plaça aux centres et aux ailes de gros corps d'infanterie et de cavalerie ; derrière, il réserva une enceinte fermée de chaînes de fer, et gardée par les plus braves. Il était lui-même au milieu, vêtu de noir, tenant un sabre d'une main, et de l'autre le Koran.

En un instant le combat devint général le choc des chrétiens avait fait reculer le corps de bataille des musulmans ; mais ceux-ci, soutenus par des troupes fraîches, reprirent l'avantage. **Il est temps de mourir glorieusement**, s'écria le roi de Castille, et il allait se jeter dans la mêlée, si on ne l'eût retenu. Après une lutte longtemps indécise par l'opiniâtreté des deux partis, le centre musulman fléchit, et les deux ailes, vivement pressées par Pierre II et Sanche VII, se mirent en désordre. Mais en les poursuivant, les chrétiens rencontrèrent les chaînes de fer et les plus braves musulmans qui n'avaient pas combattu. Sanche, le premier, rompit les chaînes à coups de hache, et jeta morts par terre tous ceux qu'il rencontra. Le Castillan Nunez de Lara les franchit de l'autre côté avec son cheval, et tandis qu'il combattait, les siens ouvrirent librement le passage, entrèrent et vainquirent. Mohamed avait déjà fui ; ses troupes, exterminées sur la place ou poursuivies sans relâche, couvrirent de leur sang un espace de quatre lieues. Cent quatre-vingt-cinq mille musulmans avaient péri quand la nuit fit cesser le carnage. Le butin fut immense, mais le plus précieux, ce furent les villes de Bagnos, de Tolosa de Baeza d'Ubeda, qui furent prises en quelques jours¹.

Les musulmans eux-mêmes rapportent à leur désastre de Tolosa, la ruine de leur puissance en Espagne ; les chrétiens semblèrent comprendre qu'ils avaient prévalu pour toujours, et qu'il ne s'agissait plus que de combattre sans relâche pour chasser les infidèles. Pierre II d'Aragon mourut en 1213, et fut remplacé par son fils Jayme Ier qui a été surnommé *le Grand* et *le Conquérant* ; Alfonse III de Castille (1214) eût pour successeur son fils Henri Ier, mais ce roi ne régna que trois ans, et comme il ne laissait pas de postérité, les Castillans appelèrent pour régner sur eux Ferdinand III, fils d'Alfonse IX, lequel, devant hériter un jour du Léon, réunirait ainsi les deux royaumes séparés depuis soixante-dix ans. Le Portugal et la Navarre détournaient les yeux de la guerre des Maures ; des querelles de famille ou avec le clergé occupèrent les deux rois portugais Alfonse II et Sanche II ; le Navarrais Sanche VII, l'un des vainqueurs de Tolosa, tourmenté d'un cancer, ne sortait plus de son palais, et recevait l'injuste surnom d'*Enfermé*. Deux prince se trouvèrent donc investis du soin de veiller sur les musulmans, et de la gloire de les vaincre ; c'étaient saint Ferdinand III, et Jayme Ier, les deux plus grands hommes que l'Espagne ait produits au XIIIe siècle.

Les circonstances étaient favorables. L'Espagne musulmane s'était encore une fois séparée de l'Afrique. La mort de Mohamed-al-Naser avait été la ruine des Almohades. Motawakel-Aben-Houd, issu des anciens rois de Saragosse, avait occupé le royaume de Murcie et massacré tous les Almohades qu'il avait pu rencontrer ; Cordoue, Séville, Grenade, le reconnurent ; Baëza et Valence lui échappèrent seules et gardèrent pour prince Abou-Zeit. Frère de Mohamed.

¹ Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, sixième partie, XIIIe siècle. Mariana, 11-23.

L'ordre Militaire de Saint-Julien du Poirier venait de se transporter à Alcantara pour être plus voisin des musulmans, et prenait, sous le nom d'*ordre d'Alcantara*, une plus grande importance¹. Saint Ferdinand, à peine devenu roi de Castille, obtint du pape Honorius III la publication d'une croisade, et commença par acquérir l'hommage du roi de Valence. Cinq ans après, Jayme Ier, délivré d'une guerre civile (1229) et favorisé par les prédicateurs de la croisade, rassembla dix huit mille hommes de l'Aragon, du Roussillon, du Béarn et de la Provence ; il les mit sur cent cinquante vaisseaux, et attaqua l'île de Majorque. Une grande armée les attendait de pied ferme, et après sa défaite, la ville fut assiégée et prise, la grande mosquée purifiée ; Jayme, retournant dans son royaume, y trouva le roi de Valence, chassé par un usurpateur, qui lui demandait secours en promettant de le bien payer.

C'était le temps où Alfonse IX mourait (1230). Saint Ferdinand de Castille, héritant de son père, doublait l'étendue de son royaume. Jayme, revenu contre les Baléares, forçait à la soumission les musulmans qui tenaient encore dans les montagnes de Majorque, et soumettait Minorque. Sanche II de Portugal enlevait quelques châteaux aux infidèles ; Ferdinand commença une guerre en règle contre le puissant Mothawakel ; il le vainquit, en 1233, près de Xerès de la Guadiana, et mit le siège devant Cordoue, en 1236, au milieu de l'hiver, sans avoir des troupes suffisantes. De son côté, le roi d'Aragon entra dans le royaume de Valence et Mothawakel, partagé entre Cordoue à délivrer, et l'usurpateur de Valence à soutenir, cherchait à connaître les forces de Ferdinand, et ne voyait pas qu'un transfuge espagnol le trahissait par de faux rapports. Il prit le parti de secourir Valence, et fut étouffé dans la route par un de ses hôtes. Le retour du printemps amena des forces nombreuses au roi de Castille. Cordoue fut emportée, et la croix avec la bannière royale fut arborée sur les murs de cette ville, qui avait été la capitale du khalifat. On y trouva les cloches de Saint-Jacques de Compostelle, prises autrefois par l'*Adjeb Almanzor*, et que les chrétiens captifs avaient été contraints de porter sur leurs épaules jusqu'à Cordoue ; les épaules des musulmans les reportèrent à Saint-Jacques². Le pape Grégoire IX manifesta une joie vive à la nouvelle de ce succès, qui fut suivi d'un autre non moins grand. Jayme Ier, maître de l'île d'Iviça, conquise par l'archevêque de Tarragone (1235), pressait avec une opiniâtreté active le royaume de Valence. Rejetant toutes les propositions que l'usurpateur osait lui faire, il déployait de si grandes forces, que les habitants d'Almenera lui offrirent le passage par leur ville et leur soumission entière, promettait de ne leur faire aucun mal. Valence étant assiégée, les troupes s'accrurent d'aventuriers français. Le roi de Tunis, qui venait secourir les musulmans, fut vaincu et chassé ; les murailles, battues par les machines, ne laissaient plus d'espoir ; l'usurpateur demanda à capituler. Il sortit de la ville, et céda au roi d'Aragon tous les châteaux et toutes les forteresses qui étaient de l'autre côté du Xucar, et que les musulmans reçurent l'ordre d'évacuer sous vingt jours. Jayme purifia toutes les mosquées, nomma un évêque, et distribua le territoire aux ordres du temple, de Saint-Jean, de Saint-Jacques, de Calatrava, aux dominicains et aux franciscains. Les privilèges des croisés, accordés aux habitants de Valence par le pape Grégoire IX, y attirèrent une population nombreuse ; trois cent quatre-vingt chevaliers aragonais et catalans, et un grand nombre de vassaux établis sur la conquête, eurent la charge de la conserver (1238).

¹ Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, sixième partie, XIIIe siècle.

² Voyez Mariana et Ferreras.

Cependant une famille nouvelle régnait en Navarre. Sanche VII, qui n'avait point d'enfants, avait adopté pour héritier son neveu, Thibaut IV de Champagne, qui fut roi en 1235 ; mais la croisade d'outremer éloignait ce roi chevalier. Saint Ferdinand, maître de Cordoue, avait vu le démembrement des États de Mothawakel : la république de Séville, les royaumes de Murcie, de Niebla, de Xérès, des Algarves ; le seul qui fut redoutable était le royaume de Grenade, fondé par Aben-Alhamar¹. C'est ce royaume qui a duré jusqu'au XVe siècle, et dont la ruine a été la fin de la domination mahométane. En 1242, Ferdinand attaqua Grenade, pendant que l'armée enlevait à l'ancien roi de Valence Astana, Esseda, Beo, Pelme et Cuera ; Grenade résista par la vaillante défense d'Alhamar ; mais celui-ci, menacé par ses sujets rebelles, vint trouver le roi de Castille, qui assiégeait Jaen (1245) ; il lui donna cette ville, lui fit hommage, céda ses revenus annuels de cent soixante-dix mille pièces d'or, et obtint des secours contre ses sujets. Deux ans après, il donna une autre preuve de sa fidélité, qui dut lui coûter bien davantage ; Ferdinand attaquait la république de Séville (1247), il demanda les secours d'Alhamar qui conduisit lui-même ses troupes. Le territoire de Séville était le mieux cultivé de l'Espagne, sa campagne fertile était appelée le *Jardin d'Hercule*. Vingt mille hameaux, bourgs ou villages se la partageaient. Le siège dura toute l'année ; l'armée de Ferdinand, soumise à une discipline régulière, annonçait la victoire. Le camp, bien pourvu de vivres, fut le rendez-vous de l'Espagne et du Portugal, des évêques et des nobles. Séville capitula, trois cent mille mahométans en sortirent, et cherchèrent un asile en Afrique ou dans le royaume de Grenade, la contrée de Niebla ou l'Algarve : Jayme d'Aragon, déterminé à chasser les mahométans de tout le royaume de Valence, faisait alors publier sa résolution dans l'église de cette ville, en déclarant qu'il permettrait aux infidèles d'emporter ce qu'ils voudraient. Rien ne put le fléchir, ni les prières, ni les propositions ; les armes ne l'effrayèrent pas. Les mahométans furent chassés de toutes les places déjà conquises et de quelques autres ; une population chrétienne les remplaça. Ferdinand, qui résidait à Séville, pour voir l'ennemi de plus près, ne laissa pas en repos ceux qu'il avait expulsés. Le roi de Grenade, son vassal obéissant, eut la liberté d'encourager l'agriculture et le commerce, les fabriques de soie et d'armes, et de bâtir le magnifique palais de l'Alhambra. Les autres furent poursuivis sans relâche. En 1250, Ferdinand était maître de Xérès de la Frontera, de Médina-Sidonia, de Cadix et de San-Lucar. Le Portugal, délivré enfin de l'administration fâcheuse de Sanche II, avait pour roi Alfonse III (1248). Une noble émulation l'excitant, Alfonse assiégea par terre et par mer Faro, capitale de l'Algarve. La prise d'Albufera par le grand maître d'Avis décida celle de Faro. En 1251, Alfonse III passa la Guadiana, prit Alconcher, Arcena, Serpa, Moura et Ayamonte ; le souverain musulman des Algarves, obligé de fuir, céda les États qu'il perdait à l'infant de Castille, don Alfonse, et reçut Niebla comme un fief castillan.

Ce n'est pas là toute la gloire de saint Ferdinand. Son fils, en disant qu'il excellait dans les sept actions les plus ordinaires de la vie, qu'il était grand chasseur, habile à tous les jeux, bon poète et bon musicien, n'a présenté qu'un éloge incomplet. Sa gloire est encore dans le code des *Siete partidas*, qui fut achevé sous le règne suivant, et dans sa vertu qui l'égale presque à saint Louis, son contemporain. On a conservé de lui ce mot sublime : *Je crains plus les prières et les gémissements d'une pauvre femme que les armées des Maures*. Sa mort (1252) ne changea rien aux grandes choses qu'il avait faites ; son fils, Alfonse X,

¹ Schoell, liv. 4, ch. 15.

eut, comme lui, pour contemporain et pour allié le roi d'Aragon, Jayme Ier. Alfonse, pour accomplir les projets de son père, annonça qu'il passerait en Afrique, et fermerait ainsi la grande route par où l'islamisme menaçait l'Europe depuis cinq cents ans. L'argent lui manqua, mais il s'en vengea en Espagne. Alfonse III de Portugal menaçait Niebla, l'asile du vaincu des Algarves ; Alfonse X, invoqué comme suzerain, donna ordre au Portugais de reculer (1253), et entrant lui-même dans les Algarves, il en prit une partie, qu'il ne rendit qu'après dix années, moyennant un tribut de cinquante lanciers portugais (1254). Dès lors le Portugal, resserré dans des limites qu'il ne franchit plus, fit oublier la gloire qui l'avait fondé et agrandi. La Castille avait encore à acquérir. Secouru par le roi de Grenade, Alfonse X (1254) prit Xérès ; nommé roi des Romains par une partie des électeurs (1257), il allait partir pour l'Italie, lorsque son frère Henri se révolta et fut soutenu par l'almohade de Niebla. Henri fut contenu ; Niebla, assiégée, ne put tenir maigre l'invention nouvelle des canons, et fut réunie à la Castille.

Le roi de Navarre, Thibaut II, enfermé dans ses montagnes, ne se mêlait pas à ces grands exploits ; Jayme d'Aragon, en partageant d'avance sa succession, avait mis ses enfants aux prises, et il ne les apaisa en 1262 qu'en donnant à Pierre l'Aragon, la Catalogne et Valence, à Jayme le royaume de Majorque, le Roussillon, la Cerdagne et Montpellier. Il reprit alors avec avantage les armes contre les Arabes, mais au profit de la Castille. Une révolte générale avait éclaté contre Alfonse X, dans les États almohades, ses sujets ou ses tributaires. Les Espagnols, massacrés, demandaient vengeance. Cordoue fut assignée pour rendez-vous de guerre aux infants, aux gens de guerre, aux milices des villes ; Alfonse remit les impôts à tous ceux qui, bien montés et bien armés, combattraient, pendant trois mois chaque année, les infidèles (1264) ; il reprit presque toutes les places perdues, força à la soumission le roi de Grenade, qui promit de l'aider à conquérir la Murcie, et Jayme d'Aragon vint s'y joindre (1265). En quelques jours, ce qui restait de musulmans dans le royaume de Valence en fut chassé. Les éloges que lui envoya le pape Clément IV entraînèrent Jayme sur la Murcie ; sa présence soumit Villena, Alicante, Orihuela. La ville de Murcie, cernée et battue par les machines, reçut la promesse d'obtenir son pardon du roi de Castille, au nom duquel cette guerre était entreprise. Elle se rendit, et Jayme fidèle à son alliance, la livra au Castillan. Tous les musulmans du royaume eurent ordre d'émigrer ; les terres furent distribuées aux Catalans, aux Aragonais, aux Castillons, aux habitants de Valence¹.

Jamais l'Espagne chrétienne n'avait entrevu de si près sa délivrance complète ; les musulmans ne conservaient que le royaume de Grenade ; l'islamisme tenta un nouvel effort ; une troisième invasion vint de Maroc, mais ce fut la dernière.

III

La bataille de Tolosa avait ruiné les Almohades en Afrique comme en Espagne. Le gouverneur de Tunis avait fondé la dynastie des Abouhafiens, et dans la partie occidentale, Bacar Mérin, le fondateur des Mérinides, s'était fait roi de Fez, indépendant du roi de Maroc. Le petit-fils de Mérin, Aben-Youssouf, s'empara de Maroc en 1279, mit fin à la domination et au nom des Almohades, et prit lui-même le titre d'*émir-al-moumenin* (miramolin).

¹ Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, sixième partie, XIIIe siècle.

Alhamar, roi de Grenade, avait aidé à la prise du royaume de Murcie, à condition que le roi de Castille l'aiderait à soumettre les gouverneurs de Malaga, Guadix et Gomares. Cette condition ne fut point remplie, et Alhamar reçut à sa cour le frère d'Alfonse X, le seigneur de Lara et quelques autres qui s'exilaient eux-mêmes de la Castille. Ces réfugiés lui rendirent service contre les rebelles, mais leurs services ne suffisant pas, il appela le roi Mérinide de Maroc. Il mourut avant d'avoir reçu ce secours ; son fils Mouhamed, soutenu encore par les réfugiés, vainquit les gouverneurs rebelles, et se réconcilia avec Alfonse X, qui redoutait les préparatifs d'Aben-Youssouf (1273). A l'entrevue de Séville, on convint que le roi de Grenade payerait à la Castille une somme d'argent au lieu des troupes qu'on lui demandait pour chaque guerre.

Jayme Ier, qui avait voulu s'embarquer pour la terre sainte (v. ch. XIX), avait ensuite renouvelé son alliance avec le roi de Castille, pour la défense plus certaine de l'Espagne. De Montpellier, il ordonna à ses *ricos ombres* de passer dans le royaume de Valence, et de se réunir en armée sous le commandement de son fils, le roi de Majorque. On avait besoin de ces préparatifs. Jamais les musulmans d'Afrique n'avaient été appelés en vain. Alfonse X, qui réclamait toujours l'empire d'Allemagne, malgré l'opposition de sujets, malgré l'élection de Rodolphe de Habsbourg, étant venu dans le royaume d'Arles pour assister au concile de Lyon (1274), Mouhamed, roi de Grenade, convoita l'Andalousie plus facile à conquérir, tandis que l'infant don Ferdinand administrait d'une main faible la Castille. Le Mérinide appelé de nouveau, amena dix-sept mille hommes, et occupa Algésiras et Tariffa qui lui furent livrées par son allié. Divisant ensuite leurs forces pour affaiblir, en la divisant, la résistance des chrétiens, Mouhamed marcha vers Jaen, et Aben-Youssouf vers Cordoue. Le seigneur de Lara rencontra le Mérinide près d'Ecija, fut vaincu et tué, et sa tête renvoyée au roi de Grenade ; Mouhamed, reconnaissant son ancien allié, se couvrit le visage et dit en pleurant : *Ce n'est pas là ce que je devais à mon ami* ; il enferma la tête dans une botte d'argent et la fit inhumer avec honneur¹.

La victoire avait coûté cher à Aben-Youssouf, il n'osa pas pousser plus loin, et se contenta de ravager le territoire de Séville. Don Ferdinand avait ordonné aux seigneurs et aux villes d'accourir sur les frontières ; l'infant d'Aragon don Sanche, archevêque de Tolède, rassembla le premier les bandes de Madrid, de Talavera, d'Alcala de Guadalaxara pour s'opposer au roi de Grenade qui ravageait par le fer et le feu la province de Jaen. L'archevêque s'avança imprudemment ; Lopez Diaz de Haro lui amenait des renforts considérables, il ne voulut pas les attendre ; le commandant de Martes acheva de le perdre, en lui disant combien de bestiaux ex de prisonniers les musulmans entraînaient avec eux, et combien il serait facile de vaincre ces ennemis embarrassés de butin. Il y courut donc, attaqua avec violence, fut vaincu et pris. On lui ôta les ornements pontificaux, puis les hommes de Grenade et ceux d'Afrique se disputèrent à qui serait le prisonnier ; ils allaient en venir aux mains lorsqu'un musulman frappa à mort l'archevêque en disant : *Dieu ne permettra pas que tant de braves musulmans périssent pour un chien*. La tête coupée fut adjugée aux Mérinides ; la main droite avec le sceau de l'infant, aux soldats de Grenade.

Lopez Diaz, campa le même jour au lieu où don Sanche avait péri, et continuant sa route le lendemain, il aperçut la croix de l'archevêque aux mains des musulmans. Une attaque vigoureuse reconquit la croix, et enfonça l'armée

¹ Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, sixième partie, XIIIe siècle.

musulmane ; mais ceux-ci ralliés revinrent avec acharnement, et enlevèrent l'étendard des chrétiens. Lopez combattit jusqu'à la nuit ; chaque armée se retira sur une hauteur sans réclamer la victoire ; les musulmans ayant décampé avant le jour, Lopez retourna sur ses pas pour relever le corps de l'archevêque et l'ensevelir¹. Cependant Alfonse X tardait à reparaître, et don Ferdinand mourut en marchant contre les infidèles.

L'infant don Sanche, l'autre fils d'Alfonse X, fut investi par la nécessité du gouvernement et de la défense. Dans la ville de Ciudad-Réal où son frère était mort, il anima tous les seigneurs et leurs troupes à marcher vers la frontière, annonçant qu'il partagerait tous les dangers. Il vint à Cordoue pour y attendre les forces qu'il avait appelées, envoya un détachement à Ecija, un autre à Jaen, commandé par les grands maîtres de Saint-Jacques et de Calatrava ; il vint à Séville, et équipa une flotte nombreuse pour couper au roi de Maroc la communication avec l'Afrique. Aben-Youssouf effrayé se retira dans Algésiras. De son côté, Jayme d'Aragon, pour venger l'archevêque son fils, ordonna à tous les gouverneurs du royaume de Valence, de tenir leurs places sous bonne garde, et envoya l'infant don Pèdre avec mille chevaux et cinq mille fantassins contre le roi de Grenade. Don Pèdre entra sur le territoire d'Almerie, le désola, et ne se retira que dans la mauvaise saison². L'Espagne chrétienne était sauvée (1275).

Les troubles fâcheux qui agitèrent pendant plusieurs années tous les royaumes de l'Espagne auraient pu compromettre ce triomphe. Alfonse III de Portugal avait, depuis son avènement, lutté contre le clergé et les immunités de l'Église. En 1275, il refusa au Saint-Siège le tribut de deux onces d'or, et fut excommunié par le pape Grégoire X ; au lit de mort, il promit d'obéir au Saint-Siège (1279), mais Denys., son successeur, n'accomplit pas les promesses paternelles ; il limita la juridiction du clergé, lui défendit d'augmenter ses biens-fonds, exigea de quelques diocèses le tiers de la dîme ; il fut excommunié à son tour et ne céda qu'en 1289. En Navarre, après la mort du roi Henri, frère de Thibaut II (1274), sa veuve, doña Blanche, régente de sa fille Jeanne, fut menacée par plusieurs seigneurs qui lui enviaient la régence ; elle s'enfuit en France avec sa fille. Il fallut le secours de Philippe le Hardi pour contenir les rois voisins, et la Navarre en 1284, entra dans la maison de saint Louis par le mariage de Philippe le Bel et de Jeanne (v. ch. XXI-3). Jayme d'Aragon le Conquérant avait terni sa gloire dans la dernière année de son règne, par le rapt d'une femme mariée. Après sa mort (1276), son fils Pierre III hérita de l'Aragon, de la Catalogne et de Valence ; Jayme eut le royaume de Majorque que son père lui avait fait quatorze ans plus tôt. La guerre entreprise par Pierre III contre Charles d'Anjou, l'excommunication portée contre l'Aragonais par Martin IV, attirèrent les armes de la France sur l'Aragon. La guerre fut difficile, parce que la croisade publiée entraînait contre Pierre III un grand nombre de Français. Les Aragonais, mécontents, de leurs privilèges méprisés par le roi, refusèrent de le défendre ; le zèle des Catalans et des habitants de Valence y pourvut. Roses et Castellon d'Ampurias, occupés par Philippe le Hardi, le roi de Majorque s'alliant aux Français, on craignait pour Gironne. Le Français l'assiégea en effet (1285) : malgré la flotte de Roger de Loria et l'activité de Pierre III qui s'attachait à couper les vivres à l'ennemi, Gironne fut prise. La mort de Philippe le Hardi et de Pierre III suspendit seule la guerre. La Castille avait eu aussi ses querelles royales. L'infant don Sanche, libérateur du pays, prétendait à le gouverner. Son frère Ferdinand avait laissé

¹ Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, sixième partie, XIIIe siècle.

² Ferreras, *Histoire générale d'Espagne*, sixième partie, XIIIe siècle.

deux fils, les *infants de Lacerda*, qui, par droit de représentation, devaient régner avant leur oncle. La vieillesse d'Alfonse X fut troublée par cette ambition. En 1276, les cortès de Ségovie déclarèrent don Sanche légitime héritier ; aussitôt, le roi de France réclama, au nom des Lacerda, ses neveux par leur mère Blanche, fille de saint Louis, et commença une guerre qui fut arrêtée par le pape Jean XXI (1276). La femme d'Alfonse X, Yolande, réclamant aussi pour ses petits-fils, se retira à la cour d'Aragon. Le vieux roi ne trouva pas même de fidélité dans ce fils qui lui attirait tant d'ennemis. Comme il proposait aux cortès de Ségovie (1281) de satisfaire le roi de France en donnant aux Lacerda le royaume de Murcie à titre de fief, don Sanche se révolta, et les États de Valladolid déclarèrent Alfonse incapable de gouverner. Alfonse appela à son aide le roi de Maroc. Sanche s'allia au roi de Grenade. Cette guerre honteuse se termina par une transaction, et la mort d'Alfonse X (1284). Sanche IV lutta encore contre le roi de France Philippe le Bel et Alfonse III d'Aragon ; en 1289, le traité de Lyon céda le royaume de Murcie aux infants qui n'en voulurent pas, et qui restèrent sans protection lorsque Alfonse III mourut (1291).

Cependant les chrétiens de la péninsule commençaient à jouir des fruits de leur longue persévérance. Denys de Portugal, celui qu'on a surnommé le *libéral*, le *père de la pairie*, le *roi laboureur*, encourageait l'agriculture et donnait l'exemple du travail. Il réparait et embellissait les villes, fondait l'université de Lisbonne où de grands privilèges étaient accordés aux hommes savants de tous les pays. La reine de Navarre Jeanne, femme du roi de France, élevait la ville de Puente la Reyna. La famille d'Aragon, par le traité d'Anagni, gardait la Sicile. Sanche IV de Castille justifiait encore son surnom de brave. Avec le secours d'une flotte génoise, il prit Tariffa au roi de Maroc en 1293. Le roi de Grenade la réclama comme sa propriété rinçant don Juan, qui prétendait au royaume de Séville, alla chercher en Afrique le Mérinide Yakoub, fils d'Aben-Youssouf ; la valeur d'Alonzo de Perez qui laissa tuer son fils aux pieds des murs, plutôt que de se rendre, conserva Tariffa à la Castille.

Ce n'étaient pas seulement les familles royales qui avaient gagné à la défaite des Maures ; tous les Espagnols qui contribuaient au succès, se faisaient payer leurs services par des privilèges ; nul état dans l'Europe n'avait autant de liberté que la Castille et l'Aragon.

Dès l'origine, l'autorité du roi d'Aragon. était limitée par un conseil de douze hommes Les plus anciens et les plus sages du pays. La noblesse se divisait en deux classes ; les *ricos hombres*, formés peut-être par les privilèges que Charlemagne avait donnés aux Visigoths réfugiés dans la Marche d'Espagne ; leur titre était héréditaire, mais il ne passait qu'à un des fils désigné par son père. Dans les pays conquis, les *ricos hombres* recevaient comme fiefs des villes et des districts avec la basse juridiction et le droit de percevoir certains impôts ; ils ne pouvaient être mis en prison qu'après un crime prouvé judiciairement, et dans les affaires civiles ou criminelles, ils n'avaient d'autre juge que le roi ou son vicaire et le prince royal. La noblesse intérieure, ou les *infanzones*, était composée des *mesnaderos* (hommes de la maison du roi), des *cavalleros* et des *hidalgos* (fils des Goths, nobles). Au-dessous de la noblesse, les habitants des villes, qui, dès l'an 1133, envoyaient leurs députés aux Cortès d'Aragon et quelquefois devenaient nobles en masse, comme ceux de Saragosse, à qui Alfonse le Batailleur accorda (1118) tous les droits d'*hidalgos*. Enfin, deux classes de paysans, les *quinoneros* qui cultivaient la terre d'autrui, et payaient un cens annuel, et les *villanos de parada* attachés à la glèbe qui perdaient leurs propriétés s'ils changeaient de domicile. Le roi, qui dominait ces trois espèces de

sujets, leur était lui-même subordonné par son élection ; ils lui disaient en le faisant roi : *Nous qui séparément sommes autant que vous, et qui réunis valons bien davantage, nous vous faisons notre roi à condition que vous garderez nos lois et nos privilèges, sinon non.* Ensuite le roi à genoux, la tête nue, une épée appuyée sur la poitrine, prêtait le serment d'observer les lois dans les mains du *justiza mayor* (grand justicier). Le *justiza*, qui rendait la justice pour le roi, prononçait encore entre le roi et les *ricos hombres* ou les *hidalgos*. Pierre Ier avait voulu inutilement détruire ce pouvoir d'un sujet. Jayme Ier n'obtint le consentement des Aragonais à la guerre qu'il fit pour Alfonse X, qu'en rendant au *justicier* tous ses pouvoirs ; et le grand privilège de 1283 les étendit en lui attribuant toutes les causes portées devant le roi. Chacun des trois États qui composaient le royaume d'Aragon, Aragon, Catalogne et Valence, avaient leurs cortès particulières, les *cortès générales* étaient celles des trois États réunis. Ce n'était pas assez. Des *juntas* se formèrent pour rétrécir encore le pouvoir du roi. Sous Jayme Ier (1260), le royaume fut divisé en cinq *juntas* avec des *sobre-junteros* à leur tête. En 1283, le grand privilège irradié à Pierre III par une junte donnait aux-états le droit de consentir à la guerre et aux impôts. En 1287, Alfonse III accorda les *privilèges de l'union*, livra à ceux qui en faisaient partie seize places de sûreté, et promit de n'agir contre eux que par les formes judiciaires, sinon on pourrait choisir autre roi. Le second privilège ordonna que les cortès, convoquées tous les ans à Saragosse adjoindraient au roi un conseil.

Nous avons plusieurs fois constaté la turbulence des nobles castillane ; le *fuero viejo* (vieux droit) castillan nous en donne l'explication par les dispositions suivantes lorsque le roi exile un *rico home*, son vassal, les vassaux et amis de l'exilé peuvent partir avec lui ; ils doivent même le suivre, jusqu'à ce qu'il trouve un autre seigneur qui lui soit gracieux. Et si le roi donne congé à un *rico home*, et que celui-ci quitte le pays, ses vassaux peuvent d'en aller avec lui, s'ils le veulent, et l'assister jusqu'à ce que le roi l'ait rappelé à la cour ; et si le roi donne congé à un *hidalgo*, vassal d'un *rico home*, le *rico home* peut, s'il le veut, quitter le pays, et chercher un autre Seigneur qui leur fasse du bien à tous deux... Si le roi exile un *rico home* il lui accordera un terme de trente jours et de trois jours de plus, et lui donnera un cheval, et tout *rico home* restant dans le pays, lui donnera un cheval ; et si quelque *rico home* ne remplit pas ce devoir, et que l'exilé ensuite le fasse prisonnier dans quelque combat, il ne sera pas obligé de lui rendre la liberté, et cela à cause du reçu du cheval. Si un *rico home* est obligé de quitter le pays, le roi lui donnera un guide qui le conduira à travers tout le pays, et lui fournira des vivres pour son argent, et le roi ne lui fera pas de mal, ni à ses amis, ni aux biens qu'il laisse. Que si un tel *rico home* fait la guerre au roi, soit parce qu'il a trouvé un autre seigneur pour lequel il fait la guerre, ou qu'il la fasse pour son propre compte ; dans ce cas, le roi pourra détruire tout ce qu'il possède, abattre les maisons et tours de ceux qui sont avec lui, et couper leurs arbres, mais il ne devra pas endommager les biens de famille, et hérédités, qui leur resteront et à leurs héritiers ; les dames, leurs épouses, ne souffriront pas de dommage eu leur honneur... Si le *rico home* exilé, par ordre du nouveau maître s'est donné, fait la guerre au roi, et qu'il arrive que ses vassaux fassent invasion dans le domaine du roi ou dans celui des vassaux du roi, ou que dans un combat avec des vassaux du roi, ils leur enlèvent quelque chose, comme prisonniers, armes, bestiaux, et autres objets, et qu'après l'avoir porté leur chef le partage étant fait, cela leur revienne, ils prendront un lot entier, tel qu'il écherra à chacun, et l'enverront au roi, leur seigneur naturel, et celui qui le lui portera, dira : *Sire, tels et tels chevaliers, vassaux de tel rico home que vous*

avez exilé, vous envoient cette part de ce que chacun d'eux a gagné sur vos vassaux dans l'invasion qu'ils ont faite de tel on tel territoire et vous prient de faire grâce et réparer le tort que vous avez fait à leur seigneur. A la seconde invasion, chacun n'enverra que la moitié de sa part, et après cela ils ne seront plus tenus de lui envoyer quelque chose, s'ils ne le jugent point à propos. Lorsque de cette manière ils se seront mis en règle, le roi ne leur fera pas de mal ni à eux, ni à leurs femmes, enfants, amis ou biens¹.

Il n'était pas toujours nécessaire d'attendre Le congé du roi ou un ordre d'exil ; pour se dénaturiser, pour renoncer à son souverain, le *rico home* n'avait qu'a envoyer un de ses vassaux qui disait au roi : *Sire, au nom de tel rico home, je vous baise les mains, et dès ce moment il n'est plus votre vassal*. Cette noblesse si fière envers le roi, si indépendante, était devenue redoutable au peuple par le succès même de la guerre des Maures. Des districts entiers, des villes, surtout au nord du Duero, avaient passé, par le consentement du roi, ou, par leur propre faiblesse, sous l'autorité ou le patronage des principaux *ricos homes*, des *altos homes* ou *grandes*. Mais au milieu du XIIIe siècle, les communes (*concejos*) commencèrent à acquérir de l'influence. Sanche le Brave rechercha leur appui contre son père (1282), et, devenu roi, il laissa aux villes le droit d'élire leurs officiers et deux juges en 1295, les villes Formèrent une confédération (*hermandad*) contre la noblesse. Comme en Aragon, les cortez étaient composées du clergé où l'on comprenait les grands maitres des ordres religieux, de la noblesse, et des députés des villes ; elles avaient les mêmes droits.

Avec le XIIIe siècle, finissent les dangers de l'Espagne : les musulmans, adossés à la mer, ne conservent plus que Grenade et l'Andalousie orientale ; une fois encore ils appelleront les secours de l'Afrique mais pour éprouver, dans une immense défaite, la supériorité des chrétiens. Ils ne vivent plus que par grâce, et, par leur impuissance de nuire ; on s'étonnerait de les voir conserver pendant deux siècles encore le royaume de Grenade, si la turbulence castillane en combattant sans relâche l'autorité du roi, ne pourvoyait à leur sûreté.

¹ Schoell, t. III.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

Des croisades dans le nord et à l'orient de l'Europe, — Les Mongols arrêtés par la Russie, la Pologne et la Hongrie. — Croisade en Livonie, en Prusse. — Poméranie, Danemark, Norvège, Suède.

Il n'est pas de peuple de l'Europe chez qui n'ait retenti, aux XIIe et XIIIe siècles, le nom de croisades. Il n'en est pas qui n'ait combattu en ce temps-là pour la croix. Tandis que les nations occidentales allaient incessamment d'Europe en Asie pour détruire l'islamisme, et que l'Espagne, à peine secourue, recevait presque seule et repoussait le choc des Maures, la Russie, la Pologne, la Hongrie arrêtaient les Mongols ; quelques évêques de l'Allemagne, des chevaliers Formés en terre sainte, les Danois donnaient le christianisme aux sauvages de la Livonie, de la Prusse, de la Poméranie ; la Suède convertissait les peuples de la mer Glaciale.

La division de la Russie en plusieurs principautés, la souveraineté incertaine du prince de Kief, avaient déjà livré le pays aux ravages des Polovtzi, sous le règne de Swiatopol II¹. Le grand prince essaya de rétablir l'union en instituant un congrès périodique, où tous les princes devaient assister, où ils vinrent pour la première fois en 1097, et baisèrent tous la croix en signe de leur concorde ; celui qui s'armerait contre son frère était d'avance déclaré l'ennemi de tous les autres. A cette condition, on vainquit les Polovtzi dans trois campagnes successives ; le peuple avait mérité la victoire par le jeûne et la prière ; les prêtres, la croix à la main, marchaient à la tête de l'armée en chantant des hymnes ; le ciel lui-même combattit pour les Russes on dit que l'ange exterminateur abattait d'une main invisible les têtes ennemies, comme les épis des champs. La renommée annonça cette victoire depuis la Grèce, la Pologne, la Bohême, la Hongrie jusqu'à Rome mère².

Sous le grand prince Wladimir II Monomaque (1113-1125), la tranquillité, maintenue au dedans, contribua à quelques succès extérieurs sur les Polovtzi, en Livonie, en Finlande, et sur des peuples chassés par les Polovtzi qui cherchaient un asile chez les Russes ; l'empereur Alexis Comnène trembla quand il vit la Thrace assaillie ; il envoya à Wladimir un crucifix fait du bois de la vraie croix, la coupe de l'empereur Auguste, la couronne, la chaîne d'or, le collier de Constantin monomaque. Le métropolitain d'Éphèse, en présentant ces choses obtint la paix, proclama Wladimir tzar de la Russie, et plaça sur son front la couronne impériale, le *bonnet d'or*, que l'on conserve encore pour le couronnement du souverain.

Mais après Wladimir II, les guerres civiles recommencèrent. Dix grands princes se succédèrent dans un espace de trente-deux ans (1125-1157), tourmentés par les princes leurs subordonnés, par la guerre extérieure ou les affaires religieuses. En 1157, éclata le schisme politique de la Russie. Iourié ou Georges, le dernier fils de Wladimir II, s'était fait détester à Kief ; pour échapper à ses enfants, les habitants de Kief appelèrent à eux le prince de Tchernigof, Isiaslaf Davidowitch, qui ne put être reconnu que dans leur ville : les princes de Tchernigof, de Nijenei-Nowogorod, et de Haliez, se rendirent indépendants ; Nowogorod la grande et Pleskoff formèrent des républiques. Dans la partie Orientale, André fils d'Iourié, prince de Suzdal et de Volodimer, n'eût pas assez de son indépendance personnelle ; il prit Kief en 1169, la ravagea par la cruauté impitoyable de ses troupes, lui ôta son titre de capitale de la Russie, devint *grand prince*, et siégea à *Volodimer sur la Kliasma*. Il commandait aux princes de Renan, de Mourom, de Smolensk, de Polotsk, de Kief et de Volhynie ; il donna son fils pour roi aux

¹ Voir le chapitre XVII, § 2.

² Karamain, *Histoire de Russie*.

Nowogorodiens ; il ne laissa indépendants que les princes de Tchernigoff et de Haliez¹.

Le *grand-duché de Valodimer* eut bientôt le sort de Kief : des guerres civiles le ravagèrent, et la branche de la famille d'Iaroslaf, qui régnait à Haliez, s'étant éteinte, Roman, prince de *Wladimir en Wolhynie*, réclama la succession ; il la recueillit, aidé par les Polonais qui la regardaient comme un fief de leur roi. Il réunit ainsi à Kief qu'il possédait déjà, les provinces depuis nommées *Galicie* et *Lodomérie*. Roman marcha l'égal du grand prince, sauva les Grecs des Polovtsi, sous le règne d'Alexis III l'Ange, mais ne put empêcher le pillage de Kief.

Iourié II, chassé du trône de Volodimer par son frère Constantin, venait d'être rétabli, quand on apprit l'approche des Mongols (1223). Les Polovtsi, chassés par Soudat Bayadour, général de Gengiskhan, accoururent en Russie, disant : *Ils ont pris notre pays, demain ils prendront le vôtre*. Pour obtenir le secours des Russes, le khan des Polovtsi se fit chrétien ; les princes russes réunis à Kief décidèrent qu'on marcherait contre les Tartares, et qu'on demanderait l'appui d'Iourié. Les Tartares déclarèrent qu'ils n'en voulaient qu'aux Polovtsi, mais leurs ambassadeurs furent massacrés ; et en 1224, une bataille sanglante sur la Kotka anéantit l'armée russe ; dix mille hommes, de la province de Kief échappèrent seuls. Les Mongoles s'avancèrent jusqu'au Dniéper, ravageant et massacrant. Si on leur demandait grâce, ils répondaient que la paix était impossible entre le vainqueur et le vaincu. Tout à coup, un ordre de Gengiskhan les ramena en arrière. En 1230, Okaï envoya son fils Gaïouk et son neveu Batou, qui enlevèrent la grande ville des Bulgares. Le grand prince de Volodimer refusa du secours au prince de Rezan ; il fut vaincu lui-même à Kalomna. Moscou, *la troisième Rome, fondée sur le sang comme la première*, fut incendiée. Volodimer fut prise, et après elle quatorze villes de la grande principauté. Déjà Nowogorod était menacée ; Batou effrayé par des marais, recula, mais revint en 1239. Jaroslaf II était alors grand prince. Kief fut envahie : la *mère des villes russes* vit tomber ses monastères, et disperser sa splendeur ; toute la Russie était en proie. *Tel qu'une bête féroce, Batou déchirait avec ses griffes les misérables provinces et les dévorait ; les princes russes les plus vaillants avaient perdu la vie ; les autres erraient sur la terre étrangère ; les mères pleuraient leurs enfants écrasés sous leurs yeux par les chevaux des Tartares ; les femmes des boyards qui n'avaient jamais connu le travail, qui se paraient de riches vêtements, de colliers d'or, au milieu de leurs nombreux esclaves, devenaient les servantes des vainqueurs ; elles portaient de l'eau, tournaient la meule, brûlaient leurs mains délicates à apprêter la nourriture des infidèles. Les vivants enviaient aux morts la tranquillité des tombeaux*². Une armée suédoise survint elle fut heureusement vaincue sur la Neva par Alexandre, prince de Nowogorod, qui gagna par ce succès le surnom de Newski. Les Mongols s'étaient jetés sur la Pologne.

Depuis la mort d'Uladislas-Herrmann (1102), des querelles de succession, quelques guerres sans gloire contre l'Allemagne, les Prussiens et les Russes font toute l'histoire de la Pologne. Boleslas III (1102-1138) tua un frère turbulent, livra à l'empereur Henri V la bataille indécise du *Champ des chiens*, fit ensuite sa soumission, obligea les princes de Poméranie à reconnaître la suzeraineté de la Pologne (voyez plus bas), et essaya leur conversion. En mourant, il partagea la

¹ Karamain, *Histoire de Russie*.

² *Annales Russes* citées par Karamain.

Pologne entre ses quatre fils aînés. A Wladislas, le duché de Cracovie auquel la souveraineté générale était attachée, et la Silésie ; à Boleslas, la Masovie et la Cujavie ; à Micislas, Gnezne, Kalisch, Posnanie et la Pomérellie ; à Henri, Sandomir et Lublin. Il en résulta une guerre fraternelle qui chassa Wladislas II (1146) et mit à sa place Boleslas IV qui se maintint en faisant hommage à Frédéric Barberousse. Boleslas abandonna la Silésie aux fils de Wladislas qui se la partagèrent par un nouveau démembrement, et fut battu par les Prussiens son armée complètement détruite (1167) fut une perte dont la Pologne se ressentit longtemps. Son frère Micislas III, qui lui succéda (1173), mécontenta les Polonais par ses menaces : *mon petit doigt, disait-il, est plus gros que le dos de mon père ; il vous a battu de verges, je vous battraï de scorpions*¹. Un complot le renversa (1177). Son jeune frère, Casimir II le Juste, accepta à regret le pouvoir que Micislas ne cessait de lui disputer ; il abrogea les impôts, donna une nouvelle forme à la justice, et adoucit le sort des paysans. Les Polonais (1194) ayant reconnu pour roi Lesko V, fils de Casimir, sous la tutelle de sa mère, Micislas se fit céder le gouvernement par la régente, et sa mort seule (1202) laissa régner Lesko ; le fils de Casimir vainquit les Russes en 1207, et fut assassiné en 1227 : Boleslas V était roi quand les Mongols se montrèrent (1240).

La Pologne affaiblie par ses guerres, ses discordes et ses démembrements, ne pouvait résister aux Tartares ; l'armée polonaise fut vaincue à Chmielniki dans le palatinat de Sandomir ; Cracovie fut brulée, Boleslas Ier s'enfuit en Moravie ; les Mongols poursuivant leurs succès, entrèrent dans la Silésie et gagnèrent (1241) la bataille de Liegnitz ; ils avaient si bien ravagé le pays, qu'ils n'y trouvaient plus de vivres : ils envahirent la Hongrie.

Il devait être moins facile de la conquérir ; ce peuple, tartare comme les Mongols, était sorti, à la fin du XIe siècle, de la dépendance ou l'avaient tenu les empereurs d'Allemagne, après avoir confirmé aux chefs hongrois le titre royal. La conquête de la Sirmie sur les Grecs en 1079, par le roi saint Ladislas, avait été suivie, dix ans après, de la conquête de la Croatie ; les Cumans, contenus dans l'Erdely (depuis Transylvanie), avaient reçu le baptême et reconnu la suzeraineté hongroise. Coloman, successeur de Ladislas (1095), conquiert Trau, Spalatro, Zara, et prit le nom de roi de Hongrie, de Croatie et de Dalmatie après deux autres règnes, Geisa II (1141), pour cultiver la Transylvanie presque dépeuplée, appela des colons allemands, frisons et saxons qui dans la seconde moitié du XIIe siècle, y bâtirent sept ou huit villes. Des troubles, après la mort de Geisa, entretenus par l'empereur Manuel Comnène, agitèrent la Hongrie, mais n'empêchèrent pas Béla III (1181) de lutter contre la république de Venise, et d'occuper un moment la principauté russe d'Haliez. Une seule chose était capable d'affaiblir la Hongrie, c'était sa constitution, qui accordait trop aux nobles que ne pouvait réprimer la puissance trop faible du roi. Chez les Hongrois, le trône, héréditaire dans la famille d'Arpad, était cependant donné, par élection, au plus digne : les nobles ou magnats, descendants des cent huit familles qui étaient venues à la suite d'Arpad, possédaient leurs terres par droit de conquête, franchises de toute contribution : au-dessous des nobles, les communes privilégiées étaient obligées à certains services ; les paysans libres possédaient leurs terres en toute propriété, mais payaient un cens ; les esclaves étaient attachés à la glèbe ou au service de la personne. L'assemblée des états limitait le pouvoir royal ; le roi André II, au retour de la croisade de Damiette, trouva que les grands avaient abusé de son absence, et au lieu de les réprimer, il leur

¹ Schoell, t. VI, liv. 4, ch. 23.

accorda, par la bulle d'or (1222), l'hérédité dei fiefs, renonça au droit d'exiger le service militaire ou les itnp6ts sans le consentement des états, et statua que si lui-même ou quelqu'un de ses successeurs violait ces privilèges, il serait permis de résister à force ouverte. Son successeur, Béla IV, en porta la peine lorsqu'il ôta aux grands le droit de s'asseoir en sa présence, et leur retira les domaines de la couronne qu'ils avaient usurpés, les magnats appelèrent le duc d'Autriche que Béla combattit d'abord heureusement¹.

Mais les Mongols parurent en 1241 : le duc d'Autriche, sous prétexte d'amener des secours, entra en Hongrie, et augmenta la confusion. Il tourna les Curnans contre le roi, et les jeta dans le parti des Mongols qui les prirent pour guides. Béla IV ne put défendre le passage du Salo, et cent mille Hongrois, surpris pendant leur sommeil, furent exterminés. Béla, sa femme, ses enfants, étaient en fuite. Pest et Grand-Waradin, pris d'assaut, les Mongols pénétrèrent en Dalmatie, et forcèrent le roi à chercher un refuge dans les îles de l'Adriatique ; la Hongrie fut ravagée en tous sens. Dans les villes prises, les habitants rassemblés sur la place étaient dépouillés l'un après l'autre, puis égorgés ; les enfants mongols cassaient, à coups de marteau, la tête aux enfants hongrois ; les femmes mongoles tuaient les femmes hongroises qui leur paraissaient belles, et leurs maris en mangeaient la chair. Les plus robustes prisonniers, réduits au métier d'esclaves, avaient d'abord le nez et les oreilles coupées ; les femmes qui n'étaient pas belles subissaient la servitude². Mais tout à coup les vainqueurs apprirent la mort du grand khan Oktaï. Gaïouk retourna vers l'Asie pour lui succéder, et les Mongols le suivirent après avoir égorgé le plus grand nombre de leurs captifs. Alors Béla revint les Hongrois sortirent des forêts ; des grains, des troupeaux achetés dans les pays voisins ramenèrent l'abondance ; des colons de la Croatie, de la Bohême, de la Moravie et de la Saxe rétablirent les églises et les couvents entourèrent les villes de murailles. Les chevaliers teutoniques aidèrent le roi à combattre le duc d'Autriche, et le tuèrent après la journée de Neustadt (1246). Pendant longtemps, le seul ennemi des Hongrois fut l'ambitieux roi de Bohême Ottocar, qui força Étienne V à une paix désavantageuse, et fit passer Ladislas IV, successeur d'Étienne, dans le parti de Rodolphe de Habsbourg. Ladislas, adopté par l'empereur, combattit vaillamment à la journée de Marchfeld. Menacé deux fois par ses magnats, Ladislas implora contre eux le secours des Cumans qui l'assassinèrent (1290). Un petit-fils d'André II, André le Vénitien, fut le dernier roi de la race d'Arpad (1290-1295).

La Russie et la Pologne n'avaient pas été délivrées des Mongols aussi facilement que la Hongrie. Tandis que Gaïouk succédait à Oktaï, Bagou, le vainqueur des Russes, héritait du Kaptchak c'est-à-dire du pays au nord de la mer Caspienne (Casan et Astracan), du Caucase et de l'ancien territoire des Polovtzi : il y dressait sa tente, l'*ordo mongol*, d'où est venu le nom de *horde d'or*, et gardait la souveraineté sur la Russie. Le prince de Kief, cité devant Batou, n'avait pas voulu se soumettre au cérémonial païen des Mongols ; il avait péri sous le sabre. Batou cita Iaroslaff, grand prince de Wolodimer, lui donna Kief, et le nomma grand duc de toute la Russie. Batou investit également le fils de Roman, Daniel, de la Russie-Rouge ou pays d'Halicz (Gallicie). Tous les princes qui succédèrent humbles vassaux de la *horde d'or*, en recevaient l'investiture. Alexandre Newski (1253-1263) fut appelé trois fois au Kaptchak ; il dépouilla les Lithuaniens., peuple intermédiaire entre la Russie et la Pologne, de quelques terres usurpées,

¹ Voyez Bonfinius, *Rerum hungaricarum decades*.

² Voyez Bonfinius.

mais ne put les empêcher de se faire un roi. Les Mongols ayant quitté le culte de Lama pour le mahométisme, les Russes chrétiens furent surveillés plus sévèrement. Le grand prince Iaroslaf III fut contraint de reconnaître l'indépendance de Nowogorod, où il n'avait le droit de nommer pour magistrats que des citoyens de la ville. Après la mort de Basile Ier (1276), deux fils d'Alexandre Nevski se disputant la dignité de grand-duc, appelèrent l'un contre l'autre les Mongols. La Russie fut encore une fois couverte de ruines ; le calme se rétablit lorsque André II l'eut emporté (1294).

La Pologne n'avait pas subi définitivement l'esclavage après la bataille de Liegnitz ; la résistance multiplia les invasions. Boleslas V, rétabli, fut chassé une seconde fois (1258), par une invasion des Mongols ; son successeur, Lesko le Noir (1279) espéra délivrer ses États, lorsqu'en 1280 il vainquit à Gosslicza une armée tartare, provoquée par le prince russe de Haliez, en tua huit mille, poursuivit les autres jusqu'à Léopol, et les força de faire leur retraite par la Hongrie où ils périrent de faim. Mais en 1287, les Mongols reparurent grossis des Russes qu'ils freinaient avec eux comme leurs sujets. Une horrible dévastation déchira la Pologne vingt-un mille jeunes filles faisaient partie du butin ; Lesko en mourut de douleur. Cinq compétiteurs se disputèrent sa succession, et l'anarchie (1289-1296) ne se termina qu'après six eus par l'élévation de Prémislas¹.

Cependant la délivrance de la Hongrie, la soumission des Russes, la résistance de la Pologne, avaient contenu aux extrémités de l'Europe la barbarie tartare ; le christianisme avait été porté dans le même temps sur les côtes méridionales de la Baltique.

II

Le pays des Obotrites (Mecklenbourg) et celui des Wilses (Poméranie), réunis par Gotskalk sous le nom de royaume des Venedes, s'étaient séparés dès l'année 1066². Mais vers 1100, Swantibor, qui descendait des rois Venedes, occupa la Poméranie depuis l'Oder jusqu'à la Vistule, et la transmit à ses enfants qui en firent deux parts : l'une, la *Poméranie citérieure*, eut pour limites le Mecklenbourg à l'ouest, la rivière de Grabo à l'est ; de ce côté dernière ville était Colberg ; l'autre, de Colberg à la Vistule, s'appela *Pomérellie* ou *Poméranie de Dantzig* (Gothiscanzia). Contraints par Boleslas III de payer un tribut à la Pologne, les Poméraniens des deux pays reçurent le christianisme d'Otton, évêque de Bamberg, dont la mission commença en 1124. Il brisa l'idole de Triglaf, dieu du ciel, de la terre et de l'enfer qui avait trois têtes, détruisit l'usage de tuer les enfants dont la constitution paraissait faible, dompta la férocité des pirates de Julin, éleva deux églises et fit combattre la culture de la vigne. Les princes de la citérieure fondèrent l'évêché de Julin ; ils combattirent les Lutiziens idolâtres leur ôtèrent le pouvoir de nuire au christianisme et établirent Stolpe un monastère pour l'ordre de Cîteaux dont le zèle ardent propageait la vraie foi avec gloire. Les princes de Pomérellie fondèrent, dans la deuxième moitié du XIIe siècle, le monastère d'Oliva, d'où est sortie la conversion de la Prusse.

Il n'en était pas de même du Mecklenbourg. Ces Slaves turbulents avaient pour capitale Lübeck ; ils attirèrent contre eux les Danois et le duc de Saxe, Henri le

¹ Schoell, liv. 4, ch. 23.

² Voyez le chapitre XVII, § 2.

Lion. Leur chef Niclot (Nicolas), tué par les Salons en 1159, laissait un fils, Pribislas, païen opiniâtre, qui envahit la Saxe (1164) pendant que le duc suivait l'empereur en Italie ; mais Henri le Lion se vengea au retour, il s'allia avec le roi de Danemark Waldemar Ier, massacra tous les habitants de Mecklenbourg, et avec les comtes de Holstein, de Dithmarsie, d'Oldenbourg et de Schewerin, marcha contre les princes de la Poméranie citérieure qui soutenaient Pribislas. Celui-ci, forcé à l'hommage envers le duc de Saxe, se déclara chrétien ; et comme preuve d'une conversion sincère, il bâtit l'abbaye de Dobran, et fit le voyage de la terre sainte avec son suzerain

L'île de Rugen dans la Baltique était le dernier asile du dieu slave Swantevit et de cette déesse Hertha, toujours couchée sous l'ombre mystérieuse des Forêts, d'où ses prêtres la faisaient sortir une fois par an pour la baigner dans un lac sacré ; ses habitants étaient pirates, ennemis de toutes les côtes. Ils avaient détruit Lubeck, et assiégé les Danois dans leurs villes. La guerre contre l'île de Rugen est toute l'histoire des Poméraniens citérieurs. Ils la conquièrent pour le roi de Danemark, et contribuèrent à y introduire le christianisme ; ils la prirent ensuite pour eux-mêmes, et attaquèrent les Danois, de là des guerres malheureuses. Après la spoliation de Henri le Lion, le Mecklenbourg, conquis par le duc de Saxe, avait refusé de transférer son hommage à l'empereur d'Allemagne, et repris son indépendance. Lubeck avait été déclarée ville impériale. Les Poméraniens Bogislas Ier et Casimir acceptèrent la suzeraineté de Frédéric Barberousse (1181), et furent déclarés princes d'empire. Vaincu encore par les Danois, leur successeur Barnime (1223) fit un nouvel hommage à l'empereur Frédéric II, et fut subordonné au margrave de Brandebourg. La Pomérellie resta libre, et contribua à la conquise de la Livonie et de la Prusse.

Vers 1158, des marchands de Brème furent jetés par une tempête sur les côtes où la Duna verse ses eaux dans la mer. Ils y trouvèrent des peuples qu'on appelait Lives, Lettons, Wendes, Curons, Sémigalles et Esthoniens, soumis au prince russe de Polotsk. Le commerce allemand s'empara de l'heureuse découverte, et les rapports duraient depuis vingt ans, lorsque Mainard, moine augustin, entreprit de convertir les Lives. Ce fut au péril de sa vie, qu'il parla de baptême ; et il ne se soutint qu'en élevant plusieurs forts en pierre. Son successeur Berthold se fit tuer à la tête d'une armée. Mais en 1199, un chanoine de Brème, Albert d'Apeldern, entra dans la Duna avec vingt-trois vaisseaux, fonda la ville de Riga (1201), et y établit l'évêché de Livonie. Secondé par une armée des croisés, il prêcha le christianisme, fit des conquêtes, et distribua à des seigneurs allemands comme fiefs une partie du territoire qu'il avait occupé. Autorisé par Innocent III, il fonda un ordre militaire, sur le modèle des templiers. Ces chevaliers, placés sous l'obéissance de l'évêque, portaient un manteau blanc décoré d'une croix rouge, et un glaive : c'est l'ordre des *frères de la Milice du Christ*, ou des *chevaliers Porte-glaive*. Le premier grand maître bâtit Wenden qui devint son chef-lieu. L'évêque avait obtenu de l'empereur, Frédéric de Souabe, l'investiture de la Livonie comme fief de l'empire ; le pape Innocent III, ayant donné aux chevaliers tout ce qu'ils pourraient conquérir hors de la Livonie, as entreprirent la conquête de l'Esthonie. La bataille de Fellin (1217) écrasa les Esthoniens, deux évêchés furent érigés pour l'Esthonie et la Semigalle. La conquête fut conservée par le secours de Waidernar II, roi de Danemark, qui tprida Reval en Esthonie ; les empereurs Otton IV et Frédéric II, qui avaient promis à l'ordre la protection de l'empire, lui conférèrent la souveraineté de ses conquêtes. Depuis ce temps, l'Esthonie a fait partie de la Livonie.

Entre l'Esthonie et la Poméranie, vivait un peuple sauvage et idolâtre, chez qui le prédicateur chrétien saint Adelbert avait trouvé le martyr au Xe siècle ; c'étaient les Prussiens, ennemis de la Pologne qui avaient anéanti en 1167, toute l'armée de Boleslas IV. Un frère de Lesko le Blanc, Conrad, avait eu pour partage la Mazovie et la Cujavie, avec les pays de Culm, de Michelan, de Dobrzin. Les Prussiens, par des incursions fréquentes, ravageaient toute ses domaines, et la Pologne ne pouvait le secourir. Un moine d'Oliva, le Poméranien Christian, se hasarda à essayer encore la conversion de la Prusse ; il parut y réussir, alla à Rome, fut nommé évêque de Prusse, et à son retour fut repoussé par ceux qu'il avait convertis. Le pays de Culm ravagé vit tomber ses deux cent cinquante églises. Christian, qui s'était fait autoriser à prêcher une croisade, rassembla des forces, rebâtit Culm, et, de nouveau poursuivi après le départ des croisés, il fonda un ordre religieux ; les *frères de la Milice du Christ en Prusse* ; ils avaient aussi le Manteau blanc décoré d'un glaive et d'une croix rouge. Ils périrent tous, à l'exception de cinq, dans une bataille qui dura deux jours.

Christian conseilla au duc de Mazovie d'appeler l'ordre Teutonique ; on offrit au grand maître, Hermann de Salza, la cession du pays de Culm, et d'un district entre la Mazovie et les frontières des Prussiens. En 1226, on y ajouta l'abandon de tout le pays qui serait enlevé aux infidèles, et Hermann Balk, nommé *précepteur* ou *maître provincial* des Teutoniques en Slavanie et en Prusse, vint s'établir dans un petit fort de bois, bâti par Conrad de Mazovie, et qu'il appela *Wogelsang*. Les premières guerres de l'ordre Teutonique furent heureuses : des croisés allemands les aidèrent à construire Thorn. Swantopolk, duc de Poméranie, aida à la victoire de Christbourg, et le *maître provincial* éleva la ville de Rheden (1234). L'année suivante, l'ordre de la Milice du Christ se fondit avec les Teutoniques. A ce moment, Faquin, grand maître des Porte-glaive, venait d'être battu par les Lithuaniens il parla de réunir son ordre aux vainqueurs des Prussiens. Les Porte-glaive devinrent ainsi une langue ou province de l'ordre Teutonique, sans cesser d'être soumis aux évêques de Livonie.

La Wermie, la Natangie la Bartonie, étaient soumises lorsque les Mongols envahirent la Pologne (1240). Les chevaliers, concentrant leurs forces sur la Vistule, les Prussiens se soulevèrent, et le duc de Poméranie prit leur parti, par jalousie de la puissance toujours croissante de l'ordre. Les Allemands massacrés, les forteresses rasées, la guerre recommença avec acharnement ; enfin, en 1249, la paix de Christbourg décida la conquête, en réglant le sort des hommes conquis. On laissa aux Prussiens la faculté de posséder, d'acquérir, de vendre leurs biens, mais après avoir donné caution qu'ils ne se retireraient pas chez des ennemis de l'ordre. On leur ôta l'idolâtrie, les cérémonies païennes, et leurs coutumes barbares, mais on leur laissa la liberté personnelle, sous la condition qu'ils demeureraient fidèles à la foi. On régla encore combien d'églises chaque peuplade devait construire, dans un certain délai, et d'après une bulle de Grégoire IX, la Prusse fut divisée en quatre diocèses ; chaque diocèse partagé entre l'évêque qui en possédait un tiers, et l'ordre qui possédait le reste. En 1258, un archevêque de Prusse, de Livonie et Esthonie étendit son autorité métropolitaine sur les Teutoniques et les Porte-glaive.

Cependant tout n'était pas conquis, et déjà les possessions des Teutoniques étaient menacées. Après une croisade (1284), où parurent Ottocar II de Bohême et le jeune Rodolphe de Habsbourg et qui soumit la Sambie, l'ordre, effrayé d'une nouvelle invasion des Mongols en Lithuanie et en Pologne, leva des forces nombreuses, bâtit des châteaux en pierre par la main des naturels, et prit comme otages les enfants de ceux qui voulaient résister. Il préparait ainsi une

révolte ; Mendog, chef des Lithuaniens., que le grand maître avait fait roi ayant envahi la Courlande, et tué cinquante chevaliers, la révolte des Prussiens éclata par le Sambia ; quatre autres provinces en firent autant : partout les chrétiens furent massacrés, les églises détruites, les châteaux bloqués (1261). L'invincible désespoir des Prussiens soutint la guerre pendant douze ans. Cinq croisades en triomphèrent à peine ; la fatigue en abattit le plus grand nombre en 1273 ; ceux de la Nadrovie et de la Sclalovie ne furent vaincus qu'en 1283 mais pour toujours : en cette année la conquête de la Prusse, depuis le Mémel jusqu'à la Fistule, fut achevée¹.

III

Des troubles intérieurs, des querelles de succession, avaient agité, pendant la première année du XIIe siècle, les trois royaumes scandinaves de Danemark, de Norvège et de Suède, Les guerres civiles, quelques expéditions contre les Venèdes de Mecklenbourg ou de l'île Rugen, occupèrent les Danois jusqu'au règne de Suénon III, qui fit hommage à l'empereur Frédéric Barberousse, et divisa ses États, gardant pour lui la Scanie, et donnant à Canut, son parent, le royaume des îles, et le Jutland à Waldemar (1157). Le partage de la Norvège entre les trois fils de Magnus III (1107) fut suivi en 1136 d'une anarchie, où cinq compétiteurs régnèrent à la fois en se combattant, et lorsque Magnus VI eut triomphé de tous les autres il se forma contre lui la faction des Birkibeins. Enfin, dans la Suède, la mort d'Inge le Bon avait laissé le pouvoir à deux princes, et en 1129, les provinces septentrionales, la Westrogothie, l'Ostrogothie, eurent chacune son roi. Cependant les XIIe et XIIIe siècles ont une grande importance dans l'histoire du nord. Le christianisme, défendu contre les Mongols, porté aux peuples de la Baltique, organise les peuples scandinaves.

Le roi de Danemark Waldemar Ier, justement surnommé *le Grand* (1157), commença par refuser l'hommage à l'empire, et s'unit à Henri le Lion pour soumettre le Mecklenbourg. Il força les princes de Rugen à se reconnaître ses vassaux, attaqua la Poméranie, et pilla la ville de Julia. Il fonda Copenhague. Son fils, Canut VI (1182), secondé par Absalon, archevêque de Lunden, obtint pour lui-même, après la spoliation de Henri le Lion, l'hommage du prince venède de Mecklenbourg, et celui des Poméraniens citériens ; il occupa le pays des Dithmarses (1188), et imposa sa suzeraineté au comte de Schwérin. A l'intérieur les Danois, qui vivaient autrefois et s'habillaient comme les matelots, commencèrent à prendre les mœurs des nations civilisées et à cultiver les lettres. Waldemar Ier, frère de Canut VI (1202), acheva, dès son avènement, la conquête du Holstein, et prit le titre de roi des Danois et des Slaves, duc de Jutland, seigneur de Nordalbingie ; il acquit un moment la Prusse et la Poméranie ; par une concession de Frédéric II (1214), il obtint tous les droits de l'empire sur les pays situés au delà de l'Elbe, c'est-à-dire sur le Holstein, les villes de Hambourg et de Lubeck, le Mecklenbourg, la Poméranie citérienne, et l'île de Rugen ; appelé contre les Ethoniens par les chevaliers Porte-glaive, il perdit sa bannière, mais y substitua le Dartebrog, et fonda Reval et Narva. Sa puissance était redoutée. Ce roi avait une flotte de mille quatre cents vaisseaux, une armée de cent soixante mille hommes, et pour revenus vingt-un mille neuf cents lasts (quatre mille livres) de blé, quatre mille sept cent quarante-cinq schiffpfund de

¹ Schoell, liv. 4, ch. 24.

leurre (deux cent quatre-vingt livres), trois mille deux cent quatre-vingt-cinq schiffpfund de miel, deux mille huit cent cinquante-cinq bœufs cent neuf mille cinq cents moutons, soixante-treize mille cochons, et trois cent dix-neuf mille marcs d'argent monnayé¹. Mais sa fortune n'alla pas plus loin. Surpris, en 1223, par un ennemi domestique, et emprisonné dans un château, Waldemar n'obtint sa liberté qu'en restituant le Holstein à la maison de Schaumbourg sans plus exiger l'hommage ; à l'empire tout le pays au delà de l'Elbe, aux princes obotrites de Mecklenbourg leur indépendance, à la ville de Lubeck le titre de ville impériale, qu'elle avait reçu de Barberousse. Sa défaite à Bernhkevede confirma cet affaiblissement. Waldemar avait été surnommé *le Victorieux*. Lorsque sa puissance diminuée ne suffit plus à faire des conquêtes, il fit des lois, et à la diète de Wording-bourg (1240), il révisa les coutumes de Scanie et de Seelande, et publia un code nouveau pour les autres provinces. Sa mort, en 1241, commença des troubles qui durèrent quarante ans. Ses trois fils Eric IV, Abel, Christophe Ier, régnèrent successivement ; sous le règne de Christophe, la puissance du clergé danois fut fondée par Jacques Erlandson, archevêque de Lunden. Au milieu de la dissolution, générale des mœurs, Erlandson, voyant que rien ne punissait les coupables, les cita devant lui, construisit des forteresses, établit des péages, fit enlever le trône de Christophe du chœur de la métropole, et publia, dans le concile de Wedel, la célèbre *constitutio cum ecclesia daciana*, Le royaume devait être interdit, si un évêque était arrêté, mutilé ou offensé, du consentement du roi, et l'excommunication prononcée au bout d'un mois, si le mal n'était pas réparé. Dans la lutte qui suivit, l'archevêque fut emprisonné, le roi Christophe assassiné. Le différend ne se termina que sous le règne d'Éric et le Pontificat de Grégoire X (1274). Le roi renonça à l'investiture des évêques et au droit de leur demander le service militaire. En 1282, la noblesse obligea le roi de capituler, et de déterminer les prérogatives des états du royaume. Eric (1286), ayant été assassiné, son fils, Eric VI, lutta jusqu'en 1308 contre les meurtriers.

Ainsi la gloire extérieure du Danemark avait été compromise à la fin du XIIIe siècle par les maux intérieurs. La Norvège s'était plus heureusement constituée. Sous le règne de Magnas VI, parut le plus grand homme que la Norvège ait produit, c'était Suerrer, qui se donnait pour le fils de Sigurd II. A la tête de soixante-dix Birkibeins, il prit le nom de roi (1177), s'empara de Drontheim, et vainquit Magnus VI ; il le tua en 1184, força l'archevêque de Drontheim de congédier sa garde, et quelque temps après de fuir en Danemark. Il contint ses compétiteurs, et se fit placer sur son trône pour rendre le dernier soupir (1202). Les dissensions qui recommencèrent après sa mort furent enfin apaisées par Haquin V (1223), dont la sage administration fut connue et admirée des princes lointains. Un légat dit pape l'avait couronné ; saint Lord/ lui offrit le commandement d'une partie de la flotte qui portait les croisés en Égypte. Haquin soumit l'Islande et le Groenland. Magnus VII (1263) fit la paix avec l'Écosse, en cédant les Hébrides et l'île de Man pour garder ces Orcades ; il réforma la législation norvégienne, et accorda au clergé la juridiction ecclésiastique, la dîme, la liberté des élections, et à l'archevêque le droit de battre monnaie. Eric II, successeur de Magnus, eut un règne moins brillant. Il lutta contre le clergé, essaya inutilement de se faire roi d'Écosse, reçut les meurtriers d'Éric V de Danemark, et attaqua la ligue hanséatique. Mais les marchands s'entendirent pour ne plus porter à la Norvège de grains ni de bière, et le Norvégien entra lui-même dans la ligue.

¹ Schoell, liv. 4, ch. 24.

C'était surtout la Suède qui avait profité du christianisme. Suerker, élu enfin roi de toute la Suède (1133), avait tenu en 1162 la diète de Linköping, où un légat d'Adrien IV divisa tout le royaume en quatre diocèses, et engagea les deux nations encore distinctes, des Suédois et des Goths, à quitter l'usage d'être toujours en armes. Saint Eric IX, roi en 1156, combattit les Finnois idolâtres qui infestaient son royaume de leurs incursions fréquentes, les soumit au christianisme, et réforma les lois de la Suède qui s'appelèrent, depuis ce temps, *Lois de Dieu et de saint Eric*. Quand il eut été tué par un compétiteur (1161) et vengé par le fils de Suerker, le vengeur régna sous le nom de Charles VII, et sa famille occupa le trône alternativement avec la famille de saint Eric. Cet intervalle de 1181 à 1250 ne fut pas sans gloire. Les Suédois et les Goths s'accordèrent, pour faire donner à l'archevêque d'Upsal la primauté de tout le pays, et le célibat ecclésiastique fut imposé. Sous Eric IX, une croisade mit fin aux incursions des Finnois païens réfugiés dans la Tavasthénie. La dynastie des *Folkungiens* commença en 1250, par le règne de Waldemar Ier. Ce jeune roi eut pour tuteur son père Birger. Le régent fonda Stockholm, fit construire des grandes routes, restreignit la servitude, réforma la justice en abolissant le combat judiciaire, et admit les filles à la succession. Magnus Ier, qui renversa son frère Waldemar (1276), obtint du clergé une menace d'excommunication contre quiconque tuerait ou dépouillerait un roi de Suède couronné par l'Église ; il contint les grands par le châtement des plus audacieux, et mérita le surnom de *Ladulas* (serrure de grange) pour la paix publique qu'il entretenait. Comme ses revenus ne lui suffisaient pas, la diète de Stockholm (1282) lui adjugea la propriété des lacs, des rivières, des mines et des forêts. Magnus changea des terres incultes en terres labourables, exploita les mines de fer, et chargea un architecte venu de Paris d'ornez la cathédrale d'Upsal. A la fin de son règne, il commença la conquête du pays des Lapons : il mourut en 1290, et fut remplacé par son fils Birger¹.

¹ Schoell, liv. 4, ch. 24.

FIN DU TOME DEUXIÈME